

Le Brutus *de Cicéron*

RHÉTORIQUE, POLITIQUE
ET HISTOIRE CULTURELLE

Sous la direction de

SOPHIE AUBERT-BAILLOT
& CHARLES GUÉRIN

MNEMOSYNE SUPPLEMENTS MONOGRAPHS ON GREEK AND LATIN LANGUAGE AND LITERATURE

BRILL

Le *Brutus* de Cicéron

Mnemosyne Supplements

MONOGRAPHS ON GREEK AND
LATIN LANGUAGE AND LITERATURE

Executive Editor

G.J. Boter (*VU University Amsterdam*)

Editorial Board

A. Chaniotis (*Oxford*)

K.M. Coleman (*Harvard*)

I.J.F. de Jong (*University of Amsterdam*)

T. Reinhardt (*Oxford*)

VOLUME 371

The titles published in this series are listed at brill.com/mns

Le *Brutus* de Cicéron

Rhétorique, politique et histoire culturelle

sous la direction de

Sophie Aubert-Baillot

Charles Guérin



BRILL

LEIDEN | BOSTON

Ouvrage publié avec le soutien de l'Institut universitaire de France.

Library of Congress Cataloging-in-Publication Data

Le Brutus de Ciceron : rhétorique, politique et histoire culturelle / sous la direction de/edited by Sophie Aubert-Baillet, Charles Guérin.

pages cm. – (Mnemosyne supplements : monographs on Greek and Latin language and literature, ISSN 0169-8958 ; volume 371)

Includes bibliographical references and index.

ISBN 978-90-04-27448-8 (hardback : alk. paper) – ISBN 978-90-04-27873-8 (e-book) 1. Cicero, Marcus Tullius. Brutus. 2. Oratory, Ancient. 3. Rhetoric, Ancient. 4. Politics and literature—Rome. I. Aubert-Baillet, Sophie. II. Guérin, Charles.

PA6296.B7B73 2014

875'.01—dc23

2014017801

This publication has been typeset in the multilingual “Brill” typeface. With over 5,100 characters covering Latin, IPA, Greek, and Cyrillic, this typeface is especially suitable for use in the humanities. For more information, please see www.brill.com/brill-typeface.

ISSN 0169-8958

ISBN 978-90-04-27448-8 (hardback)

ISBN 978-90-04-27873-8 (e-book)

Copyright 2014 by Koninklijke Brill nv, Leiden, The Netherlands.

Koninklijke Brill nv incorporates the imprints Brill, Brill Nijhoff, Global Oriental and Hotei Publishing.

All rights reserved. No part of this publication may be reproduced, translated, stored in a retrieval system, or transmitted in any form or by any means, electronic, mechanical, photocopying, recording or otherwise, without prior written permission from the publisher.

Authorization to photocopy items for internal or personal use is granted by Koninklijke Brill nv provided that the appropriate fees are paid directly to The Copyright Clearance Center, 222 Rosewood Drive, Suite 910, Danvers, MA 01923, USA. Fees are subject to change.

This book is printed on acid-free paper.

Table des matières

Introduction 1

Charles Guérin et Sophie Aubert-Baillet

PREMIÈRE PARTIE

Cicéron et l'écriture de l'histoire : les enjeux historiographiques du *Brutus*

1 La fonction des modèles dans l'articulation chronologique du *Brutus* 19

Jean-Michel David

2 L'autobiographie cicéronienne du *Brutus* (§ 304–327) 39

François Prost

3 Cicéron et l'histoire en 46 avant JC. Le *Brutus* : une somme historiographique 52

Marie Ledentu

DEUXIÈME PARTIE

Archétypes grecs et éloquence romaine

4 Archétypes oratoires et matrices culturelles : le cas de Ménélas (Cic., *Brut.* 50) 75

Maria Silvana Celentano

5 Périclès et les débuts de la rhétorique grecque dans le *Brutus* 88

Marie-Pierre Noël

6 Démétrios de Phalère dans le *Brutus* 105

Pierre Chiron

TROISIÈME PARTIE

Styles et orateurs à Rome

- 7 La rhétorique du Stoïcien Rutilius Rufus dans le *Brutus* 123
Sophie Aubert-Baillet
- 8 Hortensius dans le *Brutus* : une polémique rhétorique sous forme d'éloge funèbre 141
Alessandro Garcea et Valeria Lomanto
- 9 *Oratorum bonorum duo genera sunt*. La définition de l'excellence stylistique et ses conséquences théoriques dans le *Brutus* 161
Charles Guérin

QUATRIÈME PARTIE

De la réflexion historique à la défense de la *Res publica*

- 10 *De re publica esset silentium*. Pensée politique et histoire de l'éloquence dans le *Brutus* 193
Mathieu Jacotot
- 11 Entre prosopographie et politique : la figure et l'ascendance de Brutus dans le *Brutus* 215
Paul M. Martin
- Bibliographie 237
- Index locorum 249
- Index rerum 260

Introduction

Charles Guérin et Sophie Aubert-Baillet

Pour qui est habitué à la lecture des dialogues et des traités cicéroniens – et en particulier à ceux consacrés à l’art du discours –, le *Brutus*, que Cicéron rédige et livre au public en 46 av. JC, présente le sujet dont il traite d’une manière déroutante, comme si les réalités qu’il aborde ne pouvaient s’interpréter de façon univoque. Tout, dans le texte de Cicéron, semble fait pour interdire la réduction du propos à une thématique ou à un angle d’analyse uniques. Certes, les conventions du dialogue philosophique¹ offraient aux premiers lecteurs du *Brutus* les repères qui leur permettaient de pénétrer dans l’ouvrage et de ne pas être rebutés par l’étrangeté de son propos: la mise en scène dilue en quelque sorte la complexité thématique. Dans ses jardins du Palatin, à une date proche de celle de la rédaction du texte², l’auteur voit venir à sa rencontre son ami Atticus accompagné de M. Brutus – avec qui il entretient des relations d’amitié orageuses. Tous deux lui réclament une dette intellectuelle: après des années de silence, il est temps pour lui de partager ses réflexions et de répondre au don symbolique qu’Atticus lui a fait en lui dédiant l’ouvrage historiographique qu’il avait récemment rédigé, le *Liber Annalis*³. La demande de ses interlocuteurs est simple en apparence: que Cicéron reprenne et complète l’échange qu’il avait commencé quelques mois auparavant avec Atticus dans sa villa de Tusculum afin d’en faire profiter Brutus. Par la mise en scène de cette demande, le texte se présente comme la transcription d’une discussion reprenant elle-même un propos antérieur et, d’emblée, comme une œuvre littéraire destinée à une large diffusion⁴.

De manière inhabituelle pourtant, cette annonce prend la suite d’un prologue qui lui donne à l’évidence une portée profondément politique. Le *Brutus* s’ouvre sur la déploration d’une mort, celle de l’orateur Q. Hortalus Hortensius

1 Sur ces conventions, cf. en particulier Hendrickson 1906; Ruch 1958a; Levine 1958; Fantham 1996, p. 46.

2 Cf. Gowing 2000, p. 62–64; Stroup 2010, p. 241 et, dans cet ouvrage, les remarques de P.M. Martin, p. 216.

3 *Brut.* 13–14.

4 Cf. *Brut.* 19: *Vt scribas, inquit, aliquid; iam pridem enim conticuerunt tuae litterae etc.* La discussion est effectivement présentée par les personnages comme une étape vers la publication: c’est pour cette raison que le dialogue peut, en lui-même, effacer la dette créée par l’œuvre d’Atticus.

à qui sa disparition aura épargné le spectacle d'un forum réduit au silence par le pouvoir césarien⁵. Cet *incipit* se mue ensuite en une lamentation plus générale sur la mort de l'éloquence et de la *bene morata et bene constitua ciuitas*⁶ : quand le thème du dialogue est enfin exposé par les personnages qui y participent, on comprend que la discussion ne pourra être lue comme un traité dont la visée serait purement théorique. Si le *Brutus* est bien un ouvrage développant une pensée de portée générale, il n'entend pas pour autant faire abstraction des aléas politiques du moment.

La discussion du Palatin, comme celle de Tusculum, portera sur les orateurs de Rome :

*Nunc uero, inquit, si es animo uacuo, expone nobis quod quaerimus. Quidnam est id? inquam. Quod mihi nuper in Tusculano inchoauisti de oratoribus: quando esse coepissent, qui etiam et quales fuissent*⁷.

À présent, dit-il, si tu n'es pas occupé à autre chose, fais-nous l'exposé que nous te réclamons. Et, répondis-je, de quel exposé s'agit-il? De celui que tu a commencé de me faire il y a peu dans ta villa de Tusculum, à propos des orateurs : à quand remonte leur apparition, quels étaient leurs noms également, et quelles étaient leurs caractéristiques.

Le dialogue ainsi mis en scène consistera à exposer les origines de l'éloquence romaine, l'identité des orateurs qui ont pris la parole au cours des siècles dans la cité ainsi que leurs qualités propres. D'après cette annonce, le texte devrait associer une approche historiographique (*quando esse coepissent*) inspirée des récents travaux d'Atticus⁸, une approche prosopographique visant à identifier les différents orateurs (*qui fuissent*) et une approche rhétorique permettant d'évaluer leurs qualités respectives (*quales fuissent*). Tourné vers le passé de l'éloquence, le *Brutus* associerait des méthodologies complémentaires, selon une démarche qui ne paraît pas troubler les participants du dialogue et qu'Atticus finit par assimiler à une *historia*⁹. Une telle stratégie de

5 *Brut.* 1–6.

6 *Brut.* 7.

7 *Brut.* 19. Sauf mention contraire, dans cette introduction, les traductions sont celles des auteurs.

8 Steel 2003, p. 196 et les références bibliographiques fournies *infra*, p. 172, n. 32.

9 *Brut.* 292. Le terme est employé dans un passage où Atticus critique la posture adoptée par Cicéron, qui contrevient aux règles de l'*historia* que son propos devrait respecter: si

mise en scène ne surprend pas au début d'un texte dont le but premier est, malgré tout, de se rendre accessible à ses lecteurs : la discussion des personnages permet d'inscrire, en apparence du moins, le traité dans un genre défini et des conventions reçues de tous. Mais la démarche ne doit pas pour autant nous leurrer : derrière cette simplicité, c'est un ouvrage profondément novateur qu'élabore Cicéron, et surtout beaucoup plus complexe que la présentation d'Atticus ne pourrait le laisser croire¹⁰.

Car de quoi le *Brutus* nous parle-t-il réellement ? D'orateurs, certes, mais ceux-ci, on le sait, sont avant tout des figures politiques dont les actes – et parfois la vie entière – sont déjà connus du lectorat auquel s'adresse le traité. La manière dont Cicéron aborde le personnage de Caton résume en quelque sorte le problème :

*At quem uirum, di boni! mitto ciuem aut senatorem aut imperatorem: oratorem enim hoc loco quaerimus*¹¹.

Mais quel homme, grands dieux ! Je laisse de côté le citoyen, le sénateur et le chef de guerre : c'est l'orateur, en effet, qui retient mon attention ici.

Le projet de Cicéron vise donc à caractériser, chez les individus qu'il présente, le rôle oratoire qu'ils ont joué dans la cité en faisant abstraction des autres rôles civils et militaires qu'ils avaient remplis. Aux yeux d'un moderne, la distinction pourrait sembler naturelle. Elle repose pourtant sur une double rupture idéologique et méthodologique. En premier lieu, le dialogue suppose qu'il est possible de détacher la fonction oratoire du rôle exercé par le *patronus*, le magistrat ou le chef de guerre afin de l'apprécier en tant que tel et pour lui-même : l'idée qui sous-tend cette hypothèse est, bien sûr, que la qualité de l'éloquence d'un individu aurait à Rome une valeur intrinsèque qui ne serait pas conditionnée par les autres rôles de ce même individu. C'est là un point de vue orienté et dont les implications idéologiques sont beaucoup plus lourdes que ne le laisserait supposer la présentation anodine des premiers paragraphes de l'ouvrage. En second lieu, l'approche proposée par Cicéron entraîne avec elle

l'assimilation est en quelque sorte négative, elle est néanmoins clairement mentionnée. Sur la notion d'*historia*, cf., parmi une bibliographie évidemment très vaste, l'exposé synthétique proposé par Gowing 2005, p. 7–17.

10 Sur la difficulté à déterminer le sujet véritable du *Brutus*, cf. les remarques de Fox 2007, p. 177 et 206.

11 *Brut.* 65.

un déportement radical du regard historique. Car en refusant de s'intéresser aux succès politiques et militaires de Caton et de ses pareils, à leurs victoires judiciaires ou à leur comportement de simples citoyens – qui pourtant viennent définir leur place dans la hiérarchie de la cité – pour n'aborder que leur manière de parler en public, le *Brutus* laisse de côté les actes ou les réalisations pour s'intéresser aux pratiques qui les ont rendus possibles – soit, dans une cité où l'exercice du pouvoir passe par la parole, aux différentes formes de l'éloquence. L'histoire, dans le *Brutus*, est celle des manières de faire.

La demande d'Atticus et la conversation qui débute dans les jardins de Cicéron reposent par conséquent sur un double coup de force intellectuel. Le propos du *Brutus* n'a en effet de sens que si l'on suppose, chez les orateurs dont il est question, une dignité propre qui ne tient pas à l'autorité officielle dont ils pourraient être investis, mais au *simple fait qu'ils prennent la parole*. Plus encore, le dialogue ne peut se justifier que si l'on juge possible – et pertinent – de faire l'histoire d'une pratique plutôt que d'une série d'événements¹². L'objet est à l'évidence nouveau, tout comme l'est la démarche elle-même : parmi les textes qui nous ont été conservés, le projet cicéronien n'a pas d'antécédent véritable¹³.

Pour autant, l'incipit du *Brutus* n'a pas encore expliqué en quoi pouvait consister cette description suivie d'orateurs. C'est au personnage de Brutus qu'il reviendra de le préciser, dans un commentaire où il loue le souci d'exactitude qui anime Cicéron :

*Ego uero, inquit Brutus, et delector ista quasi notatione temporum et ad id quod instituisti, oratorum genera distinguere aetatibus, istam diligentiam esse accommodatam puto*¹⁴.

Pour ma part, dit Brutus, non seulement je prends plaisir à cette sorte de chronologie, mais je pense également que cette précision convient bien au projet que tu t'es fixé en voulant montrer ce qui distingue les orateurs d'une génération à l'autre.

12 La dimension technique du sujet rapproche évidemment le texte cicéronien de l'écriture antique et place le *Brutus* au confluent de deux traditions, comme l'a montré Rawson 1972. Sur les traditions historiques et antiques qui précèdent le *Brutus*, cf. Rawson 1985, p. 215–249.

13 Cf. Rawson 1972, p. 34; Gowing 2000, p. 39.

14 *Brut.* 74. Cf. également *Brut.* 333.

Le *Brutus* viserait donc à distinguer des « genres » d'orateurs et à appréhender ces genres selon une organisation chronologique : Cicéron n'entend pas se limiter à une simple description des manières de faire de chacun, mais veut placer cette dernière dans une perspective évolutive. Le projet gagne par conséquent en complexité, puisqu'il ne s'agit plus seulement de décrire, mais bien de fournir les moyens d'interpréter ces manières de faire d'un point de vue historique. Cette remarque méthodologique prend la suite immédiate de la longue description de Caton le Censeur (*Brut.* 61–73) à laquelle nous avons déjà fait référence. Si ce développement suscite un tel commentaire, c'est parce qu'il offre le premier portrait détaillé d'un orateur romain dans l'ouvrage et qu'il dévoile la matrice et les principes de toutes les analyses qui suivront.

Trois lignes de réflexion différentes traversent la présentation de Caton. La première est chronologique. Elle vise à situer le Censeur dans l'ordre de succession des grandes figures de Rome, mais aussi selon une temporalité plus personnelle consistant à mesurer les années qui le séparent de l'auteur¹⁵. Cette prise en compte de la distance dans le temps ne relève pas d'un pur souci chronologique¹⁶ : elle vient fonder le discours critique. Car l'appréciation des qualités de Caton n'est possible, d'après Cicéron, qu'à la condition d'adapter le jugement aux possibilités qui étaient les siennes et qui étaient déterminées par son environnement. Certes, il manque à Caton les qualités rythmiques qui prévalent à l'époque du dialogue (*Brut.* 68), certes il n'est pas encore suffisamment *politus* (*Brut.* 69), mais son éloquence demeure d'une qualité supérieure et doit être appréciée comme telle : le regard critique n'est valide que s'il est historicisé et s'interdit une approche synchronique qui le viderait de son sens.

À cette réflexion chronologique, s'ajoute une prise de position franche quant à l'évaluation des mérites de chacun : si Caton occupe une place de choix dans l'architecture du traité, c'est que, aux yeux de Cicéron, il est le premier orateur romain à avoir laissé des écrits dignes d'être lus et, partant, d'inspirer les orateurs contemporains. C'est à un véritable plaidoyer en faveur de l'éloquence catonienne que se livre Cicéron, en reprochant aux orateurs de son temps de ne pas se pencher sur les écrits du Censeur, pourtant propres à les instruire :

Catonem uero quis nostrorum oratorum, qui quidem nunc sunt, legit? [...] Refertae sunt orationes amplius centum quinquaginta, quas quidem adhuc

15 Cicéron situe ainsi la mort de Caton par rapport à son consulat : *annis LXXXVI ipsis ante me consulem* (*Brut.* 61).

16 Et cela bien que le personnage de Cicéron revendique, en *Brut.* 74, la passion de la chronologie qu'Atticus lui aurait transmise.

*inuenerim et legerim, et uerbis et rebus inlustribus. Licet ex his eligant ea quae notatione et laude digna sint; omnes oratoriae uirtutes in eis reperientur*¹⁷.

Mais qui, parmi nos orateurs d'aujourd'hui, lit encore Caton? [...] Ses cent cinquante discours et plus – c'est du moins ce que j'ai pu trouver et lire de lui jusqu'à présent – sont remplis de formules et de pensées brillantes. Si l'on recueille dans ces textes ce qu'on pense digne d'être retenu et admiré, on y trouvera toutes les vertus stylistiques.

L'histoire des orateurs romains ne sera donc pas purement descriptive et ne fera pas *sine studio*: elle vise à construire une hiérarchie et à indiquer quels modèles sont dignes d'être étudiés et imités. Axiologique, cette *historia* défend des choix stylistiques, remet en cause des opinions erronées, rétablit des réputations: l'un de ses objectifs est de permettre à Cicéron d'exprimer son propre point de vue sur les qualités de chacun¹⁸, mais aussi d'indiquer quelle place il tient lui-même dans l'histoire de l'éloquence latine.

La dimension proprement rhétorique de la description sera par conséquent polémique. Car tout en affirmant ses préférences, Cicéron entend condamner les choix stylistiques de ses adversaires. Ceux-ci sont identifiés dans le passage consacré à Caton: les Atticistes, qui prétendent modeler leur style sur celui de certains orateurs grecs, en négligeant les manières de faire romaines. L'ouvrage est tout entier traversé par ce combat esthétique qui vise, en éclairant l'histoire de l'éloquence latine, à montrer que le style actuel est le résultat d'une progression raisonnée d'une *aetas* à l'autre, et que la prétention d'un retour aux sources équivaut à un oubli des acquis du passé comme des exigences du présent. Écrire l'*historia* des orateurs consiste également, pour Cicéron, à fournir une grille d'interprétation qui vienne justifier l'état de l'éloquence contemporaine et valider son propre style face aux critiques qu'il doit essayer. Le *Brutus* traduit ainsi le passage d'une rhétorique prescriptive – énonçant les règles à appliquer dans la pratique – à une rhétorique descriptive et évaluative – reliant, en sens inverse, la pratique à un ensemble d'exigences théoriques. La métamorphose qu'un tel projet impose à la doctrine marque en quelque sorte la naissance du discours critique latin.

17 *Brut.* 65.

18 *Brut.* 182: *ego tamen ita [...] dicam, ut intellegi possit quem existimem clamatorem, quem oratorem fuisse.* Cf. également *Brut.* 266, 297.

Pour autant, la lutte contre les Atticistes qui transparait dans ce portrait ne doit pas faire penser que Cicéron éliminerait l'éloquence grecque de sa réflexion: tout au contraire, c'est par rapport à la Grèce et, en particulier, à Lysias que Caton est tout d'abord présenté. Car Cicéron détecte entre les deux orateurs une sorte de ressemblance (*similitudo*), et c'est cette ressemblance qui donnera le ton général de cette présentation :

[...] *est nonnulla in iis etiam inter ipsos similitudo: acuti sunt, elegantes faceti breues*¹⁹.

[...] on remarque également entre eux une certaine ressemblance: ils sont précis, soigneux dans leur choix du lexique, pleins d'esprit et concis.

On voit ainsi apparaître le troisième axe de la réflexion cicéronienne, qui entend placer l'éloquence romaine en regard de ses origines grecques. L'approche tranche avec celle de la première rhétorique latine, qui était d'autant plus prompte à rejeter ses sources grecques qu'elle en dépendait plus étroitement²⁰. Elle reprend, à l'inverse, la posture qui était celle de Cicéron dans le *De oratore*, où l'on peut déjà lire une reconnaissance explicite de l'influence grecque²¹. Mais si le *De oratore* concluait finalement à une supériorité de l'éloquence romaine²² et entendait substituer à l'héritage athénien les modèles fournis par les grands magistrats républicains²³, le *Brutus*, tout en conservant l'idée que Rome a permis à l'éloquence d'atteindre son point culminant, n'entend pas faire l'économie des antécédents grecs dans son *historia* des orateurs latins. Si l'on aborde l'orateur comme orateur, alors la perspective doit s'élargir à l'ensemble des sources culturelles qui sous-tendent sa pratique, même les plus éloignées. Cicéron consacrera par conséquent le début de son *historia* aux orateurs grecs, non pas comme une introduction détachée

19 *Brut.* 63.

20 Voir, par exemple, l'insistance de la *Rhétorique à Herennius* sur l'inutilité du savoir grec: *Rhet. Her.* I, 1; IV, 1–2.

21 Ainsi, les développements consacrés à l'influence des écoles isocratique et péripatéticienne sur le développement de l'éloquence (cf. en particulier *de orat.* II, 57, 93–95, 160sq.; III, 36, 59, 139–141). Le *De inuentione*, déjà, mentionnait le phénomène (cf., par exemple, *inv.* I, 61), mais d'un point de vue théorique et non pratique: son intérêt se portait sur la production de la doctrine, non sur l'influence de telle ou telle école de pensée sur les orateurs eux-mêmes.

22 Habinek 1994, p. 56–58.

23 *De orat.* I, 23.

du cœur de son propos, mais pour fournir des clés de lecture pleinement applicables au contexte latin.

Caractériser les orateurs ne revient donc pas à égrener des descriptions stylistiques selon un ordre chronologique, mais à relier les genres d'éloquence à leurs sources, à identifier les causes des évolutions qui affectent la pratique romaine du discours et à penser la succession des styles individuels comme un processus historique et non comme un simple état de fait. Derrière la recension des orateurs de Rome, c'est bien une démarche relevant de l'histoire culturelle²⁴ qui semble poindre dans le projet cicéronien, une *historia* unique, faite de prise en compte des influences intellectuelles et stylistiques, de contextualisation – dans l'univers latin et à l'échelle, plus large, de la transmission des savoirs et des techniques de la Grèce jusqu'à Rome – et d'appréciation des différents praticiens à l'aune des théories rhétoriques qui s'opposent à la fin de la République.

Doit-on pour autant considérer que le *Brutus* s'en tient véritablement au programme formulé au § 65, et s'intéresse aux individus qu'il mentionne en tant qu'orateurs, à l'exclusion de toute autre fonction? Une telle lecture est possible: elle fait alors du *Brutus* une source irremplaçable de l'histoire de la pensée esthétique²⁵ et une sorte d'archétype de ce qui deviendra, au fil des siècles, l'histoire littéraire²⁶. Elle impose néanmoins que l'on évacue l'ombre du politique qui plane sur les débuts du traité et qui constitue, pour finir, l'une des clés essentielles de la lecture de l'ouvrage²⁷. De fait, une fois présenté le sujet du dialogue, la situation présente de la République et de l'éloquence revient sur le devant de la scène. Cicéron traitera le sujet que lui réclament ses amis, mais ne peut oublier que son intérêt pour le passé est né de l'inquiétude qu'il ressent pour l'avenir de Brutus et de Rome: au moment où il parle, l'éloquence a été réduite au silence (*eloquentia obmutuit, Brut. 22*).

Se tourner vers le passé d'une pratique disparue – ou, du moins, entravée – participe à l'évidence d'un processus mémoriel visant à la fois à célébrer la valeur de cette pratique et à calmer la douleur que cause son effacement soudain²⁸. Pour autant, écrire l'*historia* des orateurs romains ne peut relever de la

24 Sur cette caractérisation, cf. Habinek 1994; Fantham 1996, p. 45; Habinek 1998, p. 64–67; Stroup 2010, p. 242.

25 Dugan 2005, p. 173.

26 Fantham 1996, p. 45, qui insiste sur le fait qu'il s'agit là de l'un des aspects du *Brutus*, et non de la seule lecture qu'il est possible d'en faire.

27 Fox 2007, p. 177.

28 Sur la dimension mémorielle du *Brutus*, cf. Gowing 2000 et Gowing 2005, p. 12–14 qui souligne que la commémoration du passé prend toujours, à Rome, une valeur politique.

simple célébration d'un art disparu, et moins encore d'un intérêt d'antiquaire pour les détails pittoresques de la vie des ancêtres. S'il est nécessaire de dégager l'orateur de la gangue de ses rôles officiels afin de le caractériser d'un point de vue stylistique et technique, c'est bien que le *Brutus* retrace l'histoire d'une fonction centrale de la cité romaine : l'histoire des orateurs n'est pas comparable à ce que serait, par exemple, une histoire des architectes ou des médecins à Rome. Cette *historia*, pour limitée que soit son sujet, offre un accès pertinent à la « grande » histoire de Rome²⁹, puisqu'elle traite malgré tout de ceux qui en ont été – et, pour les individus abordés à la fin du recueil, aspirent encore à en être – les principaux acteurs. Écrire une histoire de l'éloquence en 46 av. JC revient donc à retracer l'évolution puis l'arrêt brutal de pratiques publiques sur lesquelles se greffent et s'articulent des composantes essentielles de l'idéologie collective et de la vie civique à Rome, tant pour les commémorer et en déplorer la disparition que pour leur garantir un avenir, ne serait-ce que sous forme textuelle³⁰. En pleine dictature césarienne, la portée critique du propos ne doit pas échapper : le *Brutus* offre aussi le modèle d'une écriture de combat et d'une réflexion menée sous la contrainte d'un pouvoir menaçant³¹.

L'ouvrage que l'on va lire rassemble une sélection d'articles issus de communications présentées à l'occasion des rencontres « Prosopographie et rhétorique : le *Brutus*, archétype de l'histoire culturelle » organisées par Sophie Aubert en septembre 2008 à l'Université Paris XIII (en collaboration avec les Universités de Grenoble III, Paris IV-Sorbonne et Paris Est-Créteil), sélection à laquelle se sont ajoutées d'autres contributions poursuivant les mêmes lignes d'enquête. L'objectif de ces rencontres – et du présent ouvrage – était de croiser sur ce texte aux enjeux si divers les regards de chercheurs dont les approches étaient rarement confrontées les unes aux autres, mais évoluaient habituellement dans des champs distincts. Cette rencontre de l'histoire politique, des études rhétoriques grecques et latines et des approches culturelles offrait le moyen d'aborder en parallèle les quatre axes de la réflexion cicéronienne que nous venons de dégager – pensée chronologique, histoire culturelle, approche rhétorique et implications politiques – sans en privilégier ou en négliger aucun, mais en favorisant un enrichissement mutuel des perspectives. Dans le paysage critique actuel, où l'intérêt porté à ce texte cicéronien ne se dément pas, ce parti pris d'ouverture herméneutique et de circulation dans les traditions

29 Cf., dans ce volume, l'analyse de M. Ledentu, p. 70 sq.

30 Cf. Stroup 2010, p. 261 sq. ; Gurd 2012, en particulier p. 57–66.

31 Cf. sur ce point les réflexions de Lowrie 2008, p. 131 sq.

permettait de faire pièce à une tentation périlleuse mais courante, celle consistant à favoriser – et à imposer – une lecture dominante du *Brutus* qui ne rendrait pas justice au texte et en amputerait la compréhension. C'est donc une approche synthétique qui est ici proposée, que nous concevons comme le moyen d'offrir une voie d'accès à la fois spécialisée et large à ce texte et à la tentative intellectuelle unique qu'il représente dans l'histoire de la pensée romaine.

Une première partie («Cicéron et l'écriture de l'histoire») aborde le *Brutus* comme objet historiographique. Ce sont les méthodes d'écriture et les outils intellectuels qu'emploie Cicéron pour construire son *historia* qui sont alors étudiés, mais aussi les implications idéologiques qu'ils entraînent avec eux.

Jean-Michel David («La fonction des modèles dans l'articulation chronologique du *Brutus*») s'intéresse en premier lieu à la structuration du traité. Reprenant la thèse d'une organisation du *Brutus* autour de «key figures» permettant de définir le style dominant de chaque *aetas* oratoire³², J.-M. David analyse la manière dont ces «key figures» accèdent précisément au statut de modèles et de pierres de touche de la qualité oratoire de leur époque. Il démontre ainsi que, loin de scander l'histoire de l'éloquence de manière régulière, ces figures dominantes balisent une sorte de parcours vers la perfection oratoire: c'est la place dans l'histoire de l'éloquence qui définit la situation d'un individu dans le texte, et non son inscription dans une classe d'âge. C'est donc avant tout pour leur contribution à l'évolution de l'éloquence que certains orateurs ont été mis en avant par Cicéron. J.-M. David peut ainsi déceler un système de hiérarchisation fine entre les orateurs – qui tous n'ont pas marqué des avancées significatives dans la pratique –, et mettre au jour les critères qu'utilise l'Arpinate pour désigner vainqueurs et perdants dans la compétition d'éloquence et d'influence politique qui se livre à Rome.

Trop souvent présentés comme un simple ajout visant à l'autocélébration, les développements autobiographiques contenus dans les § 304–327 du *Brutus* entretiennent en réalité, comme le montre F. Prost dans sa contribution («L'autobiographie cicéronienne du *Brutus*»), un rapport nécessaire et complexe au texte pris dans son ensemble. L'écriture autobiographique y prend en effet une forme originale, qui sert le propos du traité: l'histoire de l'éloquence romaine et le récit – sélectif et orienté – de la formation intellectuelle de Cicéron ne peuvent se concevoir indépendamment. Ainsi, l'entreprise d'*historia* du *Brutus* et le travail de construction du dialogue amènent un récit de soi qui éclaire à la fois la manière dont Cicéron conçoit la valeur de l'éloquence

32 Cf. Sumner 1973.

et l'objectif qu'il assigne à son traité. En se présentant comme un facteur de continuité dans la tradition oratoire, mais aussi comme un orateur déjà devenu classique et appelé à se survivre en Brutus, Cicéron construit une vision de l'éloquence et de sa propre *uita* où le succès oratoire est avant tout le résultat d'une synthèse : synthèse entre grec et latin, entre rhétorique et philosophie et, enfin, entre les styles. Cicéron est ainsi placé dans le mouvement de l'histoire, tout en conservant une place singulière : c'est selon une approche téléologique que le *Brutus*, à travers cette autobiographie, présente les progrès de l'éloquence jusqu'à Cicéron et ses possibles successeurs.

Marie Ledentu (« Cicéron et l'histoire en 46 av. J.C. Le *Brutus* : une somme historiographique ») aborde le *Brutus* à la fois comme un discours sur l'écriture de l'histoire et comme une production historique à part entière. C'est tout d'abord un Cicéron théoricien de l'histoire qui nous est donné à lire : le *Brutus* est inscrit dans le cadre plus vaste des projets d'écriture historique de l'Arpinate, mais aussi dans la lignée des tentatives qui l'ont précédé. L'histoire de l'éloquence ne peut s'interpréter qu'en rapport à cette histoire de l'*historia* et à cette réflexion sur la conservation du passé, qui prend la suite des premières tentatives théoriques formulées dans le *De oratore*. Le *Brutus* lui-même devient alors l'illustration des conceptions historiques de Cicéron, et M. Ledentu met en lumière le jeu des modèles d'écriture du passé (*laudatio funebris*, mémoires, chronologie, généalogie, biographie, vies parallèles) et l'usage que Cicéron en fait pour écrire, à travers les figures d'orateurs qu'il aborde, une certaine histoire de Rome.

Dans une deuxième partie (« Archétypes grecs et éloquence romaine »), les contributeurs adoptent un point de vue croisant l'histoire culturelle et l'histoire de la rhétorique afin d'analyser les portraits d'orateurs grecs proposés par Cicéron et la manière dont l'auteur utilise cet héritage pour penser l'éloquence latine. L'accent est mis sur la construction intentionnelle, et souvent manipulateur, des figures d'orateurs grecs, dans une démarche visant avant tout à renforcer une démonstration adaptée au monde de la parole latine.

Maria Silvana Celentano (« Archétypes oratoires et matrices culturelles : le cas de Ménélas ») aborde Cicéron comme un lecteur d'Homère, et analyse la manière dont il décrit Ménélas dans le *Brutus* afin de servir sa démonstration. En présentant une figure de Ménélas qui est davantage celle des scoliastes que celle du texte homérique, Cicéron cherche à étayer l'une des thèses centrales de son ouvrage : le retour aux modèles oratoires du passé ne peut permettre de répondre aux enjeux actuels et constitue avant tout un échec de l'éloquence. M.S. Celentano montre comment la manipulation de l'héritage grec, à travers la présentation du héros spartiate et de son éloquence, vient étayer une démonstration intéressée qui amène Cicéron à négliger, pour les besoins de son argu-

mentaire, certaines des catégories rhétoriques (en particulier celle des *genera dicendi*) que son ouvrage exploite par ailleurs.

Marie-Pierre Noël («Périclès et les débuts de la rhétorique grecque dans le *Brutus*») aborde ensuite la présentation de la figure de Périclès et met en question le rôle global joué par la rhétorique grecque – ou, plus exactement, par sa représentation – dans le texte cicéronien. Le rôle que joue Périclès dans l'histoire des débuts de l'éloquence athénienne telle que Cicéron la conçoit fait de lui une figure structurante pour l'ensemble du traité: M.-P. Noël démontre que, à travers Périclès, ce sont des fondements chronologiques et rhétoriques essentiels à l'analyse des orateurs romains qui se trouvent mis en place. Les jeux de comparaisons et d'échos dans lesquels Périclès est inscrit – tant au sein du *Brutus* qu'en résonance avec le *De oratore* – trahissent la nature argumentative du propos cicéronien qui choisit délibérément les versions favorables à sa démonstration. L'auteure peut ainsi dégager l'intertexte platonicien qui contribue à structurer le *Brutus*, en particulier dans l'élaboration de la notion de *summus orator* et dans l'analyse des liens unissant éloquence et philosophie.

Remarquant que le *Brutus* est le seul texte cicéronien où Démétrios de Phalère soit présenté sous un jour négatif, Pierre Chiron («Démétrios de Phalère dans le *Brutus*») propose de faire de la figure de l'orateur grec un antimodèle permettant à Cicéron de penser la dégradation de l'éloquence à Rome. P. Chiron analyse les manipulations historiques et doxographiques que Cicéron fait subir à Démétrios et à son style pour construire un personnage utile à son propos: il fait du Phalérien – à l'inverse du jugement qu'il porte sur lui par ailleurs – le symbole de la disparition de l'éloquence libre et du repli des lettrés sur la sphère privée. Démétrios devient de ce fait le fantasme qui permet à Cicéron de parler de lui-même à mots couverts et d'envisager l'une des orientations possibles, particulièrement sombre, du futur de Rome et de son propre avenir. Le cas de Démétrios révèle que, loin de constituer un objet indépendant dans le traité, la description de l'éloquence grecque présente des résonances politiques importantes et offre des clés d'interprétation essentielles à la compréhension des analyses consacrées aux orateurs de Rome.

La troisième partie de l'ouvrage («Styles et orateurs à Rome») se tourne vers les analyses critiques que Cicéron consacre aux orateurs de Rome. Il s'agit d'observer, dans cette section, les stratégies mises en œuvre par Cicéron pour formuler ses jugements et présenter – directement ou non – ses propres choix stylistiques et culturels sous un jour favorable.

À travers la figure de l'orateur stoïcien Rutilius Rufus, Sophie Aubert-Baillet («La rhétorique du Stoïcien Rutilius Rufus dans le *Brutus*») s'intéresse au regard polémique que Cicéron porte sur l'éloquence stoïcienne et sur les moda-

lités de la critique qu'il lui adresse. En rapprochant l'analyse du *Brutus* de celle qui apparaissait dans le *De oratore*, S. Aubert-Baillot montre combien le propos cicéronien a évolué en 46 av. J.C. Fondée désormais sur une comparaison avec un autre tenant du style simple, l'évaluation de Rutilius abandonne le schéma consistant à assimiler son éloquence à la seule dialectique pour intégrer à l'analyse une dimension sociale qui n'apparaissait pas auparavant. Loin d'être limitée à la mise en œuvre de structures rhétoriques abstraites, la lecture que Cicéron propose de l'éloquence de Rutilius repose bien sur une analyse historique, reliée au contexte de la parole oratoire. Le cas du stoïcien permet ainsi de mettre au jour les méthodes employées par Cicéron pour construire les figures d'orateurs romains qu'il présente dans son ouvrage.

La dimension polémique n'est pas moindre dans le portrait d'Hortensius que nous livre Cicéron. Alessandro Garcea et Valeria Lomanto («Hortensius dans le *Brutus*: une polémique rhétorique sous forme d'éloge funèbre») soulignent ainsi la portée profondément critique des différents passages qui lui sont consacrés (*laudatio* initiale, analyse de son éloquence et récit de la compétition qui l'opposait à Cicéron) et refusent la lecture traditionnelle consistant à faire de ces textes, pour l'essentiel, un témoignage d'admiration à l'égard d'un ancien rival. Si les liens qui l'unissaient à lui interdisent à Cicéron de formuler un jugement explicitement critique, les éloges qu'il lui adresse sont pour la plupart piégés, comme le sont les parallèles dressés entre les deux orateurs. Le défaut majeur d'Hortensius est d'avoir abordé l'éloquence sans aucun souci de la philosophie. Malgré les échos qu'il est possible de déceler entre le *Brutus*, le *De oratore* et le *Phèdre* et qui pourraient faire de lui une figure éminemment positive, A. Garcea et V. Lomanto démontrent qu'Hortensius sert, dans l'*historia* de l'éloquence, à marquer le déclin des orateurs à qui manque une culture solide et, corrélativement, l'avènement d'une génération nouvelle chez qui l'efficacité persuasive s'appuie sur le savoir.

Charles Guérin («*Oratorum bonorum duo genera sunt*. La définition de l'excellence stylistique et ses conséquences théoriques dans le *Brutus*») aborde à nouveau la question de la structuration du *Brutus* en adoptant un point de vue non plus historique mais strictement rhétorique. La distinction qu'effectue Cicéron entre deux styles d'orateurs – l'un ample, l'autre restreint – tout au long de la République diffère fondamentalement de l'organisation traditionnelle des styles qui, dans le *De oratore* comme dans l'*Orator*, est ternaire. C. Guérin montre que cette rupture dans la tradition stylistique – qui entretient des liens complexes avec l'héritage rhétorique grec – s'explique en premier lieu par la nécessité de fabriquer un outil conceptuel permettant d'évaluer et de hiérarchiser les orateurs selon des modalités qui répondent au projet d'*historia* oratoire. Mais cet impératif se double d'un enjeu polémique, puisque

cette structuration binaire donne à Cicéron un avantage certain dans la lutte qui l'oppose aux Atticistes. Ce faisant, le *Brutus* représente une étape dans la réflexion qui amènera Cicéron, quelques mois plus tard, à formuler la théorie rigide qu'il exposera dans l'*Orator*.

L'ouvrage se clôt sur une quatrième partie (« De la réflexion historique à la défense de la *Res publica* ») consacrée aux enjeux politiques du *Brutus*. C'est l'implicite d'une réflexion menée dans des conditions politiques particulièrement hostiles que l'on cherche alors à faire émerger.

Mathieu Jacotot (« *De re publica esset silentium*. Pensée politique et histoire de l'éloquence dans le *Brutus* de Cicéron ») s'interroge sur l'interdit, énoncé au début du traité, qui écarte de la discussion toute allusion à la politique actuelle et analyse comment cette dernière, explicitement bannie, infuse en réalité l'ensemble du traité : la possibilité d'une histoire de l'éloquence véritablement autonome est ainsi mise en question. L'interdit pesant sur le présent politique sert doublement Cicéron. Il lui permet tout d'abord de pratiquer l'ellipse ou le silence absolu, et d'effacer du canon certaines figures pourtant centrales (Sylla, Catilina, Clodius) ou d'en réduire l'importance (Pompée). Il l'autorise ensuite à formuler un propos politique au moyen d'une projection de l'actualité sur le passé. L'exploitation et le contournement de cet interdit viennent fonder une réflexion sur les liens de l'éloquence et de la politique et permettent à Cicéron de célébrer, comme M. Jacotot le démontre, le lien consubstantiel qui unit pratique oratoire et *Res publica*.

Plusieurs traits inhabituels du traité (absence de dédicace, refus de parler des vivants, évocation des orateurs en forme de *laudatio funebris*) ont poussé Paul M. Martin (« Entre prosopographie et politique : la figure et l'ascendance de Brutus dans le *Brutus* ») à mettre en question ce qui, dans le traité, aurait pu paraître le moins susceptible d'interrogation : son titre et son personnage éponyme. P.M. Martin dessine une figure de Brutus qui est en réalité en profond désaccord avec Cicéron et qui n'est pas véritablement flatteuse. Cette image est associée par Cicéron à un rappel particulièrement tendancieux de l'ascendance de Brutus, ses ancêtres étant certes mentionnés pour leurs qualités oratoires – qui ne sont pas toujours évidentes –, mais surtout pour les actes qu'ils ont accomplis en faveur de la légalité et contre les tyrannies de toutes sortes. Derrière une neutralité de façade, Brutus est donc invité à agir pour la *Res publica*, dans une démarche politique qui s'appuie, comme le montre P.M. Martin, sur un certain nombre de précédents qui pouvaient inciter Cicéron à fonder ses espoirs sur son ami – et à lui dédier son *historia*.

Derrière ces approches diverses, qui éclairent chacune l'une des strates conceptuelles ou méthodologiques du *Brutus*, l'on voit se dégager une sorte de sous-texte qui parcourt la réflexion de tous les contributeurs de ce volume :

cette ligne directrice commune est celle du travail d'écriture, de structuration et de présentation auquel se livre Cicéron tout au long de son œuvre, tant au niveau microstructurel (fabrication des portraits, sélection des traits à décrire) que macrostructurel (choix des modèles d'écriture, choix des structures rhétoriques explicatives) ou idéologique. À travers ce projet d'*historia* dont la nature réelle semble, de prime abord, si difficile à saisir, c'est bien un effort d'argumentation qui finit par poindre : l'histoire que construit le *Brutus* est certes celle de l'éloquence romaine, mais d'une éloquence construite et interprétée de manière à confirmer la justesse des choix culturels, rhétoriques et politiques de son auteur. Mais il n'est pas seulement question, dans cet effort cicéronien qui s'apparente parfois à un travail de manipulation, d'une défense intéressée de sa propre position. Cicéron, en effet, n'est pas le simple *telos* de cette vaste narration. Au-delà de la catastrophe politique qu'il doit affronter en 46 av. JC, c'est avant tout comme un point de départ pour les futurs orateurs dont il espère l'avènement que Cicéron entend penser sa propre éloquence, et non comme un *terminus* ou comme un sommet indépassable de la pratique romaine du discours. Qu'un tel projet ait à l'évidence échoué ne doit pas pour autant amputer la lecture du texte qui cherchait à populariser cet espoir.

PREMIÈRE PARTIE

Cicéron et l'écriture de l'histoire :
les enjeux historiographiques du Brutus



La fonction des modèles dans l'articulation chronologique du *Brutus*

Jean-Michel David

Comme Cicéron l'indiquait clairement, son objectif était avec le *Brutus* de tracer une histoire de l'éloquence romaine¹. À la différence de bien d'autres, le dialogue était placé au temps présent. En procédant ainsi, Cicéron renonçait à faire référence à une situation idéale qui lui aurait été fournie par le recours à des personnages dont l'autorité était enracinée dans le passé. Il saisissait au contraire l'occasion de la mort récente d'Hortensius² pour se mettre en scène, accompagné de deux de ses proches amis, Atticus et M. Iunius Brutus, et déplorer le triste état où était parvenu l'art auquel il avait consacré toute sa vie :

[...] *hunc autem aut praeter ceteros aut cum paucis sustineret dolorem, cum forum populi Romani, quod fuisset quasi theatrum illius ingeni, uoce erudita et Romanis Graecisque auribus digna spoliatum atque orbatum uideret*³.

[...] mais il est une douleur dont, plus que tous les autres, ou tout au moins avec peu d'autres personnes, il aurait à porter le poids, ce serait de voir le forum du peuple romain, ce forum qui avait été comme le théâtre de son beau génie, dépouillé et déshérité des accents de cette voix savante, digne des oreilles latines et même des grecques.

Pourtant, ce n'était pas un déclin que ce dialogue retraçait mais bien une progression qui avait conduit à une apogée que Cicéron, sans le dire trop ouvertement, estimait représenter. Il y avait donc là un paradoxe. Comment la chute pouvait-elle être si proche du sommet ? Pourquoi représenter une telle ascension, si c'était pour souligner une telle déchéance⁴ ?

1 *Brut.* 20.

2 Le dialogue a été composé au printemps 46. Il est supposé se dérouler au même moment. La mort d'Hortensius à laquelle Cicéron fait allusion (§ 1–7) remonte au printemps 50. Cf. sur ce point *infra*, p. 216, les remarques de P.M. Martin.

3 *Brut.* 6 ; trad. J. Martha. Cf. *Brut.* 330.

4 Sur cette ambiguïté, cf., en dernier lieu, Dugan 2005, p. 172–250, en part. p. 248–250 et, d'une façon générale, sur la question du sens politique du dialogue, cf. *infra*, p. 38 n. 90.

La raison était politique. La domination que César imposait à Rome, contraignait l'éloquence au silence. Sa crise était une crise de la cité. Il ne faut pas en effet perdre de vue que, pour Cicéron, sa fonction essentielle était de permettre l'expression et le débat entre citoyens et donc de créer les conditions d'existence de la communauté civique⁵. Son histoire était ainsi une histoire politique qui s'inscrivait dans le fonctionnement de la République et en subissait toutes les vicissitudes. Elle se coulait dans ses règles, grandissait quand les débats qui l'animaient se faisaient intenses, et diminuait quand une domination monarchique venait les étouffer.

Un des traits du dialogue qui permet de le confirmer tient à son organisation. Comme toute histoire, elle était chronologique. Dans le cas du *Brutus* cependant, elle se construisait dans la succession des orateurs qui l'avaient faite : *de oratoribus quando esse coepissent, qui etiam et quales fuissent*⁶. C'étaient eux en effet qui de progrès en progrès lui avaient donné son importance. Toutefois, les personnages dont il était question étaient autant des hommes politiques que des orateurs. Ils n'étaient l'un que parce qu'ils étaient l'autre. Et leur place dans l'éloquence tenait à leur place dans la cité. Nous allons le vérifier en examinant la méthode que suivit Cicéron pour le faire apparaître.

Le schéma chronologique auquel Cicéron se conformait a été étudié et discuté depuis longtemps. On y voyait une organisation plus ou moins stricte jusqu'à ce que G.V. Sumner⁷ traite vraiment le sujet et révèle avec précision le plan que Cicéron avait adopté. Il montrait alors que la succession des orateurs s'organisait autour d'un certain nombre de personnages importants qu'il définissait comme des « key figures ». Les autres s'aggloméraient autour d'eux pour constituer des générations ou *aetates*. Ainsi, pour ne prendre que ces deux exemples, Cicéron employait-il des formules de transition de ce genre : *Coniunctus igitur Sulpici aetati P. Antistius fuit [...]*⁸; ou un peu plus loin : *L. Sisenna [...] interiectusque inter duas aetates Hortensi et Sulpici [...]*⁹ qui permettaient de définir la situation des orateurs par rapport aux personnalités dominantes. C'était en y faisant référence qu'il plaçait en effet les personnages de moindre relief comme par exemple tous ceux qui étaient à peu près contem-

5 Cf. en part. *de orat.* 1, 33.

6 *Brut.* 20. Sur le *Brutus* comme histoire littéraire et les évolutions qui l'ont marquée, cf. Vogt-Spira 2000.

7 Sumner 1973, p. 3–10; p. 151–154 qui donne l'état des discussions antérieures. Cf. aussi les remarques de Narducci 1997b, p. 113.

8 *Brut.* 226.

9 *Brut.* 228.

porains de Caton l'ancien : *cum hoc Catone grandiores natu [...] de minoribus autem [...] sed uiuo Catone minores natu [...]*¹⁰.

Il rassemblait enfin en conclusion tous ces personnages dans une sorte de bilan rétrospectif qui rappelait les grands moments de l'éloquence romaine. Mais cela lui permettait aussi d'affirmer que chaque génération avait été dominée par un ou deux personnages qui l'avaient emporté sur les autres :

*Nonne cernimus uix singulis aetatibus binos oratores laudabilis constitisse ? Galba fuit inter tot aequalis unus excellens, cui, quem ad modum accepimus, et Cato cedebat senior et qui temporibus illis aetate inferiores fuerunt ; Lepidus postea, deinde Carbo ; nam Gracchi in contionibus multo faciliore et liberiore genere dicendi, quorum tamen ipsorum ad aetatem laus eloquentiae perfecta non fuit ; Antonius, Crassus, post Cotta, Sulpicius, Hortensius [...]*¹³.

Ne voyons-nous pas, d'ailleurs, que c'est à peine si à chaque génération il surgit deux orateurs de valeur ? Galba fut seul à exceller parmi le grand nombre de ses contemporains et la tradition nous apprend qu'il ne fut égalé ni par Caton, qui était plus vieux que lui, ni par deux autres contemporains, qui étaient plus jeunes, Lepidus et ensuite Carbo. Je ne dis rien des Gracques, dont les harangues ont sans doute quelque chose de plus facile et de plus dégagé, mais qui disparurent avant que leur talent oratoire eût donné toute sa mesure. Puis vinrent Antoine et Crassus, après eux Cotta, Sulpicius, Hortensius [...].

Pour Cicéron en effet, l'éloquence n'était pas seulement un mode d'expression et d'action civique, c'était aussi un espace de compétition.

Avant de reprendre ce dernier point, reprenons la liste des figures dominantes et tentons de cerner leur personnalité. Telle que l'a établie G.V. Sumner, les *aetates* se seraient ainsi succédé : *aetas* de Caton l'ancien (consul en 195, né en 234), *aetas* de Ser. Sulpicius Galba (cons. en 144, né vers 191), *aetas* de M. Aemilius Lepidus Porcina (cons. en 137, né vers 180), *aetas* de C. Papirius Carbo (cons. en 120, né vers 163) et des Gracques, Tiberius (tr. pl. en 133, né en 163) et Caius (tr. pl. en 123, né en 154–3), *aetas* de Q. Lutatius Catulus (cons. en 102, né en 149), *aetas* de M. Antonius (cons. en 99, né en 143) et de L. Licinius

10 *Brut.* 77.

11 *Brut.* 78.

12 *Brut.* 80.

13 *Brut.* 333 ; trad. J. Martha.

Crassus (cons. en 95, né en 140), *aetas* de C. Iulius Caesar Strabo Vopiscus (cand. cons. pour 88, né en 131 ou en 127) *aetas* de P. Sulpicius Rufus (tr. pl. en 88, né en 124–3) et de C. Aurelius Cotta (cons. en 75, né en 124) et enfin *aetas* de Q. Hortensius Hortalus (cons. en 69, né en 114).

Cicéron s'arrêtait là, mais si l'on suit G.V. Sumner dans sa reconstitution, deux autres générations se dessinaient de façon implicite : celle de Cicéron lui-même (cons. en 63, né en 106) et celle de M. Iunius Brutus (prét. en 42, né en 78). Et je me demande s'il ne faudrait pas distinguer aussi une *aetas* de César (cons. en 59, né en 100) et de M. Claudius Marcellus (cons. en 51, né vers 95) avant celle de Brutus, et une *aetas* de M. Cornelius Cethegus (cons. en 204, né vers 241) au début du dialogue.

Cicéron se permettait certes quelques digressions sur des catégories particulières qui avaient marqué leur époque : les orateurs *populares* qui avaient succédé aux Gracques¹⁴ et, de façon plus nette encore, les orateurs d'origine municipale qui s'étaient fait connaître dans les années qui précédaient la guerre sociale¹⁵. Mais à ces quelques variations près, le dialogue se déroulait ainsi d'*aetas* en *aetas*. Il faut bien prendre garde cependant qu'il ne s'agissait pas de générations qui auraient régulièrement scandé le déroulement du temps. Même si les écarts entre deux d'entre elles étaient généralement d'une dizaine d'années, ils pouvaient parfois fortement varier : 43 ans séparaient la naissance de Caton de celle de Sulpicius Galba, alors que celles de Lutatius Catulus et de Caius Gracchus n'étaient éloignées que de 5 ans. Les groupes étaient ainsi moins définis en classes d'âge qu'ils ne l'étaient par la place qu'ils occupaient dans l'histoire de l'éloquence et par les changements qu'ils avaient apportés ou connus.

En effet, la caractéristique essentielle des personnages qui constituaient les «key figures» tenait certes à ce qu'ils l'emportaient sur leurs contemporains par la qualité de leur art oratoire, mais c'était aussi souvent parce qu'ils avaient apporté quelque chose de plus que leurs prédécesseurs et qu'ils étaient devenus des modèles par leur capacité d'innovation. Sans entrer dans le détail, on peut rapidement rappeler ce que chacun d'eux avait pu, selon Cicéron, apporter à l'éloquence.

M. Cornelius Cethegus aurait été le premier à avoir été véritablement *eloquens*¹⁶. Caton associait l'élégance à l'efficacité et constituait certainement le premier modèle digne d'être imité¹⁷. Ser. Sulpicius Galba avait apporté de

14 *Brut.* 224–225.

15 *Brut.* 169–172.

16 *Brut.* 58: *Ennius [...] et oratorem appellat et suauiloquentiam tribuit.*

17 *Brut.* 63: *Catonis autem orationes [...] acuti sunt, elegantes, faceti breues.* *Brut.* 65: *quis illo*

la *uis* et de la *grauitas*. Il avait eu, pour la première fois, recours à la *miseratio* et avait véritablement introduit l'émotion dans l'éloquence¹⁸. M. Aemilius Lepidus Porcina mit du soin dans la construction de la phrase¹⁹. Il fut aussi le premier dont on peut identifier les élèves, C. Papirius Carbo et Tiberius Gracchus²⁰. Peut-être est-ce donc avec lui qu'apparut le *tirocinium* fondé sur la transmission d'une compétence recherchée et non pas sur la parenté. Avec les Gracques et Papirius Carbo qui bénéficièrent d'un haut degré de formation²¹ l'éloquence franchit une première étape, grâce à la capacité d'user de tous les niveaux de style.

La génération suivante de M. Antonius et L. Licinius Crassus fut celle que Cicéron idéalisa dans le *De oratore*. Au milieu de multiples qualités, M. Antonius semble s'être distingué par l'importance accordée au choix des figures, à la *memoria* et l'*actio*²² et Crassus semble l'avoir fait par l'association de la *grauitas* et de l'*elegantia*, et par l'abondance (*copia*) des discours²³ qui, selon Cicéron, était la qualité qui donnait le plus de prix à l'art oratoire²⁴. Avec ces *maximi oratores*, l'éloquence romaine parvenait à un premier niveau de maturité et atteignait enfin le niveau de la Grèce²⁵. C. Iulius Caesar Strabo qui vint

grauior in laudando, acerbius in uituperando, in sententiis argutior, in docendo edisserendoque subtilior? [...] omnes oratoriae uirtutes in eis [sc. orationibus] reperientur.

- 18 *Brut.* 82: *ut egrederetur a proposito ornandi causa, ut delectaret animos aut permoueret, ut augeter rem, ut miseracionibus, ut communibus locis uteretur* (cf. tous les paragraphes 82–94).
- 19 *Brut.* 96: *Hoc in oratore Latino primum mihi uidetur et leuitas apparuisse illa Graecorum et uerborum comprehensio et iam artifex, ut ita dicam, stilus.*
- 20 *Brut.* 96.
- 21 *Brut.* 104 (Ti. Gracchus): *[...] a puero doctus et Graecis litteris eruditus [...]. Brut.* 105 (Carbo): *[...] canorum oratorem et uolubilem et satis acrem atque eundem et uehementem et ualde dulcem et perfacetum fuisse [sc. L. Gellius] dicebat; [...] et in exercitationibus commentationibusque multum operae solitum esse ponere* (il est donc le premier dont on sache qu'il ait fait usage des déclamations); *Brut.* 125 (C. Gracchus): *[...] doctus a puero [...] noli enim putare quemquam [...] pleniorum aut uberiorum ad dicendum fuisse. Brut.* 126: *[...] grandis est uerbis, sapiens sententiis, genere toto grauis.*
- 22 *Brut.* 139: *erat memoria summa [...]; Brut.* 140: *uerum multo magis hoc idem in sententiarum ornamentis et conformationibus [...]; Brut.* 141: *sed cum haec magna in Antonio tum actio singularis [...].*
- 23 *Brut.* 143: *Erat summa grauitas, erat cum grauitate iunctus facetiarum et urbanitatis oratorius [...] argumentorum et similitudinum copia. [...] sic in interpretando in definiendo in explicanda aequitate nihil erat Crasso copiosius [...].*
- 24 Cf. en part. *de orat.* I, 50; 59; II, 120; III, 104; *orat.* 97.
- 25 *Brut.* 138.

après eux l'emportait par son sens de l'humour et son *urbanitas*²⁶. C. Aurelius Cotta et P. Sulpicius Rufus se distinguaient, le premier par son *inuentio* et son *elocutio*²⁷, le second par son action particulièrement efficace²⁸. Hortensius enfin l'emportait dans son art de l'*inuentio* et de la *dispositio*, mais il y ajoutait aussi les qualités nécessaires aux autres parties de l'art oratoire, l'*actio*, la *memoria* et atteignait véritablement la *copia* par son talent²⁹.

Ainsi se succédaient les orateurs qui avaient fait l'éloquence romaine. Cicéron suivait le schéma qu'Atticus avait adopté dans cet ouvrage qu'il venait de publier et dont son ami s'inspirait³⁰. Il avait pour effet de faire acteurs de l'Histoire les hommes politiques eux-mêmes qui avaient apporté leur contribution à la grandeur de Rome.

L'objectif de Cicéron était de décrire cette *ascensio* dans l'art oratoire et de montrer par quels efforts elle pouvait conduire à la *perfectio* et à l'*absolutio* :

*Est enim propositum colligere eos, qui hoc munere in ciuitate functi sint, ut tenerent oratorum locum; quorum quidem quae fuerit ascensio et quam in omnibus rebus difficilis optimi perfectio atque absolutio ex eo quod dicam existimari potest*³¹.

C'est que mon dessein est de rassembler tous ceux qui par leur rôle dans la cité ont été conduits à faire acte d'orateurs. Ce qu'a été leur montée graduelle (vers l'éloquence), et combien en toutes choses il est difficile d'atteindre et de réaliser ce qu'il y a de mieux, la simple remarque que voici le fera comprendre.

Bien entendu, cette ascension avait son sommet. C'était Cicéron qui, faux modeste, suggérait qu'il s'agissait de lui-même. Ainsi – expliquait-il – le premier degré de maturité que l'éloquence avait atteint avec Antonius et Crassus

26 *Brut.* 177: *Festiuitate [...] et facetiis [...] et superioribus et aequalibus suis omnibus praestitit [...], nemo unquam urbanitate, nemo lepore, nemo suauitate conditior.*

27 *Brut.* 202: *inueniebat igitur acute Cotta, dicebat pure ac solute.*

28 *Brut.* 203: *fuit [...] omnium uel maxume, quos quidem ego audierim, grandis et [...] tragicus orator.*

29 *Brut.* 302: *duas quidem res quas nemo alius, partitiones, quibus de rebus dicturus esset, et conlectiones memor et quae essent dicta [...]. Brut.* 303: *Erat in uerborum splendore elegans, compositione aptus, facultate copiosus [...]. Rem complectebatur memoriter, diuidebat acute [...]. Cf. sur ce point infra, p. 146 sq., les analyses d'A. Garcea et V. Lomanto.*

30 *Brut.* 13–16; 19; 42; cf. *orat.* 120; Beck, Walter 2004, p. 358–367.

31 *Brut.* 137; trad. J. Martha.

en annonçait un autre, où l'art oratoire s'enrichirait encore davantage de philosophie, de droit et d'histoire, et que, comme il le faisait dire à Brutus³², Cicéron lui-même incarnait³³. Surtout, c'était à César qu'il attribuait l'hommage le plus décisif quand il reprenait et développait cet éloge où le vainqueur des Gaules reconnaissait que celui qui avait introduit l'abondance oratoire avait fait honneur au nom et à la dignité du peuple romain³⁴:

*Plus enim certe adtulit huic populo dignitatis, qui non illustravit modo sed etiam genuit in hac urbe dicendi copiam, quam illi qui Ligurum castella expugnauerunt: ex quibus multi sunt, ut scitis, triumphis*³⁵.

Assurément il a fait plus d'honneur à notre peuple l'homme, quel qu'il soit, s'il est vrai qu'il existe, qui non seulement a mis en lumière, mais encore a créé à Rome l'abondance oratoire, que ceux qui ont enlevé des bicoques liguriennes, bicoques dont la prise a été, comme vous le savez, le prétexte de maints triomphes.

L'énumération trouvait là une conclusion magnifique. Non seulement Cicéron parachevait de sa personnalité la progression de l'art oratoire romain vers la perfection, mais il prétendait même qu'il l'emportait en gloire et en intérêt pour la cité sur les autres vertus qui définissaient la supériorité aristocratique.

Cette première fonction des figures dominantes où chacune d'entre elles recevait la responsabilité d'une contribution aux progrès de l'éloquence, n'explique pas tout. D'abord, parce que cette première conclusion mérite d'être nuancée. Certains orateurs furent de véritables initiateurs. Sulpicius Galba par exemple osa la *miseratio*, et cela fit scandale³⁶. Mais on voit mal ce que d'autres, excellents par ailleurs, apportèrent de nouveau. Cicéron lui-

32 *Brut.* 161: *ut eo nihil ferme quisquam addere posset, nisi qui a philosophia a iure civili ab historia fuisset instructor.* *Brut.* 162: *Erit, inquit [M.] Brutus aut iam est iste quem exspectas?*

33 Cf. surtout *Brut.* 322.

34 *Brut.* 253.

35 *Brut.* 255; trad. J. Martha modifiée. Cf. également *Brut.* 254: *Tum Brutus: amice hercule, inquit, et magnifice te laudatum puto, quem non solum principem atque inuentorem copiae dixerit, quae erat magna laus, sed etiam bene meritum de populi Romani nomine et dignitate. Quo enim uno uincebamur a uicta Graecia, id aut ereptum illis est aut certe nobis cum illis communicatum.* *Brut.* 255: *Hanc autem, inquit, gloriam testimoniumque Caesaris tuae quidem supplicationi non, sed triumphis multorum antepono.*

36 Cf. en part. *Brut.* 89–90; *de orat.* 1, 227–228; *Liv.*, *perioch.* 49; *Val. Max.* VIII, 1 *abs.* 2; *Quint.*, *inst.* II, 15, 8.

même le signifiait, en laissant entendre que l'éloquence qui était parvenue à un premier niveau de maturité avec Antonius et Crassus, n'atteindrait le sommet qu'avec lui-même³⁷. Les autres qui se situaient dans l'intervalle, Aurelius Cotta, Sulpicius Rufus et Hortensius, étaient donc de très grands orateurs mais n'étaient pas en position de faire faire des progrès décisifs, ou pour le moins véritablement identifiables, à l'art oratoire. La seconde raison tenait à ce que, pour Cicéron, l'histoire de l'éloquence reposait aussi sur les autres, les orateurs secondaires. Son objectif était, comme on l'a vu, de rassembler *qui hoc munere in ciuitate functi sint, ut tenerent oratorum locum*³⁸. Il s'attachait donc à les évoquer en grand nombre même si ses interlocuteurs le lui reprochaient parfois en considérant que ceux qu'il citait n'étaient pas dignes d'être retenus³⁹.

Cette démarche narrative – retenir tous les orateurs et distinguer parmi eux les plus grands – avait un sens.

Elle s'inscrivait d'abord dans une conception romaine de l'Histoire qui plaçait au cœur du schéma narratif les grands hommes qui avaient gouverné la cité⁴⁰. Ils constituaient autant de modèles dont l'exemplarité s'imposait dans la définition des comportements vertueux et fondait la légitimité aristocratique. La concaténation de leurs actes et de leurs figures avait pour double effet de rendre compte, dans la diachronie, de la construction de la puissance de Rome et d'établir, par la répétition de leurs exploits, le code des conduites qui définissaient le magistrat et sénateur romain soucieux de la grandeur de sa famille et de sa cité. Bien entendu, la compétition pour la gloire qui animait tous ces protagonistes de la vie politique déterminait aussi bien les motivations réelles des acteurs que les reconstitutions des historiens : la nécessité de devoir l'emporter aussi bien sur ses propres ancêtres que sur ses contemporains et concurrents créait les conditions de l'émulation dans la vertu qui était, pensait-on, à l'origine de la supériorité romaine.

Les racines de ce trait essentiel de la culture politique aristocratique étaient à la fois profondes et anciennes. Elles étaient antérieures à l'émergence même de l'écriture romaine de l'Histoire et trouvaient leur première manifestation identifiable dans les célébrations par les grandes familles des exploits de leurs membres. La plus évidente était bien entendu cette pratique des funérailles qui avait été décrite par Polybe et qui consistait en cette procession des figu-

37 *Brut.* 161–162, cité *supra*, p. 25, n. 32.

38 *Brut.* 137.

39 Cf. par ex. *Brut.* 176 : *sed ab eis qui tantum in dicentium numero, non in oratorum fuerunt, iam ad oratores reuertamur. Censeo, inquit, Atticus; eloquentis enim uidebare, non sedulouelle conquirere*; 181–182; 244; 251; 269–270; 299.

40 Cf. surtout les analyses de Walter 2004.

rants représentant les ancêtres du défunt porteurs des insignes de leur pouvoir dans la succession des magistratures qu'ils avaient accomplies. Elle était soutenue par la *laudatio funebris* prononcée par son descendant le plus proche qui tout à la fois inscrivait son action au service de la cité dans la mémoire civique et contribuait à la définition collective des comportements exemplaires⁴¹. Ce mode de célébration des grands hommes dont la vertu avait fait Rome ne manqua pas de prendre sa place dans les pratiques littéraires dès lors que celles-ci trouvèrent une expression autonome⁴². Les annales d'Ennius constituèrent sans doute une étape décisive, car elles l'inscrivaient dans la succession diachronique des événements dont ils étaient les auteurs⁴³. Les annalistes reprirent un schéma analogue même si sans doute l'intérêt pour le déroulement des différents épisodes prenait davantage de place. Un processus se mettait ainsi en place qui faisait que ces vertus dont les membres de la noblesse revendiquaient la possession définissaient en fin de compte le *mos maiorum* dans un horizon commun des normes de comportement⁴⁴.

Cicéron s'inscrivait bien entendu dans ce schéma général, d'abord parce que le contexte de production littéraire de la deuxième moitié du 1^{er} siècle faisait apparaître un intérêt particulier pour les reconstitutions de listes de magistrats ou de grands hommes. Lui-même, on l'a vu, s'était appuyé sur le *liber annalis* de son ami Atticus⁴⁵. À peu près au même moment et dans les années qui suivirent, d'autres ouvrages, au demeurant mal connus, apparurent qui mettaient en série des biographies ou des épisodes exemplaires et qui déterminaient par leur rassemblement le catalogue des vertus. On relèvera la publication du *liber annalis* de Scribonius Libo, celle des biographies de Cornelius Nepos, celle des *Hebdomades* ou *Imagines* de Varron, celle du *de uiris illustribus* de Santra ou celle encore des recueils d'*exempla* d'Hygin⁴⁶. On rappellera surtout que, dans son Forum, Auguste avait reproduit ce même schéma des *uiri illustres* se succédant les uns aux autres dans la construction

41 C'est tout le mode de célébration des ancêtres qu'il faudrait évoquer, cf. Flower 1996, p. 91–158.

42 Sur la place des vertus dans l'épopée et l'histoire, cf. en part. Mutschler 2000.

43 Cf. Gildenhard 2003; Walter 2004, p. 258–279; Cicéron s'appuyait lui-même directement sur Ennius (en part. *Brut.* 57–59; 71; 75–76).

44 Sur ce processus, cf. en part. Hölkeskamp 1996; Blösel 2000 et Mencacci 2001.

45 Cf. *supra* p. 24, n. 30.

46 Sur ces auteurs, cf. Schanz Hosius 1927, p. 323–324; 351–361; 561–563; 584; Schanz Hosius 1935, p. 368–372; Rawson 1985, p. 220–221; 230–232; 198–199. Sur le recours de Cicéron à la littérature antique, cf. Rawson 1972; sur sa méthode et ses intérêts, cf. Walter 2004, p. 357–373.

de la puissance de Rome, en faisant converger la série des statues des membres de sa famille avec celle des grands hommes de l'histoire romaine, dont la rencontre légitimait son propre pouvoir⁴⁷.

La démarche que Cicéron adoptait dans la construction du *Brutus* s'inscrivait donc dans un contexte bien établi de représentation de l'Histoire de la cité. Lui-même, autant que l'état fragmentaire du dialogue permet de le savoir, l'avait déjà adopté dans le *De republica* dont l'un des objectifs revenait à définir l'homme d'État idéal. C'était la succession de ceux qui, chacun à son tour, avaient apporté à la constitution romaine une contribution solide et clairvoyante, sage pour tout dire, qui en avaient fait l'équilibre et la solidité⁴⁸. L'histoire de l'éloquence reproduisait le même schéma. D'abord parce qu'il permettait de structurer l'image d'un progrès engendré par les ambitions et les efforts successifs des différents orateurs. Ensuite parce qu'il faisait de l'art oratoire une forme particulière de l'action civique dont la maîtrise croissante et la floraison finale accompagnaient la construction de la puissance de Rome.

Tous les orateurs avaient donc leur place dans cette narration, dans la mesure où les rassembler tous permettait de distinguer les plus grands. Une telle réunion reposait aussi sur l'idée que l'éloquence était un art difficile. Ceux qui s'y consacraient s'investissaient grâce à lui dans la vie de la cité et leur effort méritait d'être signalé, même quand il n'avait pas permis d'atteindre les plus grandes réussites :

*De his autem, quos ipsi uidiimus, neminem fere praetermittimus eorum quos aliquando dicentes audiuiimus. Volo enim sciri in tanta et tam uetere re publica maximis praemiis eloquentiae propositis omnes cupisse dicere, non plurimos ausos esse, potuisse paucos*⁴⁹.

Par contre, parmi les hommes de mon temps, je ne laisse de côté presque aucun de ceux que j'ai entendus parler. Car je veux que l'on sache que dans une si grande et si ancienne république, où les plus brillantes récompenses ont toujours été proposées à l'éloquence, tous ont eu l'ambition de parler en public, assez peu ont osé le faire et peu en ont été capables.

Cette première étape dans la démarche avait pour effet, tout en les évoquant en parallèle, de distinguer les orateurs des autres hommes politiques qui avaient

47 Sur ce point cf. surtout, Zanker 1987, p. 213–217.

48 Cf. *rep.* I, 1–2; II, 2–63; en part. 22; 30; 33; 51; 55; III, 4–7 et aussi *Brut.* 19.

49 *Brut.* 181–182; trad. J. Martha.

construit leur position sociale sur d'autres types d'action civique, la jurisprudence et l'art militaire notamment.

Elle permettait ensuite, en relevant les meilleurs parmi toute cette foule, de faire apparaître ceux qui y avaient plus réussi que les autres et l'emportaient en quelque sorte sur leurs contemporains. Le grand orateur ne marquait pas seulement une étape dans la chaîne du temps. Il dominait aussi son époque comme un exemple particulier de succès et s'imposait comme modèle. Ainsi la notion de génération ne devait-elle pas simplement être prise dans son sens diachronique. Elle correspondait véritablement au groupe des orateurs d'une époque donnée qu'une ou deux personnalités plus fortes que les autres structuraient autour d'eux.

Les exemples de ce mode de construction abondent. Ainsi à propos de Sulpicius Galba: *sed inter hos aetate paulum his antecedens [...] eloquentia praestitit*⁵⁰; *illius aetatis principem*⁵¹. De Papirius Carbo: *Hic optimus illis temporibus est patronus habitus [...]*⁵². De C. Iulius Caesar Strabo: *Festiuitate [...] et facetiis [...] et superioribus et aequalibus suis omnibus praestitit [...]*⁵³. D' Aurelius Cotta et de Sulpicius Rufus: *Ex his [...] tum omnium facile primas tulerunt*⁵⁴; *uterque aequalibus suis plurimum praestitit*⁵⁵; *His duobus eiusdem aetatis adnumerabatur nemo tertius*⁵⁶. Ou encore, d'Hortensius: *suos inter aequales [...] longe praestitit*⁵⁷; *facile primas tenebat adulescens*⁵⁸.

La prééminence que ces personnages s'étaient gagnée n'était évidemment pas absolue. Des hiérarchies se créaient. Derrière les premiers, on trouvait des seconds et des troisièmes. Ainsi après M. Antonius et L. Licinius Crassus, venait L. Marcius Philippus: *L. Philippus proximus accedebat, sed longo intervallo tamen proximus*⁵⁹. Et de la même façon, C. Scribonius Curio se tenait derrière Aurelius Cotta et Sulpicius Rufus: *Erant tamen quibus uideretur illius aetatis tertius Curio [...]*⁶⁰. C'était évidemment la comparaison qui permettait d'obtenir un tel classement. Elle était constante. Voici par exemple comment Cicéron confrontait les qualités de L. Licinius Crassus et de Q. Mucius Scaevola:

50 *Brut.* 82.

51 *Brut.* 295.

52 *Brut.* 106.

53 *Brut.* 177.

54 *Brut.* 183.

55 *Brut.* 204.

56 *Brut.* 207.

57 *Brut.* 230.

58 *Brut.* 327.

59 *Brut.* 173; cf. 186.

60 *Brut.* 210.

*Nam ut paulo ante dixi consultorum alterum disertissimum, disertorum alterum consultissimum fuisse si in reliquis rebus ita dissimiles erant inter se, statuere ut tamen non posses utrius te malles similiores*⁶¹.

Ces personnages, qui étaient, comme je l'ai dit tout à l'heure, l'un le plus éloquent des jurisconsultes, l'autre le meilleur jurisconsulte parmi les hommes éloquents, étaient, sous tous les autres rapports, très différents l'un de l'autre, et cependant (si parfaits l'un et l'autre) qu'on n'eût pas su dire auquel des deux on eût mieux aimé ressembler.

Et surtout elle était complètement voulue et assumée par les protagonistes eux-mêmes qui s'y prêtaient complètement. On peut relever cette indication intéressante à propos de Laelius et de Scipion l'Africain :

*Sed est mos hominum ut nolint eundem pluribus rebus excellere. Nam ut ex bellica laude aspirare ad Africanum nemo potest [...], sic ingeni, litterarum, eloquentiae, sapientiae denique etsi utriusque primas, priores tamen libenter deferunt Laelio. Nec mihi ceterorum iudicio solum uidetur, sed etiam ipsorum inter ipsos concessu ita tributum fuisse*⁶².

Mais les hommes sont ainsi faits qu'ils n'aiment pas voir une même personne exceller dans plusieurs choses à la fois. Si pour le talent militaire personne ne peut songer à une comparaison avec l'Africain [...], pour la vivacité de l'esprit, la culture littéraire, l'éloquence, la philosophie, tout en regardant ces deux hommes comme les premiers des Romains, on regarde volontiers Laelius comme le premier des deux. Et ce n'est pas seulement l'opinion publique qui a fait ce partage de gloire : eux-mêmes paraissent l'avoir fait entre eux.

Mais elle apparaissait surtout dans les relations entre Cicéron et Hortensius. Ainsi, après 63,

[...] *cum iam paene euanuisset Hortensius et ego anno meo [...] consul factus essem, reuocare se ad industriam coepit, ne cum pares honore essemus, aliqua re superiores uideremur*⁶³.

61 *Brut.* 148; trad. J. Martha. Cf. *Brut.* 145 et parmi les références à la *causa Curiana*, *Brut.* 197–198; *de orat.* I, 180; 242–243; II, 220–221.

62 *Brut.* 84; trad. J. Martha.

63 *Brut.* 323; trad. J. Martha.

[...] Hortensius avait presque disparu lorsqu'arrivé à l'âge légal [...], je fus fait consul à mon tour. À ce moment, il se remit au travail, de peur qu'étant devenu son égal en dignité, je ne parusse avoir en quelque chose une supériorité sur lui.

Les grands orateurs qui servaient de modèles ne l'étaient donc que parce qu'ils l'avaient emporté sur les autres dans un processus de comparaison et de distinction pour la supériorité oratoire. En ce sens, la compétition pour être le meilleur ne se séparait pas des autres modes de rivalité aristocratique. Il fallait l'emporter sur ses contemporains et ses prédécesseurs, rayonner sur sa génération et servir soi-même de modèle aux autres plus jeunes.

Qui cependant devait en juger ? Quelle instance d'évaluation avait compétence et légitimité pour décider qui était le meilleur de sa génération ? Cicéron lui-même pour commencer. C'était lui en effet qui choisissait de retenir tel ou tel orateur dans son énumération, rappelait ses mérites, soulignait ses défauts et lui attribuait son rang. Il s'appuyait parfois sur son expérience personnelle, particulièrement dans le cas des orateurs qui dominaient le forum au temps de sa jeunesse⁶⁴. Cela ne suffisait évidemment pas, puisqu'il était loin d'avoir connu tous les personnages qu'il citait. Il renvoyait donc souvent à une opinion commune, le plus souvent anonyme dont le jugement s'exprimait au travers de termes passifs dépourvus de sujets identifiables : *probatus*, *habitus*, *numerus*⁶⁵, mais qui, en quelque sorte, définissaient le jugement des contemporains.

La notion peut sembler un peu vague. Elle ne l'était pas. D'abord parce qu'elle était diversifiée. Cicéron distinguait en effet entre le jugement du public et celui des spécialistes qui parfois s'écartaient l'un de l'autre. Ainsi, à propos de son cousin C. Visellius Varro : *in quo fateor uolgi iudicium a iudicio meo disensisse*⁶⁶, ou à propos du déclin d'Hortensius après son consulat : *quantum non quiuis unus ex populo, sed existimator doctus et intellegens posset cognoscere*⁶⁷, ou encore à propos du même Hortensius, ces appréciations divergentes des membres de l'aristocratie, jeunes et vieux, et du peuple : *Non probabantur haec senibus [...] sed mirabantur adulescentes, multitudo mouebatur*⁶⁸. Les critères de jugement n'étaient donc pas les mêmes selon qu'il s'agissait d'auditeurs

64 Cf. *Brut.* 304–305 et 181 ; 203 ; 207 ; 213 ; 259 ; 265.

65 Cf. par ex. *Brut.* 78 (C. Sulpicius Galus, cons. en 166) : *oratorum in numero est habitus* ; *Brut.* 98 (P. Licinius Crassus, cons. en 131) : *ualde probatum oratorem* ; *Brut.* 221 (C. Papirius Carbo, pré. vers 83) : *non satis acutus orator, sed tamen orator numeratus est.*

66 *Brut.* 264.

67 *Brut.* 320.

68 *Brut.* 326.

savants bien formés aux règles de la rhétorique qui appréciaient en connaisseurs la construction et la mise en scène des discours et les simples citoyens qui en subissaient les effets sans trop chercher à comprendre ce qui les produisait.

On pourrait supposer qu'entre l'écoute critique et l'écoute naïve, ce serait la première qui, pour Cicéron, fournirait le jugement le plus pertinent. Bien au contraire et ce point est important : c'était l'avis populaire qui décidait de tout et en particulier de la position d'un orateur.

Il consacrait en effet à cette question un excursus⁶⁹ un peu fourni que l'on ne peut pas complètement reproduire ici, mais dont les conclusions étaient claires. Pour Cicéron, c'était l'effet produit par un orateur qui pouvait décider de sa qualité⁷⁰. Rien d'autre, et de cela même les spécialistes devaient convenir⁷¹, car les discours étaient destinés au peuple et c'était son adhésion qui témoignait ou non de leur qualité⁷². Lui aussi procédait par comparaison, puisque dans les contextes judiciaires ou politiques qui les amenaient à s'opposer, les orateurs se disputaient son assentiment. Cicéron prenait l'exemple de la *causa Curiana* où Q. Mucius Scaevola et L. Licinius Crassus s'étaient opposés et montrait qu'il n'était pas douteux que le second, qui l'avait emporté, était nécessairement le meilleur aussi bien aux yeux des savants qu'aux yeux du peuple⁷³.

Cette position centrale de l'auditoire dans l'évaluation de l'éloquence, cette primauté réservée à l'efficacité permettaient à Cicéron de justifier les choix qu'il opérait. C'était en fonction de la trace que l'Histoire avait conservée des plus anciens, de l'effet que leurs discours avaient pu produire, qu'il pouvait distinguer les orateurs qui méritaient de l'être dans les générations les plus anciennes, celles dont lui-même ou d'autres plus anciens encore ne pouvaient avoir conservé la mémoire⁷⁴. C'était aussi en fonction des choix populaires qu'il donnait la préférence aux meilleurs de chaque génération et qu'il parvenait à assigner à chacun d'eux sa position. Or, comme Cicéron le soulignait en prenant l'exemple de la *causa Curiana*, c'était dans le contexte de com-

69 *Brut.* 183–200.

70 *Brut.* 184: *qualis uero sit orator ex eo, quod is dicendo efficit, poterit intellegi.*

71 *Brut.* 188: *quod enim probat multitudo, hoc idem doctis probandum est.* Cf. malgré tout le cas de Fimbria, *Brut.* 233.

72 *Brut.* 191: *poema enim reconditum paucorum adprobationem, oratio popularis adsensum uolgi debet mouere.*

73 *Brut.* 198: *Ab utroque autem causa perorata, si quaereretur uter praestaret orator, numquam profecto sapientis iudicium a iudicio uolgi discreparet.*

74 Cf. notamment *Brut.* 53–56.

pétition que créaient les affrontements politiques et judiciaires que le peuple pouvait trouver à exprimer ses préférences. L'évaluation à laquelle il procédait n'était donc pas pur jugement fondé sur le plaisir et l'intérêt. Elle passait par un véritable choix, qui devait s'opérer dans un contexte civique précis et qui revenait à déterminer qui avait tort ou raison. Le peuple romain, par ses préférences, exprimait sa confiance et jouait ce même rôle d'arbitre que dans les autres instances, électorales notamment, lui réservait la pratique institutionnelle romaine. Les grands orateurs s'inscrivaient en effet dans la série des grands hommes et le schéma narratif du *Brutus* reprenait naturellement celui de la concaténation des figures exemplaires.

C'était surtout le contexte judiciaire qui permettait cette détermination. Les membres de l'aristocratie avaient vocation à défendre leurs concitoyens en justice, c'est à dire à exercer la fonction de *patronus*. À la fin de la République, le caractère héréditaire du lien de patronat s'était affaibli et le choix était devenu relativement libre. Aussi, les Romains qu'un procès menaçait cherchaient-ils à se gagner l'assistance des orateurs les plus efficaces.

On trouve une première indication dans le fait que Cicéron employait parfois le terme de *patronus* comme un quasi-synonyme d'*orator*⁷⁵. Il désignait par ce mot les personnages qui s'étaient révélés assez actifs et compétents pour défendre avec succès ceux qui avaient fait appel à eux (*in patronis, in patronorum numero*)⁷⁶. Ils étaient assez nombreux pour que Cicéron finisse par employer le mot de *turba* ou celui de *uulgus*⁷⁷. Mais le groupe qu'ils constituaient avait aussi sa hiérarchie puisqu'il faisait allusion aux *principes patronorum*⁷⁸, ceux dont précisément l'assistance était la plus recherchée.

C'était ainsi en effet que se définissaient les meilleurs, non pas par la qualité intrinsèque de leurs discours mais par leur efficacité. Cicéron ne perdait pas de vue que l'éloquence n'avait pas pour fonction d'obtenir les louanges d'un groupe de lettrés rompus aux règles de la rhétorique, mais de défendre des concitoyens en péril en forçant les sentences des juges. Ainsi étaient-ce en particulier les sollicitations des plaideurs qui définissaient le succès :

Cum multi essent oratores in uario genere dicendi, quis umquam ex his excellere iudicatus est uolgi iudicio, qui non idem a doctis probaretur? Quando autem dubium fuisset apud patres nostros eligendi cui patroni

75 Neuhauser 1958, en part. p. 187–202, mais qui a tort (p. 188–190) de voir dans le groupe des *patroni* du *Brutus* une catégorie professionnelle.

76 *Brut.* 113; 124; 134; 136; 229; 233; 238; 243; 263; 319.

77 *Brut.* 251; 332.

78 *Brut.* 134; 233; 319; cf. 189; 207.

*daretur optio, quin aut Antonium optaret aut Crassum? Aderant multi alii; tamen utrum de his potius dubitasset aliquis, quin alterum nemo. Quid? adulescentibus nobis cum esset Cotta et Hortensius, num quis, quoi quidem eligendi potestas esset, quemquam his anteponebat*⁷⁹?

Parmi la foule des orateurs de toute espèce qui ont existé, en est-il un seul que l'opinion publique ait jugé excellent, sans que les savants aient confirmé cet arrêt? Du temps de nos pères, quel est le citoyen qui, libre de choisir un défenseur, n'eût pas, sans hésiter un instant, désiré soit Antoine, soit Crassus? Il y avait beaucoup d'autres avocats et cependant, si l'on pouvait hésiter entre les deux, personnes n'eût hésité à choisir l'un des deux. Et dans notre jeunesse, quel homme, libre de son choix et pouvant prendre Cotta ou Hortensius, eût donné la préférence à quelqu'un d'autre?

Elles opéraient aussi le classement, celui, précisément, qui déterminait la succession des modèles pour les générations des années 90–80:

*Locus erat omnino in maxumis causis praeter eos de quibus supra dixi nemini; propterea quod Antonius qui maxume expetebatur facilis in causis recipiendis erat; fastidiosior Crassus, sed tamen recipiebat. Horum qui neutrum habebat, confugiebat ad Philippum fere aut ad Caesarem; Cotta (tum et) Sulpicius expetebantur. Ita ab his sex patronis causae inlustres agebantur [...]*⁸⁰.

En tout cas, dans les grandes causes, à part les orateurs dont j'ai parlé plus haut, il n'y avait place pour personne: Antoine, le plus recherché de tous, acceptait volontiers les affaires qu'on lui apportait; Crassus, un peu moins facile, ne les refusait pourtant pas. Quand on n'avait ni l'un ni l'autre pour avocat, on recourait presque toujours à Philippus ou à Caesar: après, c'est à Cotta et à Sulpicius qu'on allait. Ainsi, à eux six, ces avocats avaient toutes les causes importantes [...].

Le succès toutefois ne se mesurait pas seulement à l'activité judiciaire. Le public en effet ne séparait pas les divers champs de l'activité oratoire.

79 *Brut.* 189; trad. J. Martha.

80 *Brut.* 207; trad. J. Martha.

La réussite dans les assemblées populaires attirait les requêtes d'assistance en justice. Ce fut la clé de l'ascension d'un personnage, au demeurant un peu secondaire, mais dont le destin fut en quelque sorte exemplaire :

*Coniunctus igitur Sulpici aetati P. Antistius fuit rabula sane probabilis, qui multos cum tacuisset annos neque contemni solum, sed irrideri eiam solitus esset, in tribunatu primum, contra C. Iuli illam consulatus petitionem extraordinariam, ueram causam agens, est probatus; et eo magis, quod eandem causam cum ageret eius conlega ille ipse Sulpicius, hic plura et acutiora dicebat. Itaque post tribunatum primo multae ad eum causae, deinde omnes, maximae quaecumque erant deferebantur*⁸¹.

Donc, à la génération de Sulpicius se rattache Publius Antistius, praticien très estimable. Il avait gardé le silence plusieurs années, s'étant vu l'objet, lorsqu'il parlait, des dédains et même des risées du public. Ce fut seulement lors de son tribunat que, combattant les prétentions irrégulières de Caius Iulius (Caesar) au consulat et défendant la cause de la légalité, il remporta son premier succès, succès d'autant plus grand que dans cette cause, que soutenait avec lui son collègue le fameux orateur Sulpicius, c'était lui Antistius qui apportait les arguments les plus nombreux et les plus pénétrants. Aussi, à partir de son tribunat, fut-il chargé de beaucoup d'affaires; puis un jour vint où toutes celles qui avaient de l'importance lui furent confiées.

Et réciproquement, la gloire obtenue devant les tribunaux qualifiait aux yeux du peuple et permettait de l'emporter aux élections. Ce fut, on le sait, tout le sens de la carrière de Cicéron et de bien d'autres encore, parmi les plus grands qui se distinguèrent par leur capacité oratoire et leur dévouement à leurs concitoyens. Le *Brutus* conserve çà et là la trace de ce lien en soulignant le succès inattendu que certains personnages tirèrent de leur activité de patronat. Ainsi, à propos d'un certain L. Turius, un homme nouveau dont l'énergie fut telle qu'il parvint malgré tout au seuil du consulat: *paruo ingenio sed multo labore, quoquo modo poterat, saepe dicebat; itaque ei paucae centuriae ad consulatum defuerunt* (en 64)⁸². Ou encore, cette carrière tronquée de C. Aelius Staienus, un autre homme nouveau, *quod quia multis gratum erat et probabatur,*

81 *Brut.* 226; trad. J. Martha.

82 *Brut.* 237.

*ascendisset ad honores*⁸³, si lui-même n'avait pas été condamné. À l'inverse enfin, Cicéron soulignait bien, à propos de Q. Aelius Tubero, comment la faiblesse du talent oratoire pouvait coûter sa carrière à un homme que sa naissance destinait aux plus hautes magistratures : *sed ut uita sic oratione durus incultus horridus; itaque honoribus maiorum respondere non potuit*⁸⁴.

Ainsi, la compétition pour la supériorité oratoire ne se distinguait-elle pas des autres formes de compétition aristocratique pour la suprématie politique. La *dignitas* acquise par l'éloquence ne se démêlait pas de celle qu'apportait la gestion des magistratures. La concurrence ne trouvait à s'exercer que dans un champ unique, celui du dévouement à la cité et de l'exercice des honneurs. Voici comment Cicéron décrivait la situation de concurrence qui l'avait opposé à Hortensius :

*Cum igitur essem in plurimis causis et in principibus patronis quinquennium fere uersatus, tum in patrocínio Siciliensi maxime in certamen ueni designatus aedilis cum designato consule Hortensio*⁸⁵.

Après que j'eus, pendant cinq ans à peu près, plaidé un très grand nombre de causes et pris place parmi les premiers avocats, survint l'affaire des Siciliens, dont j'eus à défendre les intérêts, et ce fut là surtout que j'entrai en lutte avec Hortensius; j'étais édile désigné et lui consul désigné.

L'éloquence en effet n'était que l'une de ces vertus qui permettaient de consacrer ses forces à ses concitoyens et qui justifiaient que l'on pût les diriger. Le seul critère qui permettait d'en apprécier la qualité était son efficacité et les seuls juges qui pouvaient en décider étaient les citoyens qui bénéficiaient de ses effets. Elle s'inscrivait au cœur de l'action civique au même titre que la compétence juridique et la vertu militaire. Pour Cicéron, il n'était pas question de l'en séparer.

On comprend mieux ainsi ce qui fondait l'organisation par *aetates* qui déterminait le déroulement de tout le dialogue. La génération était précisément le cadre où s'imposait la compétition politique. C'était particulièrement vrai pour ceux qui avaient à peu près le même âge et qui avaient à lutter les uns

83 *Brut.* 241. Ces deux personnages étaient plus exactement des *senatores noui* (cf. Wiseman 1971, n° 448, p. 267 et n° 410, p. 262).

84 *Brut.* 117. Il échoua à la préture de 128. Son père (*RE* I, 1, col. 535, n° 154) avait été le légat de Paul-Émile et avait épousé sa fille. Il était donc à la fois le petit-fils de Paul-Émile et le neveu de Scipion Emilien, cf. *RE* I, 1, col. 535-537, n° 155.

85 *Brut.* 319; trad. J. Martha.

contre les autres pour l'accès aux magistratures. Mais c'était vrai aussi pour tous les contemporains pris dans un sens un peu large qui se trouvaient en concurrence d'autorité dans toutes les circonstances où leur avis comptait : devant le peuple, devant les tribunaux et surtout au Sénat où il fallait bien que le rang que l'on occupait fût conforté par l'assentiment que recevaient les opinions que l'on émettait.

On comprend surtout le sens que prenait dans le *Brutus* la polémique contre les Atticistes. Le reproche principal que Cicéron faisait à Licinius Calvus était précisément de ne pas capter le goût du public et surtout de ne pas le rechercher :

*Itaque eius oratio nimia religione attenuata doctis et attente audientibus erat inlustris, (a) multitudine autem et a foro, cui nata eloquentia est, deorabatur*⁸⁶.

Aussi son éloquence, trop réduite par cet excès de scrupule, était brillante pour des connaisseurs et des auditeurs attentifs ; mais sur la foule et le forum, pour qui l'éloquence est faite, elle passait sans être goûtée.

L'orateur devait puiser son succès auprès de la foule des auditeurs qui étaient en même temps des citoyens⁸⁷. Se réfugier comme le faisait Licinius Calvus dans le jugement des spécialistes revenait d'une certaine manière à désertier la compétition et le combat politiques qui constituaient le champ d'action du véritable orateur⁸⁸.

Il est vrai que l'époque y incitait. Le contrôle que César s'était gagné sur la vie politique enlevait de sa nécessité au jugement du peuple puisque désormais, c'était le vainqueur de la guerre civile qui décidait des compétences et arbitrait les concurrences. Comme il n'était plus autant indispensable de se faire reconnaître des autres citoyens, la compétition publique pour les honneurs perdait de son intérêt et entraînait dans son déclin la liberté aristocratique. Voilà pourquoi Cicéron, dans les dernières lignes qui nous sont restées du dialogue, incitait Brutus à ne pas abandonner l'espace public et à faire en sorte que lui-même l'emportât sur ses contemporains. Il devait conserver sa puissance à une éloquence active et tournée vers le peuple qui fût, comme dans les générations précédentes, le témoignage de la vitalité de la République et son lieu

86 *Brut.* 283 ; trad. J. Martha modifiée.

87 *Brut.* 289–290.

88 Parmi les interprétations que l'on a données de cette querelle, cf. en part. Bringmann 1971, p. 24–40 ; Narducci 1997b, p. 124–133.

d'expression⁸⁹. On a beaucoup discuté du sens politique qu'il fallait donner à ce dialogue⁹⁰. Sans doute trop. La leçon la plus évidente qu'il délivrait n'était ni de s'opposer vigoureusement à César⁹¹, ni d'appeler ce dernier à la composition⁹². Elle consistait d'abord à réaffirmer l'importance de l'éloquence comme cet instrument de compétition entre aristocrates⁹³ qui leur permettait tout à la fois d'affirmer leur valeur et de se distinguer par l'adhésion qu'ils recevaient des autres citoyens.

Ainsi se résout aussi le paradoxe que je relevais en introduction. Pourquoi avoir fait apparaître la progression de l'éloquence romaine, si elle devait s'achever par un déclin ? Soumis comme tous les autres à la domination de César, Cicéron ne se contentait pas de regretter la crise où se trouvait la cité. Il montrait comment, de génération en génération, la compétition oratoire avait permis aux plus grands orateurs de se dégager de la foule des hommes politiques par la reconnaissance qu'ils obtenaient du peuple romain. Cette succession de grands hommes avait permis de construire la grandeur de Rome. Il ne s'agissait pas ici de conquêtes militaires, mais de cette maîtrise de la parole publique qui était l'une des conditions de la vie et de la paix communes. Chacun d'entre eux avait fait progresser le prestige de la cité avec la beauté et la puissance de l'éloquence. Ce n'était pas tant pour le goût de la littérature que parce que l'art de la parole était l'un des instruments qui permettait d'obtenir la reconnaissance du peuple. L'émulation pour la suprématie oratoire n'était qu'une forme particulière de la concurrence pour la domination politique. Certes, l'époque était difficile. Mais l'Histoire n'était pas close. Les plus jeunes devaient poursuivre l'effort, ne pas renoncer à s'investir dans l'espace public et tenir vivante cette manifestation profonde de la liberté aristocratique.

89 *Brut.* 331–333. Cf. en part. 331: *tuum enim forum, tuum illud curriculum, tu illuc ueneras unus* [...]. Sur la relation entre les deux hommes, cf. l'étude de Rathofer 1986. Dugan 2005, p. 233–247, a bien montré que Cicéron réagissait à la tentation du retrait que Brutus exprimait sans doute dans son *De uirtute*.

90 Cf. le bilan que fait Narducci 1997b, p. 99–101.

91 Cf. notamment Douglas 1966a, p. 233.

92 Cf. Gelzer 1938¹ et aussi sous certains aspects Bellincioni 1985, qui insiste cependant sur la réaffirmation du rôle de l'orateur.

93 Cf. aussi les remarques de Steel 2002–2003, p. 210–211.

L'autobiographie cicéronienne du *Brutus* (§ 304–327)

François Prost

La dernière partie du *Brutus* présente ce qui est pour nous «the first surviving example of extended autobiography in classical literature¹». On aurait tort cependant de n'y voir qu'une plaisante digression, ramenant l'attention des interlocuteurs (Atticus et Brutus) et, à travers eux, du lecteur, à la personne de Cicéron, qui ne pouvait pas s'oublier dans son tableau historique de l'éloquence romaine, ni manquer cette occasion de se célébrer lui-même. Le passage entretient d'abord un rapport complexe avec l'ensemble de l'œuvre où il s'insère. D'autre part, la composition autobiographique y procède de choix, et présente des traits, qui donnent au passage à la fois son originalité, et une signification particulière dans l'économie du traité. Enfin, l'évocation des années de formation et d'une bonne partie de la carrière de Cicéron apporte, à travers l'information autobiographique, une contribution essentielle à l'exposé de la conception cicéronienne de l'éloquence.

1 Situation du passage

L'autobiographie cicéronienne s'insère entre le début de l'évocation d'Hortensius, à laquelle elle s'entremêle, et l'exhortation finale à Brutus. De l'un comme de l'autre côté, elle entretient des rapports complexes avec son environnement. Structurellement, d'abord, elle n'est pas dissociable de l'évocation d'Hortensius², car l'auteur y associe étroitement les deux points de vue, en entretenant les deux récits, celui de la carrière oratoire d'Hortensius et celui de la formation et des débuts de Cicéron, «sur les traces de ce dernier» (*ipsius uestigiis*, § 307), jusqu'aux alentours de sa mort en 50, dont le souvenir avait

1 Dugan 2005, p. 212; le chapitre 3 de cet ouvrage (p. 172–250), chapitre consacré au *Brutus*, est essentiel et fournit de nombreuses références bibliographiques; très utile également, l'introduction d'E. Narducci à l'édition italienne B.U.R. du traité (Narducci 1995), reprise comme chapitre IV de Narducci 1997b, p. 97–155.

2 Sur le portrait d'Hortensius, cf. *infra*, p. 141 sq., la contribution d'A. Garcea et V. Lomanto.

dramatiquement ouvert le traité (§1) : dans la présente narration, les derniers points précis de référence chronologique sont, pour l'histoire commune d'Hortensius et Cicéron, la *lex Pompeia* de 52, et pour le seul Hortensius, la défense d'Appius, beau-père de Brutus, quelques jours avant sa mort (§ 324). Le « *cur-sus* » (§ 324) d'Hortensius demeure donc, jusqu'au terme de l'épisode autobiographique, le fil directeur qui définit le cadre.

D'autre part, l'insertion de cet épisode est aussi conditionnée par le rapport à Brutus. En effet, dans le passage même, Cicéron rappelle qu'il répond ainsi à la sollicitation de son jeune ami, désireux de mieux connaître le *cur-sus* du maître (§ 307), et, au-delà, « toute sa personne » (*corpore omni*, § 313). De fait, dès les § 228–233, la double évocation d'Hortensius et de Cicéron est anticipée dans un dialogue entre Cicéron et Brutus. Cicéron y feint la réticence à parler de lui-même³, et c'est l'insistance de Brutus qui l'y contraint, avec une précision essentielle pour la conformation du passage autobiographique : Brutus précise en effet (et Cicéron donne son accord pour cette raison) qu'il ne s'agira pas d'exposer les talents naturels du maître, mais de suivre les étapes de sa formation⁴. Ce choix est rappelé dans notre passage⁵, exprimant aussi au même endroit la fausse inquiétude d'avoir trop parlé de soi : cela rappelle également que l'aperçu autobiographique est censément rapporté à la perspective de l'exposé historique et du cas d'Hortensius, auquel revient ensuite le propos. En outre, le passage est aussi relié, via le personnage de Brutus, au dernier temps du traité, puisque tout l'esprit de ce passage est de fournir à Brutus l'aliment d'un fort sentiment de filiation à l'égard de Cicéron, filiation qui fonde et soutienne l'exhortation finale. C'est en fils spirituel du maître que Brutus doit mettre son éloquence au double service de la République et de l'éloquence elle-même traitée de façon allégorique dans cette exhortation⁶.

Au bout du compte, l'insertion du passage autobiographique résulte donc de la combinaison du cours de l'histoire de l'éloquence romaine, qui fournit

3 § 232: *Immo uero, inquam, ad Hortensium; de me alii dicent, si qui uolent*. Sur ce trait d'ironie joint à d'autres analogues, cf. Dugan 2005, p. 212.

4 Brutus: *nec uero tam de uirtutibus dicendi tuis, quae cum omnibus tum certe mihi notissimae sunt, quam quod gradus tuos et quasi processus dicendi studeo cognoscere*; Cicéron: *Geretur, inquam, tibi mos, quoniam me non ingeni praedicatorum esse uis sed laboris mei*; sur ce choix du point de vue, qui contredit le souhait d'Atticus (d'un exposé privilégiant au contraire l'*ingenium*), cf. Dugan 2005, p. 212 et 228.

5 § 318: *Nimis multa uideor de me, ipse praesertim; sed omni huic sermoni propositum est, non ut ingenium et eloquentiam meam perspicias, unde longe absum, sed ut laborem et industriam*.

6 Cf. Dugan 2005, p. 232–233 et 243–248. Sur la relation entre Cicéron et Brutus, et sa description dans le traité, cf. la contribution de P.M. Martin, *infra*, p. 215 sq.

le cadre général du propos et impose la succession des objets d'étude, et de la trame narrative du dialogue, qui, par l'interaction des personnages, fixe le choix des points de vue et la mise en forme du récit. Au croisement de ces deux axes, l'introduction du personnage de Cicéron lui-même apparaît motivée par une double nécessité, historique (histoire de l'éloquence romaine) et littéraire (dynamique du dialogue). Cicéron se place alors en pivot de la fin du traité, entre d'un côté Hortensius, qui lui-même assure la continuité entre ses propres prédécesseurs et ses plus jeunes contemporains, d'abord Cicéron puis Brutus, et de l'autre côté Brutus, témoin du déclin d'Hortensius et de l'acmé de Cicéron, et lui-même moteur de la dynamique interne du dialogue. Pour le passage autobiographique considéré (annoncé dramatiquement par les derniers mots du § 303: *nos in forum uenimus*), le tableau ci-dessous fait apparaître le parallèle et les croisements entre les trois perspectives réunies, celle d'Hortensius qui forme la superstructure du passage, celle de Cicéron qui s'y insère en suivant le cours de l'évocation d'Hortensius, et celle de Brutus qui se rapporte à l'un et à l'autre.

§	Hortensius	Cicéron	Brutus
303 <i>if.</i>		<i>Nos in forum uenimus</i>	
304	Débuts		
305–313		Formation à Rome	
307		Dans les pas d'Hortensius	<i>Nostrum cursum perspicere uoluisti</i>
313			<i>Totum me non naeuo aliquo aut crepundiis sed corpore omni uideris uelle cognoscere</i>
314		<i>Roma sum profectus:</i> voyage en Asie	
315–316		À Athènes et en Asie	
316		À Rhodes	

(cont.)

§	Hortensius	Cicéron	Brutus
317	<i>Ornatus, acer [...] uerborum et actionis genere commotior</i>	Retour à Rome : désir d'imiter Cotta et surtout Hortensius	Sera plus tard témoin du déclin d'Hortensius (<i>deflorescentem</i>)
318	Candidat à l'édilité	Questeur en Sicile Retour : <i>uidebatur illud in me quicquid esset esse perfectum et habere maturitatem quandam suam</i>	
319	Consul désigné ; défend Verrès	Édile : défend les Siciliens contre Verrès	
320	<i>Post consulatum : summum illud suum studium remisit ; [...] sui dissimilior uidebatur fieri cotidie</i>		
321		Préteur : <i>non desistebamus [...] nostrum illud quod erat augere ; [...] animos hominum ad me dicendi nouitate conuerteram</i>	
322		Compétences et qualités acquises	
323	<i>Cum paene euanuisset H. : [...] reuocare se ad industriam coepit</i> Pendant 12 ans après le consulat de C. : proximité de C. et H.	Consul	

§	Hortensius	Cicéron	Brutus
324	<p><i>Lex Pompeia</i> de 52: <i>studium nostrum conticuit; ad causas simillimas inter se uel potius easdem noui ueniebamus cotidie</i></p> <p><i>Cursus</i>: début 10 ans avant la naissance de Brutus; à 64 ans, défend Appius beau-père de B.</p> <p><i>Dicendi autem genus quod fuerit in utroque, orationes utriusque etiam posteris nostris indicabunt</i></p>		<p>Témoin et partie prenante de ces affaires</p> <p>Naît 10 ans après le début de carrière d'H.; défend avec lui son beau-père Appius</p>
325–327	<p>Asianisme d'H.; son succès auprès des jeunes et du peuple; mais sans évolution: <i>remanebat idem nec decebat idem</i>;</p> <p>son relâchement: <i>exercitationem studiumque dimiserat</i></p>		<p><i>Hoc tibi ille, Brute, minus fortasse placuit quam placuisset, si illum flagrantem studio et florentem facultate audire potuisses</i></p>

Le jeu aisé et naturel de reflets et de glissements d'Hortensius à Cicéron puis à Brutus s'inscrit cependant en faux par rapport aux ruptures qui, au début du traité, témoignent de la crise de la République. Ainsi, dans le prologue, la mort a-t-elle épargné à Hortensius la vue du forum vide et silencieux (§ 6), et le talent de Cicéron ne trouve-t-il plus de carrière où s'exercer au bénéfice de la communauté (§ 7). Ici en revanche, en maillon central de la chaîne de transmission entre Hortensius et Brutus, Cicéron incarne en sa personne, objet du récit autobiographique, le *mos maiorum* républicain reposant sur la transmission naturelle des savoirs, des pratiques et des valeurs, à travers la succession régulière et harmonieuse des générations⁷. Cette incarnation est d'autant plus brillante et exemplaire qu'elle est l'ultime aboutissement d'un temps déjà révolu, essentiellement différent de celui de la dictature césarienne sous laquelle Brutus est appelé à exercer ses propres talents.

7 Sur la perception de cette succession autour de la figure d'Hortensius, témoignant d'une époque de crise, dans le *De oratore* et le *Brutus*, cf. Marchese 2011, p. 11–13.

2 Originalité d'une autobiographie téléologique

D'emblée, l'autobiographie cicéronienne se distingue des autobiographies latines antérieures, qui consistaient pour l'essentiel en l'exposé de la carrière et des accomplissements de leur auteur à des fins de publicité ou (et) de justification⁸. Insérée comme on l'a vu dans la trame narrative du *Brutus*, l'autobiographie cicéronienne porte une vision originale, téléologique de soi. Cicéron s'y présente en effet comme le point d'accomplissement, le *telos* de l'histoire de l'éloquence romaine républicaine⁹. Le rapprochement constant avec Hortensius est alors d'autant plus signifiant, que dans le *De oratore*, Crassus à la veille de sa mort (en 91) présentait le jeune Hortensius comme celui qui, justement, accomplirait cette histoire¹⁰. Du temps de Crassus dans le *De oratore* à celui de Cicéron dans le *Brutus*, le cours des événements a montré qu'Hortensius n'avait pas tenu cette promesse, et qu'il appartenait en fait à Cicéron de le faire. Cicéron s'intègre donc à l'histoire comme substitut abouti d'un accomplissement avorté en Hortensius.

Toutefois, dans le même temps, Cicéron échappe par ailleurs à l'histoire, d'une certaine manière¹¹. Car être totalement intégré à l'histoire, c'est devoir nécessairement subir, suivant le cours naturel de toute chose, le déclin, l'obsolescence et la disparition. Ainsi dans le *Brutus* en est-il allé des orateurs antérieurs, tombés en désuétude¹²; ainsi d'Hortensius en particulier, dont l'histoire est celle d'une décadence allant jusqu'à l'évanouissement¹³, processus fixé par l'image saisissante d'une peinture en cours d'effacement¹⁴: image d'autant plus frappante, en ce temps de crise politique, que, dans un fragment du livre v du *De republica* cette même image (*egregia pictura*) est appliquée à la *Respublica* elle-même, semblable à une peinture dont, faute de soin et d'entretien, les lignes et les couleurs s'effacent (*iam euanescentem uetustate*)¹⁵. De même que l'échange préalable avec Brutus, évoqué plus haut (§ 228–233), conditionnait par anticipation l'insertion du passage autobiographique dans la trame du

8 Cf. Dugan 2005, p. 213–214; également Chassignet 2003.

9 Cf. Dugan 2005, p. 172 et 227–228.

10 Cf. *de orat.* III, 228–230, et Dugan 2005, p. 169 et 175.

11 En ce sens, cf. Dugan 2005, p. 248–250.

12 Cf. *Brut.* 65; 122; 130; et Narducci 1997b, p. 112; de même les autobiographies politiques antérieures ne sont-elles plus lues, cf. *Brut.* 112.

13 Cf. *Brut.* 317 (*deflorescentem*); 323 (*paene euanisset*).

14 Cf. *Brut.* 320: *primus et secundus annus et tertius tantum quasi de picturae ueteris colore detraxerat*.

15 Cf. *rep.* v, *fragmentum ex prooemio*, § 2, éd. Powell, Oxford, 2006, p. 127.

dialogue, de même c'est l'intervention précédente d'Atticus aux § 292–296 qui introduit ce thème fondamental de l'obsolescence. Selon Atticus en effet, suivant une sorte de loi naturelle de progrès, tous les orateurs antérieurs, quels qu'aient été leurs mérites en leur temps, sont condamnés à être inférieurs à leurs successeurs et donc éclipsés par eux. En contrepoint, l'évocation par Atticus de la suprématie absolue de Cicéron suggère déjà ce que révèle la fin du traité: Cicéron se distingue de tous ses prédécesseurs, Hortensius compris, en ce que la qualité propre de son éloquence échappe à cette obsolescence fatale – même si, par ailleurs, elle connaît un processus de vieillissement naturel, évoqué dès le début du traité (§ 8). Elle y échappe donc de deux manières complémentaires. D'abord, parce qu'elle possède un caractère de perfection assurant la pérennité de ses accomplissements. Elle accède ainsi à un statut de classique, qui se marque notamment dans la qualité des discours écrits, égale à celle de l'exercice oral (alors que les discours écrits d'Hortensius lui-même sont inférieurs, d'après l'*Orator*¹⁶) et capable d'assurer la survie de l'éloquence cicéronienne sous la forme d'une œuvre transmise à la postérité (§ 324) pour être constamment appréciée par elle.

D'autre part, l'arrachement au cycle destructeur du temps se réalise également par le prolongement en Brutus¹⁷, qui opère une perpétuation en autrui, différente de la substitution fatale du postérieur et du supérieur à ce qui est antérieur et inférieur (comme c'était le cas dans le jugement d'Atticus). Car ici, c'est la perfection insurpassable de Cicéron qui doit se prolonger elle-même en l'excellence de Brutus, qu'elle aura nourrie et formée à son image: d'où la nécessité dramatique de souligner, chez le personnage de Brutus, le désir de connaître les secrets de fabrication, pour ainsi dire, de l'éloquence cicéronienne, du point de vue du *labor* et de l'*industria* – qui sont imitables et reproductibles – plutôt que de celui de l'*ingenium*, par essence singulier.

Ainsi définie comme classicisme littéraire, et pérennisée par la filiation spirituelle, l'éloquence cicéronienne échappe à la fatalité de l'obsolescence qui a jusqu'ici dominé l'histoire de l'éloquence latine. Il n'en est que plus remarquable que l'épisode autobiographique place les premiers temps du *cursus* de Cicéron sous le signe de la lutte contre une autre forme de fatalité, qui aurait pu ou dû l'empêcher d'embrasser cette carrière. Si la fatalité précédemment évoquée, celle de l'obsolescence naturelle, était à l'œuvre dans le cours de l'histoire dans sa plus grande généralité, en revanche cette seconde fatalité

16 Cf. *orat.* 132; sur les ambiguïtés du jugement de Cicéron à cet égard, cf. Dugan 2005, p. 229–230.

17 Sur le thème de cette filiation, cf. Dugan 2005, p. 247–248.

réside dans le corps même de l'individu. L'importance du corps de l'orateur dans l'épisode autobiographique a été soulignée par J. Dugan¹⁸. Mais à cela il faut ajouter que l'histoire de la vocation du jeune orateur est avant tout celle d'une volonté s'affranchissant des obstacles imposés à son ambition par les limitations de ce corps, décrit comme grêle et sans force, avec un long cou fragile¹⁹. Sa faiblesse est telle que l'effort exigé par ses premières prestations oratoires et la tension mise à déclamer exposent le jeune homme à un risque vital (*uitae periculo*, § 313). En conséquence, ses parents et ses médecins s'efforcent de le détourner de cette activité. Mais sa volonté est de ne renoncer à aucun prix²⁰, aussi décide-t-il de s'engager dans un processus de formation pour apprendre à maîtriser sa parole en réduisant cette tension d'effort qui menace son équilibre corporel, et c'est là, dit-il (§ 314), la raison de son voyage d'étude en Grèce et en Asie Mineure²¹. Ce récit est donc bien celui d'une lutte contre une fatalité du corps qui devait soit détourner le jeune homme de l'éloquence par la persuasion bienveillante de ses proches, soit, au pire, le conduire à la mort. Cette dernière idée peut nous paraître aujourd'hui outrée. Elle trouve toutefois une confirmation dans la mort de l'orateur Crassus, d'après le récit du *De oratore* (III, 5–6) qui met pareillement en cause les conséquences d'un effort excessif (*uehementissima contentio*) atteignant les poumons (*lateris dolore*)²².

Cette conception pour ainsi dire tragique de l'histoire individuelle s'accorde en outre à l'expression choisie par Cicéron (§ 313) pour accéder au désir d'information de Brutus :

Maintenant, puisque tu parais vouloir me connaître non pas par la vue d'un grain de beauté (*naeuo*) ou de hochets (*crepundiis*), mais par celle de mon corps entier (*corpore omni*), je vais entrer dans des considérations qui sembleront peut-être peu nécessaires.

18 Cf. Dugan 2005, p. 226–228.

19 Cf. *Brut.* 313: *erat eo tempore in nobis summa gracilitas et infirmitas corporis, procerum et tenue collum.*

20 Cf. *Brut.* 314: *Itaque cum me et amici et medici hortarentur ut causas agere desisterem, quoduis potius periculum mihi adeundum quam a sperata dicendi gloria discedendum putavi.*

21 Cf. *Brut.* 314: *ea causa mihi in Asiam proficiscendi fuit.*

22 Comparer avec *Brut.* 313: [...] *qui habitus et quae figura non procul abesse putatur a uitae periculo, si accedit labor et laterum magna contentio. Eoque magis hoc eos quibus eram carus commouebat, quod omnia sine remissione, sine uarietate, ui summa uocis et totius corporis contentione dicebam; et 316 i.f.: Nam et contentio nimia uocis resederat et quasi deferuerat oratio lateribusque uires et corpori mediocris habitus accesserat.*

Naeuus et *crepundia* sont bien sûr les accessoires matériels des scènes de reconnaissance dans le théâtre grec (par exemple Oreste reconnu pour son frère par Électre). Comme l'a montré J. Dugan²³, Cicéron, en faisant apparaître ici son « corps tout entier », marque sa préférence pour une dynamique dramatique alimentée par les déterminations internes aux faits et aux êtres, plutôt que par l'artifice de l'accessoire. Mais au-delà même, la concentration est radicale sur le corps au détriment de toute autre condition envisageable. De fait, sont exclues notamment deux autres perspectives possibles. Selon la première, Plutarque (*Vie de Cicéron*, 3, 4–7) avance une tout autre raison au départ pour la Grèce et l'Asie : Cicéron aurait jugé prudent de s'éloigner de Rome pour se mettre à l'abri d'une possible vengeance de Sulla, après qu'il eut mis en cause l'entourage du dictateur dans sa défense de Roscius d'Amérie. Cependant, cette hypothèse rencontre des difficultés, notamment d'ordre chronologique, et, dans l'ensemble, n'est pas retenue par les savants²⁴. Quoi qu'il en soit, le choix est incontestablement fait par Cicéron d'exclure le contexte politique extérieur comme mobile positif de son action, et de concentrer toute l'attention sur ses propres ressources et ambitions. Le contexte politique est pourtant bien évoqué pour la période de la formation initiale, mais d'abord comme puissance d'inertie qui crée alors des conditions paradoxalement favorables à l'étude. En effet, Cicéron retient principalement de ce contexte la paralysie du système judiciaire et la mise en sommeil du débat public²⁵, telles qu'il dut se replier sur le travail préparatoire en attendant de meilleures conditions pour son entrée en scène, qu'il fera non plus en vue de s'instruire sur le forum (ce serait le traditionnel *tirocinium fori*), mais déjà tout formé²⁶. La vie politique de ses années de jeunesse²⁷ est ainsi en partie réduite à un arrière-plan peu mobile et sans grande profondeur, et c'est sur ce fond d'absence relative que se découpe d'autant plus vivement le profil du jeune homme à l'étude pour l'acquisition d'une culture rhétorique attendant sa mise en pratique. Conformément au choix initial établi par accord avec Brutus, toute l'attention se concentre ainsi sur le *labor* et l'*industria*, avec pour

23 Cf. Dugan 2005, p. 226.

24 Cf. Narducci 2005², p. 26–27 ; Van der Blom 2010, p. 33 (avec d'autres références bibliographiques n. 32).

25 Cf. *Brut.* 306 : [...] *sublata iam esse in perpetuum ratio iudiciorum uidebatur.*

26 Cf. *Brut.* 311 : [...] *leges et iudicia constituta, recuperata res publica [...]. Tum primum nos ad causas et priuatas et publicas adire coepimus, non ut in foro disceremus, quod plerique fecerunt, sed ut, quantum nos efficere potuissemus, docti in forum ueniremus.*

27 Pour une approche plus détaillée, cf. Charrier 2003.

effet ultime de faire soudain émerger du flou de l'époque un tout jeune orateur déjà instruit et préparé, telle une Minerve sortant armée du crâne de Jupiter.

L'autre perspective écartée, relevant elle aussi de la politique, est celle dont l'exclusion peut le plus surprendre. Cicéron ne dit rien, en effet, de ce qui fut son choix fondamental, le choix d'avant tous les choix mentionnés et celui qui les conditionne tous, à savoir le choix de se lancer dans une carrière publique, de se faire donc *homo novus*. Il faut chercher ailleurs une réflexion cicéronienne sur ce thème, par exemple dans la confidence faite en 61 à l'ami dans la lettre *ad Atticum* 1, 17, 5, où la comparaison avec le choix fait par Atticus du retrait d'inspiration épicurienne fait d'autant ressortir la force d'« une certaine ambition » qui poussa Cicéron « vers l'aspiration aux honneurs »²⁸. Malgré tout ce que cette lettre tait elle aussi, on y trouve néanmoins mention de cette ambition (*ambitio*) et de ce goût passionné (*studium*) qui accomplissent à deux générations de distance le destin offert sans effet au grand-père Marcus Tullius, qui avait décliné l'invitation lancée par M. Aemilius Scaurus à venir faire carrière à Rome²⁹. L'autobiographie du *Brutus* ne dit rien de ce choix, et ne l'évoque même pas en tant que tel. Peut-être en raison du point de vue téléologique qui domine le passage ? Car Cicéron y apparaît comme promis, dès sa venue au monde, à réaliser ce destin d'orateur où s'achève et s'accomplit l'histoire rhétorique de Rome – cela sans même que se pose la question d'un choix de carrière, et alors même que la naissance de Cicéron, dans une famille équestre de la bourgeoisie municipale, allait justement contre cette ambition de carrière nationale à Rome. Cet obstacle politico-social, tout à fait réel et commun à tous les *homines novi*, qui aurait pu être fatal à l'ambition de Cicéron, est entièrement effacé du récit, de façon à laisser le héros face à

28 Cf. *Att.* 1, 17, 5: *Mihi enim perspecta est et ingenuitas et magnitudo animi tui, neque ego inter me atque te quicquam interesse unquam duxi praeter uoluntatem institutae uitae, quod me ambitio quaedam ad honorum studium, te autem alia minime reprehendenda ratio ad honestum otium duxit* (« Me sont en effet parfaitement bien connues ta noblesse de cœur et ta grandeur d'âme ; et je n'ai jamais considéré qu'entre toi et moi il y eût jamais d'autre différence que dans le choix d'un genre de vie, poussés que nous fûmes, moi, par une certaine ambition, vers l'aspiration aux honneurs, toi, par une conception autre, mais nullement répréhensible, vers le loisir honorable »).

29 Cf. *leg.* III, 36: *Ac nostro quidem auo, cum res esset ad senatum delata, M. Scaurus consul: « Vtinam, inquit, M. Cicero, isto animo atque uirtute in summa re publica nobiscum uersari quam in municipali maluisses ! »* (Et c'est à notre grand-père que le consul M. Scaurus dit, comme la question était portée au Sénat: « Cicéron, que n'as-tu voulu, avec ce courage et cette vertu qui te caractérisent, venir avec nous t'adonner aux plus hauts intérêts de l'État plutôt qu'à ceux de ton municiple ? » ; trad. G. de Plinval).

l'unique fatalité de sa propre constitution physique, seul barrage possible à l'accomplissement de son destin historique.

Au terme de son voyage d'étude dans le monde grec, Cicéron revient à Rome, non seulement riche d'un savoir parfait, mais aussi transformé dans sa personne³⁰ : l'obstacle est désormais levé, et la voie ouverte à la poursuite de sa carrière. L'autobiographie du *Brutus* montre alors que celle-ci ne satisfait pas seulement l'ambition de l'individu, mais réalise toutes les valeurs dont Cicéron a investi l'éloquence.

3 Valeurs de l'éloquence cicéronienne

La situation du passage, plaçant Cicéron en regard de ses contemporains, crée un jeu de rapprochements et d'oppositions qui introduit à la question des valeurs portées par l'engagement cicéronien. D'emblée, bien sûr, le parallèle suivi avec Hortensius permet à Cicéron de définir sa propre éloquence en contraste avec l'asianisme de son prédécesseur. Cette éloquence apparaît alors comme un moyen terme entre les deux excès contraires de cet asianisme d'un côté, et de l'atticisme radical incarné, de l'autre côté, par Calvus. Ce point est traité ailleurs dans le présent volume. Au-delà de cette question de style oratoire, l'autobiographie cicéronienne met surtout en lumière les fondements intellectuels de la formation du jeune orateur, qui sont ensuite passés en principes permanents de sa doctrine.

Le trait dominant et structurant de ce tableau est un dépassement harmonieux des antagonismes hérités, qui forme la grande leçon de l'humanisme cicéronien en général. Cicéron souligne ainsi qu'il s'est formé autant en grec qu'en latin (§ 310), et d'autre part qu'il a constamment associé rhétorique et philosophie, suivant les enseignements de maîtres des deux traditions rivales. À l'intérieur même du domaine de la philosophie, Cicéron résout en sa personne également les conflits entre écoles et internes aux écoles. Ainsi associe-t-il l'enseignement néo-académicien de Philon de Larissa (§ 306) à la formation dialectique reçue du stoïcien Diodote (§ 309), son philosophe domestique pendant de longues années ; et au sein même de l'Académie, Antiochus d'Ascalon à Athènes (§ 315) paraît succéder le plus pacifiquement du monde à Philon entendu à Rome, sans un mot pour rappeler la violente rupture intervenue

30 Cf. *Brut.* 316: *Ita recepi me biennio post non modo exercitior sed prope mutatus. Nam et contentio nimia uocis resederat et quasi deferuerat oratio lateribusque uires et corpori mediocris habitus accesserat.*

entre le disciple et son ancien maître, bien documentée notamment par les *Académiques*³¹. Certes, l'objet de l'autobiographie du *Brutus* n'est pas de brosser un tableau nuancé, valant par soi, du paysage intellectuel et plus particulièrement philosophique du temps. Il n'en est pas moins remarquable que Cicéron ait choisi de présenter sa propre formation intellectuelle non pas comme un fourre-tout éclectique au pire sens du terme, mais comme une entreprise de synthèse permettant de faire confluer des orientations diverses, parfois discordantes entre elles, au service d'une même fin, en quelque sorte architectonique. Cet aboutissement se marque dans le tableau des compétences et qualités acquises (§ 322) : la maîtrise des divers aspects de la technique rhétorique s'y allie à la capacité à abstraire pour atteindre au général ; inversement, la connaissance théorique de l'humain alimente la faculté d'agir sur autrui par les ressorts de la parole – cela non pas bien sûr pour semer le désordre dans la cité, mais dans le respect des valeurs républicaines et pour le bien ultime de la communauté. Conformément à la vision téléologique inspirant le passage autobiographique, ce tableau présente en fait l'aboutissement de ce qui était déjà, dans les grandes lignes, la doctrine du *De oratore*.

Enfin, le dépassement des antagonismes au nom de valeurs communes supérieures se marque dans le rapport interpersonnel également. De même que Cicéron autobiographe minore tactiquement ce qui le séparait en fait d'Hortensius, pour se présenter comme l'héritier de la meilleure part de l'art de son prédécesseur, de même passe-t-il absolument sous silence les divergences et tensions entre lui et Brutus, tant dans le domaine de la rhétorique que dans celui de la philosophie morale³². On sait en effet par ailleurs que Brutus, plus proche en réalité de Calvus que de Cicéron, dénonçait avec ses amis atticistes en ce dernier une éloquence boursouflée et artificielle³³. D'autre part, Cicéron (§ 11–14) rend un vibrant hommage à une lettre consolatoire de tonalité philosophique que lui a écrite Brutus, après la défaite du parti pompéien et tandis que Cicéron attendait dans l'angoisse que César victorieux décide de son sort, et on s'accorde aujourd'hui à reconnaître dans cette lettre le traité *De uirtute* attribué par ailleurs à Brutus³⁴. Selon Cicéron, c'est cet écrit qui l'aurait incité à renouer avec les recherches intellectuelles. Or, on sait aussi que cet écrit était fort critique à l'égard du destinataire³⁵ : Cicéron y était jugé sévèrement pour

31 Sur Philon, cf. Brittain 2001. Sur Antiochus, en dernier lieu, cf. Sedley 2012.

32 Cf. Dugan 2005, p. 233–250.

33 Cf. Dugan 2005, p. 235–236.

34 Sur Brutus philosophe, cf. Garbarino 2003, p. 91–95 (nombreuses références bibliographiques p. 91) ; T2 pour la mention du *De uirtute* (= *fin.* 1, 8) ; voir aussi Sedley 1997.

35 Cf. Dugan 2005, p. 239–241.

le défaut de *uirtus* que trahissait son abattement moral, à quoi Brutus opposait l'exemple de Marcellus à Mytilène, d'une irréprochable fermeté dans l'épreuve de l'exil. Un lien possible se profile ainsi entre l'ordre rhétorique et la thématique philosophique : l'asianisme dénoncé dans l'éloquence cicéronienne par Brutus et les atticistes revenait en effet à un manque de virilité ascétique, et cette manière molle et efféminée de pratiquer la rhétorique trouverait alors son pendant éthique dans la faiblesse féminine trahissant un manque de *uirtus*, la qualité morale du *uir*. Or, la fin du *Brutus* ne laisse pas percer de telles tensions. Au contraire, le rapprochement est constamment conforté entre Cicéron et Brutus, censés partager à la fois la même conception de l'éloquence et le même goût pour l'instruction, avec des vues communes : le § 309 souligne par exemple à plaisir que Brutus et Cicéron s'entendent pour définir la dialectique comme une « éloquence contractée et resserrée » (*quasi contracta et astricta eloquentia*), et faire de sa maîtrise un préalable nécessaire au développement d'une éloquence accomplie, en forme de « dialectique développée » (*dialecticam dilatatam*). Loin d'être un terreau de désaccord et *a fortiori* de réprimande, la philosophie apparaît comme un trésor commun, dont le partage renforce le lien de filiation entre Brutus et son aîné. En même temps, est soulignée l'originalité de Cicéron, appelée à se perpétuer en Brutus, puisque cette culture philosophique n'était pas celle d'Hortensius. Enfin, c'est aussi par la médiation de la philosophie que l'éloquence cicéronienne échappera, comme on l'a vu plus haut, à l'obsolescence naturelle menaçant toute parole inscrite dans le cours de l'histoire : car la philosophie offre à la rhétorique une voie d'accès aux essences et à la permanence du vrai, ainsi qu'une méthode permettant de poser les problèmes donnés dans l'expérience en termes généraux et d'en dégager les enjeux universels.

Cicéron et l'histoire en 46 avant JC. Le *Brutus* : une somme historiographique

Marie Ledentu

Dans la *Vie* qu'il a consacrée à Cicéron, Plutarque, évoquant la période de retraite politique que s'imposa le consulaire après Pharsale, sous le gouvernement de César, rend compte en ces termes de l'activité de l'orateur :

Διανοούμενος δ' ὡς λέγεται τὴν πάτριον ἱστορίαν γραφῆ περιλαβεῖν, καὶ πολλὰ συμμεῖξαι τῶν Ἑλληνικῶν, καὶ ὅλως τοὺς συνηγμένους λόγους αὐτῷ καὶ μύθους ἐνταῦθα τρέψαι [...]¹.

Il avait, dit-on, l'intention d'écrire toute l'histoire de sa patrie, d'y mêler une bonne partie de l'histoire grecque et d'y rapporter en masse les traditions et les mythes qu'il avait rassemblés [...].

Mais le biographe grec, après avoir fait surgir cette figure d'historien dans le contexte politique d'une République transformée en monarchie, doit constater que les projets de l'Arpinate ont tourné court :

[...] πολλοῖς μὲν δημοσίοις, πολλοῖς δὲ ἰδίοις κατελήφθη πράγμασιν ἀβουλήτοις καὶ πάθουσιν, ὧν αὐθαίρετα δοκεῖ τὰ πλεῖστα συμβῆναι².

[...] il en fut empêché par un grand nombre d'affaires, tant privées que publiques, où sa volonté n'avait aucune part, et aussi par des malheurs dont il fut responsable dans une large mesure.

L'affaire est entendue : de Cicéron, la postérité retient une vocation d'historien contrariée ; Cicéron ne réussit pas être le grand historien de Rome qu'il rêvait d'être.

De fait, les ouvrages modernes qui s'intéressent au genre historique à Rome accordent régulièrement une place de choix à Cicéron, mais le plus souvent

1 Plu., *Cic.* 41, 1 ; trad. R. Flacelière – J. Sirinelli.

2 Plu., *Cic.* 41, 1 ; trad. R. Flacelière – J. Sirinelli.

au seul titre de théoricien de l'historiographie latine. Ce sont ses successeurs, Salluste et Tite-Live, qui ont occupé le terrain laissé en friche par l'Arpinate. Celui-ci s'est contenté de penser l'histoire, la manière de l'écrire pour qu'elle rivalise avec les productions grecques, et ce dans trois textes devenus canoniques :

- la lettre à Luceius (*fam.* v, 12) où, en 56 av. JC, l'orateur sollicite l'historien annaliste pour qu'il raconte l'épisode de son consulat et de son exil;
- le *De oratore* de l'année 55 et sa célèbre digression sur l'histoire mise dans la bouche de l'orateur Antoine à la date de 91 av. JC : l'histoire y est définie comme un *munus oratoris* (II, 62);
- le *De legibus*, peu de temps après, qui s'ouvre sur un constat brutal énoncé par Atticus : *Abest enim historia litteris nostris* (I, 5)³, donnant à Cicéron l'occasion d'évoquer la manière dont il pourrait combler cette lacune : en écrivant sur l'histoire contemporaine afin de saisir les événements auxquels il a directement pris part, notamment la glorieuse année de son consulat⁴.

Force est de constater que l'on n'a guère l'habitude d'intégrer le *Brutus* dans le dossier sur « Cicéron et l'histoire » et plus largement dans les analyses sur l'historiographie à Rome. Face à cette relative marginalisation du dialogue, nous nous proposons d'apporter des éléments pour appuyer une lecture du *Brutus* par rapport à l'horizon de l'historiographie latine, et ce dans une double perspective : comment le théoricien de l'histoire poursuit-il son discours sur l'histoire et la manière de l'écrire inauguré près de dix ans auparavant ? Comment l'illustre-t-il concrètement, sous quelles formes se fait-il historien ? Pour le dire autrement, quels sont les éléments qui permettent de classer le *Brutus* dans une section de bibliothèque consacrée aux historiens latins, à l'exemple du classement opéré par Cornélius Népos dans ses *Vies d'hommes illustres*, où Cicéron prenait place parmi les *Historici Latini*⁵ ?

3 Cette formule semble trouver un écho dans le *Brutus*, 16 : *Seremus igitur aliquid tamquam in inculto et derelicto solo.*

4 *Leg.* I, 8 : *ipse (sc. Marcus Cicero) autem aequalem aetatis suae memoriam deposcit, ut ea complectatur quibus ipse interfuit.*

5 *Nep.*, fr. 3 : *Cornelius Nepos in libro de historicis Latinis de laude Ciceronis.* Népos louait en ces termes la contribution cicéronienne à la maturation de la littérature latine : *Ille enim fuit unus qui potuerit et etiam debuerit historiam digna uoce pronuntiare, quippe qui oratoriam eloquentiam rudem a maioribus acceptam perpoliuerit, philosophiam ante eum incomptam Latinam sua conformauit oratione. Ex quo dubito, interitu eius utrum res publica an historia magis doleat* (« Ce grand homme fut en effet le seul qui eût pu et eût dû faire résonner

1 Un discours sur l'historiographie

Dans la préface du livre II du *De diuinatione*, Cicéron fait le bilan de sa production littéraire et place le *Brutus* dans un ensemble cohérent qu'il désigne sous le titre d'*oratorii libri*, l'intercalant entre les trois livres du *De oratore* et le cinquième livre intitulé l'*Orator*. À la date de 46, notre ouvrage est donc conçu comme un complément au dialogue *Sur l'orateur*, puisque Cicéron s'y intéresse aux *illustrium hominum aetates*⁶, dans un lien qu'explícite le sous-titre *de claris oratoribus* fourni par certaines éditions. En effet, le lecteur y découvre réunis près de 221 orateurs romains et 30 orateurs grecs, ce qui confère au *Brutus* une incontestable valeur documentaire, dont Cicéron était le premier conscient. À le voir plusieurs fois mentionner des discours en regrettant qu'ils ne soient plus de ses contemporains, on conçoit que l'œuvre, dans le sillage des travaux de Varron de Réate, ait été motivée en partie par la volonté de sauver un pan du patrimoine oratoire. Le *Brutus* devient ainsi l'équivalent, pour l'antiquité romaine, de la *Littérature inconnue* de Henri Bardon⁷.

Mais la présence dans le *De oratore*, au centre de la composition et structurant l'ensemble des trois livres, d'un long développement sur l'*historia* (II, 51–64) invite le lecteur attentif à chercher si Cicéron a marqué dans le *Brutus* une continuité d'un autre ordre avec le *De oratore*, continuité qui prendrait la forme d'un discours sur l'histoire.

a Une histoire des historiens grecs et latins

À un premier niveau, nous trouvons dans le *Brutus* une sorte de *de historicis* en miniature. Cicéron convoque en effet la mémoire de plusieurs figures d'historiens en mentionnant le plus souvent leurs œuvres : d'abord Atticus, auteur d'un *Liber Annalis*, « abrégé de toute l'histoire universelle » (§ 14) où le lecteur est assuré de trouver un « classement chronologique permettant d'embrasser d'un seul coup d'œil tout le tableau des siècles » (§ 15). Puis, du côté grec, Thucydide (§ 29), Clitarque d'Alexandrie, un des historiens d'Alexan-

l'histoire d'une voix digne, lui qui, ayant reçu de nos ancêtres une langue oratoire grossière, la rendit parfaite et qui, à la philosophie latine, avant lui inculte, prêta la forme de son style. Voilà pourquoi je me demande si sa mort n'est pas un plus grand deuil pour la République ou pour l'histoire »).

6 *Brut.* 74. Cette formule n'est pas sans lien avec le titre de l'ouvrage de Cornélius Népos, *De uiris illustribus*. La coïncidence ne saurait être fortuite quand on sait que les deux œuvres ont été conçues dans l'entourage immédiat d'Atticus qui joua un rôle de catalyseur dans le débat sur l'historiographie, particulièrement vif dans les années 50–40 av. JC.

7 Cf. Bardon 1952.

dre et Stratoclès, historien-rhétteur du IV^e siècle (§ 42), deux historiens de la Sicile, Timée (§ 63) et Philistos de Syracuse (§ 66); enfin Théopompe, historien de l'école isocratique (§ 66). Du côté romain, Caton l'Ancien et ses *Origines* (§ 66), des auteurs qui ont écrit en grec: un fils de Scipion l'Africain (§ 77) et Aulus Albinus (§ 81); Caius Fannius, représentant de l'annalistique ancienne (§ 81; 99; 101); deux fondateurs de l'autobiographie politique, Marcus Aemilius Scaurus, le consul de 115, et son *De uita sua* (§ 112) et Quintus Lutatius Catulus, le consul de 102, auteur d'un *De consulatu suo et de rebus gestis* (§ 132); enfin Lucius Cornelius Sisenna qui dans ses *Historiae* fit le récit de la guerre sociale et de la guerre civile entre Marius et Sylla (§ 228)⁸.

b À la recherche des origines de l'*historia*

Il apparaît également que Cicéron fournit dans le *Brutus* les éléments d'une histoire du genre historique ou plus précisément de l'origine de l'histoire. Il reconstitue de manière fragmentée l'archéologie du genre, apportant ainsi un complément à celle du *De oratore* (II, 51–58) où l'origine du genre historique est identifiée avec les annales des pontifes⁹.

L'histoire se nourrit, on le sait depuis longtemps, à plusieurs sources, notamment l'épopée, première forme d'histoire à Rome, et l'éloquence épictétique des éloges funèbres. Cicéron semble identifier l'épopée comme une origine dans le commentaire qu'il fournit autour de Marcus Cornelius Cethegus (cos. 204 av. JC), première figure historique d'orateur romain mentionnée dans le *Brutus*, en même temps que premier orateur dont des fragments ont été conservés (§ 57):

8 Sur tous ces historiens, on se reportera à l'édition commentée de Douglas 1966a.

9 *De orat.* II, 52–53: *Erat enim historia nihil aliud nisi annalium confectio; cuius rei memoriaeque publicae retinendae ab initio rerum Romanarum usque ad P. Mucium pontificem maximum res omnis singulorum annorum mandabat litteris pontifex maximus efferebatque in album et proponebat tabulam domi, potestas ut esset populo cognoscendi: ei qui etiam nunc annales maximi nominantur. Hanc similitudinem scribendi multi secuti sunt [...]* («L'histoire n'était alors que la rédaction des annales. C'est pour cet objet, c'est en vue de conserver les souvenirs publics que le grand pontife, depuis les premiers temps de Rome jusqu'au pontificat de P. Mucius, mettait par écrit tous les faits de chaque année, les portant sur une table blanche qu'il affichait dans sa demeure, afin que le peuple pût venir en prendre connaissance: ainsi fut constitué ce que l'on nomme aujourd'hui les grandes annales. Beaucoup ont imité cette manière d'écrire [...]»). Pour un commentaire de ce texte dans la perspective de l'histoire littéraire telle que la reconstitue Cicéron, on se reportera à Feldherr 2003, p. 196–212.

Quem uero exstet et de quo sit memoriae proditum eloquentem fuisse et ita se habitum, primus est M. Cornelius Cethegus, cuius eloquentiae est auctor et idoneus quidem mea sententia Q. Ennius [...]. Est igitur sic apud illum in nono, ut opinor, annali:

«*Additur orator Corneliu' suauiloquenti
Ore Cethegus Marcu' Tuditano collega
Marci filius*¹⁰.»

Mais le premier qui, d'après des données certaines et historiques, fut vraiment éloquent et regardé comme tel fut Marcus Cornelius Cethegus, sur l'éloquence duquel Ennius est, à mon avis, un témoin digne de foi [...]. Voici ce qu'on lit, si je ne me trompe, au neuvième livre de ses annales :

«Un orateur au doux langage, Marcus Cornelius Cethegus, fils de Marcus est adjoint comme collègue à Tuditanus.»

À la différence de Lucius Brutus, choisi pour ouvrir la section sur l'éloquence latine, qui est une figure d'orateur plus légendaire qu'historique, Cethegus est inscrit dans la *Memoria*, la mémoire vivante de l'histoire ; par voie de conséquence, l'*Historia* entendue comme genre par excellence du souvenir d'hommes et d'actions, selon la célèbre définition *historia, uita memoriae (de orat. II, 36)*, est associée aux *Annales* d'Ennius¹¹ qui occupe le statut de texte fondateur, puisqu'il est le premier document écrit cité par Cicéron dans la section sur l'éloquence à Rome.

Quelques paragraphes après (§ 61–62), la deuxième figure d'orateur convoquée est celle de Caton l'Ancien :

Nec uero habeo quemquam antiquiorem, cuius quidem scripta proferenda putem, nisi quem Appi Caeci oratio haec ipsa de Pyrrho et nonnullae mortuorum laudationes forte delectant. [...] Quamquam his laudationibus historia rerum nostrarum est facta mendosior. Multa enim scripta sunt in eis quae facta non sunt, falsi triumphi, plures consulatus, genera etiam falsa [...].

10 Les citations que nous reproduisons sont empruntées à l'édition de Malcovati 1965¹. Les traductions du *Brutus* sont nôtres de même que, sauf indication contraire, celles de toutes les autres citations latines.

11 Les *Annales* retraçaient l'histoire romaine depuis les origines jusqu'au triomphe de Fulvius Nobilior sur Ambracia en 189 av. J.C. Sur leur place dans la tradition annalistique et dans l'historiographie en langue latine, voir Gildenhard 2003, p. 93–114.

Et je ne trouve personne de plus ancien que Caton, dont les écrits méritent à mon avis d'être cités, à moins que par hasard quelqu'un ne trouve du charme à la harangue même d'Appius Caecus au sujet de Pyrrhus ou bien à quelques éloges funèbres. [...] C'est pourtant par ces éloges funèbres que notre histoire a été particulièrement falsifiée. On y trouve en effet consignées beaucoup de choses qui n'ont pas eu lieu, de faux triomphes, des consulats dont le nombre est grossi, même de fausses généalogies [...].

Le lien entre *laudationes* et *historia* entendu comme relation du passé est très explicite ; le fait que ces éloges soient mentionnés en rapport avec les débuts de l'éloquence à Rome et avec l'auteur des *Origines* invite à lire ce passage comme une désignation indirecte par Cicéron des *laudationes funebres* comme une des sources de l'historiographie¹². Comment ne pas rapporter d'ailleurs ce commentaire sous la plume de Cicéron à la célèbre description par Polybe des rites funéraires comme expression de l'identité romaine ? L'analyse des éloges funèbres permettait à l'historien grec de reconstituer le processus selon lequel un rituel particulier, celui des *imagines*, rencontré dans le milieu romain un travail aristocratique de recomposition et d'écriture du passé sous la forme d'éloges :

[...] ὁ γε λέγων ὑπὲρ τοῦ θάπτεσθαι μέλλοντος, ἐπὶ δὲ διέλθῃ τὸν περὶ τούτου λόγον, ἄρχεται τῶν ἄλλων ἀπὸ τοῦ προγενεστάτου τῶν παρόντων, καὶ λέγει τὰς ἐπιτυχίας ἐκάστου καὶ τὰς πράξεις. Ἐξ ὧν καινοποιουμένης αἰεὶ τῶν ἀγαθῶν ἀνδρῶν τῆς ἐπ' ἀρετῇ φήμης ἀθανατίζεται [...] ἢ τῶν καλόν τι διαπραξαμένων εὐκλεία [...]¹³.

12 La conception même du *Brutus* est d'ailleurs clairement inscrite dans la tradition de la *laudatio funebris* puisque c'est le sentiment de la mort de l'éloquence qui amène Cicéron à en récapituler l'histoire et à transposer, dans une écriture qui fait défiler le souvenir de générations d'orateurs, la pratique aristocratique de la *pompa funebris*. Voir en particulier Ruch 1958a, p. 257–262 sur « Le *Brutus* ou la *laudatio funebris* ». On notera qu'Ennius lui-même exploite, semble-t-il, ce lien entre histoire et éloges funèbres pour se construire une posture auctoriale dans les *Annales*. En effet, le fr. 16 *Lunai portum, est operae, cognoscite ciues* est remarquable par l'adresse aux citoyens. Gildenhard 2007, p. 79, interprète l'apostrophe aux *ciues* comme une manière pour Ennius de modeler sa voix auctoriale sur celle d'un aristocrate dans une *laudatio funebris*. Mais il note qu'à la différence des *laudationes* qui mettent toujours l'accent sur ce qu'a accompli une *gens* unique, les *Annales* traitent des actions de toutes les familles qui ont œuvré pour la *salus rei publicae*.

13 Polybe VI, 54, 1–2 ; trad. R. Weil.

[...] l'orateur qui parle du défunt, après avoir développé son sujet, rappelle à la suite les succès et les hauts faits de ceux dont les portraits sont là, en commençant par les plus anciens. De cette façon, la renommée de la gloire de ces grands hommes se renouvelle continuellement et la gloire venant de leurs grandes actions [...] se perpétue [...].

Enfin, Cicéron clôt la section consacrée à Caton l'Ancien et construite comme une *laus Catonis* par une référence à un troisième type de parole orienté vers la conservation et la célébration du passé : les chants de banquets ou *carmina conuiuialia* que Caton citait dans ses *Origines*, et qui ont totalement disparu à l'époque de Cicéron (§ 75) :

Atque utinam exstarent illa carmina, quae multis saeculis ante suam aetatem in epulis esse cantitata a singulis conuiuuis de clarorum uirorum laudibus in Originibus scriptum reliquit Cato!

Que n'avons-nous encore les vers qui, suivant ce qu'a écrit Caton dans les *Origines*, étaient, bien des siècles avant lui, chantés dans les festins par chacun des convives à la gloire des grands hommes ?

Ainsi ces *carmina*, parce qu'ils célèbrent des hauts faits et de grands hommes, partagent avec l'épopée et les éloges funèbres d'être une forme de discours orientée vers la préservation du souvenir. Ces trois formes de discours portent en elles la fonction épideictique que les Romains attachent à l'histoire et à l'historiographie. Évoquées au début de l'histoire de l'éloquence, en lien avec deux figures, Cethegus et Caton, que Cicéron élève au rang de fondateurs de l'éloquence latine, elles sont intégrées dans une réflexion qui est quête des origines et prennent ainsi place dans l'histoire du genre historique que Cicéron conduit en arrière-plan dans le *Brutus*. La lecture de l'ouvrage confirme cette approche historicisante de la littérature : par étapes, Cicéron nous conduit jusqu'à l'œuvre de Lucius Sisenna « qui dépasse facilement toutes celles qui l'ont précédée » (*quae cum facile omnes uincat superiores*), mais qui laisse voir « combien elle est loin de la perfection et comme il s'en faut encore que ce genre d'écriture soit suffisamment illustré par les lettres latines » (*quantum absit a summo quamque genus hoc scriptionis nondum sit satis Latinis litteris illustratum*)¹⁴. L'évolution conduit ensuite non pas à César, dont les *commentarii* ne relèvent pas pour Cicéron du genre historique, mais à une narration

14 *Brut.* 228.

particulière : le récit par l'Arpinate de sa formation d'orateur depuis sa jeunesse jusqu'à ses derniers discours en 52. L'autobiographie, entendue comme récit *de uita sua*, a dès lors tout l'air de constituer le terme vers lequel est orientée l'évolution de l'historiographie.

Insensiblement, nous sommes donc passés au terme de cette première partie d'un discours sur l'histoire à une pratique de l'historiographie. C'est aux réponses apportées par Cicéron dans le *Brutus* à la question « comment écrire l'histoire ? » que nous allons maintenant nous attacher.

2 Comment on peut écrire l'histoire : les essais cicéroniens

Les trois textes théoriques que nous avons rappelés en introduction ont pour origine la question qui n'a cessé d'agiter Cicéron dès lors qu'il s'est trouvé mis à l'écart de la vie politique, qu'il a fait le constat qu'il n'y avait plus de vie politique et donc plus d'éloquence publique : comment écrire l'histoire, puisque c'est désormais sur ce terrain qu'il lui fallait se rabattre, comment raconter l'histoire à défaut de pouvoir la faire par ses actes politiques¹⁵ ?

Dès la lettre à Luceius, à laquelle nous choisissons d'accorder un crédit auctorial malgré son caractère circonstanciel et le caractère orienté de son argumentation¹⁶, il est clair que Cicéron entend utiliser la valeur d'exemplarité assignée de longue date à l'*historia*. Cette exemplarité, héritage de la fonction épидictique de l'épopée qui célèbre les grandes vertus de la communauté civique, Cicéron entend la concentrer sur un homme, un grand homme qui n'est autre que lui-même. À Luceius, il propose deux options, deux types de *compositio* historique :

- soit insérer la narration du consulat et de l'exil de Cicéron dans les *Annales* que Luceius était en train de rédiger :

*Deesse mihi nolui quin te admonerem ut cogitares coniunctene malle cum reliquis rebus nostra contexere an, [...], tu quoque item ciuilem coniurationem ab hostilibus externisque bellis seiungeres*¹⁷.

15 Cf. Steel 2002–2003, p. 207 : « the writing of history is an alternative to delivering speeches ».

16 Nous rejoignons, dans notre lecture, le point de vue de notre collègue Gérard Salamon qui, dans un article récent (Salamon 2013), invite à réévaluer l'importance de la lettre à Luceius dans la réflexion cicéronienne sur l'histoire, en montrant qu'elle met en lumière les liens étroits qui existent entre l'histoire et la biographie, celle-ci étant une des modalités de l'histoire.

17 *Fam.* V, 12, 2.

Je n'ai pas voulu manquer de te rappeler cette réflexion : préfères-tu entrelacer ce qui me concerne au reste des événements ou bien, [...], toi aussi, détacheras-tu la conjuration civile des guerres extérieures contre les ennemis ?

- soit traiter cette matière de manière indépendante, sous la forme d'un récit qui s'apparente fort à une biographie :

*A principio enim coniurationis usque ad reditum nostrum uidetur mihi modicum quoddam corpus confici posse*¹⁸.

En effet, du début de la conjuration jusqu'à notre retour, il me semble qu'on peut réaliser un ouvrage de taille moyenne.

Dans le *De oratore*, Antoine exposait la conception cicéronienne de ce que doit être à l'avenir l'histoire : une activité du ressort privilégié de l'orateur par l'art duquel seront peints

[...] *hominumque ipsorum non solum res gestae, sed etiam, qui fama ac nomine excellant, de cuiusque uita atque natura*¹⁹.

[...] non seulement les actions des hommes eux-mêmes mais, si leur nom jouit d'une brillante réputation, le caractère et la vie de chacun.

Ces préceptes trouvent dans le *Brutus* une illustration évidente et très appuyée dans la double direction de l'autobiographie et de la biographie.

a *L'expérience de l'autobiographie*

Les mémoires d'un orateur

L'autobiographie, entendue comme récit de soi par soi, constitue le trait d'écriture qui a le plus marqué l'historien Tacite à la lecture du *Brutus* :

*Notus est uobis utique Ciceronis liber, qui Brutus inscribitur, in cuius extrema parte (nam prior commemorationem ueterum oratorum habet) sua initia, suos gradus, suae eloquentiae uelut quandam educationem refert*²⁰.

18 *Fam.* v, 12, 4.

19 *De orat.* II, 63.

20 Tacite, *dial.* 30, 3. Sur l'influence du *Brutus* sur le *Dialogue* taciteen, voir en particulier Levene 2004, p. 157–200.

Vous connaissez dans tous les cas l'ouvrage de Cicéron qui a pour titre *Brutus* : dans la dernière partie (car la première contient le souvenir des anciens orateurs), il raconte ses débuts, ses progrès, pour ainsi dire la formation de son éloquence.

Ces mémoires cicéroniens sur sa jeunesse²¹ et les étapes de son ascension oratoire sont remarquables par leur place dans l'architecture du *Brutus* (en position finale) et par leur ampleur (§ 304–322) qui excède de beaucoup l'embryon d'autobiographie sur lequel s'ouvre le *De oratore* :

Neque uero nobis cupientibus atque exoptantibus fructus otii datus est ad eas artis, quibus a pueris dediti fuimus, celebrandas inter nosque recolendas. Nam prima aetate incidimus in ipsam perturbationem disciplinae ueteris et consulatu deuenimus in medium rerum omnium certamen atque discrimen et hoc tempus omne post consulatum obiecimus eis fluctibus qui per nos a communi peste depulsi in nosmet ipsos redundarent²².

Et malgré l'ardeur de mon souhait, il ne m'a pas été donné de jouir de la tranquillité pour cultiver et reprendre entre nous les arts auxquels je me consacrai dès l'enfance. En effet dans ma jeunesse je me suis trouvé au milieu du bouleversement de l'ancienne constitution ; sous mon consulat je me suis mêlé à la lutte qui menaçait le salut de la république ; pendant tout le temps qui a suivi mon consulat, je me suis jeté contre les flots qui, détournés grâce à moi alors qu'ils menaçaient de tout détruire, devaient refluer sur moi-même.

En organisant la narration par périodes (la jeunesse au moment de la guerre sociale, l'entrée dans l'arène oratoire sous la dictature de Sylla, le voyage en Grèce, la carrière aux côtés d'Hortensius de 76 à 70 jusqu'à l'édilité, puis la période jusqu'au consulat, enfin les douze années qui suivirent le consulat), comme il a organisé celle de l'éloquence grecque et latine par *aetates*, l'Arpinate fait coïncider dans sa personne tout le mouvement précédent. Il construit sa *persona* comme *telos* du récit et place le *Brutus*, à dix ans d'écart, dans une complémentarité indissociable avec le *De oratore*.

Il est à noter que cette autobiographie suivie, si elle surprend par sa présence massive à la fin de l'œuvre, a été préparée bien en amont, dès la première phrase :

21 Voir l'analyse de Charrier 2003.

22 *De orat.* I, 2–3.

*Cum e Cilicia decedens Rhodum uenisset et eo mihi de Q. Hortensi morte esset adlatum, opinione omnium maiorem animo cepi dolorem*²³.

Alors que j'étais arrivé à Rhodes en venant de Cilicie et qu'on m'y avait apporté la nouvelle de la mort de Quintus Hortensius, j'éprouvai dans mon cœur une douleur plus grande qu'on ne l'a cru.

C'est là une entrée en matière unique dans le corpus des dialogues cicéroniens, qui nous fait voir un Cicéron en mouvement, surpris dans son voyage en 50 av. JC, et qui mentionne deux lieux précis : la Cilicie et Rhodes. Quand on sait le soin avec lequel l'orateur travaillait la mise en scène de ses dialogues, il convient d'analyser cette phrase liminaire comme un discours implicite de l'auteur sur l'œuvre qu'il inaugure. Rhodes, point de destination, est mentionnée à la fin du *Brutus* comme le terme du voyage d'étude que Cicéron entreprit en Grèce : au contact du rhéteur Molon, qui lui apprit à muscler son éloquence, le jeune orateur rentra à Rome totalement métamorphosé²⁴. Ainsi Rhodes apparaît à l'ouverture du *Brutus* comme le lieu emblématique d'une narration qui est construite comme une progression sous la forme d'un parcours de remémoration et de commémoration par lequel Cicéron remonte aux sources de son éloquence. L'image du voyage, signifiée par les deux verbes *decedens* et *uenisset*, est explicitée, dans ce qui est pour nous l'épilogue du *Brutus*, par la métaphore du voyage de la vie :

[...] *doleo me in uitam paulo serius tamquam in uiam ingressum, priusque confectum iter sit, in hanc reipublicae noctem incidisse*²⁵.

[...] je m'afflige d'être entré un peu trop tard dans la vie comme sur un chemin et d'être tombé, avant la fin du voyage, dans cette nuit qui s'est abattue sur la République.

23 *Brut.* 1.

24 *Brut.* 316: *Ita recepi me biennio post non modo exercitior sed prope mutatus. Nam et contentio nimia uocis resederat et quasi deferuerat oratio, lateribusque uires et corpori mediocris habitus accesserat* (« Ainsi au bout de deux ans je me retrouvai non seulement mieux entraîné mais presque métamorphosé. La tension excessive de ma voix s'était assouplie et mon éloquence avait pour ainsi dire cessé de bouillonner; mes poumons avaient gagné en puissance et mon corps en embonpoint raisonnable »).

25 *Brut.* 330.

Cicéron nous invite à lire cette métaphore comme la définition du parcours d'écriture et de lecture qu'il construit dans le *Brutus*. Immérgée dans le problème du temps, l'œuvre apparaît comme une histoire en mouvement et continue de l'éloquence. Elle nous conduit des sources grecques – notamment athéniennes (§ 26) – de cet art jusqu'à ses lumières romaines; elle nous raconte son développement depuis sa naissance²⁶ jusqu'à sa mort dans la Rome de César²⁷, matérialisée dans la mort d'Hortensius (§ 329–330) qui dramatise celles des autres orateurs dont Cicéron évoque le souvenir avec émotion; nous la découvrons enfin sous les traits d'une jeune vierge en butte aux attaques d'amants malintentionnés que Cicéron invite Brutus à combattre²⁸.

L'autobiographie finale reçoit en outre un éclairage particulier qui tient au fait que Cicéron la place en regard d'autres exemples d'autobiographies que connaissaient ses contemporains. Si l'on reprend la lettre à Lucceius, on peut y lire une réflexion de Cicéron sur les difficultés qu'il y a à écrire sur soi au point que ce type d'écriture centrée sur le 'je' de l'auteur peut en menacer la réception:

[...] *cogar fortasse facere quod non nulli saepe reprehendunt: scribam ipse de me, multorum tamen exemplo et clarorum uirorum. Sed, quod te non fugit, haec sunt in hoc genere uitia: et uerecundius ipsi de sese scribant necesse est si quid est laudandum et praetereant si quid reprehendendum est. Accedit etiam ut minor sit fides, minor auctoritas*²⁹.

[...] je serai peut-être obligé de faire ce que quelques-uns souvent blâment: j'écrirai moi-même sur moi, suivant d'ailleurs l'exemple de beaucoup d'hommes illustres. Mais, élément qui ne t'échappe pas, il y a dans ce genre d'écrit des défauts: d'une part il est nécessaire d'écrire sur soi-même avec plus de réserve quand un éloge doit être fait, d'autre part il faut glisser quand un blâme doit l'être. À cela s'ajoute que la crédibilité est moindre, l'autorité moindre.

26 *Brut.* 39: *in ea ipsa urbe in qua nata et alta sit eloquentia; 49: et Graeciae quidem oratorum partus atque fontes uides.*

27 *Brut.* 22: *eloquentia obmutuit.*

28 *Brut.* 330: *tueamurque ut adultam uirginem caste, et ab amatorum impetu quantum possumus prohibeamus* (« Protégeons son honneur comme celui d'une jeune vierge et défendons-la, autant que nous le pouvons, contre l'assaut de ses amants »).

29 *Fam.* v, 12, 8.

Or on trouve dans le *Brutus* un écho précis de cette réflexion dans le jeu de scène des § 232–233 : Cicéron, qui a commencé la narration de la carrière d'Hortensius et qui veut mentionner les orateurs intercalés entre ses débuts oratoires et l'époque de Brutus, est interpellé par Brutus qui lui demande d'abrégé ce détour pour revenir vite à lui-même et à Hortensius. Cicéron corrige son interlocuteur : il ne parlera pas de lui-même, laissant ce soin à d'autres, mais seulement d'Hortensius : « De moi c'est d'autres qui parleront, s'il y en a qui le veulent » (*de me alii dicent, si qui uolent*). Brutus revient à la charge : « je suis impatient d'entendre parler de toi » (*propereo audire de te*). On a ici sensiblement l'inverse de la situation qui a présidé à l'écriture de la lettre à Lucceius : Cicéron a fait dans un premier temps appel à d'autres auteurs pour qu'ils parlent de son consulat et devant les refus successifs, il a été contraint de le faire lui-même, choisissant alors la forme épique (*De consulatu suo* en 60 et *De temporibus suis* en 56)³⁰. Finalement, Brutus propose à Cicéron de parler de lui-même, mais dans des limites bien précises :

[...] *nec uero tam de uirtutibus dicendi tuis, [...] quam quod gradus tuos et quasi processus dicendi studeo cognoscere*³¹.

[...] ce n'est pas au reste tant tes qualités oratoires, [...] que les degrés par lesquels tu as passé et en quelque sorte la progression de ton éloquence que je suis curieux de connaître.

L'Arpinate reformule, en l'acceptant, le défi lancé par Brutus :

*Geretur, inquam, tibi mos, quoniam me non ingeni praedicatorum esse uis sed laboris mei*³².

Il sera fait, dis-je, selon ta suggestion du moment que ce n'est pas mon talent que tu veux que je vante mais mon travail.

On notera que Cicéron modifie légèrement le contrat proposé par Brutus : la formule 'modérée' *nec tam ... quam* est transformée en une formule *non ... sed* qui explicite un rapport d'opposition marquée. L'orateur entend en effet substituer à la notion plus subjective de l'*ingenium* l'observation plus objective

30 Voir Soubiran 1972.

31 *Brut.* 232.

32 *Brut.* 233.

d'un *labor*, remplacer l'éloge de qualités oratoires par l'exposé didactique de la formation oratoire. C'est donc l'autobiographie intellectuelle qui semble pouvoir résoudre le risque de l'auto-panégyrique. Le choix d'écriture opéré par Cicéron dans le *Brutus* est d'intégrer cette autobiographie dans un cadre, une histoire culturelle, conçu pour la transcender et jouer sur l'effet de distanciation produit par l'élargissement de la perspective.

Une telle *compositio* est aussi un moyen pour Cicéron de faire accéder sa personne d'orateur et une partie de sa vie à une forme d'éternité, à la différence du sort réservé à d'autres productions autobiographiques qu'il mentionne à titre de comparaison :

[...] *tres ad L. Fufidium libri scripti de uita ipsius acta sane utiles, quos nemo legit; at Cyri uitam et disciplinam legunt, praeclaram illam quidem, sed neque tam nostris rebus aptam nec tamen Scauri laudibus antepone-*
*dam*³³.

[...] (de Scaurus) on a trois livres adressés à L. Fufidius sur sa vie passée, livres vraiment utiles mais que personne ne lit; en revanche on lit la vie et l'éducation de Cyrus, biographie remarquable certes, mais moins appropriée à nos mœurs et qui ne doit pas être préférée au panégyrique de Scaurus.

Au § 132 est mentionné le *De consulatu suo et de rebus gestis* de Quintus Lutatius Catulus qui, lui aussi, n'est plus lu à l'époque de Cicéron. Ces deux ouvrages doivent certainement à leur caractère trop circonstancié – tournés qu'ils sont vers la défense et la promotion d'une carrière et de choix politiques – d'avoir eu une réception éphémère. Ayant médité ces exemples, Cicéron met en œuvre dans le *Brutus* ce qui s'apparente à une stratégie de dépassement des enjeux politiques et apologétiques habituellement attachés à l'autobiographie en milieu romain. Et il est probable qu'il ait pour cela suivi l'exemple de Caton l'Ancien, *homo nouus* comme lui, qui avait canonisé son éloquence et son *auctoritas* d'orateur en insérant des fragments de ses discours, notamment le *Pro Rhodiensibus*, dans ses *Origines* pour que l'ampleur du cadre historique qui leur servait d'écrin les fit accéder à une immortalité. Or nous trouvons le même procédé dans le *Brutus* (§ 277–278) : Cicéron cite un extrait du discours qu'il

33 *Brut.* 112. M. Aemilius Scaurus (*cos.* 115) y faisait le récit de sa jeunesse et racontait sa vie jusqu'à la guerre sociale. Voir sur cet auteur et sur Catulus l'édition de Chassignet 2004 et Chassignet 2003.

prononça en 66, le *Pro Quinto Gallio*, fragment que l'on retrouve sous la plume de Valère-Maxime dans son recueil de *Faits et dits mémorables* (VIII, 10, 3).

Une chronologie établie *a persona sua*

L'écriture autobiographique, qui structure (au début et à la fin) le *Brutus*, est également présente sous forme fragmentaire mais continue tout au long du texte, pour constituer un élément de cohérence à ce qui risquerait, autrement, d'apparaître comme un simple catalogue d'orateurs. Ainsi, à plusieurs reprises, Cicéron utilise certaines dates de sa vie comme points de référence, autant d'éléments de datation dans une chronologie développée de l'éloquence :

*At hic Cethegus consul cum P. Tuditano fuit bello Punico secundo quaestorque his consulibus M. Cato, modo plane annis CXL ante me consulem*³⁴.

Cethegus a été consul avec Publius Tuditanus pendant la seconde guerre punique et Marcus Cato a été questeur sous leur consulat. Cela ne remonte pas plus qu'à cent quarante ans exactement avant mon consulat.

Deux systèmes de datation sont ici juxtaposés : la datation dans la tradition de l'annalistique (*his consulibus*) et la datation biographique par rapport à l'événement de son consulat que Cicéron n'était pas loin de considérer comme une nouvelle fondation de Rome. Ailleurs, pour dater le discours de Crassus en faveur de la loi Servilia en 106 av. J.C., Cicéron substitue à une datation *ab urbe condita* une datation *a se ipso nato : eis enim consulibus eam legem suasit quibus nati sumus*³⁵.

Le modèle généalogique

À une appréhension autobiographique de l'histoire participe aussi l'utilisation que fait Cicéron de la généalogie dans le *Brutus*, sans doute influencé par les travaux d'Atticus. En effet, ce dernier s'était fait une spécialité de cette grille aristocratique de lecture du passé et il fut sollicité par Brutus lui-même pour écrire la généalogie des Iunii :

34 *Brut.* 60, avec référence à l'année 204 av. J.C. Le même procédé est employé au § 61 en référence à l'année 149, date de la mort de Caton l'Ancien : *Eum nos ut perueterem habemus, qui L. Marcio M' Manilio consulibus mortuus est, annis LXXXVI ipsis ante me consulem.*

35 *Brut.* 161.

[...] *sic familiarum originem subtexit ut ex eo clarorum uirorum propages possimus cognoscere. Fecit hoc idem separatim in aliis libris, ut M. Bruti rogatu Iuniam familiam a stirpe ad hanc aetatem ordine enumeauerit, notans quis a quoque ortus, quos honores quibusque temporibus cepisset; pari modo Marcelli Claudii de Marcellorum, Scipionis Corneli et Fabii Maximi de Fabiorum et Aemiliorum. Quibus libris nihil potest esse dulcius iis qui aliquam cupiditatem habent notitiae clarorum uirorum*³⁶.

[...] il dressa l'arbre généalogique si bien que de tous les grands hommes nous pouvons connaître les branches. Il traita encore ce sujet à part, dans d'autres ouvrages, puisqu'à la demande de M. Brutus, il dressa le catalogue ordonné de la famille des Iunii depuis la souche jusqu'à notre époque, spécifiant pour chacun le père, les honneurs gérés et les dates. Il fit de même à la demande de Marcellus Claudius pour les Marcelli, à celle de Scipion Cornélius et de Fabius Maximus pour les Fabii et les Aemilii. Ainsi ne peut-il y avoir rien de plus agréable que ces livres pour ceux qui ont quelque désir de renseignement précis sur les grands hommes.

Or, dans notre ouvrage dédié à Brutus, Cicéron dessine tout un arbre généalogique autour de ce *nobilis* et il est tentant de supposer qu'il a pour ce faire utilisé la documentation fournie par Atticus. Ainsi, il mentionne une dizaine de noms qu'il rattache à Brutus, depuis le fondateur Lucius Brutus (§ 53: *L. Bruto illi nobilitatis uestrae principi*) jusqu'à Appius Claudius (§ 267: « ton beau-père »)³⁷. Face à ce privilège de la *nobilitas* qui permet à ses membres de s'inscrire dès leur naissance dans l'histoire, Cicéron lance un moment par plaisanterie qu'il pourrait s'inventer d'illustres ancêtres: il s'y essaie dans un passage où il dénonce les fausses généalogies qui permettent à des plébéiens de s'intégrer dans une famille aristocratique portant le même nom (§ 62):

36 Nep., *Att.* 18, 2-4.

37 Decimus Brutus (§ 107: *Vester etiam D. Brutus, M. filius, ut ex familiari eius L. Accio poetam sum audire solitus*); Marcus Iunius Pennus (§ 109: *Tuus etiam gentilis, Brute, M. Pennus facete agitauit in tribunatu C. Gracchum*); Caton le Jeune (§ 119: *tuus auunculus*); Marcus Brutus (§ 130: *dedecus generi uestro, qui, cum tanto nomine esset, patremque optimum uirum habuisset et iuris peritissimum, accusationem factitauerit, ut Athenis Lycurgus*); Marcus Drusus (§ 222: *tuum magnum auunculum*); Brutus (§ 222: *patrem tuum*); Decimus Iulianus (§ 240: *utricus tuus*). Sur ces personnalités, on se reportera au commentaire de Douglas 1966a et, *infra*, à l'article de P.M. Martin.

[...] *ut si ego me a M. Tullio esse dicerem, qui patricius cum Servio Sulpicio consul anno decimo post exactos reges fuit.*

[...] comme si moi je me disais issu de Manius Tullius, qui était patricien et qui fut consul avec Servius Sulpicius dix ans après l'expulsion des rois.

La plaisanterie masque le sérieux et l'ambition du propos, car c'est toute la construction du *Brutus* qui est pensée en référence à la généalogie, comme une transposition de ce modèle aristocratique de la mémoire. Cicéron inscrit sa personne d'orateur et d'homme politique dans une vaste généalogie intellectuelle constituée par toutes les générations d'orateurs qui l'ont précédé, depuis le *primus* identifié dans la personne du consul Marcus Cornelius Cethegus. Et cette généalogie est orientée vers le futur par l'intermédiaire de Brutus qui, dans l'épilogue, incarne cette branche appelée à perpétuer toute une tradition oratoire que Cicéron s'est employé à continuer. Comme l'a noté John Dugan³⁸, le *Brutus* constitue, par cette vision d'une histoire qui est transmission de modèles, une réponse directe de Cicéron au *De uirtute* que lui avait adressé Brutus. À la *uirtus* individualiste des écoles philosophiques, l'Arpinate oppose la forme aristocratique traditionnelle de la *uirtus* qui consiste dans l'imitation des ancêtres et qu'il interprète comme l'entretien d'une éloquence reçue au titre d'héritage familial.

b *L'approche biographique*

L'autre direction dans laquelle le *Brutus* approfondit les réflexions de la lettre à Lucceius et du *De oratore* est une écriture du passé qui se concentre sur de grands personnages. L'ouvrage constitue un projet inédit à Rome de collection de notices sur des orateurs, notices qui mettent souvent en relation performance oratoire et personnalité de l'orateur.

Des «vies» parallèles

Cicéron construit plusieurs fois des parallèles entre deux individualités. Cela est très net dans la fin de son exposé sur l'éloquence grecque où il situe la figure de Thémistocle dans une chronologie élargie et réévaluée par rapport à la chronologie romaine. La période où vécut Thémistocle coïncide avec celle du début de la République :

38 Dugan 2005, p. 233 sq.

*Nam bellum Volscorum illud grauissimum, cui Coriolanus exsul interfuit, eodem fere tempore quo Persarum bellum fuit, similisque fortuna clarorum uirorum; siquidem uterque, cum ciuis egregius fuisset, populi ingrati pulsus iniuria se ad hostes contulit conatumque iracundiae suae morte sedauit*³⁹.

La terrible guerre des Volsques, à laquelle prit part Coriolan exilé, eut lieu presque en même temps que celle des Perses, et pareille fut la destinée des deux illustres personnages (sc. Thémistocle et Coriolan) ; tous deux, alors qu'ils avaient été des citoyens très en vue, furent bannis par l'injustice d'un peuple ingrat, passèrent à l'ennemi, et mirent fin, par leur suicide, à l'entreprise où leur colère les avait poussés.

La formule *similisque fortuna clarorum uirorum* ne manque pas de nous rappeler la lettre à Lucceius et, ce faisant, confirme l'importance que notre lecture attache à cette lettre : Cicéron y exposait l'intérêt et le plaisir que prendraient les lecteurs à lire le récit des vicissitudes de la fortune le concernant⁴⁰. Dans le passage ci-dessus du *Brutus*, le portrait comparé de deux destinées qui ont successivement connu les honneurs, la chute et la mort ouvre dans le texte un espace de confrontation et de polémique avec Atticus sur la manière d'écrire l'histoire : face à Atticus, figure d'historien scrupuleux, partisan d'une historiographie dans la lignée de l'annalistique, qui organise la maîtrise du passé sur la base d'une chronologie rigoureuse, qui est donc du côté d'une historiographie documentaire et informative, Cicéron prône une relation du passé qui se recommande d'abord par ses vertus d'exemplarité, tels que peuvent les illustrer les destins individuels⁴¹.

39 *Brut.* 41–42.

40 *Fam.* v, 12, 4: *Nihil est enim aptius ad delectationem lectoris quam temporum uarietates fortunaequae uicissitudines* (« Rien en effet n'est plus propre au plaisir du lecteur que la diversité des circonstances et les vicissitudes de la fortune »).

41 Puccioni 1961, p. 240, propose de lire le *Brutus* comme une série de biographies et de vies parallèles. De fait, la fin du *Brutus* est remarquablement occupée par les trois « portraits » successifs de Calvus (§ 283–285), Hortensius (§ 301–328), Cicéron (§ 317–329) que le lecteur est invité à comparer, tandis que précédemment avaient été mis en regard Tiberius Gracchus et Caius Carbo (§ 103–106), Crassus et Antoine (§ 139–164), César et Marcellus (§ 248–253). Il apparaît même que l'exposé consacré à Crassus, qui envisage la carrière de ce modèle depuis la première affaire jusqu'à la censure à l'âge de 48 ans (§ 159–162), est construit pour que s'y adosse l'autobiographie finale que Cicéron consacre à sa propre carrière d'orateur. Cette méthode comparatiste qui structure l'histoire de l'éloquence à Rome est annoncée dès le prologue où Cicéron compare sa situation et celle de l'État, en 48

3 Le *Brutus* et la signature d'un historien

Il est un dernier aspect du *Brutus* qui mérite d'être souligné : écrire sur les orateurs constitue bien une manière originale et indirecte d'écrire l'histoire de Rome car les orateurs sont, sous la République, des acteurs majeurs de la vie politique, dont Cicéron montre qu'ils ont pour certains agi sur le destin de la cité. Il est aisé de voir combien l'Arpinate associe dans le *Brutus* leur parole aux grands événements de la *respublica* dont il raconte en filigrane certaines heures glorieuses ou plus sombres, depuis l'époque royale (§ 39–40) jusqu'à la guerre civile. Il reconstitue la succession des périodes et des événements : royauté, instauration de la République, guerres puniques, conquête de la Grèce, luttes gracchiennes, conflits sociaux et italiens de Marius à Sylla, guerre civile. Par rapport à la dernière œuvre publiée avant le *Brutus*, le *De republica* où Cicéron s'était essayé dans le livre II à écrire une partie de l'histoire de Rome dans la grande tradition annalistique, *ab urbe condita*, la perspective temporelle est ici élargie. Mais, en conséquence, la matière événementielle traitée est affinée, comme passée au tamis pour que la concentration de l'écriture étire la trame narrative jusqu'à laisser parler la puissance suggestive des événements, sans qu'il soit besoin d'en développer la narration. Cicéron n'en fait pas moins œuvre d'historien de Rome, comme le confirment les indices discursifs qu'il a disséminés pour orienter la réception de son ouvrage et insérer le *Brutus* dans le paysage de l'historiographie latine.

- Le fait que, comparé au *De oratore* et à l'*Orator*, le *Brutus* ne comporte pas de dédicace explicite à l'en-tête⁴², pourrait peut-être s'expliquer par l'habitude qui prévaut dans les ouvrages d'histoire, où les auteurs n'individualisent pas leur narration en l'orientant vers un destinataire.
- La construction de l'exposé qui s'ouvre, pour la partie consacrée à l'éloquence romaine, par une référence à la traditionnelle archéologie : avant l'Histoire, c'est-à-dire avant Cethegus (§ 57), Cicéron laisse entendre qu'on est en quelque sorte dans le domaine de la *fabula* pour laquelle il n'y a pas de documents écrits⁴³. Les lacunes des sources, les défauts de la documenta-

av. JC, à celle de Marcellus à Cannes (§ 12). Ainsi, le *Brutus* apparaît proche dans sa conception du *De uiris illustribus* de Cornélius Népos. Sur la place de Népos dans l'historiographie latine et par rapport à la biographie, on se reportera à Ledentu 2013.

42 Cette spécificité par rapport à d'autres dialogues adressés à Brutus a été notée par Cavarzere 1998, p. 149 mais sans que l'auteur en fournisse d'explication.

43 *Brut.* 52 : [...] *ueniamus ad nostros, de quibus difficile est plus intellegere, quam quantum ex monumentis suspicari licet* (« [...] venons-en à nos orateurs, pour lesquels il est difficile de

tion induisent alors pour l'historien le recours à une méthode particulière, la conjecture : *tantummodo coniectura ducor ad suspicandum*⁴⁴.

- La référence aux règles de l'*historia* – respect de la *ueritas* et de l'impartialité – telles qu'elles sont énoncées dans le *De oratore*⁴⁵ affleure à plusieurs reprises dans le *Brutus*. Quand Cicéron critique les éloges funèbres, il convoque le critère de la vérité. Ailleurs il se défend devant Atticus de céder à l'*ambitio* puisque les orateurs dont il parle sont morts⁴⁶, ou prend soin de souligner tout le crédit que l'on peut accorder au témoignage du poète Ennius⁴⁷ sur Cethegus étant donné qu'il a écrit après la mort de l'orateur.
- Enfin Cicéron utilise l'autorité d'Atticus en matière d'histoire pour insérer celui-ci dans son texte comme une figure de lecteur : le commentaire mis dans la bouche d'Atticus labellise le *Brutus* comme relevant de l'*historia*, au sens où c'est un récit qui met en lumière des hommes et leurs *res gestae* sous la forme particulière des discours qu'ils ont prononcés⁴⁸.

Au terme de cette analyse qui n'a envisagé que certains aspects de l'œuvre, il nous apparaît que le *Brutus* est à la fois métahistorique, en tant que réflexion sur l'écriture de l'histoire, et historique, en tant que production issue de cette réflexion. Il a été conçu par Cicéron comme une synthèse et un point d'aboutissement de toute la réflexion qu'il a entreprise depuis les années 50 sur le genre historique⁴⁹. Il a signé là son ouvrage le plus historique pour réinvestir

savoir davantage que ce que laissent soupçonner les témoignages de l'histoire»). Cf. aussi § 55 : *possumus Appium Claudium suspicari disertum* ; § 56 : *Licet aliquid etiam de M. Popili ingenio suspicari*.

44 *Brut.* 56.

45 *De orat.* II, 62 : *Quis nescit primam esse historiae legem ne quid falsi dicere audeat ? deinde ne quid ueri non audeat ? ne quae suspicio gratiae sit in scribendo ? ne quid simultatis ?* (« Qui ne sait que la première loi de l'histoire est de ne rien oser dire de faux ? Ensuite d'oser dire tout ce qui est vrai ? D'éviter tout soupçon de faveur en écrivant ? D'éviter tout soupçon de haine ? »).

46 *Brut.* 244 : *Non puto, inquam, existimare te ambitione me labi, quippe de mortuis ; sed ordinem sequens in memoriam notam et aequalem necessario incurro* (« Je ne pense pas, dis-je, que tu considères que je me laisse entraîner par la complaisance, puisque je parle d'orateurs morts ; mais comme je suis l'ordre chronologique je rencontre inévitablement des souvenirs connus et contemporains »).

47 *Brut.* 57 : *nulla suspicio est amicitiae causa esse mentitum*.

48 *Brut.* 292 : *in historia, qua tu usus es in omni sermone, cum qualis quisque orator fuisset exponeres [...]* (« dans un exposé historique comme celui que tu viens de conduire dans tout notre entretien, te proposant de montrer le caractère de chaque orateur [...] »).

49 Voir Rambaud 1953, p. 100 : « toutes les tendances historiques de Cicéron se retrouvent dans

la scène littéraire et politique après des années de silence⁵⁰, conjuguant dans cette œuvre plusieurs types de narration du passé : l'annalistique, la biographie, l'autobiographie, la *laudatio*, la généalogie. Œuvre originale qui se nourrit de toute l'expérience romaine du rapport à la tradition et à la *memoria*⁵¹, notions auxquelles le contexte de crise des dernières années de la république donne un caractère d'urgence, le *Brutus* explore toutes les potentialités de la définition que donnait Cicéron de l'*historia* comme *opus oratorium*⁵².

le *Brutus*» et Rawson 1991, p. 73, définissant le *Brutus* comme «Cicero's most sustained, sensitive and successful historical achievement».

50 Quand paraît le *Brutus* en avril 46, Cicéron n'a plus prononcé de discours depuis 52 et son dernier ouvrage publié a été le *De republica* en 51 (§ 18 : *longo interuallo modo primum animaduerti paulo te hilariorum*). Voir Marinone 2004².

51 L'histoire de l'éloquence que Cicéron écrit est présentée comme le produit de la propre *memoria* de l'orateur. Celui-ci impose, dans le contexte liberticide de la dictature césarienne, son statut de véritable dépôt de mémoire au sens où il porte en lui une partie de l'histoire de Rome, l'histoire de ceux qui par leur éloquence ont contribué à façonner au cours des générations la *res publica*. Voir sur cette question l'article essentiel de Gowing 2000, p. 39–64.

52 *Leg.* I, 5.

DEUXIÈME PARTIE

Archétypes grecs et éloquence romaine



Archétypes oratoires et matrices culturelles : le cas de Ménélas (Cic., *Brut.* 50)*

Maria Silvana Celentano

Dans une section appartenant au début du *Brutus*, où sont retracés la naissance et le développement de l'éloquence dans le monde grec, Cicéron mentionne Ménélas comme archétype héroïque d'une éloquence efficace dans une certaine mesure, mais plutôt éloignée des canons qu'il préfère :

*Menelaum [...] dulcem [...] tradit Homerus sed pauca dicentem*¹.

De Ménélas, Homère dit qu'il parlait avec agrément mais brièvement.

Ménélas, selon la description qu'en donne Homère, parvient à être persuasif et agréable à écouter, mais néglige, par l'usage de la brièveté, le développement argumentatif et oratoire de son discours – de l'avis de Cicéron du moins.

Déjà auparavant, en soulignant la manière dont les Grecs ont fait preuve d'un intérêt constant pour la pratique de la communication dès l'aube de leur civilisation, Cicéron avait fait référence à deux autres héros, Ulysse et Nestor, qu'Homère avait loués de façon remarquable l'un pour la vigueur et l'autre, pour la douceur de son éloquence :

*Neque enim iam Troicis temporibus tantum laudis in dicendo Vlxi tribuisset Homerus et Nestori, quorum alterum uim habere uoluit, alterum suauitatem, nisi iam tum esset honos eloquentiae; neque ipse poeta hic tam [idem] ornatus in dicendo ac plane orator fuisset*².

* Texte traduit de l'italien par S. Aubert-Baillet. J'ai développé des réflexions analogues sur le fond, en les adaptant à des contextes différents, dans Celentano 2008 et Celentano 2012.

1 *Brut.* 50; trad. J. Martha modifiée. Cf. Hom., *Il.* III, 213–215: ἦτοι μὲν Μενέλαος ἐπιτροχάδην ἀγόρευε, / παύρα μὲν ἀλλὰ μάλα λιγέως, ἐπεὶ οὐ πολὺμυθος / οὐδ' ἀφαμαρτοεπής. Notons par ailleurs que dans le contexte de l'*Iliade*, le discours d'assemblée de Ménélas est comparé à celui d'Ulysse (Hom., *Il.* III, 216–224), incontestablement plus complexe et structuré, sur lequel nous reviendrons plus loin.

2 *Brut.* 40; trad. J. Martha modifiée. En ce qui concerne la *uis* performative d'Ulysse, voir

En effet, dès l'époque de la guerre de Troie, Homère n'aurait pas attribué un si grand talent de parole à Ulysse et à Nestor (auxquels il a donné, à l'un la force, à l'autre la douceur), si déjà à ce moment l'éloquence n'avait pas été à l'honneur ; et ce poète même, dans son style, ne se serait pas montré si brillant et si complètement orateur.

Homère, Ménélas, Nestor et Ulysse sont donc évoqués séparément soit pour illustrer une sorte de prédisposition oratoire « génétique » enracinée chez les Grecs – en l'occurrence à travers l'exemple de l'habileté des trois héros pendant la guerre de Troie –, soit pour souligner la façon dont le poète en personne partageait cette capacité raffinée, au point d'être lui-même orateur. En somme, nous nous trouvons confrontés à une éloquence pratique (celle des trois héros) ainsi qu'à une éloquence qui décrit la précédente et transforme les vers en une rhétorique poétique (celle d'Homère).

Les deux citations homériques figurent à quelques paragraphes de distance l'une de l'autre bien que, comme on l'a déjà dit, l'épisode de l'*Iliade* soit le même, au moins pour Ulysse et Ménélas. En réalité, les textes d'Homère revêtent des fonctions différentes dans les deux paragraphes du *Brutus* : dans le premier cas (§ 40), l'habileté oratoire de Nestor et d'Ulysse, et celle, poético-oratoire, d'Homère servent à prouver la prédisposition naturelle des Grecs à l'éloquence ainsi que l'illustration de celle-ci dans le récit poétique. Dans l'autre cas (§ 50), la brièveté concise de Ménélas, quoiqu'admirable, est considérée comme un modèle de communication efficace à l'échelle restreinte de certaines parties d'un discours, et est utilisée pour démontrer le faible intérêt des Spartiates, ainsi que d'autres peuples grecs, pour la pratique de l'éloquence, qui à l'inverse a été cultivée au plus haut niveau par Athènes.

À présent, pour comprendre si Cicéron restitue pleinement le Ménélas orateur décrit par Homère ou s'en éloigne, il me semble opportun de rappeler les grandes lignes qui inspirent la structure du *Brutus* pour examiner ensuite de près les passages de l'*Iliade* qui nous intéressent.

Comme on le sait, le *Brutus* est une œuvre ambiguë dans laquelle Cicéron, avec l'objectif affiché de discuter aimablement d'orateurs et d'éloquence avec Atticus et Brutus, dans le cadre confortable de sa maison de Rome, et de se procurer en somme à lui-même ainsi qu'à ses deux doctes amis une satisfaction intellectuelle exempte d'autres enjeux, loin de la vie publique, vise en réalité

surtout le passage de l'*Iliade* cité à la note précédente. Pour la *suavitas* de Nestor, on renvoie naturellement au *locus classicus* de *Il.* 1, 247–249: τοῖσι δὲ Νέστωρ / ἠδυεπὴς ἀνόρουσε λιγυρὸς Πυλίων ἀγορητῆς, / τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδῆ.

à se proposer à nouveau comme point d'arrivée du processus d'évolution long et structuré qui a marqué l'éloquence grecque et romaine et à stigmatiser les passésistes de son époque qui se retournent vers des modèles oratoires anciens pour y trouver des exemples valables à imiter. Ce choix de se réfugier dans le passé est entièrement dénué de fondement tant sur le plan historique que sur le plan technique de la communication, il est surtout l'un des symptômes de la mise à l'écart dont est victime l'éloquence publique contemporaine. Ce n'est pas un hasard si les chercheurs parlent du *Brutus* comme d'une sorte de *laudatio funebris* de l'éloquence, quoique masquée, avec un éloge rituel du passé et une exhortation, adressée aux générations futures (incarnées par Brutus), à s'efforcer de se montrer à la hauteur de ce passé ou de s'élever au-dessus de lui³. Il est inutile de rappeler que dans la perspective cicéronienne, l'orateur excellent représente pour l'État un bien plus précieux qu'un grand nombre de généraux médiocres, qui sont toutefois en mesure de conquérir des villes et sont donc utiles audit État⁴.

C'est donc de l'histoire, ou plutôt de l'histoire de l'éloquence, qu'il faut tirer des leçons pour le présent. Et l'histoire de l'éloquence grecque et latine montre clairement que l'art de la parole a parcouru un très long chemin au fil duquel les orateurs, de génération en génération, ont contribué à le perfectionner progressivement par leur talent, leur culture, leurs continuelles innovations techniques, leur imitation inlassable de ceux qui, parmi eux, avaient été choisis comme des modèles d'excellence, et leur émulation à leur égard.

Ce qui se détache avec relief, c'est la capacité de Cicéron à offrir un portrait animé et vraisemblable des orateurs qu'il examine ainsi qu'à effectuer de la façon la plus complète l'analyse critique des techniques rhétoriques mises en œuvre par ces orateurs eux-mêmes. Grâce à des procédés narratifs habiles, il parvient à raconter une histoire de l'éloquence romaine qui est avant tout la sienne, avec une très grande culture et une stratégie tout à fait savante, une vivacité parfaitement naturelle, en mêlant simulation et dissimulation, piquante ironie et éloge de soi (certes fort bien dissimulé), non sans faire s'interpénétrer parfois les plans littéraire et métalittéraire.

3 Pour une mise en contexte du *Brutus* et pour l'analyse attentive et détaillée de certains aspects particulièrement significatifs du traité, je renvoie à Douglas 1966a et à Narducci 1997²a. Plus généralement, sur les événements d'ordre biographique et politique de la vie de Cicéron et sur le développement de ses théories rhétoriques, cf. Narducci 2009³a et Narducci 2009b. Voir aussi Dugan 2005, surtout p. 172–250.

4 *Brut.* 256: *Verum quidem si audire uolumus [...] multo magnus orator praestat minutis imperatoribus.*

C'est surtout dans un moment si délicat pour les institutions républicaines de Rome, où la pratique oratoire et la figure de l'orateur risquent de n'être que le terrain de perpétuels défis, tous d'ordre technique et rhétorique, qu'est fondamental l'ancrage dans l'Histoire, dans les témoignages historico-littéraires, grecs et romains, d'un passé très lointain, tout comme dans la mémoire partagée d'un passé plus récent. Et Cicéron, en vertu de son éminence personnelle, politique et professionnelle, peut mieux que quiconque représenter le sommet de perfection atteint par un orateur au regard du passé, ainsi que le point d'articulation des développements ultérieurs que les générations futures sauront apporter à la figure de l'orateur.

Son intention n'est pas d'offrir une histoire de l'éloquence neutre, pour ainsi dire, et encore moins de reparcourir cette histoire d'un point de vue purement rhétorique. Son intention est politique, au sens le plus large du terme, et vise à souligner le caractère central de la figure de l'orateur dans la vie de l'État. L'orateur qu'il conçoit est fort semblable à lui-même : c'est un homme chargé de responsabilités publiques, qu'il exerce avec compétence et rigueur, comme l'attestent efficacement ses discours officiels d'où ressortent aussi les multiples connaissances qu'il a acquises et la perfection technique qu'il a atteinte.

Cicéron souligne en outre le rapport indissoluble qui doit exister entre les circonstances et le type de discours prononcé. L'orateur qu'il préfigure devra se montrer souple et habile, en adoptant des procédés rhétoriques distincts selon les fonctions qu'il exerce au fur et à mesure et les objectifs qu'il se propose : informer, émouvoir, susciter le plaisir esthétique à l'écoute. Les qualités éminentes ou les limites de certains orateurs du passé le plus reculé comme de l'actualité récente sont précisément rappelées pour façonner l'orateur le plus persuasif, qui doit être apprécié du grand public indifférencié comme de l'amateur d'éloquence le plus raffiné et le plus exigeant.

Il apparaît clairement, dès le début du *Brutus*, que l'un des fondements de ces réflexions réside dans la perspective historique qui doit servir de cadre soit à la réalité de l'éloquence romaine, soit au statut de l'orateur. Il est en effet superflu de relever la manière dont Cicéron amplifie sa reconnaissance à l'égard d'Atticus pour lui avoir fait parvenir en cadeau, quand il était encore en exil, le *Liber Annalis*, un précis historique et chronologique qui ne se réduit pas aux seuls événements de l'histoire romaine et a été composé spécialement pour lui, et qui s'est révélé une source de plaisir et même de salut⁵ – une œuvre dans laquelle Atticus, de l'avis de Brutus, est parvenu à embrasser de

5 *Brut.* 13 : *An mihi potuit [...] esse aut gratior ulla salutatio aut ad hoc tempus aptior quam illius libri, quo me hic (sc. Atticus) adfatus quasi iacentem excitavit ?*

façon concise toute l'histoire⁶. Et il est en outre superflu de relever la façon dont il se montre impatient de répondre à un tel cadeau, se déclarant même, à la joie de ses interlocuteurs admiratifs, aussitôt disponible pour reprendre un discours sur l'éloquence entamé avec Atticus peu de temps auparavant⁷. Il met aussi en relief avec force la difficulté du sujet qu'il s'apprête à traiter dans son nouveau discours sur l'éloquence, en indiquant en préambule que l'art de la parole, indépendamment des moyens par lesquels on peut l'acquérir, est le plus difficile des arts : en témoigne la Grèce, qui excelle dans l'éloquence mais qui, bien avant que celle-ci ne se soit développée, a vu tous les autres arts atteindre à la perfection⁸.

Par ailleurs, si les données chronologiques les plus significatives du *Liber Annalis* signalent objectivement, dans la perspective de l'évolution que retrace Cicéron, les étapes marquantes du progrès de l'éloquence en Grèce et à Rome, elles offrent aussi à leur propos d'utiles jugements de comparaison. C'est de là que naît, chez Cicéron, la détermination confiante et optimiste à atteindre l'objectif que nous évoquions auparavant, en se fiant aux renseignements historiques incontestables fournis par Atticus, auxquels correspondent parallèlement des évidences culturelles et littéraires riches de sens. Il reparcourt ainsi l'histoire de la civilisation grecque et romaine en suivant l'axe de la communication et de l'éloquence, depuis le passé le plus reculé jusqu'à l'époque la plus proche de lui, en esquissant le développement et en exprimant des jugements critiques riches et argumentés. En réalité, l'attention et la place consacrées au domaine grec sont plus réduites que dans le cas du domaine romain, mais cela est compréhensible. Plus qu'une revue raisonnée de l'éloquence grecque, il s'agit d'un panorama rapide, par étapes marquantes, centré surtout sur Athènes, patrie par excellence de l'éloquence hellénique (*Brut.* 26–52).

Mais comme on l'a dit auparavant, le *Brutus* est une œuvre qui veut démontrer une hypothèse préétablie et il est donc naturel que les témoignages « historiques » présentés soient interprétés et utilisés dans la perspective souhaitée par Cicéron. Comme je le disais au début, les références aux héros homériques

6 *Brut.* 14: *omnem rerum memoriam breuiter et [...] perdiligenter complexus est.*

7 *Brut.* 20–21: *Nunc uero [...] expone nobis quod [...] nuper in Tusculano inchoauisti de oratoribus: quando esse coepissent, qui etiam et quales fuissent [...]. Ego uero [...] si potuero, faciam uobis satis.*

8 *Brut.* 25–26: *Hoc uero sine ulla dubitatione confirmauerim [...] (sc. eloquentiam) rem unam esse omnium difficillumam. [...] Testis est Graecia, quae cum eloquentiae studio sit incensa iamdiuque excellat in ea praestetque ceteris, tamen omnis artes uetustiores habet et multo ante non inuentas solum, sed etiam perfectas, quam haec est a Graecis elaborata dicendi uis atque copia.*

ne font pas exception. Examinons de près les passages de l'*Illiade* auxquels nous avons fait référence au début de cette étude.

Dans la célèbre teichoscopia du troisième livre, où Hélène, à la demande de Priam, identifie du haut des murailles de Troie les héros grecs dans le camp et les lui décrit, ainsi qu'aux vieillards, la mention d'Ulysse évoque un souvenir chez Anténor (v. 205–224) :

- 205 ἤδη γὰρ καὶ δεῦρό ποτ' ἤλυθε δῖος Ὀδυσσεύς
σεῦ ἔνεκ' ἀγγελίης σὺν ἀρηϊφίλῳ Μενελάῳ·
τοὺς δ' ἐγὼ ἐξείνισσα καὶ ἐν μεγάροισι φίλησα,
ἀμφοτέρων δὲ φυὴν ἐδάην καὶ μῆδεα πυκνά.
Ἄλλ' ὅτε δὴ Τρώεσσιν ἐν ἀγρομένοισιν ἔμιχθες
210 στάντων μὲν Μενέλαος ὑπείρεχεν εὐρέας ὤμους,
ἄμφω δ' ἐζομένῳ γεραρώτερος ἦεν Ὀδυσσεύς·
ἀλλ' ὅτε δὴ μύθους καὶ μῆδεα πᾶσιν ὕφαινον
ἦτοι μὲν Μενέλαος ἐπιτροχάδην ἀγόρευε,
παῦρα μὲν ἀλλὰ μάλα λιγέως, ἐπεὶ οὐ πολύμυθος
215 οὐδ' ἀφαρμαρτοεπής· ἦ καὶ γένει ὕστερος ἦεν.
Ἄλλ' ὅτε δὴ πολύμητις ἀναΐξειεν Ὀδυσσεύς
στάσκειν, ὑπαὶ δὲ ἴδεσκε κατὰ χθονὸς ὄμματα πῆξας,
σκήπτρον δ' οὔτ' ὀπίσω οὔτε προπρηνὲς ἐνώμα,
ἀλλ' ἀστεμφὲς ἔχεσκειν ἀΐδρεϊ φωτὶ ἑοικώς·
220 φαίης κε ζάκατόν τέ τιν' ἔμμεναι ἄφρονά τ' αὐτῶς.
Ἄλλ' ὅτε δὴ ὅπα τε μεγάλην ἐκ στήθεος εἶη
καὶ ἔπεα νιφάδεσσιν ἑοικότα χειμερήσιν,
οὐκ ἂν ἔπειτ' Ὀδυσσῆϊ γ' ἐρίσσειε βροτὸς ἄλλος·
οὐ τότε γ' ὦδ' Ὀδυσσῆος ἀγασσάμεθ' εἶδος ἰδόντες⁹.

Un jour déjà il est venu ici, le divin Ulysse. Il portait un message qui te concernait ; et Ménélas chéri d'Arès l'accompagnait. C'est moi qui le hébergeai et qui leur fis accueil en ma maison. Je pus juger de leur stature comme de leurs subtils pensers. Bientôt ils pénétraient dans l'assemblée troyenne. Tant qu'ils étaient debout, Ménélas dépassait l'autre de toutes ses larges épaules ; quand ils s'asseyaient en revanche, Ulysse était plus imposant. Mais, l'heure venue d'ourdir pour le public les idées et les mots, Ménélas sans doute parlait aisément ; peu de paroles, mais sonnait bien ; il n'était ni prolix certain, ni maladroit – il était moins âgé aussi. Mais quand l'industriel Ulysse, à son tour, se dressait, il restait là, debout, sans

9 Trad. P. Mazon.

lever les yeux, qu'il gardait fixés à terre; il n'agitait le sceptre en avant ni en arrière, il le tenait immobile et semblait lui-même ne savoir que dire. Tu aurais cru voir un homme qui boude ou, tout bonnement, a perdu l'esprit. Mais à peine avait-il laissé sa grande voix sortir de sa poitrine, avec des mots tombant pareils aux flocons de neige en hiver, aucun mortel alors ne pouvait plus lutter avec Ulysse, et nous songions moins désormais à admirer sa beauté.

Dans l'évocation d'Anténor sont rapprochés deux champions d'égale valeur, mais d'habileté fort différente dans le discours. La prestance physique de Ménélas ressort objectivement au milieu des autres, même par rapport à Ulysse. À l'inverse, la présence imposante d'Ulysse se dégage quand celui-ci se tient majestueusement assis. La présentation de Ménélas en héros voué à la guerre, ainsi que son jeune âge, semblent parfaitement en accord avec sa façon de s'exprimer nette et directe. De même, la stratégie performative d'Ulysse, dans ses gestes et ses paroles, reflète comme il se doit la prudence, la sagacité et l'expérience de ce dernier, fruits de l'âge là encore¹⁰.

Je voudrais attirer l'attention sur le fait que, dans ce passage de l'*Iliade*, Hélène et les chefs troyens sont en train d'observer les Grecs du haut des murailles et que c'est en reconnaissant visuellement Ulysse qu'Anténor se souvient des discours de Ménélas et d'Ulysse, ambassadeurs et hôtes accueillis dans sa demeure. Et c'est encore la dimension visuelle qui prédomine dans la description de Ménélas et d'Ulysse en orateurs : on ne rapporte aucun de leurs

10 Comme on le sait, dans les poèmes homériques, les actions accomplies par les héros et les mots qu'ils prononcent ont, pour ainsi dire, une égale dignité; un personnage peut être caractérisé de façon positive ou négative soit par le comportement qu'il adopte dans les situations les plus diverses, soit par l'aptitude à la communication dont il fait preuve. Et dans la réception antique d'une telle épopée, où les récits et les descriptions, les actions et les discours se succèdent et s'entrelacent, Homère, qui a su admirablement créer tout cela, est devenu un modèle de compétence universelle, non seulement poétique, mais aussi rhétorique : on a créé en somme une tradition d'études sur la rhétorique chez Homère et sur la rhétorique d'Homère, afin de démontrer que l'art de la parole était déjà amplement pratiqué à l'époque d'Homère et qu'Homère lui-même était un orateur et un maître de rhétorique exemplaire. Il existe de très nombreuses études contemporaines sur les formes narratives dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, sur la présence de codifications rhétoriques véritables ou non, sur les pratiques discursives des personnages, et elles s'enrichissent constamment de contributions comportant des perspectives et des méthodologies de recherche nouvelles. Je me contente de rappeler Kennedy 1963, p. 35–39; Martin 1989; Cole 1991, p. 33–46; Toohey 1994; Schiappa 1999; Griffin 2004; Pernot 2006, p. 15–21; Gagarin 2007; Roisman 2007; Aceti, Leuzzi, Pagani 2008.

discours et on ne fait pas référence à leur contenu ; on représente en revanche dans ses moindres détails la posture des deux héros lorsqu'ils parlent, le tempo de leur déclamation, le ton et le rythme de leur voix, leur mode d'exposition : clair, direct et exhaustif pour l'un ; dense, argumenté, vigoureusement persuasif pour l'autre. En résumé, c'est leur *performance* oratoire détaillée à tous deux qui ressuscite en détail dans la mémoire d'Anténor et trouve une nouvelle actualisation dans le contexte de la teichoscopie.

C'est là la première teichoscopie du poème, dans lequel dieux et hommes en viendront à nouveau à observer depuis une position surélevée. Dimension visuelle (observer d'en haut) et *performance* oratoire renvoient à un choix narratif bien précis et très significatif, étant donné le contexte dans lequel advient tout cela. La visibilité des héros, la véridicité du récit épique inspiré au poète par la Muse qui a assisté aux événements, la représentation de tout cela dans le rythme hexamétrique, avec des images et des sons frappants, sont les signes du statut narratif de l'épopée comme de l'histoire : on raconte ce que l'on a vu. La véridicité est une conséquence de la vision directe, autoptique des choses. Et les personnes mêmes acquièrent une visibilité objective à travers le regard attentif des autres. Le héros se montre et ses caractéristiques extérieures sont un indice de son *ethos*, de son comportement : sa beauté extérieure signale aussi son courage et ses qualités morales ; elle le distingue, le fait briller au-dessus des autres. Mais le fait que le héros se montre comporte une dimension plus profonde : être vu et voir signifient vivre, éprouver des sensations et des sentiments. Quand le héros meurt, le regard se voile ; la lumière s'éteint ; l'ombre de l'obscurité descend sur ses yeux. Le *status* de héros lui impose de se montrer en vie, de façon éclatante, aux hommes et aux dieux, autrement sa vie aura été obscure, semblable à la mort. L'observation depuis le haut des murailles représente la seule dimension d'évaluation possible : le héros est tel parce qu'il apparaît ainsi. Et il devra donc correspondre à l'image qu'il projette de lui en en faisant la démonstration dans ses actes et son comportement¹¹.

Si dans les vers homériques de *Il.* III, 221–224 figure un éloge des différentes qualités oratoires de Ménélas et surtout d'Ulysse, à la voix puissante, impétueuse et semblable en tout point à une tempête de neige en hiver, un autre passage de l'*Iliade* fait l'éloge de l'éloquence d'un autre grand héros, Nestor, qui avec une douce sagesse cherche à apaiser la terrible querelle opposant Achille à Agamemnon (*Il.* I, 245–253) :

11 Sur la narration épique qui procède d'un « regard surplombant », sur la « visibilité » du héros et la conception toute grecque de l'existence humaine dominée par la perception visuelle, je renvoie aux observations de Ciani, Avezzù 1992, p. 1051–1052.

- 245 Ὡς φάτο Πηλεΐδης, ποτὶ δὲ σκῆπτρον βάλε γαίῃ
 χρυσείοις ἦλοισι πεπαρμένον, ἔζετο δ' αὐτός·
 Ἄτρεΐδης δ' ἐτέρωθεν ἐμήνιε· τοῖσι δὲ Νέστωρ
 ἠδυεπῆς ἀνόρουσε λιγύς Πυλίων ἀγορητής,
 τοῦ καὶ ἀπὸ γλώσσης μέλιτος γλυκίων ῥέεν αὐδή·
 250 τῷ δ' ἤδη δύο μὲν γενεαὶ μερόπων ἀνθρώπων
 ἐφθίαθ', οἳ οἱ πρόσθεν ἄμα τράφεν ἠδ' ἐγένοντο
 ἐν Πύλῳ ἠγαθήῃ, μετὰ δὲ τριτάτοισιν ἄνασσαν·
 ὃ σφιν εὐ φρονέων ἀγορήσατο [...]¹².

Ainsi dit le fils de Pélée et, jetant à terre le bâton percé de clous d'or, il s'assied. De son côté, l'Atride est rempli de colère. Mais voici que Nestor se lève, Nestor au doux langage, l'orateur sonore de Pylos. De sa bouche ses accents coulent plus doux que le miel. Il a déjà vu passer deux générations de mortels, qui jadis, avec lui, sont nées et ont grandi dans Pylos la divine, et il règne sur la troisième. Sagement il prend la parole [...].

La tradition classique d'abord, puis la tradition byzantine, ont bien vite consacré la prééminence oratoire de ces héros homériques (surtout Ulysse et Nestor), ainsi que leur exemplarité en tant que maîtres de l'art rhétorique : Platon est le premier à célébrer une telle excellence (*Phèdre* 261b6 sq.)¹³. Après lui, bien d'autres témoins de poids en ont fait tout autant¹⁴.

12 Trad. P. Mazon. Un peu plus loin, le même Agamemnon affirme que Nestor a un talent oratoire reconnu (*Il.* II, 369–374) : Τὸν δ' ἀπαμειβόμενος προσέφη κρείων Ἀγαμέμνων· / ἦ μὲν αὐτ' ἀγορῆ νικᾶς γέρον υἴας Ἀχαιῶν. / Αἶ γὰρ Ζεῦ τε πάτερ καὶ Ἀθηναίῃ καὶ Ἀπολλῶν / τοιοῦτοι δέκα μοι συμφράδμονες εἶεν Ἀχαιῶν· / τῷ κε τάχ' ἠμῦσαιε πόλις Πριάμοιο ἀνακτος / χερσὶν ὑφ' ἡμετέρησιν ἀλοῦσά τε περθομένη τε.

13 Du reste, selon Platon (*Crat.* 398d5 sq.), les personnages homériques en tant que « héros » sont, pour ainsi dire, naturellement dotés d'une habileté dialectique et oratoire : pour le démontrer, il rappelle le lien étymologique entre les termes ἦρωσ et εἶρειν/ἔρωτᾶν. Dans le *Phèdre* 261b6 sq., Platon mentionne en plaisantant les manuels de rhétorique qu'auraient écrits Nestor et Ulysse, attribuant ainsi aux héros homériques des compétences rhétoriques excédant largement le seul talent oratoire. Un peu plus loin (261c1 sq.), Phèdre esquisse l'hypothèse selon laquelle Socrate voudrait identifier aux héros troyens mythiques de véritables maîtres de rhétorique : sous le nom de Nestor pourrait se cacher Gorgias ; sous celui d'Ulysse, Thrasymaque et Théodore. Cf. Velardi 2006 *ad loc.*, p. 243–246.

14 On peut en lire les principaux témoignages dans Rademacher 1951, p. 3–9, auxquels il faut ajouter : Ar., *nub.* 1057–1058 (Nestor) ; Sen., *epist.* 40, 2 (Ulysse et Nestor) ; Plin., *epist.* 1, 20,

Mais il faut surtout souligner que les vers homériques de *Il.* I, 245–253 et III, 221–224 ont fait l'objet, durant de nombreux siècles, d'une réflexion ample et minutieuse de la part de grammairiens et de rhéteurs, donnant lieu à une large production de scholies et de commentaires qui s'est consolidée au fil du temps.

À propos du discours de Ménélas en particulier, dans les *Scholia Vetera ad Il.* III, 213, on associe sa concision rapide à sa terre, la Laconie, et à son royaume, Sparte : on observe qu'il parle vite, en se limitant à ce qui est opportun et nécessaire, et l'on ajoute que les Laconiens sont concis¹⁵. Les Spartiates, les Laco niens sont célèbres pour leur économie de paroles : ils détestaient les discours trop longs, préféraient la brièveté semblable au langage militaire sec qui leur était habituel et aimaient la densité menaçante des aphorismes sentencieux. En somme, la brièveté laconique est une forme particulière de communication brève qui exprime des contenus fort complexes dans des énoncés concis, d'une efficacité expressive extraordinaire. Cette communication particulière, pratiquée avec naturel par les Spartiates et, pour ainsi dire, innée chez eux a éveillé à l'époque admiration et émulation, en particulier chez ceux qui ont voulu voir en Sparte – une Sparte suspendue dans un statisme atemporel et parfait – un modèle idéal d'organisation de l'État et de la constitution, et qui ont trouvé alors dans le laconisme, en tant qu'éloquence non éloquente, un signe supplémentaire de cette perfection. D'autre part, il est vrai, comme le dit Cicéron¹⁶, que les Spartiates ne se sont jamais livrés à une réflexion théorique sur le discours oratoire, sur le langage persuasif. À Sparte, on s'exerçait à l'art militaire, on pratiquait l'exercice physique, mais on négligeait entièrement la conversation, la discussion dialectique, la spéculation philosophique. Nous parlons ici d'une communauté de citoyens-soldats, égaux entre eux, toujours entraînés à attaquer et à se défendre, liés par des normes éthiques et sociales rigides dont le respect peut être contrôlé réciproquement à tout moment ; d'une société dans laquelle les mots sont un mal nécessaire, en renfort des actions, une société fermée sur elle-même, dépourvue de toute curiosité vis-à-vis de l'extérieur. Il s'ensuit un désintéret naturel, parfois un mépris pour l'attention excessive portée aux stratégies communicatives et rhétoriques ou pour l'emploi non pragmatique de la parole, non subordonné aux actions à suivre. En somme, les Spartiates ne sont pas éloquents parce qu'ils n'accordent pas de valeur à l'éloquence en soi, qu'ils considèrent comme inutile, superflue

22 (Ulysse et Ménélas) ; Hermog., *Id.* II, 9, p. 370, 2–371, 4 Rabe = *Corpus rhetoricum* IV, p. 190–191 Patillon (Ulysse).

15 *Schol. vet. ad Hom. Il.* II, 398, 13–15 Erbse: 'Ἐπιτροχάδην ἀγόρευε· παρατρέχων καὶ τὰ καίρια μόνον λέγων. Ἐπιτροχάδην· βραχυλόγοι γὰρ οἱ Λάκωνες.

16 *Brut.* 50: *Lacedaemonium* (sc. *oratore*) *uero usque ad hoc tempus audiui fuisse neminem.*

et nuisible. D'où, à l'évidence, leur caractère proverbialement ombrageux et la rudesse de leur attitude face aux interlocuteurs, jugés presque toujours importuns¹⁷.

Les réflexions des *Scholia Vetera* évoquées plus haut figurent aussi plus ou moins à l'identique chez Eustathe (XII^e siècle) : dans son commentaire monumental à Homère, on perçoit clairement les traces du *Περὶ ἰδεῶν* d'Hermogène ; il relève que face à Ulysse, homme d'expérience plus mûr, le jeune Ménélas apparaît comme étant clair, mais brusque, concis, et il ajoute que le mode d'expression particulier de Ménélas peut se justifier soit par son jeune âge, soit par son identité de Laconien¹⁸.

Du reste, le même Eustathe, à propos du discours d'Ajax concluant son ambassade manquée auprès d'Achille (*Il.* IX, 621sq.), observe entre autres qu'Ajax, sans recourir à des longueurs inutiles, *λακωνίζει*, « parle succinctement », et en outre de façon rapide et directe¹⁹. C'est ainsi qu'est souligné, même dans sa façon de parler, l'*ethos* d'Ajax, homme de grand courage et de grande valeur, mais par-dessus tout homme d'action. En effet, dans le texte homérique, la parole d'Ajax est rare et brusque par rapport aux précédents discours de Phénix et d'Ulysse.

Toute cette littérature – ou plutôt paralittérature, comme on a coutume de la définir aujourd'hui – de commentaire du texte poétique issue de la tradition péripatéticienne a fini par simplifier la représentation homérique structurée de l'aptitude des trois héros à la communication, en les réduisant de fait à la personnification exemplaire de trois différents types de discours érigés en canon au moins à partir de Théophraste : Ménélas incarne dans son éloquence le style simple, Nestor le style intermédiaire et Ulysse, le grand style. La tradition rhétorique a aussi contribué à l'époque à élargir et à différencier les *genera dicendi* issus de la tripartition théophrastéenne, soit dans leur nombre, soit dans leur dénomination, et a fini par unifier théorie rhétorique et pratique oratoire en mettant en parallèle Ménélas et Lysias, Nestor et Isocrate, Ulysse et

17 Pour ces considérations et, plus généralement, pour une réflexion d'ensemble sur les caractéristiques spécifiques de la brièveté laconique et son emploi dans le domaine de la communication, de la rhétorique et de la littérature, je renvoie à Celentano 2004 ainsi qu'à la bibliographie qui y figure. Voir en outre Celentano 2006 et Celentano 2007.

18 Eust., *Com. ad Hom. Il.* I, 640, 25–27 van der Valk : ἐπει οὐ πολὺμυθος, ἢ διὰ Λακωνισμόν, ὡς εἶρηται, ἢ διὰ νεότητα. Οὐκ εὐποροὶ γὰρ λέγειν οἱ νέοι.

19 Eust., *Com. ad Il.* II, 820, 21–821, 1 van der Valk : Αἴας δὲ μετὰ τοὺς γέροντας ῥήτορας ἐπιλογικώτερον λαλεῖ καὶ μακρολογεῖν ἀφήμενος [...] ἐπίτροχον λακωνίζει καὶ παρρησιαστικώτερον, ἔτι δὲ καὶ καταφορικώτερον φθέγγεται.

Démosthène²⁰. D'autres ont cherché à surmonter toute rigidité taxinomique en rattachant les *genera dicendi* non aux registres expressifs du discours, mais plutôt aux différentes fonctions du *docere*, du *mouere* et du *delectare* qui dans un discours doivent toutes être exercées, et toutes par le même orateur. Au *docere* correspond le style simple, au *mouere* le style élevé, au *delectare* le style intermédiaire²¹.

Mais de tout cela, il n'y a pas de trace explicite chez Cicéron. Il ne cherche pas à s'arrêter dans le *Brutus* sur le thème des *genera dicendi* en rapport avec les trois héros grecs. Naturellement, il suffit de l'allusion aux deux célèbres passages de l'*Iliade* pour rappeler à l'attention du lecteur même le plus distrait les différents types de discours auxquels correspondaient l'éloquence de chacun des trois héros et les théorisations rhétoriques techniques les concernant, au moins celles qui étaient connues à la fin du 1^{er} siècle avant JC. Il apparaît toutefois évident que, dans le cas de Ménélas en particulier, Cicéron insère une allusion homérique décontextualisée et implicitement destinée à évoquer et à renforcer chez les destinataires la réception rhétorique du passage, autrement dit à rattacher le discours du héros au style simple, à faire de Ménélas le prototype fort ancien et plein d'autorité de la brièveté spartiate. Il n'y a pas trace dans le passage des éléments performatifs présents chez Homère, ni aucune référence aux circonstances du discours ou au rôle délicat que le héros lui-même était appelé à jouer dans ces circonstances. Dans l'*Iliade* sont rapportés – et non évoqués en bref, comme dans *Il.* III, 213–215 – d'autres discours de Ménélas : d'insulte, de menace, de prière aux dieux ou encore de discours en forme de monologues délibératifs. Dans ces discours, le laconisme de Ménélas n'apparaît pas ; ses mots ressemblent à ceux des autres héros homériques. Chez lui se font jour toutes les caractéristiques qui, nous le disions auparavant, relie de façon indissoluble la parole et l'action d'un héros positif. Le Ménélas « spartiate » qui apparaît dans le *Brutus* en tant que modèle archétypal de brièveté laconique est celui qui est identifié comme tel dans la réception homérique, les scholies, les commentaires, mais ce n'est pas celui d'Homère. Le Ménélas de Cicéron et de la tradition scolastique dont il s'inspire est un Ménélas figé dans la seule dimension de l'orateur spartiate type ; celui d'Homère est bien plus complexe et réaliste dans son adaptation dynamique de lui-même et

20 Cf. par exemple *schol. vet. ad Hom. Il.* III, 212 (1, 398, 11–12 Erbse).

21 Cf. par exemple Sen., *epist.* 40 ; Quint., *inst.* XII, 10 (surtout § 64–65) ; Plin., *epist.* 1, 20 (surtout § 23) ; Gell. VI, 14, 7 ; *Proleg. syll.* IV, 9–10 (22, 14–23, 16 Rabe). Dentice di Accadia 2005 recourt à ce dernier texte ainsi qu'à d'autres analogues, présents dans le même recueil, pour dessiner avec plus de précision le genre d'éloquence dans lequel brille Nestor.

de son éloquence aux normes du comportement héroïque en différentes occasions.

Je voudrais enfin faire remarquer que dans l'*Iliade*, la confrontation à distance entre Ménélas et Ulysse, d'une part, et Nestor, de l'autre, ne s'effectue pas sur le même terrain ; les deux premiers se mesurent avec succès dans un discours d'assemblée ; Nestor prononce un discours de médiation pour mettre un terme à la querelle entre Achille et Agamemnon. Malgré l'autorité dont jouit Nestor auprès de tous les guerriers grecs et ses indéniables capacités de persuasion, la médiation échoue. De toute évidence, même cette différence substantielle dans la typologie des discours pratiqués n'est nullement relevée dans le *Brutus*.

Périclès et les débuts de la rhétorique grecque dans le *Brutus*

Marie-Pierre Noël

Seul texte qui rende compte de la technicisation progressive de la rhétorique romaine avant Cicéron¹, le *Brutus* contient aussi la première présentation conservée des débuts de la rhétorique grecque, de Périclès à Démétrios de Phalère. C'est ainsi que Quintilien, qui retrace, au siècle suivant, au livre III, chapitre 1, de l'*Institution oratoire*, l'histoire de la rhétorique à partir de sa naissance en Sicile, grâce à Empédocle et surtout grâce aux traités de Corax, Tisias et Gorgias, puis à Athènes par l'entremise du même Gorgias, ajoute, pour se démarquer de son illustre prédécesseur :

*Cicero in Bruto negat ante Periclea scriptum quicquam quod ornatum oratorium habeat: eius aliqua ferri. Equidem non reperio quicquam tanta eloquentiae fama dignum, ideoque minus miror esse qui nihil ab eo scriptum putent, haec autem quae feruntur ab aliis esse composita*².

Dans le *Brutus*, Cicéron affirme qu'avant Périclès, n'a été écrit aucun discours qui ait un ornement oratoire et que certains de ses discours ont été transmis. Pour ma part, je ne trouve rien dans ces textes qui soit digne d'un si grand renom d'éloquence ; par suite, je m'étonne d'autant moins que certains pensent qu'il n'ait rien écrit mais que ce qui circule sous son nom ait été composé par d'autres.

Cette critique illustre bien les malentendus qui ont pu surgir depuis l'Antiquité et qui persistent de nos jours encore à la lecture du *Brutus*, souvent pris comme un abrégé d'histoire de la rhétorique antique, sans s'interroger sur les présupposés qui sous-tendent cette reconstruction³.

1 Voir Guérin 2009, p. 252.

2 *Inst.* III, 1, 12 ; trad. J. Cousin modifiée. En l'absence de mention contraire, les traductions sont les nôtres.

3 Ainsi, c'est sur le *Brutus* que G.A. Kennedy s'appuie pour reconstituer, au chapitre II de sa *New History of Classical Rhetoric*, ce qu'il nomme les débuts de l'art. Voir Kennedy 1994.

Quintilien, partisan d'une origine « technique » de l'art⁴, critique ici le choix fait par Cicéron, dans le *Brutus* (§ 26–28), de donner à Périclès la première place dans l'apparition de la rhétorique à Athènes, la rhétorique « technique » étant évoquée seulement à partir du § 30 et surtout à partir du § 45⁵. Mais la position de Cicéron est bien plus complexe. Car, loin d'attribuer simplement à Périclès le premier discours écrit « qui ait un ornement oratoire » (*scriptum quicquam quod ornatum oratorium habeat*), comme Quintilien l'affirme dans le cadre de sa présentation chronologique de la rhétorique grecque, Cicéron expose à deux reprises l'idée d'une antériorité de Périclès sur l'enseignement technique des sophistes et énumère ainsi deux fois les grandes figures de la rhétorique grecque de Périclès à Démétrios (*Brut.* 26–38), puis de Périclès à Lysias (§ 44–48)⁶. Par ailleurs, s'il affirme que les discours de Périclès sont les premiers qui portent la trace d'un ornement (§ 26: *ornatum aliquem*) et semblent être la marque d'un orateur (*oratoris*), il n'affirme nulle part avoir lu des écrits de Périclès, mais note seulement que « l'on rapporte de lui quelques écrits » (*cuius scripta quaedam feruntur*): le verbe *feruntur* peut indiquer que ces écrits sont encore transmis et donc lisibles à l'époque de Cicéron, mais aussi qu'il s'agit en fait des discours écrits qui sont mentionnés ou rapportés (par d'autres), l'adjonction du nom de Thucydide après celui de Périclès (§ 25 et 28–29) suggérant plutôt que Cicéron fait référence aux discours de Périclès rapportés par l'historien. Par ailleurs, les autres allusions à Périclès (§ 38; 44; 59) se font indirectement à travers des citations de Platon (*Phèdre*) et des poètes comiques (essentiellement Eupolis); ou bien enfin il s'agit d'une simple mention du nom de l'orateur (§ 290), qui sert d'exemple dans la polémique anti-atticiste du *Brutus*. Le résumé de Quintilien fait donc ici abstraction d'une grande partie du texte cicéronien et prête à ce dernier un sens qui n'est pas nécessairement celui que Cicéron lui-même entend lui donner.

Quelle est alors la fonction des mentions de Périclès dans le *Brutus*? À quelle logique obéissent-elles dans le dialogue, consacré essentiellement à la rhéto-

4 Pour Quintilien, après les poètes, on peut dire qu'Empédocle a mis en branle quelques éléments concernant la rhétorique (*inst.* III, 1, 8: *mouisse aliqua circa rhetoricon Empedocles dicitur*), mais cette dernière commence indubitablement à l'invention des traités techniques par Corax et Tisias. Sur la question des débuts de la rhétorique dans l'antiquité, voir Kennedy 1959.

5 Dans ce que l'on considère souvent comme une citation de la *Sunagôgè technôn* d'Aristote [fgt 137 Rose = fgt 125 Gigon]. Sur la connaissance qu'a pu avoir ou non Cicéron de cette œuvre, voir Noël 2002.

6 Sans citer tout à fait d'ailleurs les mêmes noms. Sur la différence entre ces deux listes, voir *infra*.

rique romaine ? Sont-elles différentes des précédentes mentions de l'homme politique athénien dans le *De oratore*, et plus documentées, et cette différence peut-elle nous aider à comprendre la singularité du *Brutus*, œuvre qui semble ne ressortir à aucun genre littéraire antérieur à Cicéron⁷ ? Telles seront les questions qui nous occuperont ici et auxquelles nous nous efforcerons de répondre, l'une après l'autre, dans cette étude.

1 L'organisation des différentes mentions de Périclès dans le *Brutus*

Dans le *Brutus*, les mentions de Périclès s'organisent en deux temps : 1) les trois premières mentions (§ 27–281 [1] ; 38 [2] ; 44 [3]) s'insèrent dans une présentation des débuts de la rhétorique grecque, qui est aussi le début de l'entretien du *Brutus* ; 2) les deux suivantes sont, pour l'une, une comparaison de Périclès avec l'orateur Marcus Cornelius Cethegus au début de la rhétorique à Rome (§ 59 [4]), pour l'autre, une définition de l'atticisme de l'orateur accompli, dont Périclès apparaît, avec Hypéride, Eschine et surtout Démosthène, comme un véritable modèle (§ 290 [5]). En étudiant chacune des citations dans son contexte, on verra que la figure de Périclès permet à Cicéron d'articuler chaque fois les trois plans sur lesquels se construit le dialogue : politique, rhétorique et philosophique.

a *Les trois premières mentions de Périclès dans le Brutus : Périclès et la rhétorique grecque ([1], [2] et [3])*

L'exposé consacré à la rhétorique grecque, présenté explicitement par Cicéron comme une preuve technique (§ 26 : *testis*) de la relative nouveauté de l'éloquence par rapport aux autres arts, se déroule lui-même en deux temps :

- des paragraphes 28 à 48 : la naissance de la rhétorique en Grèce, notamment à Athènes, et les sources dont elle dérive⁸ ;
- des paragraphes 49 à 52 : la récapitulation du passage précédent, qui permet l'affirmation d'une origine purement attique de l'éloquence (§ 49–50), puis une présentation rapide de l'éloquence asianiste (§ 51), dans laquelle la santé de l'éloquence attique décline⁹.

7 Sur la singularité de l'œuvre, voir notamment Narducci 2002, p. 402–403 ; Dugan 2005, p. 172–176.

8 *Brut.* 49 : *Et Graeciae quidem oratorum partus atque fontes uides ...*

9 *Brut.* 51 : *salubritatem Atticae dictionis et quasi sanitatem.*

Comme on le voit par la prédominance de la rhétorique dans l'Athènes démocratique, il s'agit d'abord de lier une histoire du style (attique) à une histoire plus politique de la Grèce. Dans tous les cas, à la démocratie athénienne se trouve associée la véritable éloquence. C'est dans cette perspective que s'expliquent les trois mentions de Périclès.

Au début du passage, Cicéron donne comme exemple de la relative nouveauté de l'éloquence le cas de la Grèce, où l'art de parler n'est apparu qu'à l'époque classique. Le nom de Périclès est lié à la première apparition d'une parole « ornée » :

[1] *Testis est Graecia, quae cum eloquentiae studio sit incensa iamdiuque excellat in ea praestetque ceteris, tamen omnis artes uetustiores habet et multo ante non inuentas solum, sed etiam perfectas, quam haec est a Graecis elaborata dicendi uis atque copia [...]. Tamen ante Periclem, cuius scripta quaedam feruntur, et Thucydidem [...] littera nulla est, quae quidem ornatum aliquem habeat et oratoris esse uideatur. [...] Post Pericles, qui cum floreret omni genere uirtutis, hac tamen fuit laude clarissimus¹⁰.*

[1] La preuve en est la Grèce : alors qu'elle est passionnée par l'étude de l'éloquence, qu'elle la cultive depuis longtemps avec succès et y réussit mieux que les autres, chez elle, pourtant, tous les autres arts sont plus anciens et ont été inventés, portés même à leur perfection, avant qu'ait été élaboré cet art de la parole puissante et pleine [...]. Pourtant, avant Périclès, dont on rapporte quelques écrits, et Thucydide [...], on ne trouve aucune œuvre écrite ayant quelque ornement et qu'on puisse considérer comme la marque d'un orateur. [...] Après lui (sc. Thémistocle) vint Périclès, renommé par tant d'autres qualités mais qui le fut surtout par l'éclat de son éloquence.

Après avoir énuméré les orateurs de l'époque classique jusqu'à la fin de la démocratie athénienne (§ 28–36 : Cléon, Alcibiade, Critias, Thérémène ; Gorgias, Thrasymaque, Protagoras, Prodicos, Hippias ; Isocrate ; Lysias ; Démosthène, Hypéride, Eschine, Lycurgue, Dinarque, Démade) et au personnage de Démétrios de Phalère (§ 37–38), Cicéron compare l'éloquence (§ 38 : *orationem*) de ce dernier, certes agréable (*suaui*), mais sans nerf et sans vigueur (*mollem et teneram*), avec celle de Périclès, capable, selon le mot d'Eupolis,

10 *Brut.* 26–28 ; trad. J. Martha modifiée.

de laisser « avec le plaisir également des pointes d'aiguillon dans l'esprit de ses auditeurs » (§ 38: *cum delectatione aculeos*) [2]¹¹.

Puis il conclut (§ 39–43) sur la datation de ces débuts par rapport à l'histoire grecque (d'Homère à Thémistocle) et romaine (la datation de Thémistocle par rapport à Coriolan). C'est alors qu'il repart de Périclès [3], mais cette fois dans la perspective d'une histoire de l'art lui-même; Périclès apparaît ainsi à nouveau comme le premier, cette fois par rapport aux auteurs d'art, dans un portrait qui mêle les réminiscences de Platon et de Thucydide :

[3] *Sed tum fere Pericles Xanthippi filius, de quo ante dixi, primus adhibuit doctrinam; quae quamquam tum nulla erat dicendi, tamen ab Anaxagora physico eruditus exercitationem mentis a reconditis abstrusisque rebus ad causas forensis popularisque facile traduxerat. Huius suavitate maxime hilaratae Athenae sunt, huius ubertatem et copiam admiratae eiusdem uim dicendi terroremque timuerunt. Haec igitur aetas prima Athenis oratorem prope perfectum tulit. Nec enim in constituentibus rem publicam nec in bella gerentibus nec in impeditis ac regum dominatione deuinctis nasci cupiditas dicendi solet. Pacis est comes otique socia et iam bene constitutae ciuitatis quasi alumna quaedam eloquentia. Itaque, ait Aristoteles, cum sublatis in Sicilia tyrannis res priuatae longo interuallo iudicis repeterentur, tum primum, quod esset acuta illa gens et controuersiae nata, artem et praecepta Siculos Coracem et Tisiam conscripsisse [...]*¹².

[3] Mais alors, presque à la même période (*sc.* que Thémistocle), Périclès, fils de Xanthippe, dont j'ai parlé plus haut, appliqua à l'éloquence une démarche théorique: bien qu'il n'y eût pas à cette époque-là de formation théorique à la parole, il avait fait passer l'aptitude à la spéculation intellectuelle concernant des choses cachées et abstraites, à laquelle l'avait formé le philosophe de la nature Anaxagore, dans les débats judiciaires et politiques. Athènes put se réjouir au plus haut point du charme de son éloquence, admirer la fertilité de sa pensée et la richesse de son expression, mais aussi redouter la puissance terrifiante de sa parole. Cette époque fut donc la première à produire à Athènes un orateur presque accompli. En effet, ce n'est pas lorsque l'on fonde des États, que l'on soutient des guerres ou lorsque l'on est freiné et entravé par le pouvoir absolu d'un roi

11 *Brut.* 38: (*Phalereus*) non, quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis, cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum a quibus esset auditus.

12 *Brut.* 44–46.

que naît d'ordinaire le goût pour la parole. L'éloquence est associée à la paix, alliée à l'oisiveté, et comme l'élève d'un ordre civique déjà bien établi. Voilà pourquoi, dit Aristote, c'est après que les tyrans siciliens eurent été renversés et lorsqu'on se mit, au bout de quelque temps, à réclamer ses propres biens dans des procès, c'est alors seulement, parce que ce peuple était doté d'un esprit affûté et friand par nature de controverse, que les Siciliens Corax et Tisias mirent par écrit les préceptes d'un art [...].

Les auteurs d'art mentionnés, outre Corax et Tisias, sont ensuite Protagoras, Gorgias, Antiphon, Lysias et Isocrate, le premier ayant repoussé la technique (§ 48: *artem remouisse*), qu'il pratiquait auparavant, pour composer des discours pour les autres, le second ayant abandonné les plaidoyers écrits pour d'autres, auxquels il s'adonnait auparavant, au profit de la composition de traités (*se ad artes componendas transtulisse*).

Les mentions de Périclès ne sont donc pas redondantes. Dans le texte [1], Cicéron présente Périclès comme le premier véritable orateur, celui du moins dont on a conservé une trace écrite, même s'il n'est pas exclu que ses prédécesseurs, comme Thémistocle, aient eu eux aussi des talents oratoires. Dans le texte [3], c'est la raison pour laquelle Périclès occupe la première place qui est précisée: sa formation philosophique (*doctrina*), due à Anaxagore – allusion très claire au *Phèdre* 269d–270a, où Platon donne l'homme politique athénien comme l'image de la perfection rhétorique parce qu'il a eu comme maître un philosophe (et non un auteur de *technai logôn*) –, formation qui lui permet de contrôler par sa parole les émotions de ses concitoyens – allusion probable, quoique détournée, à Thucydide (II, 65, 9) soulignant sa capacité à frapper de crainte ses compatriotes ou à les ramener à la confiance¹³ –, met Périclès avant les sophistes, maîtres et inventeurs de la technique¹⁴. Vient tout de suite après en effet le récit de l'invention des manuels de rhétorique par Tisias et Corax, sans doute une allusion au récit qu'en faisait Aristote dans la *Sunagôgè technôn*¹⁵. Dans cette seconde version, ce ne sont plus les orateurs mais les auteurs

13 Thucydide II, 65, 9: 'Οπόττε γοῦν αἰσθοιτό τις αὐτοῦς παρὰ καιρὸν ὕβρει θαρσοῦντας, λέγων κατέπλησεν ἐπὶ τὸ φοβείσθαι, καὶ δεδιότας ἀπ' ἀλόγως ἀντικαθίστη πάλιν ἐπὶ τὸ θαρσεῖν.

14 Comme le souligne très justement Douglas 1966a, p. xlv–xlv, la différence entre les deux présentations qui se succèdent ne repose pas sur une simple opposition entre « practical oratory » et « rhetorical theory », mais sur l'affirmation de la dimension politique et non uniquement technique, de la rhétorique. Il nous semble toutefois que cette dimension politique est aussi clairement philosophique.

15 Sur cette question et sur le rapport entre le texte du *Brutus* et l'œuvre perdue d'Aristote, voir Noël 2002.

d'arts qui sont mentionnés, même si certains noms se retrouvent dans les deux parties. Si la source principale de ce passage est Aristote, la perspective est fondamentalement platonicienne : comme dans le *Phèdre*, celui qui remplit les conditions de la rhétorique véritable est dans tous les cas Périclès et la *technè* n'est que seconde par rapport à la philosophie, qui permet la formation de l'orateur¹⁶. On ne s'étonnera donc pas que les deux derniers noms de la liste des auteurs de *technai* soient Lysias et Isocrate, tous deux mentionnés par Socrate à la fin du *Phèdre* (279a–b), et qui avaient été déjà nommés dans le *Brutus*, dans l'ordre inverse, dans la liste des orateurs (§ 32–35). Le couple forme une sorte de chiasme (de l'art au discours, du discours à l'art), qui souligne les deux pôles de l'art oratoire et leur complémentarité profonde¹⁷.

En outre, en partant chaque fois de Périclès, les deux récits s'articulent autour d'un centre, qu'ils mettent en valeur. Ce centre est composé à son tour de deux moments. D'abord la conclusion du premier mouvement, commencé avec [1], culmine dans la comparaison entre Démétrios et Périclès [2], comparaison à la fois stylistique et politique : à la douceur de Démétrios, l'homme de la fin de la démocratie athénienne, qui rendit l'éloquence attique molle et tendre (§ 38 : *orationem [...] mollem teneramque reddidit*), est opposée la force de Périclès, l'homme de la démocratie à son *acmè*, dont l'éloquence est semblable aux pointes d'aiguillon décrites par son contemporain, le poète comique Eupolis¹⁸. Puis certaines des figures grecques sont replacées dans le cadre de l'histoire romaine : Solon et Pisistrate sont contemporains de Servius Tullius (§ 39) ; Homère est antérieur au législateur Lycurgue, lui-même contemporain de Romulus (§ 40) ; Thémistocle enfin est contemporain de Coriolan (§ 41–43).

16 Voir aussi *orat.* 14–15 : *Nam nec latius atque copiosius de magnis uariisque rebus sine philosophia potest quisquam dicere – si quidem etiam in Phaedro Platonis hoc Periclem praestitisse ceteris dicit oratoribus Socrates, quod is Anaxagorae physici fuerit auditor; a quo censet eum, cum alia praeclara quaedam et magnifica didicisse, tum uberem et fecundum fuisse gnarumque, quod est eloquentia maximum, quibus orationis modis quaeque animorum partes pellerentur; quod idem de Demosthene existimari potest, cuius ex epistulis intellegi licet quam frequens fuerit Platonis auditor.* Comme le dit très justement Michel 2003², p. 87, l'éloge de Périclès (et celui de Démosthène) est rattaché par Cicéron à la doctrine de Platon.

17 La lecture que propose Cicéron est sans doute beaucoup plus favorable à Lysias et à Isocrate que dans la version originale aristotélicienne. Voir Noël 2002 et Noël 2003.

18 *Brut.* 38 : [...] *non, quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis, cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum a quibus esset auditus.* Cf. Eupolis, K.-A. fr. 102, 5–7 : Πειθώ τις ἐπεκάθειζεν ἐπὶ τοῖς χεῖλεσι · / Οὕτως ἐκήλει καὶ μόνος τῶν ῥητόρων / τὸ κέντρον ἐγκατέλειπε τοῖς ἀκροωμένοις.

La figure de Thémistocle, ici mise en avant, permet de recommencer le récit de [1] en revenant à son successeur, Périclès, à nouveau présenté comme le premier orateur, mais cette fois presque parfait [3].

Le passage sur Thémistocle n'est donc pas un *excursus*, mais il constitue bien le cœur du développement consacré aux débuts de la rhétorique grecque et une mise au point méthodologique : la coïncidence chronologique entre les deux dernières figures, celles de Thémistocle et de Coriolan, débouche en effet sur une mise en parallèle des deux vies. Cicéron choisit pour Coriolan – contre la version d'Atticus – une mort violente qui le rapproche de celle que Clitarque et Stratoclès ont proposée pour Thémistocle, provoquant ainsi les sarcasmes d'Atticus, qui concède qu'il est permis « aux rhéteurs de mentir à leur gré dans les histoires (*concessum est rhetoribus ementiri in historiis*) » (§ 42), alors que des historiens comme Thucydide (§ 43) choisissent une mort plus sobre (pour Thémistocle)¹⁹. Sont ainsi opposées les deux démarches qui sont celle de l'historien Atticus et celle de Cicéron : si le *Liber Annalis* du premier fournit au second la trame chronologique de sa présentation des orateurs précédents, cette dernière n'est pas du même ordre qu'un ouvrage historique. La même idée sera reprise cette fois-ci vers la fin du dialogue, où Atticus soulignera l'ironie possible de l'assimilation cicéronienne des orateurs romains à des modèles grecs et l'incohérence d'une telle assimilation (§ 292–297), ironie démentie par Cicéron lui-même (§ 297–299). Parce qu'il ne fait pas œuvre d'historien, Cicéron peut donc choisir les morts qui lui conviennent et donc les figures qui l'arrangent : on ne saurait mieux dire que l'histoire qu'il vient de faire de la rhétorique grecque est d'abord – par la constitution d'*exempla* – une « histoire rhétorique²⁰ », qui n'a pas pour fin la vérité des faits, mais la mise en œuvre d'une démonstration et l'établissement de modèles²¹.

En l'occurrence, l'histoire « rhétorique » grecque prépare, à travers les modèles grecs, l'esquisse de la rhétorique romaine. L'ensemble du passage fournit également la trame chronologique et rhétorique qui permettra de bâtir la présentation de l'histoire de l'éloquence romaine.

19 Noter ici combien Atticus lui-même suggère sans la développer une comparaison entre sa méthode et celle de l'historien grec. Sur les différentes versions de la mort de Thémistocle, voir Marr 1995.

20 Pour suivre l'expression de Dugan 2005, qui intitule le chapitre consacré au *Brutus* : « Cicero's 'Rhetorical' History » ; sur notre passage, voir notamment p. 191–196.

21 Sur l'importance des modèles dans la conception cicéronienne de l'histoire, voir Fox 2007.

b *Les deux dernières mentions de Périclès dans le Brutus: Périclès et la rhétorique romaine* ([4] et [5])

Le parallèle esquissé entre les Grecs et les Romains se trouve en effet développé tout de suite après dans la présentation de l'histoire de l'éloquence romaine, construite suivant la même ligne: Périclès y est comparé à l'orateur romain Cethegus, qui occupe comme lui la première place, mais cette fois dans l'histoire de l'éloquence romaine. Comme pour Périclès, dont la connaissance passe par Thucydide, la position de Cethegus est assurée par l'*auctoritas* du poète Ennius, qui l'a cité dans ses *Annales* en lui donnant le titre d'*orator* et en soulignant sa *suauiloquentia* (§ 58). Il est donc « le premier Romain dont a été transmis à la mémoire (*memoriae*) le fait qu'il était éloquent et réputé tel » (§ 57), tout comme Périclès, qui avait été présenté comme le premier à avoir laissé dans les écrits de son temps le souvenir de cette éloquence (§ 28–29)²² et à avoir manifesté sa *suauitas* (§ 44) [4]. Le passage cité d'Ennius sert ici de trame à la comparaison: dans les vers consacrés à l'éloge de Cethegus, ce dernier se voit qualifié de « fleur exquise du peuple » (§ 58: *flos delibatus populi*) et de « moelle de la persuasion » (§ 59: *suadaique medulla*); *suada* étant la traduction de la *peithô* (πειθῶ) grecque, Cicéron peut ainsi comparer la citation d'Ennius à celle d'Eupolis – à laquelle il n'avait fait qu'allusion au § 38, mais qu'il développe cette fois beaucoup plus longuement:

[4] Πειθῶ *quam uocant Graeci, cuius effector est orator, hanc Suadam appellauit Ennius; eius autem Cethegum medullam fuisse uult, ut, quam deam in Pericli labris scripsit Eupolis sessitauisse, huius hic medullam nostrum oratorem fuisse dixerit*²³.

[4] Ce que les Grecs nomment Πειθῶ, dont l'orateur est l'artisan, c'est là ce qu'Ennius appelle persuasion; or il veut que Cethegus en ait été la moelle, de sorte que notre orateur aurait été, selon lui, la moelle de la

22 Si l'on considère le parallèle établi par Cicéron entre Périclès et Cethegus (§ 57), on peut légitimement penser que, dans la première mention de Périclès, contrairement à la lecture qu'en fait Quintilien, ce qui intéresse Cicéron est le fait que ce dernier soit mentionné par Thucydide et ses contemporains et non pas le fait de pouvoir lire directement ses discours. Voir aussi § 60: *et id ipsum nisi unius esset Enni testimonio cognitum, hunc uetustas, ut alios fortasse multos, obliuione obruisset* (« sans le témoignage unique d'Ennius sur cette éloquence, le nom de Cethegus aurait été, par l'effet du temps, comme beaucoup d'autres peut-être, enseveli dans l'oubli »; trad. J. Martha).

23 *Brut.* 59.

déesse dont, précisément, Eupolis avait écrit qu'elle était assise sur les lèvres de Périclès!

Ce passage, qui assure le transfert à Cethegus des qualités de Périclès, se poursuit par une seconde comparaison, celle de Caton et de Lysias (§ 61–69). Lysias avait été présenté auparavant comme un paradigme de la technique, mais un orateur inférieur à Démosthène (§ 35). La critique est ici reprise (§ 63–64), mais amplifiée, dans la mesure où Lysias apparaît à nouveau comme inférieur à Caton et comme moins digne d'être imité que lui. Ce texte prépare la critique de Licinius Calvus et de l'atticisme (§ 283–291), qui s'achèvera par un appel non pas à imiter un quelconque style attique, mais à retrouver les manières de se comporter à la tribune d'un Périclès, d'un Hypéride, d'un Eschine et, bien sûr, d'un Démosthène, qui constituent le sens véritable de l'expression *Attice dicere* (§ 290) [5]²⁴: être capable notamment de « susciter des rires quand l'orateur le veut, et, quand il le veut, des pleurs », souvenir probable du portrait de Périclès fait par Thucydide et auquel le § 44 faisait déjà allusion²⁵. Il explique sans doute pourquoi Cicéron prend un malin plaisir à rappeler que le caractère attique de Lysias (qualifié d'*Atticus* au § 63) fait l'objet de contestations à cause de l'origine syracusaine de ce dernier, soulignée par l'historien Timée²⁶. Mais il jette aussi un doute sur la valeur même de l'éloge de Caton, d'autant que, si l'on se souvient que, dans le *Phèdre*, Périclès était le véritable orateur alors que la rhétorique de Lysias était critiquée par manque de connaissance de la philosophie, on pourrait penser que la comparaison entre Caton et Lysias, même favorable à Caton, n'est pas sans arrière-pensées²⁷ ...

Comme on le voit, la présentation des débuts de la rhétorique grecque par Cicéron dans le *Brutus* s'inscrit dans une démarche argumentative et repose en partie sur un intertexte platonicien; le choix des modèles grecs permet ainsi l'élargissement de la notion d'atticisme en faisant reposer l'analyse stylistique

24 *Brut.* 290: *Volo hoc oratori contingat, ut, cum auditum sit eum esse dicturum, locus in subsellis occupetur, compleatur tribunal, gratiosi scribae sint in dando et cedendo loco, corona multiplex, iudex erectus, cum surgat is qui dicturus sit, significetur a corona silentium, deinde crebrae assensiones, multae admirationes, risus, cum uelit, cum uelit, fletus, ut qui hac procul uideat, etiamsi quid agatur nesciat, at placere tamen et in scaena esse Roscium intellegat. Haec cui contingant, eum scito Attice dicere, ut de Pericle audimus, ut de Hyperide, ut de Aeschine, de ipso quidem Demosthenem maxime.*

25 Thucydide II, 65, 9 (voir *supra*, p. 93, n. 13).

26 *Brut.* 43: *quamquam Timaeus eum [...] repetit Syracusas.*

27 Sur ce point, voir aussi Guérin 2011, p. 376–378, qui parle à juste titre d'une « conception téléologique de l'histoire du style » dans le *Brutus*.

sur des bases philosophiques. Une comparaison avec la manière dont était traitée la figure de Périclès dans le *De oratore*, une dizaine d'années auparavant, permet de mesurer sur ce point la singularité du *Brutus*.

2 Les mentions de Périclès dans le *De oratore* et le *Brutus*: de la formation de l'orateur à l'orateur idéal

Périclès se trouve mentionné à plusieurs reprises déjà dans le *De oratore*. Ces mentions sont-elles différentes de celles que l'on trouve dans le *Brutus*? Et comment s'insèrent-elles chaque fois dans le propos des deux œuvres?

a *Périclès dans le De oratore et la formation de l'orateur romain*

Dans le *De oratore*, Périclès se trouve mentionné d'abord par Antoine pour illustrer l'idée qu'il faut, pour se former à la rhétorique, se choisir un modèle: car à chaque période correspond un *genus dicendi* singulier. Pour en comprendre la cause, faute d'écrits laissés par les orateurs romains (§ 92), il faut partir des Grecs dont on a conservé des écrits (II, 93: *quorum quidem scripta constant*), les premiers étant Périclès, Alcibiade et Thucydide, tous «sobres, pénétrants, concis, plus riches en pensées qu'en paroles (*subtiles, acuti, breues sententiisque magis quam uerbis abundantes*)»; la communauté de *genus dicendi* ne peut s'expliquer que par un modèle commun, qui n'est pas nommé²⁸; la génération suivante (Critias, Lysias, Thérémène) semble, elle, s'inspirer de Périclès, dont elle retient la sève (*sucum*), mais dont la trame est un peu moins serrée. La figure de Périclès n'est pas distinguée ici de celle de ses contemporains et apparaît seulement comme un modèle stylistique.

C'est Crassus qui, au livre III, donne à Périclès une dimension plus importante dans la recherche de l'orateur idéal, liée aux rapports qu'il entretient avec la philosophie. Comme Thémistocle et Thérémène, il appartient à une génération où action et parole ne sont pas distinguées, où science politique et éloquence vont de pair sous le terme de «sagesse» (§ 59: *faciendi dicendique sapientiam*) avant la séparation faite par Socrate entre les deux²⁹. S'il est un

28 *De orat.* II, 93: *non potuissent accidere ut unum genus esset omnium nisi aliquem sibi proponerent ad imitandum.*

29 *De orat.* III, 59–60: *Sed quod erant quidam, iique multi, qui aut in re publica propter ancipitem, quae non potest esse seiuncta, faciendi dicendique sapientiam floreret, ut Themistocles, ut Pericles, ut Theramenes [...] inuenti sunt qui [...] hanc dicendi exercitationem exagitarunt atque contemnerent. Quorum princeps Socrates fuit.*

modèle d'orateur parfait avec Démosthène (III, 71: *speciem oratoris perfecti*), c'est qu'il est, comme Thalès (ou Pisistrate, Critias, Alcibiade, Dion, Timothée, cités eux aussi dans ce passage), un « sage » au sens large, c'est-à-dire un homme politique accompli, qui lie connaissance, parole et action³⁰:

Quid Pericles? De cuius ui dicendi sic accepimus, ut, cum contra uoluntatem Atheniensium loqueretur pro salute patriae seuerius, tamen id ipsum, quod ille contra popularis homines diceret, populare omnibus et iucundum uideretur; cuius in labris ueteres comici, etiam cum illi male dicerent (quod tum Athenis fieri licebat), leporem habitasse dixerunt tantamque in eodem uim fuisse, ut in eorum mentibus, qui audissent, quasi aculeos quosdam relinqueret. At hunc non declamator aliqui ad clepsydrum latrare docuerat, sed, ut accepimus, Clazomenius ille Anaxagoras uir summus in maximarum rerum scientia: itaque hic doctrina, consilio, eloquentia excellens quadraginta annis praefuit Athenis et urbanis eodem tempore et bellicis rebus³¹.

Et Périclès? Sa parole, selon la tradition, était si puissante que, un jour qu'il parlait sans complaisance contre les inclinations des Athéniens, pour le salut de la patrie, la thèse même qu'il soutenait contre les hommes qui flattaient le peuple devint, à ce qu'il semble, populaire et agréable à la multitude. Les poètes de la comédie ancienne, tout en le maltraitant, ce qui était alors permis à Athènes, avouaient que la grâce habitait sur ses lèvres et en même temps que la puissance de son discours laissait comme une sorte d'aiguillon enfoncé dans l'âme des auditeurs. Il n'aurait pas eu comme maître, lui, un déclamateur enseignant à crier près d'une clepsydre, mais, nous dit-on, Anaxagore de Clazomènes, un homme éminent par la possession des plus sublimes connaissances. Ainsi, devenu hors pair par son savoir, ses conseils, son éloquence, gouverna-t-il quarante ans les Athéniens à la fois dans la paix et dans la guerre.

Le portrait de Périclès est ici composé à partir des mêmes citations que dans le *Brutus*, mêlant le portrait fait par Thucydide (II, 65, 9), la citation d'Eupolis (K.-A. fr. 102, 5-7) et le passage du *Phèdre* (269d-270a) où Périclès apparaît comme la figure même de l'orateur accompli (τελεώτατος ἐς ῥητορικὴν). Toutefois, d'un dialogue à l'autre, malgré les points communs, le modèle péricléen – comme le modèle grec en général – n'a pas tout à fait la même fonction.

30 Sur le rapport entre la liste d'Antoine et celle de Crassus, voir Fantham 2004, p. 261.

31 *De orat.* III, 137-138; trad. E. Courbaud-H. Bornecque.

Dans le *De oratore*, le dialogue rapporté par Cicéron à son frère et qui oppose Crassus et Antoine, les deux plus éloquentes des Romains de la génération précédente (I, 23), reconduit dans un contexte romain la question du *Gorgias* de Platon : la rhétorique est-elle un art ? Antoine et Crassus ont tous deux suivi sur ce point les leçons de Charmadas, l'élève de Carnéade, soutenant qu'il n'y a pas d'art de parler, les rhéteurs étant de piètres orateurs et le talent de Démosthène venant soit de son habileté naturelle soit de ce qu'il a été l'élève de Platon. C'est la formation de l'orateur qui est ici en jeu. La rhétorique grecque – dont Périclès est un des représentants – sert à penser les cadres d'une rhétorique proprement romaine, qui allie pratique et théorie. Le dialogue rapporté commence explicitement sous les auspices du *Phèdre* et dans un décor analogue (I, 28), il se termine sur l'annonce de la gloire à venir d'Hortensius, confrère de Crassus, jeune encore (III, 228), autre allusion au *Phèdre*, qui s'achève sur la jeunesse pleine de promesses d'Isocrate « dont l'esprit est doté d'une certaine philosophie » (279a)³². Mais le modèle grec sert là aussi à mettre en valeur une particularité romaine : contrairement à Isocrate, qui est un possible philosophe destiné, peut-être, à surpasser Lysias, Hortensius, orateur engagé dans la pratique, qui, malgré son jeune âge, a déjà plaidé devant le Sénat, est destiné, selon Catulus, à briller de toutes les qualités exposées par Crassus. À la philosophie, dont Platon (suivi par Charmadas) fait la seule véritable formation de l'orateur (l'exemple étant Périclès, formé par Anaxagore), et au philosophe, seul capable de mettre en rapport le *logos* et les idées, Cicéron substitue la rhétorique, qui n'est pas seulement un art, mais la formation par excellence, l'expression de la *sapientia* (qui inclut donc la philosophie), et qui trouve son accomplissement dans la figure de l'orateur romain, qui seul concilie obligatoirement philosophie et rhétorique³³.

32 On notera que, comme pour le *Phèdre*, où le propos de Socrate, qui concerne Isocrate jeune, ne préjuge pas de l'opinion de Platon sur l'évolution d'Isocrate, le propos sur l'avenir d'Hortensius, prêté à Catulus et à Crassus, ne préjuge pas de l'opinion du narrateur (Cicéron), qui appartient à un temps différent de celui du dialogue et qui connaît l'Hortensius de la maturité.

33 Voir *de orat.* III, 78–95 (l'orateur parfait doit être un philosophe) et III, 143 (Crassus) : *Sin eos diiungent, hoc erunt inferiores, quod in oratore perfecto inest illorum omnis scientia, in philosophorum autem cognitione non continuo inest eloquentia* (« Si l'on sépare le philosophe et l'orateur, le philosophe n'aura pas l'avantage ; car l'orateur parfait possède toute la science (*scientia*) des philosophes, alors que les philosophes, avec tout leur savoir (*cognitio*), ne possèdent pas seulement l'éloquence » ; trad. E. Courbaud-H. Bornecque). Sur la dimension proprement romaine du dialogue, voir notamment *de orat.* I, 23 ; sur les rapports entre l'éloquence romaine et la philosophie grecque, *de orat.* I, 9 sq. On notera la

b *Périclès dans le Brutus et les incarnations de l'orateur idéal*

Dans le *Brutus*, quoique le dialogue entre Brutus, Atticus et Cicéron commence sur une pelouse auprès de la statue de Platon (§ 24), le prologue qui précède est consacré à déplorer la disparition d'Hortensius, qui vient juste de mourir (en 50 av. JC, date dramatique du dialogue) : il commence donc là où finit le *De oratore*, dans la continuité duquel il s'inscrit³⁴, tout en substituant à Hortensius une autre figure possible, celle de Brutus. Cicéron joue ici, comme un Platon reprenant dans le *Phèdre* le *Gorgias* et le *Banquet*, sur la reprise de ses propres œuvres et leur réinterprétation, quelques années plus tard. Avec Hortensius meurt aussi l'éloquence du forum (§ 6) ; avec Brutus, une relève est possible même si elle demeure suspendue à l'avenir de la République (§ 331–333). D'où le ton très sombre du prologue, la dimension parénétiq ue de l'épilogue, adressé à Brutus, et la prétérition qui clôt ou plutôt qui laisse ouvert cet épilogue : *nihil dico amplius, tantum dico ...* Si l'extrême fin du texte semble lacunaire, les deux propositions conditionnelles qui suivent (*si mihi accidisset, ut numerarer in multis ... si operosa est concursatio magis opportunorum*) ne se rattachant à aucune principale, il n'en demeure pas moins que Cicéron lui-même se refuse à conclure, de façon beaucoup plus radicale que dans le *De oratore*.

Entre les deux figures d'Hortensius et de Brutus, c'est bien sûr celle de Cicéron qui apparaît comme l'incarnation parfaite de l'idéal oratoire, mais aussi, peut-être, comme son incarnation ultime. Le passé prend ici un sens nouveau, que permet l'usage du dialogue, là aussi dans une dimension platonicienne. Avec la mort d'Hortensius, Cicéron perd le partenaire de ses joutes oratoires (§ 2) et se trouve plongé dans une sorte de mort civique, dont il ne sort que par la *consolatio* que lui procure la remémoration des grands orateurs qui se sont succédé au cours des temps :

Itaque ei mihi uidentur fortunate beateque uixisse cum in ceteris ciuitatibus tum maxume in nostra, quibus cum auctoritate rerumque gestarum gloria tum etiam sapientiae laude perfrui licuit. Quorum memoria et recordatio in

continuité avec Isocrate, dont la *philosophia* présente de nombreux points communs avec la conception de l'éloquence défendue par Crassus. Sur la *philosophia* isocratique, voir Livingstone 2007 et Noël 2010.

34 Narducci 1997²a, p. 104, n. 28, parle d'une « replica 'impovertita' ». Mais l'allusion à peine voilée au début du *Brutus* a plutôt pour fonction de signaler au lecteur la continuité entre les œuvres et d'inciter à une comparaison. Voir aussi le *De diuinatione* II, 4, où Cicéron parle de ses « cinq livres sur la rhétorique » comme d'un corpus complet.

*maxumis nostris grauissimisque curis iucunda sane fuit, cum in eam nuper ex sermone quodam incidissemus*³⁵.

Aussi ceux-là me paraissaient avoir eu une existence souverainement heureuse qui, dans les autres républiques, et particulièrement la nôtre, ont eu la chance de jouir jusqu'au bout de leur autorité personnelle, de la gloire acquise par leurs services et surtout de l'éloge dû à leur sagesse. Leur souvenir et le rappel de leurs noms, au milieu de nos grandes et terribles préoccupations, fut pour moi un véritable plaisir un jour que j'y avais été amené par le hasard d'une conversation.

Sur ces mots s'ouvre le récit du dialogue qui a permis cette *consolatio* et ce travail de mémoire³⁶. Cicéron fait part à Atticus et à Brutus du soulagement apporté par leurs lettres respectives, notamment la dédicace du *Liber Annalis* d'Atticus (§14), dans lequel il a trouvé une chronologie lui permettant d'embrasser les siècles et qui va servir de support à la conversation. La fin jouera sur le second présent, la lettre de Brutus, qui explique à Cicéron qu'après sa mort vivront ses actes «qui pour le salut de l'État, si les choses tournent bien, par [sa] perte, si elles tournent mal, témoigneront en faveur de [sa] conduite politique» (§330: *quae, si recte esset, salute rei publicae, sin secus, interitu ipso testimonium meorum de re publica consiliorum darent*). L'exercice de remémoration auquel se livre Cicéron dans le *Brutus* apparaît ainsi comme annonciateur de son propre passage à la postérité, parce qu'il s'inscrit désormais dans une dimension nouvelle, qui fait de lui l'incarnation d'un idéal, celui de l'orateur.

Le *Brutus* est en effet un dialogue sur les orateurs eux-mêmes (§20: *de oratoribus*), et non plus sur leur formation: qui a-t-on pu nommer ainsi (§20: *de oratoribus, quando esse coepissent, qui etiam et quales fuissent*)? Il s'agit en réalité de définir les incarnations de l'*orator* et de constituer des modèles historiques à l'imitation, d'où la question des «début de la rhétorique», qui se pose désormais dans des termes chronologiques³⁷. La discussion sur les modèles, placée bien évidemment dans la perspective de la querelle atticiste, problématise la question du rapport entre modèles grecs et modèles romains. C'est dans ce contexte que l'orateur accompli du *Phèdre* 269d–270a (τελεώτατος ἐς ῥητορικὴν), Périclès, est présenté par Cicéron comme la première figure d'orateur

35 *Brut.* 9; trad. J. Martha modifiée.

36 Sur l'importance du thème de la mémoire dans le dialogue, voir Gowing 2000.

37 Sur ce thème, qui est en réalité un thème philosophique, permettant de définir la rhétorique par rapport et contre la philosophie, voir Noël 2002.

et d'orateur quasi parfait (§ 44: *oratore prope perfectum*), l'incarnation d'un idéal, parce qu'il est la première manifestation de l'*ornate dicere*. Cet *ornate dicere* est aussi l'ἔϋ λέγειν des Grecs, bien dire au sens technique et au sens éthique. Mais cet idéal peut se réincarner, *mutatis mutandis*, dans l'histoire romaine, comme le montre la comparaison entre orateurs grecs et orateurs romains, de sorte que la notion d'«atticisme» peut être comprise non pas comme une simple imitation de modèles grecs par les Romains, mais comme une dimension fondamentale de l'orateur :

*Ita fiet ut non omnes, qui Attice, idem bene, sed ut omnes, qui bene, idem etiam Attice dicant*³⁸.

Ainsi, tout ceux qui parlent avec atticisme ne parlent pas nécessairement bien, mais tous ceux qui parlent bien parlent avec atticisme.

Autant dire que l'ἔϋ λέγειν grec et le *bene dicere* des Romains, seule forme acceptable de l'*ornate dicere*, s'incarnent dans un seul modèle d'orateur et un seul style, le style élevé³⁹.

À cet orateur idéal représenté par Périclès sont en effet attachées la *copia* et l'*ubertas* (§ 44: *suauitate [...] ubertatem [...] copiam*); plus loin, à la *suauiloquentia* de Cethegus est associée la *medulla* de la Persuasion (§ 58–59). Par opposition à cette ampleur stylistique, l'orateur Calvus (§ 284), grand partisan de Lysias et de l'atticisme et qui a recherché à dessein la maigreur (*exilitas*), est renvoyé, avec les autres atticistes, au tribunal pour cause de sécheresse de style, de maigreur, d'indigence (*iunitatem, siccitatem, inopiam*). La polémique a des enjeux politiques et philosophiques, et la condamnation du style étriqué de Lysias et de Calvus n'est donc pas une simple affaire de style. Si l'on se souvient de la sécheresse dont se plaint au début du dialogue Cicéron et de la maladie qui règne dans l'État (§ 12), on voit que ce n'est pas seulement l'ampleur du style qui est ici visée: l'orateur idéal est lié à l'éloquence publique telle que la pratique Cicéron et qui assure la prospérité de Rome. Il incarne la bonne santé de l'État, mais il est aussi celui qui assure la pérennité de cette dernière. Il y va de la survie de la République⁴⁰. Mais la *copia*

38 *Brut.* 291; trad. J. Martha modifiée.

39 Sur la réorientation théorique que constitue cette recherche du *perfectus orator* par rapport au *De oratore*, voir Guérin 2011, p. 359–380.

40 Voir aussi le rapport explicite entre le *Brutus* et le *De republica*, Atticus reprochant à son ami de n'avoir rien publié depuis lors (*Brut.* 19).

et l'*ubertas* auxquelles il est attaché font de lui un modèle éternel que rien ne peut éteindre.

Le *Brutus* met ainsi en tension idéal oratoire et réalité historique, éloquence et histoire. De la singularité des orateurs anciens et de leur pluralité, on est passé, en effet, par le travail de remémoration auquel se livre Cicéron, à l'établissement d'une continuité entre ces orateurs grâce au modèle d'un *summus orator* – pensé implicitement sur le modèle des idées platoniciennes⁴¹. C'est pourquoi, paradoxalement, la mort projetée de la République ne saurait mettre fin à cette continuité. Sur la trame chronologique fournie par Atticus, Cicéron a donc constitué une « histoire rhétorique de l'éloquence romaine » qui est la projection de son idéal oratoire et qui lui permet de rejoindre Périclès au panthéon de la mémoire, dans un processus d'héroïsation qui lui assure l'immortalité⁴².

41 La même idée sera présentée, explicitement cette fois, dans l'*Orator* (7–10).

42 Sur ce processus d'héroïsation, qui passe par l'écriture, voir aussi Dugan 2005, p. 248–250, et Stroup 2010, p. 237–268, pour qui « Cicero fashions in *Brutus* a boldly procreative model for the writing of rhetorical histories and historical dramas in prose » (p. 237).

Démétrios de Phalère dans le *Brutus*

Pierre Chiron

Le présent petit dossier s'inscrit dans une problématique que Carlos Lévy a formulée dans la conclusion qu'il a donnée au colloque en septembre 2008: le *Brutus* est une œuvre singulièrement polysémique, «déceptive», ambiguë, et à laquelle pourtant on ne se résout guère à ne pas donner d'interprétation unitaire. Ce paradoxe vient du traitement particulier qui est donné du temps: un temps humain que l'histoire et la circonstance poussent à construire de différentes façons, car il est suspendu – en cette dramatique année 46 – à une issue où se joue le destin oratoire, politique, personnel de Cicéron *sub specie aeternitatis*. Le *Brutus* semble en arrêt devant un «trou» que viennent remplir plusieurs futurs, glorieux ou humiliants. Dans ce contexte, l'importance du personnage dont nous allons parler ne doit pas être exagérée. Ce n'en est pas moins – à nos yeux – l'incarnation fugitive d'un de ces avènements que Cicéron imagine pour Rome et pour lui-même.

Il y a deux mentions de Démétrios de Phalère dans le *Brutus*, la première, assez développée (§36–38)¹, fait du philosophe et chef d'État de la fin du IV^e siècle l'étape finale d'un panorama de l'éloquence grecque qui pose de nombreux problèmes d'interprétation. Voici ce passage, dans une traduction qui s'écarte sensiblement de celle de Jules Marthas²:

[...] *et, ut opinio mea fert, sucus ille et sanguis incorruptus usque ad hanc aetatem oratorum fuit, in qua naturalis inesset non fucatus nitor. Phalereus enim successit eis senibus adulescens eruditissimus ille quidem horum omnium, sed non tam armis institutus quam palaestra. Itaque delectabat magis Atheniensis quam inflammabat. Processerat enim in solem et pulverem non ut e militari tabernaculo, sed ut e Theophrasti doctissimi homi-*

1 N° 121 FS [= Fortenbaugh, Schütrumpf 2000].

2 Marthas 1973⁵ (1923¹). Un texte latin plus fiable que celui de la CUF est accessible dans Malcovati 1970². Sauf indication contraire, les traductions proposées sont les nôtres: je remercie Charles Guérin pour sa lecture critique de mes traductions depuis le latin. Sur la question qui nous intéresse, Connolly 2007 procure une étude d'orientation; on retiendra ici, comme références méthodologiquement importantes, deux articles de W.W. Fortenbaugh: Fortenbaugh 1989; Fortenbaugh 2005b.

nis umbraculis. Hic primus inflexit orationem et eam mollem teneramque reddidit et suavis, sicut fuit, uideri maluit quam grauis, sed suauitate ea, qua perfunderet animos, non qua perfringeret; [et] tantum ut memoriam concinnitatis suae, non, quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis, cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum, a quibus esset auditus.

[...] et à mon avis, cette sève, ce sang ne se sont conservés purs que jusqu'à cette génération d'orateurs (sc. celle des Hypéride, Eschine, Lycurgue, Dinarque, Démade) où l'éclat de la nature était resté sans fard. En effet, tous ces orateurs étaient âgés quand le Phalérien leur succéda : il était certes plus savant qu'eux tous, mais s'était formé davantage à la palestra que sur le champ de bataille. Aussi charmait-il les Athéniens plus qu'il ne les enflammait. Il s'était exposé au soleil et à la poussière au sortir non de la tente du soldat mais des délicats ombrages du très savant Théophraste. Il fut le premier à infléchir l'éloquence en la rendant molle et tendre ; il préféra paraître suave – comme il le fut en effet – que grave, mais de cette suavité qui inonde les âmes non de celle qui les force, tant et si bien qu'il a laissé dans l'esprit de ses auditeurs le souvenir de son élégante harmonie mais non, comme Eupolis l'a écrit de Périclès, de piqûres mêlées à la sensation de plaisir.

La seconde mention (§ 285)³ intervient dans une polémique entre Cicéron et Brutus sur la définition de l'atticisme et elle joue un rôle plus clair : elle permet à Cicéron de montrer que l'atticisme ne saurait être défini seulement par la négative, comme absence de toute recherche stylistique et simple respect de la grammaticalité, mais qu'il s'est incarné dans des personnalités aussi diverses que Démosthène et Lysias, voire dans des orateurs aussi « fleuris » que Démétrios de Phalère. Il s'agit pour Cicéron de subvertir l'antithèse trop simpliste dans laquelle ses jeunes adversaires cherchent à l'enfermer et à revendiquer pour lui-même tout à la fois l'atticisme et le droit à l'abondance et à l'ornement :

Sin autem ieiunitatem et siccitatem et inopiam, dummodo sit polita, dum urbana, dum elegans, in Attico genere ponit, hoc recte dumtaxat; sed quia sunt in Atticis alia meliora, uideat ne ignoret et gradus et dissimilitudines et uim et uarietatem Atticorum. «Atticos», inquit, «uolo imitari.» Quos? nec

3 Cf. n° 122 FS.

enim est unum genus. Nam quid est tam dissimile quam Demosthenes et Lysias? quam idem et Hyperides? quam horum omnium Aeschines? Quem igitur imitaris? Si aliquem, ceteri ergo Attice non dicebant? Si omnis, qui potes, cum sint ipsi dissimillumi inter se? In quo illud etiam quaero, Phalereus ille Demetrius Atticene dixerit. Mihi quidem ex illius orationibus redolere ipsae Athenae uidentur. At est floridior, ut ita dicam, quam Hyperides, quam Lysias: natura quaedam aut uoluntas ita dicendi fuit.

Maintenant, que la maigreur, la sécheresse, la pauvreté – pourvu qu’elles soient polies, raffinées, élégantes – soient rangées par lui (*sc. C. Licinius Caluus*) dans le genre attique, d’accord, mais pas plus: comme il y a chez les Attiques d’autres qualités supérieures, qu’il prenne garde à ne pas ignorer les différences de niveau, ni les dissemblances, ni la puissance, ni la variété des Attiques. – «Je veux imiter les Attiques», dit-il. – Bon, mais lesquels? Car il n’y en a pas une seule espèce. Qu’y a-t-il de plus différent que Démosthène de Lysias? Que ce même Démosthène d’Hypéride? Qu’Eschine de tous ceux-là? Alors lequel imites-tu? Si c’est l’un d’entre eux, est-ce à dire que les autres n’usaient pas du style attique? Si tu les imites tous, comment fais-tu puisqu’ils sont si différents les uns des autres? J’irai même, au point où l’on en est, jusqu’à te demander ceci: – Et Démétrius de Phalère, est-ce qu’il s’exprimait en attique? Pour moi, en tout cas, c’est tout le parfum d’Athènes que ses discours semblent exhaler. – Mais il est plus fleuri, pour ainsi dire, qu’Hypéride et que Lysias? – Eh bien c’est que sa nature, ou sa volonté, était de parler ainsi.

Nous voudrions soulever sur ces textes deux questions connexes ou, si l’on préfère, une question à deux facettes. Le point de départ de notre interrogation a été la constatation d’un écart considérable entre la plupart des autres mentions de Démétrios dans l’œuvre de Cicéron et celles du *Brutus*, surtout la première des deux que nous venons de citer. Ailleurs, Démétrios est beaucoup mieux traité. Au-delà du thème récurrent de la formation philosophique sous la houlette de Théophraste, au-delà de la mention répétée de son érudition, Démétrios est habituellement, pour Cicéron, un personnage quasiment archétypal et toujours positif, bref, un modèle.

Dans le *De finibus* v, 53–54⁴, il incarne le chef d’État incompris, injustement chassé de son pays, et qui consacre sa retraite forcée à la philosophie. Dès le *Pro*

4 N° 36 FS (mai 45).

C. Rabirio Postumo (§ 23)⁵, Démétrios représente, sur le même pied que Platon, l'homme que ses qualités intellectuelles et son génie politique exposent à la vindicte des tyrans. Dans le *De legibus* (II, 62 sq.)⁶, à propos des excès dans le faste funéraire – c'est l'un des rares passages⁷ où Cicéron fasse état de la lecture d'un texte précis de Démétrios –, le Phalérien est présenté comme un grand politique et grand législateur (§ 66). Dans le *De republica* (II, 2)⁸, il est même crédité d'avoir ranimé la constitution d'Athènes à un moment où elle était déjà exsangue et prostrée. Dans un autre passage du *De legibus* (III, 14), passage qui présente plusieurs similitudes frappantes avec le début du *Brutus* tout en le contredisant, Démétrios est l'incarnation même de l'intellectuel qui a su s'adapter aux contraintes de l'action politique et exceller aussi bien à l'ombre qu'en plein soleil, voire au plus fort du combat⁹. Dans le *De officiis* (II, 60)¹⁰, Cicéron évoque favorablement les reproches que Démétrios aurait adressés à Périclès, d'avoir dépensé trop d'argent public pour les embellissements de l'Acropole. Dans le *De oratore* (II, 95)¹¹, Antoine mentionne Démétrios comme le représentant d'une éloquence plus douce et moins tendue que celle de Démosthène et ses épigones, mais sans y mettre de critique. Dans l'*Orator* enfin (§ 91–92)¹², ouvrage contemporain du *Brutus* (46 av. Jc), Démétrios de Phalère est décrit comme le meilleur représentant du genre mixte, orné, savant,

5 N° 42 FS (54).

6 N° 53 FS (52).

7 Voir aussi *De diuinatione* II, 96 (n° 138 FS).

8 N° 54 FS (54).

9 N° 57 FS. Citons ce passage: *Post a Theophrasto Phalereus ille Demetrius, de quo feci supra mentionem, mirabiliter doctrinam ex umbraculis eruditorum otioque non modo in solem atque in puluerem, sed in ipsum discrimen aciemque produxit. Nam et mediocriter doctos magnos in re publica uiros, et doctissimos homines non nimis in re publica uersatos, multos commemorare possumus: qui uero utraque re excelleret, ut et doctrinae studiis et regenda ciuitate princeps esset, quis facile praeter hunc inueniri potest?* (« Enfin Démétrios de Phalère, dont j'ai déjà parlé et qui procède de Théophraste, tira la doctrine de la tranquille retraite qui plaît aux savants, pour la conduire avec un art digne d'admiration, non seulement au grand jour et au milieu de la poussière, mais au plus fort de la bataille. On pourrait citer en effet aussi bien les hommes ayant joué un grand rôle dans l'État et de médiocre savoir, que des hommes très savants et qui ne brillèrent pas quand ils se mêlèrent des affaires publiques. Mais l'homme qui excelle à la fois dans le gouvernement des affaires et dans les études théoriques, Démétrios mis à part, on le chercherait en vain ». Trad. Ch. Appuhn).

10 N° 110 FS (le *De officiis* est de 44).

11 N° 120 FS (55).

12 N° 124 FS.

peu musclé mais séduisant. Ces traits se retrouvent dans le *Brutus*, mais c'est dans ce dialogue, et dans ce dialogue seulement, que Démétrios est aussi négativement identifié à la décadence, à la corruption de l'éloquence grecque.

Notre hypothèse est que l'écart entre les deux types d'évocations de Démétrios s'explique par l'existence, dans le *Brutus*, d'un nouveau type d'identification entre l'orateur-philosophe grec et Cicéron lui-même. Après les identifications positives, on assisterait à une identification ambivalente, faite d'attraction et de répulsion, non seulement à cause de leur double activité – point commun que Cicéron souligne souvent – mais aussi des circonstances vécues par l'un et par l'autre, circonstances que rapproche et que dramatise le contexte politique du *Brutus*. Ce qui est en cause, finalement, est le désir ou la crainte qu'a Cicéron d'occuper la même place que Démétrios dans l'histoire de l'éloquence et dans l'histoire tout court.

Un fait a très vite commencé de donner corps à cette hypothèse : le panorama de l'éloquence grecque, auquel les § 36–38 du *Brutus* donnent sa conclusion, se distingue par son caractère fermé, exprimé notamment par des métaphores biologiques, ternaires (naissance, apogée et mort)¹³ ou binaires (pureté vs corruption)¹⁴ : après des débuts tardifs et lents – preuve de la difficulté intrinsèque de l'art oratoire –, l'éloquence grecque connaît son apogée avec Démosthène et ses épigones. À ce stade de son évolution, elle est encore saine et pure. Ensuite se produit un saut de génération¹⁵, une solution de continuité temporelle (§ 37 : *eis senibus [...] adulescens*), accompagnée d'une rupture socio-spatiale, puisque Démétrios n'est pas désigné par son nom comme les autres orateurs grecs mais par son dème d'origine (*Phalereus*)¹⁶, un faubourg et un port sans prestige, d'où de petits bateaux partaient pêcher de petits poissons qu'on mangeait en friture, un port promis bientôt à la désaffection au profit du Pirée et de Munychie. Bref, Démétrios de Phalère semble représenter à la

13 Cf. au § 27 : *nascentibus [...] adultis* ; au § 35 : *prope oratorem perfectum* ; au § 38 : *primus inflexit*.

14 Surtout au § 36 : *sucus ille et sanguis incorruptus usque ad hanc aetatem oratorum fuit, in qua naturalis inesset, non fucatus nitor*.

15 Ce saut n'a qu'un seul précédent, avec Isocrate (§ 32 : *exstitit [...] senibus illis*), lequel a introduit une innovation qui n'est pas sans rapport avec celle de Démétrios, comme si la chronologie était à la fois symbolique et historique : la différence d'âge entre Isocrate (436–338) et son prédécesseur Thrasymaque de Chalcédoine (*acmè* : 430–400) n'était pas si grande. Mais il est vrai que ce dernier atteignait sans doute la soixantaine lorsqu'Isocrate a fondé son école (ca. 390, cf. *exstitit*). Aussi ce saut est-il plus exact, semble-t-il, que le suivant (voir *infra* le problème posé par l'écart entre Dinarque et Démétrios de Phalère).

16 Sur le dème de Phalère dans l'Antiquité, voir Thély 2005.

fois la dégradation, la dénaturation, la prolétarianisation, le dernier hoquet et la mort définitive de son art en Grèce. Or une telle issue semble recevoir implicitement une explication historique, que corrobore le rapprochement avec le passage de la *République* mentionné tout à l'heure : outre son origine sociale suspecte, Démétrios représenterait une éloquence d'école, proche de la philosophie, décalée par rapport à la vie politique, une éloquence, par conséquent, qui se préoccupe davantage de séduire par le raffinement de la forme que d'aiguillonner les foules et de les conduire à l'action. Pourquoi une telle rupture dans l'histoire de l'éloquence grecque ? Cicéron ne rappelle pas que Démétrios fut contemporain et acteur de la disparition de la liberté en Grèce, qu'il gouverna Athènes pendant dix ans au nom d'un des diadoques les plus autoritaires d'Alexandre (Cassandre), mais le lecteur ne peut manquer d'y songer, et de faire le rapprochement avec la situation personnelle de Cicéron au moment où le *Brutus* a été composé, c'est-à-dire avec une situation d'impuissance ou de dépendance politique. Le *Brutus* lui-même prend place dans la sphère privée et relève de la dialectique et non de l'éloquence publique. Il y a là une hypothèse de lecture qui, nous semble-t-il, mérite une vérification.

La seconde question, ou le second volet de la question, porte sur les tenants et aboutissants du jugement stylistique émis par Cicéron sur Démétrios :

*Hic primus inflexit orationem et eam mollem teneramque reddidit [...]*¹⁷.

Il fut le premier à infléchir l'éloquence en la rendant molle et tendre [...].

Si les questions sont si étroitement liées, c'est pour la raison suivante : quand Cicéron donne Démétrios comme exemple d'une éloquence charmeuse, et aussi – plus loin et plus positivement – comme justification d'une définition très souple de l'atticisme, cela confirme l'hypothèse selon laquelle Cicéron s'identifierait à lui. On remarque la formulation très emphatique adoptée au § 285 : *Phalereus ille Demetrius*. La postérité a d'ailleurs donné une sorte de confirmation à la chose puisque le jugement de Quintilien¹⁸ sur Cicéron recoupe en partie le jugement de Cicéron sur le style du politicien grec, y compris dans son versant critique : on y trouve en particulier le même adjectif *molli*, qui dénote le manque de tension, de combativité oratoire. Pour la postérité en tout cas, peut-être aussi pour Cicéron lui-même, Démétrios serait un *alter ego*.

17 *Brut.* 38.

18 *Inst.* XII, 10, 12–13.

Mais, après tout, il existe des familles d'orateurs comme il existe des familles de pensée. Ce qui est troublant et qui invite à examiner de plus près ce jeu de miroir, c'est qu'au-delà du décalage entre le début du *Brutus* et les autres jugements que Cicéron a rendus sur Démétrios, il existe plusieurs autres raisons de mettre en question l'objectivité du passage et d'y déceler une construction qui répond à une conjoncture particulière. Nous ne sommes pas là sur le terrain de la morale mais sur celui de la méthode doxographique. On ne saurait se satisfaire en effet de l'antithèse entre sources fiables et sources douteuses, entre renseignements vrais et renseignements faux. Il y a tout un éventail de degrés intermédiaires, caractérisés par des distorsions fines qui, en matière d'esthétique littéraire et de doctrine rhétorique, ont leur importance. Il en va non seulement de la connaissance de Démétrios de Phalère mais aussi de la méthode critique de Cicéron.

Commençons donc par les raisons que l'on peut avoir de ne pas prendre tout à fait au pied de la lettre les informations contenues dans les § 36–38.

Tout d'abord, peu après le premier passage cité ci-dessus, au § 42, son ami Atticus reproche à Cicéron de faire plus œuvre de rhéteur que d'historien. C'est un demi-aveu, en tout cas le signe que Cicéron assume la part de reconstruction qui entre dans son compte rendu de l'histoire de l'éloquence. D'autre part, il existe d'autres caractérisations stylistiques de Démétrios de Phalère, parfois fort différentes. La plus célèbre est celle de Diogène Laërce :

[...] χαρακτηρ δὲ φιλόσοφος, εὐτονία ῥητορικῆ καὶ δυνάμει κεκραμένος. Οὗτος ἀκούσας ὅτι τὰς εἰκόνας αὐτοῦ κατέστρεψαν Ἀθηναῖοι, « ἀλλ' οὐ τὴν ἀρετὴν », ἔφη, « δι' ἣν ἐκείνας ἀνέστησαν¹⁹ ».

[...] son caractère (stylistique) est (celui d'un) philosophe, mêlé de tension et de puissance oratoire. Comme on lui annonçait que les Athéniens avaient renversé ses statues, il dit : « mais pas la vertu en raison de laquelle ils les ont élevées ».

Cette fois, même si l'exemple donné paraît tiré de la conversation²⁰, et sans que cela contredise son appartenance à la philosophie, Démétrios est crédité

19 D.L. V, 82 = n° 1 FS.

20 Les autres exemples, de même, illustrent davantage un talent pour les maximes, les formules bien frappées, que pour la véhémence politique : ainsi (D.L. V, 82), « les jeunes gens doivent respecter chez eux leurs parents, sur la route ceux qu'ils croisent, dans la solitude eux-mêmes » (Τοὺς νέους (...) δεῖν ἐπὶ μὲν τῆς οἰκίας τοὺς γονέας αἰδεῖσθαι, ἐν δὲ ταῖς ὁδοῖς τοὺς ἀπαντῶντας, ἐν δὲ ταῖς ἐρημίαις ἑαυτούς). Mais Diogène Laërce y est sans doute pour beaucoup.

de ce tonus, de cette puissance oratoire que Cicéron lui déniait. De plus, une anecdote rapportée par son homonyme Démétrios, l'auteur du traité *Du style*, montre en Démétrios de Phalère un homme capable d'un réel courage politique. Reçu avec insolence par le Macédonien Cratèros, qui l'accueillait vêtu de pourpre, couché sur un lit d'or, pour mener les négociations consécutives à la bataille de Crannon, en 322, il aurait dit :

[...] ὑπεδεξάμεθά ποτε πρεσβεύοντας ἡμεῖς τούσδε καὶ Κρατερὸν τοῦτον²¹.

[...] nous aussi avons reçu ces hommes comme ambassadeurs, jadis, ainsi que ce Cratèros.

D'après le stylisticien, le démonstratif péjoratif est un moyen figuré de stigmatiser l'arrogance. Moyen figuré mais plus conforme au mécanisme de la litote que de la véritable atténuation²². La phrase est dite *ὀνειδιστικῶς*, « en manière de reproche ». Il n'y a là rien de *mollis*. Pour en revenir à Cicéron, il n'est jusqu'à l'exactitude des dates, dans un livre dont le prétexte est pourtant de commenter la chronologie universelle d'Atticus, qui ne puisse être discutée : on se rappelle que Dinarque fait partie de ceux qui étaient déjà vieux quand Démétrios apparut tout jeune sur la scène politique. Or Dinarque n'avait guère, si l'on s'appuie sur les documents disponibles et notamment Denys d'Halicarnasse, que dix ans de plus que Démétrios (il est né à Corinthe vers 361, tandis que la date de naissance de Démétrios est située vers 350). Si l'on se fonde non sur la naissance mais sur l'entrée dans la carrière, Démétrios semble avoir été connu vers 320, après la mort d'Alexandre²³. Dinarque quant à lui a participé activement à l'affaire d'Harpale, qui éclate en janvier 323. Parler de saut de génération entre les deux orateurs paraît pour le moins excessif. En un mot, Cicéron isole Démétrios de la séquence des orateurs attiques plus que la stricte chronologie ne l'impose, comme s'il avait des raisons particulières de mettre sa personnalité en relief.

Il faut ajouter, dans le même sens, que l'importance donnée à Démétrios au début du *Brutus* comme une étape essentielle de l'histoire de l'éloquence grecque coïncide mal avec un autre passage du *Brutus* qui exprime des idées

21 Demetr., *Eloc.* 289 = N° 12 FS.

22 Autant qu'on puisse en juger, car l'anecdote est racontée de façon très succincte, le rapport de forces interdit à Démétrios d'affronter Cratèros, mais ce dernier ne saurait être brutal si les apparences sont sauves.

23 Si l'on en croit la traduction de la *Chronique* d'Eusèbe de Césarée par saint Jérôme (n° 14 FS = Hieronymus, *Interpretatio Chronicorum Eusebii* ad Ol., 115, 1 [GCS 24, p. 126, 2–3 Helm]).

très voisines mais en se passant complètement du personnage. Il s'agit, dit Cicéron, de savoir quelle école philosophique pourvoit le mieux à l'enseignement de la mise en forme du raisonnement : les Stoïciens sont de bons dialecticiens, mais de piètres stylistes. Il faut se mettre à l'école, dans ce domaine, des Péripatéticiens et des Académiciens (§ 119). Mais cela ne suffit pas pour atteindre la perfection : il y a même un danger lié à une sorte d'incompatibilité entre l'expression philosophique – trop libre, trop ample – et l'expression oratoire, qui doit être plus combative. Suit une caractérisation de Platon, jugé abondant (§ 121 : *uberior*), d'Aristote, qualifié de nerveux (*neruosior*) et de Théophraste (qui est *dulcior*). Il y a là un triptyque qui n'est pas sans évoquer – à condition d'ajouter le style simple, qui serait celui des Stoïciens – la quadripartition des caractères dans le traité *Du style* : grand, élégant, simple et véhément²⁴. Autrement dit, la gamme des personnalités stylistiques des philosophes forme un éventail complet, mais c'est leur rattachement à la philosophie qui pose problème du point de vue oratoire. Démosthène, si proche qu'il ait été de Platon, paraîtrait trop violent dans un débat philosophique, et l'ensemble des philosophes cités – dont l'un au moins, Aristote, a été qualifié de nerveux – paraîtrait trop pacifique devant un tribunal. De toute évidence, l'idée de « vases communicants » entre philosophie et éloquence, les progrès de l'une entraînant l'affaiblissement de l'autre et vice versa, est commune avec les § 36–38, mais justement, le jugement formulé sur Démétrios de Phalère au début du *Brutus* peut parfaitement et complètement se déduire de ce passage : son handicap en matière d'éloquence publique est qu'il est doux comme son maître Théophraste, et mou comme un philosophe. Sur le plan technique, et même si l'interprétation des fragments du *Περὶ λέξεως* de Théophraste soulève beaucoup de questions non tranchées, il importe de rappeler ici que le philosophe est souvent considéré comme l'auteur d'une stylistique de l'ornement surajouté, dissociant la transmission du sens et l'élaboration formelle destinée à la séduction du public et rompant, par conséquent, avec l'unicité de l'expression oratoire maintenue dans les écrits d'Aristote. En d'autres termes, Démétrios de Phalère aurait une diction fleurie tout simplement parce que son maître a été le premier théoricien de l'ornementation stylistique²⁵.

24 Demetr., *Eloc.* 36 et *passim*. On voit réapparaître ces derniers temps les thèses associant la doctrine stylistique de cet auteur aux débats esthétiques des débuts de l'Empire (voir par exemple Marini 2007). Il nous paraît clair au contraire que toutes les composantes de cette doctrine ont été élaborées avant Cicéron.

25 Voir la remarque de Cicéron sur le rôle des ornements dans le style de Démétrios (*orat.* 92).

Ce que nous concluons à nouveau, c'est que la place faite au Phalérien dans les § 36–38 est disproportionnée si l'on songe que les caractéristiques de son art peuvent entièrement se déduire de sa formation. Il faut que Cicéron ait une raison particulière de faire de lui le point de chute, dans tous les sens du terme, de l'éloquence grecque.

De plus, le lien entre le jugement critique et les besoins du contexte, au début du *Brutus*, est si fort que s'instaure une contradiction assez nette avec la seconde mention de Démétrios dans le même dialogue (§ 285). On a déjà souligné l'emphase de cette seconde mention par rapport à la tonalité plus péjorative de la première. On a dit que le second passage cité ci-dessus fait de Démétrios un représentant positif de l'atticisme, celui qui permet, par le caractère fleuri de son style, d'élargir la palette disponible et d'éviter la sécheresse préconisée par les jeunes ennemis de Cicéron. Or par l'image de la palestre, associée à un moment de dégénérescence de l'éloquence, la première mention de Démétrios se rattache plutôt à la légende noire de l'atticisme. Comme l'a souligné Sophie Aubert récemment, si la minceur du sportif peut être corrélée à la dégénérescence, c'est par un mécanisme qui est au cœur de la critique cicéronienne de l'atticisme : dans ses formes pernicieuses, c'est une ascèse qui n'a pas d'autre but qu'elle-même, une sorte de dépouillement narcissique qui s'oppose en tout à la conception que Cicéron élabore de l'éloquence idéale, à savoir une éloquence de l'interaction avec le public, capable de recourir à tous les moyens, tous les registres, y compris les plus sophistiqués, si le besoin est là et si les auditeurs y sont prêts²⁶. De là ce lien, *a priori* étonnant, entre la palestre et l'artifice représenté par le maquillage (cf. *fucatus*)²⁷. Mais une question se pose : pourquoi Démétrios de Phalère est-il associé ainsi à un atticisme perverti avant de redevenir un modèle ?

Tous ces éléments convergent donc pour isoler les § 36–38 du *Brutus* comme un morceau problématique. L'évocation de Démétrios paraît peu cohérente avec l'idée que d'autres sources, y compris cicéroniennes, amènent à se faire du personnage. On peut même se demander si Démétrios n'y est pas un quasi-total artefact, produit de ses fonctions dialectiques momentanées et non d'une lecture de ses œuvres ou d'une documentation de première main.

Serait-ce un cas isolé ? Nous ne reviendrons pas sur la question parallèle de la connaissance réelle que Cicéron a eue de la *Συναγωγὴ τεχνῶν* d'Aristote, que Marie-Pierre Noël a mise en doute avec de bons arguments. Mais nous

26 Cf. Aubert 2010 (notamment p. 102).

27 On peut signaler ici, mais sans prétendre que Cicéron y songe, que plusieurs témoignages antiques cités par FS attestent le goût de Démétrios pour le fard.

ajouterons un cas supplémentaire, celui d'un autre orateur athénien, Lycurgue. Au §36 du *Brutus*, cet orateur est classé parmi les épigones encore purs de Démosthène. *A priori*, Lycurgue a tout pour plaire à Cicéron : élève de Platon et d'Isocrate, ce fut un patriote entièrement dévoué à l'État et à la liberté face à la Macédoine, ses discours se distinguent par la piété religieuse et l'exigence morale. Et pourtant, au §130 du *Brutus*, à propos de Marcus Brutus, ancêtre dévoyé de son interlocuteur, Cicéron en fait une sorte de sycophante, sans doute influencé par des sources intermédiaires malveillantes ou le simple besoin de trouver un antécédent grec à celui dont il parle, à moins qu'il ne veuille glisser un soupçon d'éloge dans la critique ...

À cela s'ajoute que les discours de Démétrios, à la différence de ses travaux savants, semblent avoir disparu très tôt, peut-être faute d'avoir été agrégés au canon des orateurs attiques : les seules traces concrètes que nous en ayons conservées sont deux courts fragments de déclamation en traduction latine issus indirectement du traité des figures de Gorgias d'Athènes²⁸, le maître du fils de Cicéron. Cicéron décrit son style mais ne le cite jamais vraiment. La seule remarque technique un peu précise, à propos de ses narrations, se trouve chez l'Anonyme de Séguier : or le rhéteur dit ne pas juger sur pièces mais parler par oui-dire²⁹.

Il reste à comprendre les raisons pour lesquelles Cicéron élabore cette représentation particulière de Démétrios : nous avons suggéré qu'il se projette dans l'orateur grec et que son jugement sur lui est tributaire de cette projection – c'est-à-dire infléchi, sinon déformé par elle.

Un détail, en particulier, permet de corroborer l'idée d'un implicite amalgame entre les deux moments de l'histoire politique que sont la fin de la démocratie grecque et la fin de la République romaine : Démétrios, dit Cicéron, semble sorti de la palestine et non de la tente du soldat (*e militari tabernaculo*). Quand on y réfléchit, cette remarque est fort bizarre. Car aucun des orateurs grecs illustrant l'apogée de l'éloquence délibérative des Grecs, Démosthène compris, n'a forgé son art à la guerre. En revanche, c'est bien à l'époque de Cicéron que la parole doit se taire devant des armes plus concrètes³⁰ et s'il est un grand harangueur de troupes, c'est César³¹. Il est vrai que le lexique militaire

28 Il s'agit de deux fragments illustrant les figures d'antithèse et de prosopopée, dans une adaptation latine du traité de Gorgias par Rutilius Lupus (*De figuris* II, 16 ; 1, 1 = n° 128, 129 FS). Voir Chiron 2001, p. 319.

29 Démétrios de Phalère, selon ce compilateur du II^e ou du III^e s. ap. JC, mettait « à ce qu'on dit » (φασιν) la narration dans l'épilogue, voire après (cf. Patillon 2005, § 128, p. 24).

30 Cf. *Brut.* 7.

31 Mais le *Brutus*, très louangeur à l'égard de l'éloquence de César (voir notamment le § 252),

(tentes, armes, poussière, soleil ...) peut dénoter métaphoriquement l'activité du forum, mais l'actualité violente du temps du *Brutus* et la présence conjointe, dans le passage, de deux cultures différentes peuvent remotiver son sens obvie.

Autre détail : nous avons souligné ci-dessus le caractère fermé – naissance, apogée, mort – de la présentation de l'éloquence grecque qui est faite au début du *Brutus*. Si l'on veut se persuader que cette structure correspond aux besoins du contexte immédiat, c'est-à-dire qu'elle vise à établir un parallèle dramatique entre la fin du cycle grec et Rome dans la phase terminale du sien, il suffit de se reporter au *De officiis* I, 3³², où Cicéron recommande à son fils non seulement d'étudier de près ses discours, mais de s'attacher aussi à ses ouvrages de philosophie :

Vis enim maior in illis dicendi, sed hoc quoque colendum est aequabile et temperatum orationis genus. Et id quidem nemini uideo Graecorum adhuc contigisse, ut idem utroque in genere laboraret sequereturque et illud forense dicendi et hoc quietum disputandi genus, nisi forte Demetrius Phalereus in hoc numero haberi potest, disputator subtilis, orator parum uehemens, dulcis tamen, ut Theophrasti discipulum possis agnoscere. Nos autem quantum in utroque profecerimus aliorum sit iudicium, utrumque certe secuti sumus.

Car s'il y a plus de force oratoire dans les premiers, ce genre oratoire égal et tempéré doit lui aussi être cultivé. C'est une chose que je ne vois pas que les Grecs, jusqu'ici, aient atteinte, à savoir que le même orateur travaille et cultive à la fois ce genre susdit d'éloquence, celle du forum, et celui-ci, de la paisible discussion, à moins toutefois que Démétrios de Phalère ne puisse être mis de ce nombre, lui qui fut un dialecticien subtil, orateur sans grande puissance mais plaisant, à quoi l'on peut reconnaître le disciple de Théophraste. En ce qui me concerne, dans quelle mesure j'ai progressé dans l'un et l'autre genre, c'est aux autres d'en juger, mais ce qui est sûr, c'est que j'ai cultivé les deux.

Démétrios est ici le seul antécédent grec envisageable à la double ambition de Cicéron. Mais ce qui est spectaculaire, c'est que dans un ouvrage philosophique composé deux ans plus tard que le *Brutus*, soit en 44, postérieu-

ne souligne pas cet aspect, présent en revanche chez Suétone (*Iul.* 55). Quant à Tacite (*ann.* XIII, 3, 2), il se borne à une remarque très générale.

rement à la mort de César, la présentation est fort différente. D'une part, l'histoire de l'éloquence grecque n'est plus une histoire close, mais une histoire qui continue: elle n'a pas connu jusqu'ici (cf. *adhuc*) la double réussite que vise l'Arpinate. D'autre part, le jeu d'antinomie entre l'érudition et l'action, cette idée selon laquelle un orateur-philosophe *ipso facto* manque de vigueur, que la formation philosophique concourt en quelque sorte à la corruption de l'éloquence, cette idée-là disparaît au profit de la cohabitation harmonieuse entre deux activités sociales et intellectuelles à la fois parallèles, étanches et complémentaires: la discussion privée et le débat public, la dialectique et l'action politique, où l'on est tenté de reconnaître le fameux couple éthico-rhétorique formé par le *sermo* opposé à la *contentio*, couple théorisé semble-t-il par le stoïcien Panaetius. Où l'on peut être tenté, également, de voir la conséquence du retour de Cicéron lui-même à l'action politique, avec les *Philippiques*. On vérifie en revanche l'étroitesse du lien qui est établi entre le manque de puissance de Démétrios et la personnalité de Théophraste son maître.

Il faut aussi – si l'on veut étayer la thèse d'une telle symétrie entre la position de Cicéron et celle de Démétrios dans le *Brutus* – établir l'existence dans ce texte d'un lien entre la courbe dessinée par l'histoire de l'éloquence grecque des § 26–38 et l'histoire politique. Ce n'est pas si évident, car Cicéron crée un véritable trompe-l'œil en laissant croire que son approche est purement technique, voire purement stylistique (cf. § 29: *dicendi genus*), trompe-l'œil dont l'effet est démultiplié par notre tendance, à nous Modernes, à reléguer la stylistique dans les cuisines de la pensée. Pourtant, le choix d'Athènes comme métonymie de la Grèce (§ 26) est un premier signe de l'équation entre éloquence et liberté politique. Qui sont – après les prodromes du VI^e siècle – les premiers vrais représentants d'une éloquence «adulte»? Ce sont Périclès et Thucydide (§ 27), ou – car le passage n'est pas d'une clarté parfaite – Thémistocle, Périclès et Thucydide, soit les représentants de l'apogée de la démocratie grecque du V^e siècle. Non que Cicéron soit démocrate: pour lui, Cléon est un grand orateur mais aussi un factieux (*turbulentum ciuem*, § 28), et sa liste des grands orateurs du tournant du siècle compte Alcibiade, Thérémène et même Critias – sans doute lus dans Thucydide (cf. § 29). La liberté politique d'Athènes est pour Cicéron très compatible avec l'autoritarisme, l'oligarchie et l'impérialisme, combinaison qui lui est sans doute la plus familière et qui est la plus conforme à la tradition aristocratique et militariste de la République romaine. La présence de Périclès, démocrate mais autocrate, au début et à la fin du passage (§ 27, 38) va tout à fait dans ce sens³³.

33 Sur la place de Périclès dans la réflexion du *Brutus*, cf. *supra* l'article de M.-P. Noël.

Mais quoi qu'il en soit, dans ce cocktail plus romain que grec, la liberté politique est un ingrédient indispensable au développement harmonieux de l'éloquence: en témoigne l'importance du thème de la diffusion des connaissances. Les sophistes qui éclosent sur la prise de conscience des potentialités de l'art sont nombreux (*multi*, § 30). Socrate forma des hommes très savants (§ 31). L'école d'Isocrate fut ouverte à toute la Grèce (§ 32), etc. Bref, la fin de l'éloquence grecque tient à deux faits: la mort de la liberté d'expression et le repli des intellectuels sur la sphère privée, deux phénomènes qui se sont déroulés d'une manière analogue à la fin du IV^e siècle athénien, et au milieu du I^{er} siècle romain³⁴.

Il faut ajouter que, si l'on se reporte à la documentation réunie par Fortenbaugh et Schütrumpf, plusieurs aspects de la personnalité et de la carrière de Démétrios ont pu faciliter cette identification: non seulement Démétrios a été chef d'État, comme Cicéron a été consul, non seulement ils ont eu tous deux une double activité, politique et intellectuelle, mais ils ont fait l'objet tous deux de la ferveur populaire après être partis de rien. Diogène Laërce³⁵ rapporte qu'on éleva à Démétrios autant de statues que de jours dans l'année et qu'elles furent toutes réalisées en moins de trois cents jours ... et pourtant il n'était pas bien né (*καίπερ οὐκ εὐγενῆς ὤν*)³⁶. Symétriquement, on sait ce que représentait la gloire pour Cicéron l'*homo nouus*.

Les deux hommes ont vécu également la défaveur la plus cruelle et même l'exil. Ils ont été ballottés tous les deux entre les ambitions contraires de deux postulants au pouvoir suprême: César et Pompée d'un côté, Cassandre et Antigone le Borgne, de l'autre³⁷. Ils ont partagé enfin le goût de plaire, même si la biographie de Cicéron est moins pittoresque sur ce plan que celle du Grec et si le Romain a visé davantage la beauté oratoire que les autres formes de séduction.

Peut-être aussi faut-il établir, à l'aide du second passage cité ci-dessus (§ 285) un parallèle provisoire entre la capacité des discours de Démétrios d'exhaler

34 On peut trouver une sorte de confirmation à cette interprétation dans le § 138 du *Brutus*, où Cicéron affirme que l'éloquence latine a connu son apogée, égale et parallèle à celle des Grecs Démosthène et Hypéride, avec Antoine et Crassus. Il faut faire la part de la fausse modestie, mais une des conséquences logiques est qu'il incarne, lui, une sorte de décadence.

35 D.L. V, 75.

36 On n'accordera guère de crédit aux témoignages qui font de Démétrios un esclave de la maison de Phocion et de Timothée (par exemple le n° 4 FS = Ael., *VH* XII, 43): le goût du spectaculaire et la polémique politique ont sans doute conduit à l'exagération.

37 Sur cette troisième guerre des diadoques (314–311), voir D.S. XIX, 68, 2 sq. (= n° 21, 22 FS).

Athènes elle-même (*redolere ipsae Athenae*) et l'ambition de Cicéron de condenser à lui seul toute l'éloquence romaine.

On peut donc dire que oui, dans le *Brutus*, Cicéron s'identifie à Démétrios de Phalère, mais dans une certaine mesure seulement et en quelque sorte par défaut. Car Cicéron a d'autres modèles, et en particulier, dans le domaine grec, le tandem formé par Démosthène et Platon. Le seul atout propre à Démétrios est qu'il a été à lui tout seul philosophe et orateur. Pour le reste, Démétrios est un pis-aller. Cicéron reconnaît l'érudition, le charme, la séduction de Démétrios, mais il y voit des concessions à une crise politique et morale. On peut même se demander si le jugement de mollesse émis sur son style, dont on a vu qu'il contredisait le jugement rapporté par Diogène Laërce, ne dérive pas de ce montage dramatique : tout se passe comme si l'Arpinate se préparait, dans le *Brutus*, à connaître le sort de Démétrios de Phalère, c'est-à-dire d'un être réduit à la philosophie et chassé de l'histoire véritable. Ainsi, non seulement Cicéron s'identifierait à Démétrios de Phalère mais, au moment du *Brutus*, se projeterait lui-même dans un destin parallèle à celui de l'Athénien et la carrière de celui-ci représenterait l'un des avènements auxquels Cicéron se sent promis, sinon condamné.

Il faut revenir ici sur la carrière politique de Démétrios de Phalère : plusieurs témoignages montrent que cet orateur-philosophe a été un grand législateur mais que, pour ce faire, il a ménagé en démagogue la conciliation entre l'autorité macédonienne et le maintien des apparences démocratiques³⁸. Son éloquence a servi à faire accepter la domination étrangère après le soubresaut de la guerre lamiaque. Deux indices montrent la force des tensions qu'il a réussi à contenir : les statues qu'on lui avait élevées furent toutes abattues d'un coup³⁹ et certaines fondues en pots de chambre⁴⁰ ; à l'arrivée de Démétrios Poliorcète en 307, le Phalérien assista au soudain revirement de la foule et dut partir sans demander son reste⁴¹.

38 Les historiens présentent la chose de manières différentes, mais qui toutes finalement convergent : Plutarque (*Demetr.* 10, 2 = n° 18 FS) souligne que, sous la houlette de Démétrios de Phalère, le régime imposé à Athènes était « oligarchique de nom, monarchique de fait » (λόγω μὲν ὀλιγαρχικῆς, ἔργῳ δὲ μοναρχικῆς; voir aussi la *Souda*, n° 27 FS). Strabon (IX, 1, 20 = n° 19 FS) indique quant à lui que sous son autorité la démocratie s'est maintenue, mais grâce à l'indulgence particulière de Cassandre à l'égard d'Athènes. Le fait principal est que Cassandre maintenait une garnison à Munychie (Plu., *Demetr.* 8, 4 = n° 29 FS).

39 Voir notamment D.L. V, 75 (= n° 1 FS); Plin., *Nat.* XXXIV, 12, 27 (= n° 25A FS).

40 Cf. D.L. V, 77 (= n° 1 FS). Chez Plutarque, ce destin trivial fut réservé aux statues de Démade (820e = n° 25 B FS), mais sans doute s'agit-il d'une confusion avec Démétrios.

41 Cf. Plu., *Demetr.* 9, 3 (= n° 29 FS).

Il y a dans le passage du *Brutus* qui nous occupe, au §38, un membre de phrase finalement assez étrange : *suavis, sicut fuit, uideri maluit quam grauis*. La douceur de Démétrios de Phalère n'apparaît plus ici comme la conséquence involontaire de sa formation mais comme le choix d'une apparence, une stratégie de démagogue, une *uoluntas*, pour reprendre le lexique du §285. On se demande si Cicéron n'est pas tenté, pour reprendre un peu d'autorité politique et morale, de mettre son atticisme fleuri, sa suavité, au service de César, sans se faire d'illusion sur les risques encourus ni sur l'issue de l'aventure, à savoir la décadence inéluctable de la liberté politique et de l'art oratoire. On peut ajouter que le *sicut fuit* indique peut-être autre chose que la réussite avérée de Démétrios dans la séduction démagogique : la coïncidence entre la douceur du politicien grec et sa nature profonde.

Pour conclure, nous dirons que – quoique conscients de nous aventurer sur un terrain qui n'est pas le nôtre et de ne formuler qu'une simple hypothèse – il nous semble que Cicéron, dans le *Brutus*, parle davantage de lui-même que des discours de Démétrios, s'ils existaient encore et s'il les avait lus. À partir de quelques données historiques, il construit un fantasme qui, s'il est presque dénué de substrat réel, joue un rôle très précis dans le dialogue, comme l'une des représentations fugitives que Cicéron envisage de sa propre position dans l'histoire. Ce fantasme nous paraît exprimer tout à la fois la tentation de jouer le rôle de « collaborateur » qui, par le charme de son éloquence, endort le peuple et lui fait accepter sa dépendance, et aussi la crainte de devenir pour cela, aux yeux de la postérité, le symbole de la décadence politique et oratoire de Rome, le symétrique du Phalérien, ayant choisi comme lui de mettre son atticisme et sa séduction au service d'un pouvoir absolu, la peur de devoir payer le refus de ce rôle par une retraite forcée, cantonnée aux entretiens familiers dont l'agrément masque mal l'inutilité. Peut-être même le passage exprime-t-il la hantise plus secrète d'être intimement fait pour cette mollesse, d'où un degré supplémentaire dans l'acrimonie : Démétrios a collaboré avec la dictature, alors que Cicéron n'est que tenté de le faire.

Mais, comme on le sait, Cicéron sortira bientôt de cette « dépression » passagère afin d'écrire les *Philippiques* et tâcher de se construire une gloire posthume plus reluisante.

TROISIÈME PARTIE

Styles et orateurs à Rome

∴

La rhétorique du Stoïcien Rutilius Rufus dans le *Brutus*

Sophie Aubert-Baillet

Pour reprendre les mots de C. Lévy, «si par ‘histoire’ on entend ‘évolution’, il y a une certaine contradiction à dire qu’il existe chez Cicéron une histoire de la rhétorique stoïcienne. En effet, la particularité de cette rhétorique, du moins dans la représentation cicéronienne, est d’offrir des caractéristiques si rigides qu’elles semblent ne laisser pour ainsi dire aucune place à l’initiative individuelle»¹. Dans la mesure où l’orateur du Portique ne conçoit aucune différence de fond entre rhétorique et dialectique – ce que Zénon avait symbolisé par la célèbre métaphore du poing ouvert et de la main fermée –, ces deux disciplines peuvent toutes deux être requises dans le même discours, sans à-coups dans le passage de l’une à l’autre, pour exposer des thèses philosophiques, s’adresser au sénat, plaider au tribunal ou au forum, par le biais tantôt de petits syllogismes acérés, tantôt de développements oratoires plus longs. Ce fut précisément la coexistence des deux styles au sein d’un même discours, d’une même argumentation, qui conduisit Cicéron à discréditer la rhétorique des Stoïciens au point de ne plus reconnaître à ces philosophes qu’un seul mode d’expression, le mode dialectique², dont il conteste la validité tant sous l’angle de la pratique philosophique (jugée inefficace) que d’un point de vue oratoire. Dans ce dernier domaine, l’échec de la rhétorique du Portique fut à ses yeux particulièrement flagrant, si l’on en croit un extrait du *Brutus*³ au cours duquel l’auteur, neuf ans après avoir dressé dans le *De oratore*⁴ un portrait accablant et circonstancié de l’éloquence stoïcienne dont il déplore une homogénéité en réalité problématique⁵, fustige la rigidité des orateurs du Portique, leur monolithisme, leur incapacité à moduler leur discours en fonction

1 Lévy 2000, p. 127.

2 *Brut.* 118. Atherton 1988, p. 401–404, nous semble avoir occulté dans son article la part de la polémique dans le témoignage cicéronien, estimant qu’il s’agit là d’une description objective du style des Stoïciens alors que la situation est plus nuancée, comme nous tâcherons de le mettre en lumière.

3 *Brut.* 118–120.

4 *De orat.* II, 159–160 et III, 66.

5 Cf. sur ce point Aubert 2008, p. 61–91.

de l'auditoire du fait qu'ils ne possèdent qu'un seul mode d'expression, celui de la dialectique, traditionnellement associé à la philosophie et ne pouvant tenir lieu d'éloquence populaire.

Si l'on examine toutefois de près le *Brutus*, l'analyse cicéronienne de l'éloquence d'un membre illustre du Portique tel que le Romain P. Rutilius Rufus, quoique frappée au coin de la polémique, se révèle plus nuancée. Elle s'inscrit en effet dans le cadre d'une *synkrisis* entre ce personnage et l'orateur archaïque M. Aemilius Scaurus⁶, *synkrisis* qui, tout en estompant les motivations spécifiques des choix oratoires effectués par le Stoïcien, a pour mérite de mettre en lumière la dimension sociologique de son comportement oratoire et d'atténuer la critique qui en était faite dans le *De oratore*. En ce sens, elle complète la description qu'offrait Antoine de l'éloquence de ce personnage, lui qui ne mentionnait que des facteurs philosophiques – tant socratiques que stoïciens – pour expliquer la singularité du mode d'expression de Rutilius Rufus. C'est donc par le *De oratore* que nous commencerons notre étude, afin de mieux faire ressortir ensuite l'originalité et la richesse de l'analyse que propose Cicéron du style de Rutilius Rufus dans le *Brutus*.

En guise de préambule, il convient de dire quelques mots de ce personnage, dont le procès connut une grande célébrité dès l'Antiquité en raison de sa rare iniquité⁷. Accusé injustement en 92 avant JC d'extorsion de fonds et de débauche devant un jury de chevaliers pour s'être trop vigoureusement opposé aux abus des publicains dans sa province d'Asie, le consulaire refusa l'appui des illustres orateurs Crassus et Antoine qui auraient sans doute pu obtenir pour lui un jugement moins sévère, interdit à ses défenseurs tout ornement oratoire, tout appel aux passions – envisagées comme une perversion de la raison – ainsi qu'à la pitié des juges conformément aux préceptes du Portique, et plaida pour lui-même sobrement. Condamné, obligé de verser une amende qui le ruinerait entièrement, il préféra s'exiler à Smyrne, dans la province qu'il avait administrée en toute transparence. Formé à la philosophie du Portique par Panétius⁸, au point que Cicéron le qualifie de *prope perfectus in*

6 *Brut.* 110–116. L'éloquence de Scaurus est décrite aux § 111–112, celle de Rutilius Rufus aux § 113–115.

7 Sur cet épisode, voir Kallet-Marx 1990.

8 *Brut.* 114 ; 116 ; 118 ; *de orat.* 1, 227–230 ; *off.* III, 10 : Cicéron a trouvé dans une lettre de Posidonius un jugement de Rutilius Rufus sur l'excellence des œuvres de Panétius. On ne peut exclure que la source de Posidonius ait été un ouvrage de Rutilius Rufus, mais puisque le jugement est présenté comme un jugement oral, il est assez probable que Posidonius ait connu personnellement Rutilius Rufus. Il en utilise à plusieurs reprises l'œuvre historique : cf. *RE* I A, 1, col. 1269–1280, n° 34.

*Stoicis*⁹, il devint, dans le stoïcisme romain, le symbole du refus des compromissions rhétoriques, une sorte de nouveau Socrate, selon une métaphore employée non seulement par l'Arpinate au livre I du *De oratore*, mais aussi par Quintilien¹⁰.

Si nous étudions à présent le premier de ces textes (§ 219–233), nous remarquons qu'Antoine adresse deux sortes de reproches à Rutilius Rufus, qui illustre selon lui le double échec de Platon et de Socrate en matière d'éloquence. En plaçant d'emblée l'exégèse du procès du Stoïcien sous l'égide de Platon, avec la double évocation, aux § 224 et 230, de sa République idéale ou, pour mieux dire, fictionnelle et factice (*commenticia*), Cicéron met en exergue l'inapplicabilité pratique des thèses platoniciennes. Jugée incompatible avec la tradition politique et les *mores* des Romains¹¹, la tradition philosophique presque indifférenciée¹² contre laquelle s'élève Antoine était d'ailleurs fortement teintée de stoïcisme dès le § 221, ce qui annonçait en quelque sorte l'épisode relatif à Rutilius Rufus. En effet, la tentation à laquelle ne doit pas succomber l'orateur – celle de « jouer au sage parmi les fous » (*sapiens inter stultos uideri*) – est décrite en des termes stoïciens, tout en s'accompagnant d'un rejet plus vaste et sinon sincère, du moins affiché, de la part d'Antoine, des représentants de la culture grecque, caractérisés par un constant manque d'à-propos que traduit l'adjectif *ineptus*¹³. Immédiatement après cet encadrement du récit du procès de Rutilius Rufus par les deux allusions à la République platonicienne, dès le début du § 231, Antoine insiste encore plus clairement sur l'inadéquation profonde des idéaux d'un philosophe grec à un Romain, ancré dans la vie politique de surcroît, et pourvu d'une *auctoritas* de consulaire qui ne saurait être conciliée avec

9 *Brut.* 114.

10 *De orat.* I, 231; *inst.* XI, 1, 12–13: *P. Rutilius, uel cum illo paene Socratico genere defensionis est usus, uel cum reuocante eum P. Sulla manere in exilio maluit, quid sibi maxime conduceret nesciebat. Hi uero parua illa quae abiectissimus quisque animus utilia credit, si cum uirtute conferantur, despicienda iudicauerunt, ideoque perpetua saeculorum admiratione celebrantur* (« P. Rutilius, soit lorsqu'il se défendit presque à la manière de Socrate, soit lorsque, rappelé par P. Sulla, il aima mieux rester en exil, ne savait pas ce qui était le plus avantageux pour lui. Ils ont pensé que ces petites choses, regardées comme utiles par les plus vulgaires esprits, sont méprisables comparées à la vertu; voilà pourquoi ils sont devenus l'objet de l'admiration de tous les siècles. » Trad. J. Cousin).

11 *De orat.* I, 224.

12 Il est vrai que selon Crassus, les philosophes ne sont pas absolument unanimes (*una paene uoce*) à clamer leur supériorité sur les orateurs à propos de la maîtrise de l'éloquence (*de orat.* I, 46).

13 Voir le raisonnement de Crassus à ce sujet: *de orat.* II, 17–18.

un engagement philosophique ostensible. Notons au passage l'emphase avec laquelle sont rappelés la nationalité et le statut politique de Rutilius Rufus :

*Imitatus est homo Romanus et consularis ueterem illum Socratem [...]*¹⁴.

Il imita, lui un Romain, un consulaire, cet antique Socrate [...].

Or Socrate ne saurait incarner un *exemplum* approprié, d'autant – et c'est le second reproche que lui adresse Antoine – que son talent oratoire est fort mince, même s'il faut replacer un tel jugement dans le contexte de la polémique générale lancée par l'orateur à l'encontre des philosophes, ce qui le conduit à subvertir discrètement la tradition socratique.

Ainsi, lorsqu'Antoine conclut, non sans provocation, que la condamnation de Socrate fut due à son seul manque d'éloquence (*dicendi inscientiam*)¹⁵, il s'appuie peut-être, tout en en distordant la signification, sur un texte de l'*Apologie* où le philosophe, rejetant ostensiblement les armes de la rhétorique conventionnelle, lance à l'auditoire :

Ἴσως με οἴεσθε, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ἀπορία λόγων ἐάλωκέναι τοιούτων οἷς ἂν ὑμᾶς ἔπεισα, εἰ ᾧμην δεῖν ἅπαντα ποιεῖν καὶ λέγειν ὥστε ἀποφυγεῖν τὴν δίκην. Πολλοῦ γε δεῖ. Ἄλλ' ἀπορία μὲν ἐάλωκα, οὐ μέντοι λόγων, ἀλλὰ τόλμης καὶ ἀναισχυντίας [...]

¹⁶.

Peut-être pensez-vous, Athéniens, que j'ai été condamné faute de discours (*ἀπορία λόγων*), j'entends de ces discours par lesquels je vous aurais persuadés (*τοιούτων οἷς ἂν ὑμᾶς ἔπεισα*), si j'avais cru devoir tout faire et tout dire pour échapper à une condamnation. Rien de moins exact. Ce n'est pas faute de discours que j'ai été condamné, mais faute d'audace et d'impudence (*τόλμης καὶ ἀναισχυντίας*) [...].

Aussi n'est-ce pas pour avoir manqué d'éloquence dans l'absolu que Socrate fut condamné, malgré les insinuations d'Antoine: c'est pour avoir rejeté les conventions d'une rhétorique flatteuse, pathétique et indigne¹⁷, et cette con-

14 *De orat.* 1, 231. Sauf indication contraire, les traductions proposées sont personnelles.

15 *De orat.* 1, 233.

16 Pl., *Ap.* 38d; trad. É. Chambry, modifiée.

17 On relève à ce propos un parallèle frappant entre l'attitude de Rutilius Rufus et la profession de foi de Socrate face à Calliclès dans le *Gorgias* 522c–d. Quant à Xénophon, en évoquant ceux qui, à la différence de Socrate, acceptent de « flatter et supplier contrairement

clusion peut être étendue au cas du Stoïcien Rutilius Rufus, dont la condamnation incarne, de façon emblématique aux yeux de Cicéron, l'échec de la rhétorique du Portique. Victime, selon l'Arpinate, d'une confusion linguistique, Rutilius Rufus avait oublié que si en grec le terme λόγος peut parfaitement désigner à la fois la raison et le discours, en latin les termes *ratio* et *oratio*, faute de se recouvrir parfaitement, en demeurent au stade de la paronomase. Il manque décidément à la raison cette indispensable dimension émotive, destinée à persuader un auditoire qui n'est pas constitué de sages.

De même, lorsqu'Antoine déclare que Socrate «se défendit lui-même dans un procès où il y allait de sa vie de telle sorte qu'il semblait non point un suppliant ou un accusé, mais un précepteur qui donne des leçons (*magister*), ou un maître qui donne des ordres à des juges (*aut dominus [...] iudicum*)»¹⁸, il reprend un passage de l'*Apologie* où le philosophe, estimant qu'il est contraire à l'honneur et injuste de supplier le juge, affirme qu'il faut l'«éclairer et le convaincre» (διδάσκειν καὶ πείθειν)¹⁹. Si le premier verbe se réfère de toute évidence au magistère de Socrate, le second ne trouve aucun écho dans le texte cicéronien et cette évacuation de la dimension proprement rhétorique, précisément, de la persuasion nous semble intéressante dans la mesure où elle participe de la stratégie d'ensemble d'Antoine, qui vise à démontrer que l'orateur en général peut fort bien se passer de l'apport des écoles philosophiques. Or, en vertu du rapprochement entre Socrate et Rutilius Rufus, les Stoïciens sont indirectement blâmés eux aussi de ne savoir recourir à la persuasion (πείθειν), autrement dit à l'éloquence, alors qu'ils admettent parfaitement une certaine forme de persuasion, fondée sur la raison et non sur l'appel aux passions des auditeurs.

Neuf ans après le *De oratore* toutefois, Cicéron revient sur l'analyse du mode de défense qu'adopta Rutilius Rufus lors de son procès en en présentant dans le *Brutus* une lecture différente, non strictement philosophique, mais plus riche et complexe, au sein d'une *synkrisis* entre ce personnage et l'orateur archaïque M. Aemilius Scaurus. De prime abord, le jugement qui se dégage d'une telle confrontation est impitoyable: les deux personnages furent de piètres ora-

aux lois» (κολακεύειν καὶ δεῖσθαι παρὰ τοὺς νόμους), il semble faire allusion à l'interdiction pour l'accusé de faire appel aux passions (*Mem.* IV, 4, 4). Son témoignage est corroboré par Quintilien, qui rappelle que l'accusateur et l'accusé, lors des procès sur l'Aréopage à Athènes, ne pouvaient se faire assister par un avocat, ni s'écarter de l'objet du procès, ni recourir à des exordes par insinuations ou faire appel aux émotions (*inst.* VI, 1, 7; II, 16, 4).

18 *De orat.* I, 231; trad. E. Courbaud modifiée.

19 *Pl., Ap.* 35c.

teurs²⁰. Sur les trois éléments traditionnels qui composent l'excellence oratoire, le naturel, la connaissance théorique et la pratique, ils n'ont satisfait qu'à la dernière exigence, en plaidant énormément. Il leur manqua le talent naturel (*ingenium*) de l'orateur, quoiqu'il soit dit de Scaurus que sa gravité souveraine (*grauitas summa*) et son autorité innée (*naturalis quaedam [...] auctoritas*) faisaient merveille dans les délibérations du sénat, où il occupait la première place²¹. Cette remarque laisse entendre que l'*ingenium oratorium* dont Cicéron fustige l'absence chez ces deux hommes concernait essentiellement les plaidoiries judiciaires, et au sein même de cette activité, non pas l'*inuentio* – puisqu'ils voyaient ce qu'il fallait dire –, mais l'*elocutio* ainsi que l'*actio*, dont les trois composantes principales sont énumérées ici sous la forme des intonations de la voix (*uoce*), des jeux de physionomie (*uultu*) et des mouvements du corps (*motu*)²². Nous reviendrons toutefois sur ce dernier reproche, qui paraît excessif étant donné l'appréciation favorable que porte ensuite Cicéron sur le jeu oratoire auquel recouraient Scaurus et Rutilius Rufus, un jeu d'acteurs calmes et posés (*statarios*), non moins estimable, ajoute l'auteur du *Brutus*, qu'une *actio* « mouvementée, rapide et d'exécution difficile » (*celeri motu et difficili*)²³.

Quant au style (*elocutio*) des deux personnages – « en effet », dit Cicéron, « il n'importe pas seulement de voir ce qu'il faut dire, si l'on est incapable de le dire avec aisance (*solute*) et agrément (*suauiter*)²⁴ –, s'il ne relève assurément pas du registre intermédiaire, souvent caractérisé par les mots de la famille de l'adverbe *suauiter*, et dont le charme naît des nombreux ornements oratoires qui en rehaussent l'éclat²⁵, il semble même indigne du registre simple, qui se caractérise par un certain affranchissement (*solute*) à l'égard du nombre oratoire cher à la prose artistique²⁶. Rutilius Rufus et Scaurus se voient recommander une plus grande aisance, eux dont le style est comme entravé – si l'on file la métaphore instaurée par l'adverbe *solute* – et asservi, non pas à un rythme poétique au sens où la prose (*oratio soluta*) serait dégagée par rapport au vers, lié (*uincta*) quant à lui par le nombre²⁷, mais à la concision brusque et hachée des orateurs archaïques dans le cas de Scaurus, à la

20 *Brut.* 110.

21 *Brut.* 111–112.

22 *Brut.* 110.

23 *Brut.* 116 ; trad. J. Martha modifiée.

24 *Brut.* 110 ; trad. J. Martha modifiée.

25 *Orat.* 92.

26 *De orat.* III, 184 ; *orat.* 42.

27 *Orat.* 64 ; 77.

scansion imposée par un mode d'expression dialectique dans le cas du Stoïcien Rutilius Rufus.

Le parallélisme tracé par Cicéron entre les deux personnages, placés chacun à la tête d'un groupe, celui des orateurs stoïciens (*in Stoicis oratoribus*) pour Rutilius Rufus, celui des orateurs archaïques (*in antiquis oratoribus*) pour Scaurus²⁸, tend donc à instaurer une homogénéité trompeuse entre leurs deux modes d'expression, pourtant dictés par des motivations fort différentes. Il n'en demeure pas moins intéressant que soit isolé dans ce texte un groupe d'orateurs affiliés au Portique (*Stoic[i] orator[es]*), ce qui suggère qu'il existe une variété oratoire stoïcienne bien distincte, légitime et répertoriée sous la forme d'un « genre » : les modes d'expression de Rutilius Rufus et Scaurus sont en effet évoqués sous le terme *haec genera*²⁹. Ce faisant, Cicéron introduit une asymétrie radicale dans les jugements stylistiques qu'il porte sur l'ensemble des écoles philosophiques, puisque s'il est souvent question des apports de l'Académie ou du Lycée à la rhétorique, jamais ne sont isolés des groupes homogènes d'orateurs romains académiciens (*Academicici oratores*) ou péripatéticiens (*Peripatetici oratores*). C'est qu'à la vérité, il n'en existe pas et que le Portique jouit à ce titre d'un statut à part, bien décrit par Cicéron, dans la mesure où son enseignement, davantage que celui des autres écoles, informe profondément le style oratoire de ses membres.

En témoigne la description polémique qu'offre Cicéron de l'éloquence de Rutilius Rufus, qui semble dictée par un strict déterminisme philosophique :

*Sunt eius orationes ieiunae; multa praeclara de iure; doctus uir et Graecis litteris eruditus, Panaeti auditor, prope perfectus in Stoicis; quorum peracutum et artis plenum orationis genus scis tamen esse exile nec satis populari assensioni accommodatum*³⁰.

Ses discours sont secs (*ieiunae*) ; ils contiennent bien des idées remarquables sur le droit. C'était un homme savant, versé dans la culture grecque, disciple de Panétius, presque accompli parmi les Stoïciens (*prope perfectus in Stoicis*), dont le style est, tu le sais, très pénétrant (*peracutum*) et débordant de technique (*artis plenum orationis genus*), mais décharné (*exile*) et insuffisamment adapté au goût du peuple (*nec satis populari assensioni accommodatum*).

28 *Brut.* 116.

29 *Brut.* 116.

30 *Brut.* 114.

À la fois imprégnée de dialectique (*multa ars*) et influencée par sa formation de juriste, la sobriété d'expression cultivée par Rutilius Rufus est emblématique du style stoïcien selon Cicéron. Tous les ingrédients en sont réunis : hypertrophie de la finesse d'esprit et du talent dialectique, sensible dans le préfixe de l'adjectif *peracutum*, qui lui-même qualifie par excellence le mode d'expression du Portique³¹; sécheresse (*ieiunae*) et maigreur (*exile*) corrélatives à la pratique des syllogismes ainsi qu'au refus délibéré de charmer l'auditoire par des ornements stylistiques³²; culture (*eruditus, doctus*) impliquant que le refus d'appliquer les règles théoriques de la rhétorique (*doctrina*) reflète non l'ignorance de Rutilius Rufus, mais un choix délibéré de sa part, effectué au nom d'un idéal philosophique de vérité et d'une méfiance à l'égard de l'art oratoire héritée de la pensée socratique; rejet – à la fois aristocratique et philosophique – de l'arbitrage du peuple pour évaluer un discours ne s'adressant qu'à la raison, non aux passions, alors que selon Cicéron, il n'est point de véritable éloquence sans succès pratique auprès des juges. C'est d'ailleurs autour de cette rhétorique « populaire » et de la séduction du public que s'est cristallisé le problème des rapports entre éloquence et vertu pour les Stoïciens. Le refus de toute psychagogie oratoire, jugée dégradante, au profit d'un style décharné,

31 Voir sur ce point Moretti 1995.

32 Cf. les portraits parallèles de l'éloquence stoïcienne dressés dans le *De oratore* II, 159–160 ([...] *genus sermonis adfert non liquidum, non fusum ac profluens, sed exile, aridum, concisum ac minutum, quod si quis probabit, ita probabit, ut oratori tamen aptum non esse fateatur. Haec enim nostra ratio multitudinis est auribus accommodanda, ad oblectandos animos, ad impellendos, ad ea probanda, quae non aurificis statera, sed populari quadam trutina examinantur* – « [...] de surcroît, (le Stoïcien Diogène de Babylone) apporte un mode de conversation qui n'est ni limpide, ni ample et rapide, mais décharné, aride, haché en menues phrases. Si on l'approuve, on l'approuvera tout en admettant qu'il ne convient pas à l'orateur. Notre discours à nous, en effet, doit être adapté aux oreilles de la foule, afin de charmer les esprits, de les entraîner, de faire admettre des idées qui se pèsent non au trébuchet de l'orfèvre, mais en quelque sorte dans la balance du jugement populaire ». Sur un jugement fort similaire, voir *Brut.* 119 (à propos des Stoïciens): *istorum in dialecticis omnis cura consumitur, uagum illud orationis et fusum et multiplex non adhibetur genus* – « tous leurs soins sont absorbés par la dialectique, tandis que ce beau style sans contrainte, ample, ondoyant, ne trouve pas chez eux d'application ») et le *De oratore* III, 66 (*Accedit quod orationis etiam genus habent fortasse subtile et certe acutum, sed, ut in oratore, exile, inusitatum, abhorrens ab auribus uulgi, obscurum, inane, ieiunum, ac tamen eius modi, quo uti ad uulgus nullo modo possit* – « En outre leur style même est peut-être fin, assurément pénétrant; mais, pour ce qui est de l'orateur, il est décharné, contraire à l'usage, incompatible avec le goût populaire, obscur, creux, sec, tel par ailleurs qu'il est absolument impossible de l'employer devant le peuple »).

incite à penser que Rutilius Rufus ne fut pas fidèle à l'enseignement de Panétius, dont il suivit, nous rappelle-t-on, les leçons (*Panaeti auditor*)³³.

Certes, cette présentation accablante de la rhétorique du Stoïcien, par son schématisme et sa ressemblance avec d'autres descriptions du style adopté par des orateurs romains issus du Portique tels que Fannius ou Tubero³⁴, relève davantage de la typologie que du portrait fidèle, ce qui ne nous étonne guère dans un ouvrage comme le *Brutus* dont l'objet n'est pas de s'attarder sur l'éloquence des philosophes, mais sur celle des orateurs³⁵. Il est toutefois intéressant qu'elle se conclue sur une explication à la fois polémique et nouvelle par rapport au *De oratore* pour expliquer le comportement de Rutilius Rufus lors de son procès :

*Itaque illa, quae propria est huius disciplinae, philosophorum de se ipsorum opinio, firma in hoc uiro et stabilis inuenta est*³⁶.

Ainsi, le fameux trait caractéristique de cette école, la haute opinion qu'ont de leur personne les philosophes eux-mêmes, se manifesta chez cet homme avec une fermeté inébranlable.

Nulle allusion ici ni au rejet stoïcien d'une éloquence pathétique et passionnée que n'auraient pas manqué d'utiliser Antoine et Crassus, auxquels Rutilius Rufus refusa de faire appel, ni au modèle socratique dont s'était inspiré le Romain dans sa défense, contrairement à l'analyse proposée dans le *De oratore*. Malgré l'apparente prépondérance des facteurs philosophiques dans l'exégèse qu'offre l'auteur du *Brutus* de l'éloquence de Rutilius Rufus, dont la conviction de détenir la vérité et l'adhésion à une école de pensée dogmatique seraient ici discrètement blâmées, le fait que cette interprétation s'insère dans le contexte général d'une *synkrisis* entre le Stoïcien et l'orateur archaïque Scau-

33 Au terme d'une analyse aussi implacable de la part de Cicéron, sa conclusion lapidaire à propos de trois illustres représentants romains du Portique n'est donc guère surprenante : *eloquentiam [...] exigam in Fannio, ne in Rutilio quidem magnam, in Tuberone nullam uideo fuisse* (« je vois que l'éloquence fut réduite chez Fannius, chez Rutilius même, peu importante, chez Tubero, absente » : *Brut.* 118).

34 *Brut.* 99–101 (Fannius) ; 117 (Tubero).

35 *Brut.* 31, où suite à l'évocation de Socrate, de ses talents dialectiques et de sa pensée éthique, Cicéron déclare : [...] *philosophos aliud in tempus reiciamus, ad oratores, a quibus digressi sumus, reuertamur* (« Laissons donc les philosophes, pour nous en occuper une autre fois, et revenons aux orateurs, d'où nous nous sommes écartés » ; trad. J. Martha).

36 *Brut.* 114 ; trad. J. Martha modifiée.

rus l'enrichit, nous l'avons dit, d'une dimension sociologique. Ainsi s'éclaire sous un jour nouveau l'arrogance dont était accusé d'avoir fait preuve Rutilius Rufus lors de son procès en refusant de supplier ses juges. Dans son étude du patronat judiciaire à la fin de la République, J.-M. David relève en effet que « le refus de la *miseratio* s'inscrivait [...] dans une logique plus vaste qui dépassait largement le simple danger de frôler l'aveu de culpabilité [...]; la supériorité aristocratique s'inscrivait aussi dans un *ethos* de la hauteur et de l'affirmation sentencieuse du pouvoir. [...] Bien que très atténuée, une contradiction demeurerait qui opposait l'art de la parole à la manifestation pure de la supériorité civique », l'éloquence de l'émotion à celle de la légitimité. Et du moment que « l'autorité des propos résidait tout entière dans la dimension éthique de l'énonciation, [...] rien ne pouvait être plus *gravis* [digne et imposant] que ce refus d'expliquer, d'argumenter et bien entendu de supplier³⁷. Mais rien ne pouvait non plus être plus inadapté à la nécessité de devoir répondre à ces longs discours élevés et émouvants qui de plus en plus occupaient les tribunes et les tribunaux »³⁸, surtout lorsque les avocats étaient affiliés au parti des *populares*. Ainsi la *miseratio*, quoiqu'elle se fût imposée à Rome depuis peu, était-elle une pratique courante³⁹ mais encore contestée⁴⁰, et il demeurerait légitime de s'y

37 Ce point est mis en relief par le parallèle qu'instaure Cicéron, nous l'avons dit, entre Rutilius Rufus et Scaurus, entre le Stoïcien et l'orateur archaïque, qui tous deux adoptent une attitude digne et inflexible lorsqu'ils sont mis en accusation. Menacé en 91 par le tribun Q. Varius, Scaurus s'exclama: *Varius Seuerus Sucronensis Aemilium Scaurum regia mercede corruptum imperium populi Romani prodidisse ait, Aemilius Scaurus huic se adfinem esse culpae negat: utri creditis?* («Varius Severus, qui est né à Sucre, déclare qu'Aemilius Scaurus s'est laissé acheter par un roi pour trahir l'Empire romain. Aemilius Scaurus affirme qu'une telle faute ne peut lui être imputée. Qui croyez-vous des deux?»: Val. Max. III, 7, 8. Trad. R. Combès). Pour reprendre l'analyse de David 1992, p. 622–623, « dans sa brièveté, la formule était admirable. Mais son effet surtout résidait dans ce que toute la défense de Scaurus n'était autre chose que l'affirmation de son statut, [...] jusque dans l'énonciation même qui conservait la forme et la puissance d'une sentence sénatoriale ». Plus généralement, Cicéron remarque qu'il y avait dans ses discours *grauitas summa et naturalis quaedam [...] auctoritas, non ut causam sed ut testimonium dicere putares, cum pro reo diceret* («une gravité souveraine et une sorte d'autorité naturelle, si bien qu'à l'entendre parler pour un accusé on eût dit non qu'il plaidait, mais qu'il déposait un témoignage». *Brut.*, III; trad. J.-M. David). Et de noter qu'un tel style convenait mieux au sénat que devant les tribunaux.

38 David 1992, p. 622–624.

39 *Orat.* 130–131. Pour les lieux de la pitié, voir *Rhet. Her.* II, 50; *inv.* I, 106–110 (notons qu'au § 109, l'*humilitas* incriminée par Rutilius Rufus n'est pas l'attitude que Cicéron juge la plus efficace pour éveiller la pitié chez les juges); *de orat.* II, 211; *part.* 56–58; *inst.* VI, 1, 23–55; voir encore XI, 3, 171, sur le ton de la voix adéquat à une *miseratio*.

40 *Inst.* VI, 1, 7. Cf. David 1992, p. 623.

refuser, soit que l'on adoptât la posture de l'innocent en proie à une condamnation inique, soit que l'on suivît l'exemple d'illustres ancêtres qui refusaient de déchoir. Sans doute Rutilius Rufus la rejeta-t-il d'autant plus volontiers qu'il se savait condamné d'avance par des juges prévenus contre lui.

Cette attitude hautaine fustigée par Cicéron semble se traduire en outre dans un couple d'adjectifs qui reflète, sur le plan rhétorique, la conception rigoureuse de l'éloquence que défendaient les Stoïciens, puisque Rutilius Rufus possédait, selon l'Arpinate, « une manière de parler sombre et austère » (*quodam tristi et seuro genere dicendi*)⁴¹ que désapprouvait Panétius, dont le Romain avait pourtant suivi l'enseignement⁴². La redondance des deux qualificatifs renforce l'idée d'une austérité fleurant bon l'Ancien Portique, aux racines cyniques, dont se réclamerait Rutilius Rufus – songeons à l'idéal vétéro-stoïcien d'un sage *ἀσθηρός*, sévère et intransigeant⁴³. D'un point de vue sociologique néanmoins, la *tristitia* et la *seueritas* vont de pair avec la dignité (*dignitas*), un trait souvent associé à un statut social aristocratique⁴⁴. Leur *ethos* austère ou *seueritas* – une caractéristique attribuée à Scaurus dans le *De officiis* sous une forme superlative, puisqu'il y est dit qu'il faisait preuve d'une *singularis seueritas*⁴⁵ – contribue même à accréditer, si l'on se place du point de vue de la subjectivité de Cicéron, la légitimité du rapprochement qu'instaure celui-ci dans le *Brutus* entre les deux consulaires que sont Rutilius Rufus et Scaurus⁴⁶, tous deux membres de l'élite sociale et tous deux amenés à intenter des accusations en justice, fût-ce l'un contre l'autre⁴⁷. Or, comme l'a montré J.-M. David, les adjectifs *acer* (« agressif ») et *uehemens* (« emporté ») qui

41 *Brut.* 113.

42 Cf. *fin.* IV, 79 (= F 55 van Straaten = T 79 Alesse): *Quam illorum tristitiam atque asperitatem fugiens Panaetius nec acerbiter sententiarum nec disserendi spinas probavit fuitque in altero genere mitior, in altero illustrior semperque habuit in ore Platonem, Aristotelem, Xenocratem, Theophrastum, Dicaearchum, ut ipsius scripta declarant* (« Rejetant leur côté lugubre (*tristitiam*) et plein d'aspérités (*asperitatem*), Panétius n'approuva ni leur rudesse doctrinale, ni leur argumentation épineuse, mais il fit preuve d'un côté de plus de douceur, de l'autre de plus de clarté, et avait constamment à la bouche Platon, Aristote, Xénocrate, Théophraste, Dicéarque, comme le mettent en évidence ses propres ouvrages. » Trad. F. Prost modifiée). Sur l'analyse de ce passage, nous renvoyons à Prost 2001, p. 49–51.

43 Sur l'austérité du sage dans la pensée vétéro-stoïcienne, voir Stob., *Ecl.* II, 7, 115; p. 114, 22–25 W. (= *SVF* III, 638); D.L. VII, 117 (= *SVF* I, 5).

44 *Amic.* 66.

45 *Off.* I, 108.

46 Rappelons que Rutilius Rufus fut consul en 105 avant JC, et Scaurus en 115 avant JC.

47 *Brut.* 113.

caractérisent les deux personnages⁴⁸ font partie des lexèmes qui dominant nettement pour qualifier l'*ethos* de l'orateur dans le rôle judiciaire de l'accusateur. Le premier décrit «le caractère incisif de certains discours tout particulièrement construits sur l'hostilité»; le second désigne «la violence d'un discours telle qu'elle pouvait se manifester au travers de l'action oratoire et des émotions qu'elle pouvait provoquer»⁴⁹. Le rapprochement que propose le *Brutus* entre le Stoïcien et l'orateur archaïque permet donc de mettre en lumière l'importance du contexte historique, sociologique ou politique où s'est enracinée leur éloquence et d'ajouter une dimension nouvelle à l'interprétation offerte jusque-là du style adopté par Rutilius Rufus, qui semble en échange conférer ses propres caractéristiques de philosophe accompli à Scaurus, qualifié de «sage» (*sapiens*) par Cicéron⁵⁰.

Examinons à présent un autre aspect de la confrontation fructueuse qu'établit le *Brutus* entre Scaurus et Rutilius Rufus. Le Stoïcien et l'orateur archaïque reçoivent de Cicéron un compliment, d'autant plus précieux que cela est rare, pour le calme dont ils faisaient preuve dans leur action oratoire (*actio*, ὑπόκρισις)⁵¹, par contraste, dans le cas de Rutilius Rufus, avec l'éloquence théâtrale de Galba que ce dernier fustigeait⁵²:

*Volo enim ut in scaena sic etiam in foro non eos modo laudari qui celeri motu et difficili utantur, sed eos etiam quos statarios appellant, quorum sit illa simplex in agendo ueritas, non molesta*⁵³.

Je veux en effet qu'au théâtre comme aussi au forum, les éloges saluent non seulement ceux qui ont un jeu mouvementé, rapide et d'exécution difficile (*celeri motu et difficili*), mais aussi ceux que l'on appelle des acteurs calmes (*statarios*), dont l'action manifeste simplicité et authenticité (*illa simplex in agendo ueritas*), sans rien qui pèse ou qui pose (*non molesta*).

48 *Brut.* 113.

49 David 1992, p. 551; voir aussi Hellegouarc'h 1972², p. 279–290 (surtout p. 281).

50 *Brut.* 111.

51 Sur la distinction à établir entre ὑπόκρισις et *actio* oratoire, nous renvoyons à Dupont 2000, p. 16–22. Voir en outre sur ce passage Lévy 2002, p. 106.

52 *De orat.* 1, 228 à propos des *tragoediae* (littéralement «effets de manche», «tours d'histrion») auxquelles Rutilius Rufus accusait Galba d'avoir recouru lors de son procès pour apitoyer ses juges.

53 *Brut.* 116.

Un tel jugement mérite que l'on s'y arrête dans la mesure où le terme *statarii* est très rare dans le corpus cicéronien où l'on n'en compte que deux occurrences, celle de notre passage et une autre concernant, dans le *Brutus*, l'orateur C. Calpurnius Pison⁵⁴, tandis que le mot est absent de la *Rhétorique à Herennius* ou de l'*Institution oratoire* de Quintilien, preuve s'il en est que ce mot n'appartient pas à la tradition rhétorique⁵⁵. Il relève en revanche du lexique théâtral et désigne au sens premier les acteurs d'une *stataria*, c'est-à-dire d'une comédie d'un genre calme, quasi « statique », où les conversations paisibles tiennent plus de place que l'action ou les gesticulations⁵⁶. Les développements moraux, ajoutés aux nombreuses narrations rétrospectives, confèrent par exemple aux comédies de Térence leur rythme de *statariae*, puisqu'ils sont l'occasion de longs passages dépourvus de mouvements scéniques. Le terme *stataria* apparaît à une seule reprise chez le dramaturge, dans le prologue de l'*Heautontimoroumenos*⁵⁷.

-
- 54 *Brut.* 239. Sur les orateurs à l'*actio* mesurée, voir David 1992, p. 444, qui perçoit dans ce style digne et réservé « un certain modèle collectif de conduite oratoire », caractéristique de Romains dont l'essentiel de l'activité était consacré à des plaidoiries dans des procès civils (*iudicia priuata*).
- 55 Sur la postérité du terme, voir Tite-Live, qui appelle *statarius miles* un soldat qui combat en ligne, en gardant son rang (IX, 19, 8; XXII, 18, 3); Porphyrius, *Hor. Ep.* II, 2, 98, qualifie de *stataria* le combat des Samnites auquel Horace compare un assaut de compliments entre lui-même et un autre poète.
- 56 Selon Dumont, François-Garelli 1998, p. 102, la *stataria* s'oppose à la *motoria*, pièce mouvementée où les gags scéniques et gestuels sont multipliés à plaisir. Dans son *Commentaire* à l'œuvre de Térence, Donat observe que seul le *Phormion* est *prope tota motoria*. Sur le sens du mot *stataria* chez Térence, voir Henry 1916.
- 57 Ter., *Haut.* v. 35–47: *Date potestatem mihi / Statariam agere ut liceat per silentium, / Ne semper seruos currens, iratus senex, / Edax parasitus, sycophanta autem impudens, / Auarus leno adsidue agendi sint seni / Clamore summo, cum labore maximo. / Mea causa causam hanc iustam esse animum inducite, / Vt aliqua pars laboris minuatur mihi. / Nam nunc nouas qui scribunt nihil parcent seni: / Si quae laboriosa est, ad me curritur; / Sin lenis est, ad alium adfertur gregem. / In hac est pura oratio: experimini / In utramque partem ingenium quid possit meum* («Mettez-moi en mesure de pouvoir jouer dans le silence une pièce du genre calme; que ce ne soient pas toujours des rôles d'esclave coureur, de vieillard irrité, de parasite glouton, ou bien de sycophante impudent, d'entremetteur rapace, que j'aie à jouer perpétuellement, vieillard que je suis, à grand renfort de voix, au prix d'une peine extrême. Mettez-vous dans l'esprit, ne fût-ce qu'à cause de moi, que la présente cause est juste, en sorte que soit allégée une part de ma peine. Car ceux qui écrivent aujourd'hui de nouvelles pièces n'ont pour un vieillard aucun ménagement; s'il y en a une qui soit fatigante à jouer, on accourt chez moi; si elle est du genre calme, on la porte

Toutefois, Rutilius Rufus ne choisit pas seulement le calme aux dépens d'une action oratoire mouvementée, fatigante, bruyante, désordonnée – « affairée » (*negotiosa*), selon le mot de Quintilien⁵⁸. Il adopte un jeu conforme à la nature,

à une autre troupe. Il n'y a dans celle-ci que du pur dialogue; faites l'expérience de ce que peut mon talent dans l'un et l'autre genre». Trad. J. Marouzeau modifiée). Térence énumère dans ce prologue les types de la nouvelle comédie et entend pouvoir s'en passer. Il ne respectera pas tout à fait son engagement, puisque l'*Heautontimoroumenos* met en scène un vieillard irrité, en la personne de Chrémès, et un *seruus currens*, prénommé Syrus. Mais le lien qu'il établit ici entre certains types de personnages et le rythme soutenu d'une comédie se justifie aisément: plus les esclaves sont actifs et rusés, plus la comédie connaît de rebondissements et plus elle est mouvementée; les vieillards colériques et les parasites gloutons supposent une certaine outrance dans le comique, qui s'inscrit mieux dans une *motoria* que dans une *stataria*. Nous suivons par ailleurs la traduction de J. Marouzeau dans l'édition des Belles Lettres sur le sens de l'expression *pura oratio*, « pur dialogue » (cf. l'introduction de son tome 1, p. 44, n. 2), à ne pas confondre ici avec le jugement prêté à César sur l'élégance de la langue de Térence, marquée par une grande uniformité d'un point de vue sonore, formel et syntaxique face à celle de Plaute. Aussi le dramaturge passait-il pour « épris d'un langage pur » (*puri sermonis amator*: Suétone, *De Poetis* fr. 11).

- 58 *Inst.* XI, 3, 182–183: *Actione enim constat, non imitatione. Quare non immerito reprehenditur pronuntiatio uultuosa et gesticulationibus molesta et uocis mutationibus resultans. Nec inutiliter ex Graecis ueteres transtulerunt, quod ab iis sumptum Laenas Popilius posuit, esse hanc negotiosam actionem* (« C'est qu'il (sc. le discours) consiste dans l'action, non dans l'imitation. Aussi n'est-ce pas sans raison que l'on blâme une action où la physiologie est toujours en mouvement, où les gestes fatiguent (*molesta*), où les changements d'intonation font sautiller la voix. Il y a donc de l'exactitude dans ce mot traduit du grec par nos ancêtres et que Popilius Laenas leur a repris, appelant cette action 'affaires' (*negotiosam*) ». Trad. H. Bornecque). Le texte est malheureusement corrompu et les interprètes hésitent entre les lectures *negotiosam* (Halm), *inotiosam* (mss P, Cousin) ou *mocosam* (Becher, Radermacher). La troisième, un *hapax*, demeure la plus improbable, et les deux premières se traduisent toutes deux par l'adjectif « affairé ». Sans doute l'expression latine, d'origine satirique, est-elle inspirée de l'adjectif *laboriosa* (« fatigante à jouer ») de Térence (*Haut. pr.*, v. 40: *clamore summo, cum labore maximo* – « à grand renfort de voix, au prix d'une peine extrême »). Il est intéressant enfin que la seule occurrence de l'adjectif *negotiosus* chez Cicéron se trouve liée, comme chez Quintilien, au terme *molestus* (*Mur.* 18). En revanche, *negotiosus* est souvent employé par Plaute, dont les comédies s'apparentent précisément à des *motoriae*. Quant à l'adjectif *molesta* (*inst.* XI, 3, 183) qui rappelle la description cicéronienne du jeu oratoire de Rutilius Rufus (*Brut.* 116: *illa simplex in agendo ueritas, non molesta*), il fait lui-même écho à l'adverbe *molestè* employé un peu plus haut par Quintilien (*inst.* XI, 3, 181) pour fustiger l'absence de mesure (*modus*), l'outrance dans la technicité gestuelle (*in gestu [...] omnes argutias*) et l'attention trop minutieuse prêtée aux règles gouvernant la ponctuation, le rythme et les appels aux émotions (*distinctioni-*

qui « manifeste simplicité et authenticité, sans rien qui pèse ou qui pose » (*illa simplex in agendo ueritas, non molesta*)⁵⁹. Notre clin d'œil à Verlaine dans la traduction de l'adjectif *molesta* s'explique par l'ambivalence de ce terme, qui renvoie tant à la fatigue engendrée par le poids (*moles*) d'une action oratoire trop agitée qu'à l'affectation, à la pose. Dans le contexte cicéronien, il nous paraît délicat de trancher entre les deux significations, toutes deux satisfaisantes; peut-être l'auteur a-t-il choisi ce terme précisément en raison de sa richesse sémantique. La première nuance serait éventuellement à privilégier sous peine de redondance, dans le second cas, avec l'adjectif *simplex*, qui signifie « simple, sans apprêt, naturel ».

Quant au terme *ueritas*, il traduit ici non l'objectivité d'une vérité intellectuelle, mais la nécessaire coïncidence entre énoncé et énonciation au cœur de l'*actio*. Ce qui est en jeu, c'est la vérité d'une performance oratoire (*illa simplex in agendo ueritas*), non d'un contenu de parole; aussi ne faut-il pas lire dans l'expression cicéronienne une discrète allusion au célèbre axiome stoïcien selon lequel bien parler revient à dire le vrai. À Rome, la vérité d'une parole ne se problématise pas seulement par rapport à son référent, son objet, mais aussi par rapport à son énonciateur, son sujet. Les orateurs posés (*statarios*) déploient un jeu aussi « vrai » que leurs collègues agités – du moins lorsque celui-ci est en accord avec le thème traité –, mais la vérité de leur jeu oratoire est sans apprêt (*simplex*), tandis qu'elle est plus fatigante et artificielle (*molesta*) chez les seconds. Cicéron n'oppose pas la *ueritas* au mensonge, dans son analyse des orateurs calmes, mais le naturel et la sobriété à la difficulté technique et à l'agitation.

Il est néanmoins révélateur que dans le *De oratore*, lorsqu'à l'issue du rappel des discours de Crassus et de Galba que Rutilius Rufus avait durement jugés, Antoine relate le procès du Stoïcien, il emploie une formule qui annonce l'analyse cicéronienne du *Brutus* au sujet des orateurs posés :

*Haec Rutilius ualde uituperabat et huic humilitati dicebat uel exsilium fuisse uel mortem anteponendam. Neque uero hoc solum dixit, sed ipse et sensit et fecit. Nam cum esset ille uir exemplum, ut scitis, innocentiae cumque illo nemo neque integrior esset in ciuitate neque sanctor, non modo supplex iudicibus esse noluit, sed ne ornatius quidem aut liberius causam dici suam quam simplex oratio ueritatis ferebat*⁶⁰.

bus, temporibus, adfectionibus). Il ne convient pas en effet de faire de l'orateur un acteur comique (*comoedum*) agité et, par là-même, privé de *dignitas*.

59 *Brut.* 116.

60 *De orat.* 1, 228–229. Malgré les éditions de K. Kumaniecki (Teubner) ou d'E. Courbaud

Voilà ce qui excitait la violente réprobation de Rutilius ; il affirmait qu'à cet avilissement, il eût fallu préférer soit l'exil, soit la mort. Et il ne se contenta pas de tenir ce langage, mais il s'appropriâ lui-même cette idée et mit ses actes en conformité avec elle. En effet, alors que ce grand homme incarnait l'exemple de l'innocence, comme vous le savez, et que nul n'était plus intègre ni plus honnête que lui dans la cité, il refusa non seulement de supplier ses juges, mais même de laisser plaider sa cause avec plus d'ornements ou de libertés oratoires que ne le réclamait le simple énoncé de la vérité (*simplex oratio ueritatis*).

En somme, trois siècles après Socrate, Rutilius Rufus apparaîtrait prisonnier de la paralysante antinomie qu'avait rappelée le philosophe au seuil de l'*Apologie* : il convient soit de prononcer des discours artistiques, soit de dire le vrai, les deux termes s'excluant mutuellement⁶¹. G. Moretti a avancé à ce propos l'hypothèse selon laquelle avec le Stoïcien, la question se déplacerait d'un débat – essentiellement grec – centré sur les fins de la rhétorique vers une discussion portant sur la légitimité éthique des procédés employés pour y parvenir. Elle fait ainsi du Stoïcien l'héritier, certes radical, de réflexions d'influence panétienne qui rompraient avec la tradition du Portique, plus soucieuse du *telos* de l'art oratoire que des moyens mis à la disposition de l'orateur pour l'atteindre⁶². En outre ce personnage consoliderait, grâce à la tradition romaine d'une éloquence digne et mesurée propre aux cercles dirigeants, le refus stoïcien des passions perçues comme maladies de l'âme⁶³.

Il nous semble toutefois quelque peu artificiel de détacher moyens et fins de manière aussi tranchée ; s'il est vrai que Rutilius Rufus s'interroge sur le respect de l'*apatheia* stoïcienne ou sur le manquement à la *dignitas* que suppose la supplication pathétique des juges, il sous-entend soit que la persuasion ne constitue pas la fin ultime de la rhétorique et ne saurait être recherchée à tout prix, soit que celle-ci passe uniquement par l'énoncé du vrai, qui n'exclut

(Belles Lettres), nous adoptons ici la lecture *simplex oratio* (et non *ratio*) *ueritatis* proposée par Leeman, Pinkster 1968, p. 392. Ces derniers précisent d'ailleurs que K. Kumaniecki s'est rallié à leur proposition, après que son édition eut paru toutefois. Quant à nous, la lecture *simplex oratio ueritatis* nous semble plus probante au vu de la confrontation avec d'autres témoignages antiques reprenant ce vers fort célèbre, devenu un lieu commun dans l'Antiquité.

61 Pl., *Ap.* 17b–c.

62 Moretti 2002, p. 220.

63 Moretti 2002, p. 221.

d'ailleurs par le recours au mensonge, contrairement à la vérité, dans la pensée stoïcienne⁶⁴. Par conséquent, la rupture évoquée par G. Moretti entre l'Ancien et le Moyen Portique, au nom d'une dichotomie entre priorité de la fin ou des moyens, perd de sa pertinence. De l'Ancien au Moyen Portique, la question demeure la même, dût-on considérer qu'elle porte sur la fin de la rhétorique, qui consiste à dire le vrai – et nul plus que Rutilius Rufus ne l'avait à cœur, comme le rappelle Cicéron en le rapprochant de Socrate –, ou bien sur la dignité philosophique de la psychagogie, dont Chrysippe avait déjà exploré les prémisses en analysant la légitimité de la tromperie vis-à-vis des insensés⁶⁵ ou encore en recourant à des figures caractéristiques du grand style (telles la prosopopée ou l'amplification)⁶⁶ pour mieux convaincre son auditoire, sans se contenter du froid énoncé de la vérité.

La question fondamentale, mais problématique, qui se dégage de l'hypothèse formulée par G. Moretti nous semble pouvoir se résumer ainsi : dans quelle mesure Rutilius Rufus fut-il fidèle à l'enseignement de son maître Panétius ? Cicéron cherche certes à nous convaincre de la rupture entre les deux Stoïciens, mais qu'en était-il réellement ? D'après l'exposé du *De oratore*, Rutilius Rufus, en se souciant du seul sujet traité (*simplex oratio ueritatis*) et en dédaignant de séduire ou d'apitoyer son auditoire, interprétait de façon très restrictive la vertu rhétorique de la convenance (*πρέπον*), définie dans le stoïcisme comme « l'expression qui consiste à approprier son propos au sujet » (*λέξις οικεία τῷ πράγματι*)⁶⁷. Il se montrait ainsi plus socratique que Socrate, puisque ce dernier prenait au moins en compte la dimension « éthique » de l'éloquence, c'est-à-dire l'adéquation du discours à l'*ethos* de l'orateur, si l'on en croit Quintilien et Diogène Laërce⁶⁸.

Pourtant, en estimant dans le *De oratore* que Crassus avait plaidé en faveur de la loi Servilia « de façon honteuse et infâme » (*turpiter et flagitiose*)⁶⁹, Rutilius Rufus insinuait peut-être que l'orateur avait manqué à la convenance et n'avait respecté ni la dignité du sénat auquel il s'adressait, ni son propre statut social, en recourant à une éloquence excessivement pathétique. Le Stoïcien se serait ainsi souvenu des leçons de Panétius sur la question du convenable (*kathekon*) ou sur le devoir qui incombe à chacun d'adapter son comporte-

64 Voir S.E., P. II, 81–83 (absent des *SVF* = *FDS* 322).

65 Voir Plu., 1055f (= *SVF* II, 994) ; 1057a (= *SVF* III, 177).

66 Fronto, *de eloq.* II, 14 (= *SVF* II, 27).

67 D.L. VII, 59 (= *SVF* III Diog. 24).

68 D.L. II, 40–41 ; *inst.* XI, 1, 11.

69 *De orat.* I, 227.

ment à son rôle (*persona*)⁷⁰. Voilà qui contribuerait à éclairer l'analyse cicéronienne laudative de l'action oratoire mesurée du Stoïcien dans le *Brutus*. Celle-ci suggère en effet que Rutilius Rufus ne cherchait pas forcément à saborder sa plaidoirie ni à commettre consciemment un « suicide social » lors de son procès, mais qu'il entendait lui aussi persuader ses juges, par d'autres moyens certes que Galba, en adoptant un jeu oratoire conforme à sa dignité de sénateur et d'aristocrate, en accord avec ses principes philosophiques de surcroît, au lieu d'une action pathétique fleurant l'éloquence des *populares*. Illustrant sans trahir ni l'un ni l'autre une synthèse rigoureuse entre le traditionalisme aristocratique romain empreint de *grauitas* et l'enseignement rhétorique stoïcien, Rutilius Rufus nous paraît avoir eu conscience de la coïncidence à Rome entre l'efficacité technique de l'art oratoire d'une part, et l'éthique de l'élite sociale de l'autre, qui se superposait en l'espèce à celle que prônait le Portique.

70 Aussi sommes-nous en désaccord sur ce point avec Vesperini 2012, p. 245, comme sur toute l'interprétation qu'il offre de l'attitude de Rutilius Rufus.

Hortensius dans le *Brutus*: une polémique rhétorique sous forme d'éloge funèbre*

Alessandro Garcea et Valeria Lomanto

La présence d'Hortensius dans le *Brutus* s'articule autour de trois moments fondamentaux: l'épithaphe funèbre initiale (cf. *infra*, § 1), l'étude détaillée de l'éloquence de cet orateur (cf. *infra*, § 2), le souvenir de la carrière que Cicéron avait faite en parallèle avec lui (cf. *infra*, § 3–5). Les critiques ont interprété les deux premières sections comme un témoignage sincère d'admiration¹; seule la *σύγκρισις* finale, dans la troisième section, trahirait quelques hésitations. L'*aemulatio* pratiquée pendant la période de sa formation, et la volonté de rendre hommage à la mémoire d'un homme avec qui il avait souvent collaboré, permettraient de comprendre pourquoi Cicéron loue² – voire surévalue³ – Hortensius, qui serait avec lui le dernier grand orateur de Rome⁴. Cela étant, une nouvelle lecture de ces passages très étudiés permettra de montrer que, dès l'ouverture du dialogue, Cicéron a subrepticement émis de fortes réserves sur la nature de son rapport avec son ancien collègue, et encore plus sur les qualités de celui-ci en matière d'éloquence.

1 Une épithaphe ambigüe

À la différence d'autres dialogues cicéroniens, le *Brutus* ne s'ouvre pas par l'adresse au dédicataire, l'indication du sujet, la description du cadre du dialogue et la présentation des interlocuteurs. Ces éléments sont reportés aux § 10–24, après trois sections liminaires: une *laudatio funebris* pour la disparition

* Nous remercions Jean-François Berthet pour sa relecture attentive de ce texte et le réviseur anonyme pour ses suggestions stimulantes.

1 Cf. par exemple Cavarzere 1998, p. 161.

2 Cf. Narducci 1997b, p. 153.

3 Cf. Leeman 1974, p. 140.

4 Cf. *RE* VIII, 2, col. 2480–2481, n° 13.

d'Hortensius⁵ (§ 1–3), que Cicéron a apprise à Rhodes, pendant son voyage de retour de Cilicie en juin 50 ; une *consolatio* (§ 4–6) fondée sur la conscience que la mort a épargné à Hortensius le spectacle de la guerre civile et de lourdes limitations dans ses activités publiques⁶ ; une amère réflexion sur le conflit armé, qui a remplacé le débat en règle (§ 7–9) et qui annonce la fin de l'art oratoire lui-même avec l'avènement du régime de César⁷.

Les critiques ont souvent remarqué une analogie entre cette *consolatio* et celle qui concerne le décès inattendu de Crassus au début du livre III du *De oratore* (§ 8–12)⁸. Comme Hortensius avait pu éviter d'être impliqué dans le conflit entre César et Pompée, Crassus s'était soustrait à la guerre contre les *socii Italici*, à la lutte entre Marius et Sylla et aux repréailles qui en dérivèrent. La *felicitas* des deux orateurs avait ainsi trouvé son couronnement dans le *topos* consolatoire de l'*opportunitas mortis* (*de orat.* III, 12), qui les avait sauvés de crises déchirantes.

Cela étant, plutôt que la symétrie entre les vies des deux orateurs, c'est le rapport interne entre le *Brutus* et le *De oratore* qui nous paraît justifier le relief accordé à Hortensius. L'éloge de celui-ci et la prévision de son succès futur se situent en effet à la fin du *De oratore* (III, 229–230) : Catulus regrette l'absence de son gendre auquel il souhaitait une brillante carrière d'orateur, mais Crassus réplique qu'Hortensius prouvait déjà qu'il était un très grand orateur (*excellens*). S'adressant à Gaius Aurelius Cotta et à Publius Sulpicius Rufus (cf. *infra*, § 2), il remarque que celui-ci ne manque ni de talent naturel (*natura*), ni de préparation technique (*doctrina*), et plus particulièrement qu'il est doté d'une intelligence très pénétrante (*ingenium peracre*), d'une grande ardeur à l'étude (*studium flagrans*), d'un savoir théorique remarquable (*doctrina eximia*) et d'une mémoire exceptionnelle (*memoria singularis*)⁹.

5 Sur Quintus Hortensius Hortalus (114–50), *cos.* 69, cf. notamment Sumner 1973, n° 171 ; David 1992, p. 763–766 ; Dyck 2008 ; témoignages et fragments dans *ORF* 92.

6 Dans la correspondance de Cicéron avec les exilés qui n'avaient pas encore profité de la *clementia Caesaris* pour rentrer à Rome dans les années 46–45, l'argument consolatoire du *non uidit* prend la forme alternative d'une prescience qui, toutefois, s'est avérée vaine : *magna enim consolatio est cum recordare, etiam si secus acciderit, te tamen recte uereque sensisse* (*fam.* VI, 21, 2, *ad C. Toranium*, janvier 45). Cf. Guttilla 1968–1969, p. 322–323.

7 La disparition d'un orateur prestigieux et influent comme Hortensius pouvait effectivement entraîner des conséquences inquiétantes pour la vie politique générale : cf. Rathofer 1986, p. 92. Sur l'influence exercée par la situation politique sur la conception du *Brutus*, cf. Steel 2002–2003 ; sur ce préambule initial, cf. notamment Cavarzere 1998.

8 Cf. par exemple Ruch 1958a, p. 257–258, pour qui le préambule de l'*Hortensius*, écrit la même année que le *Brutus*, devait également être construit à partir de la mort de Crassus (p. 64–66).

9 Les éléments sur lesquels se fonde ce portrait correspondent à la triade traditionnelle *natura*

Mettant en évidence l'inspiration « platonicienne » du *De oratore*, qui commence par une référence au *Phèdre* (229a–230b)¹⁰, déjà suivie par une mention de Sulpicius et Cotta (cf. *de orat.* I, 28–30), les commentateurs ont établi un rapprochement entre ce passage et la clôture du même dialogue platonicien (278e–279b)¹¹, où Socrate émet un jugement très élogieux sur Isocrate, dont il loue la φύσις, supérieure à celle de Lysias, et l'ἦθος, plus noble¹². La première partie de ce texte sera traduite dans l'*Orator* (§ 41), où Cicéron considère clairement les éloges à l'égard d'Isocrate sans aucune ironie :

*At ea de seniore scribit Plato et scribit aequalis et quidem exagitator omnium rhetorum hunc miratur unum. Me autem qui Isocraten non diligunt una cum Socrate et cum Platone errare patiantur*¹³.

Mais Platon écrivant cela d'Isocrate parle d'un homme déjà âgé, et dont il est lui-même le contemporain, et qui, de tous les rhéteurs qu'il harcèle sans répit, est le seul qu'il admire. Quant à moi, que ceux qui n'aiment pas Isocrate me permettent de me tromper avec Socrate et Platon.

Le parallélisme entre les sections sur Hortensius dans le *De oratore* et sur Isocrate dans le *Phèdre*¹⁴ permet à Crassus de conférer la primauté dans l'art oratoire à un représentant de la dernière génération, qui de surcroît était tout juste au début de sa carrière. Si l'on associe cet éloge à la crainte de Cicéron, exprimée dans le *Brutus*, que la mort d'Hortensius ne coïncide avec la fin de l'éloquence judiciaire et délibérative, on a donc le sentiment que celui-ci représente le sommet et en même temps la conclusion de l'art oratoire à Rome. C'est ce rôle qui justifie sa présence au début et à la fin d'un dialogue où Cicéron retraçait le développement historique de la discipline et en proposait un bilan critique.

ou *ingenium* (φύσις) – *ars* ou *doctrina* (τέχνη, μάθησις, ἐπιστήμη) – *exercitatio* (μελέτη, ἄσκησις), considérée comme le fondement de l'acquisition de toute τέχνη déjà dans le *Phèdre* (cf. 269d) et examinée par Crassus au livre I (*de orat.* I, 113–159; Leeman, Pinkster 1981, p. 209–211), et ici complétée par une référence à la mémoire.

10 Cf. Leeman, Pinkster 1981, p. 65–67.

11 Cf. en dernier lieu Wisse, Winterbottom, Fantham 2008, p. 376–377.

12 Cf. Leeman 1974, p. 143; Fantham 2004, p. 68–70.

13 *Orat.* 42; trad. A. Yon.

14 Le parallélisme entre le *Phèdre* et le *De oratore* est évident : comme *Phèdre* introduit Isocrate dans le discours et Socrate fait allusion à son âge, Catulus mentionne Hortensius, et Crassus, une sorte d'*alter ego* de Socrate, souligne l'âge d'Hortensius.

Il est toutefois notable que dans les mots de Crassus il manque un parallèle de l'affirmation de Socrate : *inest enim natura philosophia in huius uiri* [sc. *Isocratis*] *mente quaedam* (orat. 41). Faut-il donc vraiment considérer Hortensius comme l'incarnation sur le plan historique du *perfectus orator* que Cicéron décrit dans le *De oratore*¹⁵ ? Des réserves transparaissent dès l'ouverture du *Brutus*, où un écho des divergences politiques entre les deux collègues affleure sous la description de leurs rapports personnels, apparemment imprégnés de cordialité et de courtoisie¹⁶. En effet, la faveur que Cicéron avait accordée à Pompée n'était aucunement partagée par Hortensius, qui s'était opposé, comme la plupart des sénateurs, tant à la *lex Gabinia* de 67 qu'à la *lex Manilia* de 66¹⁷. Comme d'ailleurs tous les *optimates*, il avait été aussi initialement opposé à l'élection au consulat d'un *homo nouus* et, s'il avait fini par changer d'avis, c'était à cause de l'alliance entre les adversaires Antoine et Catilina, ainsi que grâce aux pressions d'Atticus sollicitées par Cicéron¹⁸. Enfin, l'idée selon laquelle Hortensius n'était pas étranger à son exil se révéla encore plus troublante pour Cicéron¹⁹. Cette suspicion, et le ressentiment qui en dérivait, peut-être non entièrement oubliés, impliquent que l'amitié tant affichée avec Hortensius constitue moins la définition correcte du vécu réel qu'une sorte d'intention générale, comme d'ailleurs le confirme la lettre de condoléances envoyée à Atticus au début du mois d'août 50 : *de Hortensio te certo scio dolere. Equidem excrucior; decreram enim ualde cum eo familiariter uiuere* (*Att.* VI, 6, 2).

-
- 15 Selon J. Dugan (Dugan 2005, p. 169–171) la prévision de Crassus se révèle plausible dans la fiction du dialogue, censé se dérouler en 91, mais elle devient ironique à l'époque de la rédaction du *De oratore*.
- 16 Le caractère laudatif de l'éloge funèbre conduit Cicéron à caractériser Hortensius comme un *amicus*, qui avait avec lui des rapports très cordiaux (§1 : *consuetudo iucunda et multorum officiorum coniunctio*), qui l'avait coopté dans le collège des augures (§1) et avec qui il était constamment d'accord (§2 : *coniunctissimus [...] mecum consiliorum omnium societate*), si bien qu'ils pouvaient échanger tous les deux des services, des conseils et des renseignements utiles pour leur carrière (§3). Cicéron tenait ainsi pour une source de gloire le fait d'avoir eu comme adversaire Hortensius plutôt que de n'en avoir eu aucun (§3).
- 17 Cf. *ORF* 29–30 ; Dyck 2008, p. 154.
- 18 Cf. *Brut.* 323 (*consulatus [...] meus [...] illum primo leuiter perstrinxerat*), une allusion bien atténuée par rapport à la situation générale décrite par Salluste, *Catil.* 23, 5–6 ; sur le rôle d'Atticus, cf. Dyck 2008, p. 155–156.
- 19 Sur les doutes à l'égard d'Hortensius dans la correspondance avec Atticus (notamment *Att.* III, 9, 2, 13 juin 58) et son frère Quintus (notamment *ad Q. fr.* 1, 3, 8, même date) pendant l'exil, cf. Garcea 2005, p. 33–35 ; 40–41 ; 53 ; Dyck 2008, p. 160–161. Ces soupçons semblent démentis par Dion Cassius xxxviii, 16, 2–4.

Cet arrière-plan permet de mieux comprendre pourquoi, après avoir affirmé que pour la mort de son collègue il a éprouvé *opinionem omnium maiorem* [...] *dolorem* (*Brut.* 1), Cicéron nie avoir perdu *ut plerique putabant, aduersarium aut obtrectatorem laudum mearum* (§ 2). Les raisons qui fondent son affection déférente pour Hortensius se limitent au fait que, sur l'initiative de celui-ci, il avait eu l'honneur d'entrer dans le collège des augures, dont les membres étaient rigoureusement tenus à l'amitié et au respect réciproques (§ 1: *augurum institutis in parentis eum loco colere debebam*): assez peu, finalement, par rapport aux divergences bien plus consistantes qui séparaient les deux hommes²⁰.

2 Les qualités d'Hortensius

Après le préambule initial, Hortensius est cité à plusieurs reprises dans le *Brutus*, mais c'est surtout en conclusion de ce dialogue que Cicéron renouvelle son jugement sur l'éloquence et la personnalité de son ancien collègue. Derrière des formules habiles et diplomatiques, il semble cacher des réserves sur l'admiration qu'il avait tant soulignée auparavant, si bien qu'Hortensius ne paraît plus vraiment incarner la *uox erudita et Romanis Graecisque auribus digna* (§ 6) dont le forum venait d'être privé²¹.

Après avoir traité de la mouvance néo-atticiste et montré que l'erreur principale de Lucius Licinius Calvus consiste, à ses yeux, dans une conception répressive de la pureté linguistique, Cicéron accepte, suivant une invitation de Brutus, de reparler d'Hortensius, qui en revanche montre les conséquences négatives du manque de maîtrise de ses attitudes naturelles, et cela dans un genre oratoire opposé, l'asianisme²². Quant à sa propre carrière, il finit par consentir à l'évoquer quand Brutus lui précise qu'il s'attend moins à une évaluation de son éloquence qu'à une exposition de la méthode par laquelle il y était parvenu: *geretur – inquam – tibi mos, quoniam me non ingeni praedicatorum esse uis sed laboris mei* (§ 233). C'est ainsi que le portrait critique d'Hortensius se superpose au récit autobiographique de la formation de Cicéron, comme si celui-ci

20 Pace Dugan 2005, p. 218–219 et Dyck 2008, p. 167, pour qui «Hortensius [...] had taken on a quasi-paternal rôle, Cicero's youthful choice of Hortensius as his model [...] likewise implies a quasi-paternal relation, since in Roman society it was the general expectation that sons would imitate their fathers (*off.* 1, 116)».

21 Sur le portrait d'Hortensius, conçu notamment comme critique indirecte, cf. Rathofer 1986, p. 91–110; pace Narducci 1997^{2a}, p. 153.

22 Sur cette opposition, cf. Dugan 2005, p. 217–223.

voulait à la fois démontrer la fonction d'impulsion que son collègue avait jouée dans sa carrière et signaler la nouveauté de sa pratique de la parole²³.

L'analyse détaillée s'ouvre sur le nom d'Hortensius lui-même et sur l'indication des plus célèbres orateurs qui étaient en activité au moment de ses débuts en 95, à l'âge de dix-neuf ans: Marcus Antonius (*cos. 99, cens. 97*), Lucius Licinius Crassus (*cos. 95, cens. 92*), Iulius César Strabon (*aed. cur. 90*) et Lucius Marcius Philippus (*cos. 91*), appartenant à la génération précédente, et Gaius Aurelius Cotta (*cos. 75*) et Publius Sulpicius Rufus (*trib. pl. 88*), de dix ans plus âgés que lui²⁴. Si le jugement de Crassus à la fin du *De oratore* se fondait sur la tripartition *ingenium – ars – exercitatio*²⁵, l'examen des caractéristiques qui avaient permis à Hortensius de s'affirmer rapidement et précocement par rapport à des compétiteurs illustres et plus expérimentés suit maintenant les cinq opérations rhétoriques qui, depuis l'époque hellénistique, formaient un schéma récurrent dans tous les manuels: *inuentio, dispositio, elocutio, memoria, actio* (§ 301–303). Bien que ce soit de façon dissimulée, cette grille d'analyse permet de mettre systématiquement en évidence les capacités d'Hortensius dans les différentes *partes artis*, même si l'ordre hiérarchique singulier (*memoria, elocutio, dispositio, inuentio, actio*) et la place de plus en plus réduite qui est faite à chacune d'entre elles trahissent la partialité de Cicéron.

La qualité maîtresse d'Hortensius consisterait dans une mémoire extraordinaire, qui lui permettrait de rappeler avec une précision absolue non seulement ce qu'il s'était proposé de dire, mais aussi tout ce que ses adversaires avaient affirmé (§ 301)²⁶. Cette caractéristique, peut-être développée par le

23 Pour J. Dugan (Dugan 2005, p. 212), il s'agit du « first surviving example of extended autobiography in classical literature ». L'autportrait de Cicéron fournirait alors un exemple de *medietas* entre les extrêmes constitués par Hortensius, représentant de l'asianisme, et par Calvus, représentant du néo-atticisme (p. 212–214; 223–232).

24 Sur ces personnages cf. David 1992, respectivement, p. 709–711; 714–716; 728–730; 732–733; 742–743; 752–753; sur leur éloquence au miroir du *De oratore* et du *Brutus*: Garcea 2012, ch. 4 B.

25 Cf. *supra*, § 1 n. 9.

26 Sur cette caractéristique d'Hortensius, cf. *Tusc.* I, 59; *Sen., contr.* I *praef.* 19 et *Quint., inst.* X, 6, 4 (cité avec Métrodore); XI, 2, 24. Douglas 1966a, p. 218, estime que dans *nullo referente* (§ 301) se superposent deux valeurs de *referre*: « enregistrer » et « rapporter »; aussi Hortensius n'avait-il pas besoin que d'autres personnes prennent des notes et lui rappellent les argumentations des adversaires. Dans le *Lucullus*, l'éloge de la mémoire prodigieuse du protagoniste, comparable en matière de *res* à celle d'Hortensius pour les *uerba*, occupait la première version du prologue et avait également la fonction de cacher des manques évidents dans les compétences philosophiques de Lucullus: *habuit enim diuinam quandam memoriam rerum – uerborum maiorem Hortensius; sed quo plus in negotiis gerendis res*

recours à des exercices mnémotechniques, se manifestait dans son habituelle capacité à énumérer les sujets qu'il aborderait (*partitio*) et à récapituler ceux que lui-même ou ses adversaires avaient utilisés (*conlectio*), suivant d'ailleurs une pratique conseillée par les manuels, mais peut-être généralisée par lui²⁷. Après avoir souligné l'intensité et l'ardeur d'Hortensius dans ses exercices, ainsi que la fréquence de ses interventions au forum, Cicéron évoque en passant son *genus dicendi*, qu'il se limite à qualifier de *minime uolgare* (§ 302) – formule ambiguë qui renvoie tant à l'absence de banalité qu'à l'excès d'artifice. L'*elocutio* n'est pas non plus traitée en détail : seuls sont mentionnés la sélection de mots émanant d'un registre élevé et ayant une sonorité agréable, la connexion harmonieuse des périodes, l'emploi adroit de toutes les ressources rhétoriques (§ 303 : *erat in uerborum splendore elegans, compositione aptus, facultate copiosus*)²⁸. Encore plus synthétiquement, la *dispositio* est associée à la perspicacité (§ 303 : *diuidebat acute*). Pour sa part, l'*inuentio*, avec le choix des meilleurs arguments pour corroborer son point de vue et pour infirmer celui des adversaires, est traitée dans le cadre d'une litote, accompagnée de l'atténuatif *ferè*, qui semble révéler quelques réserves : *nec praetermittebat ferè quicquam, quod esset in causa aut ad confirmandum aut ad refellendum* (§ 303).

L'*actio* dépasse le domaine propre à l'orateur : elle est agréable en ce qui concerne la voix, mais les gestes d'Hortensius finissent par être excessivement affectés, comme s'il appliquait les techniques des acteurs ; ce n'est pas un hasard, en effet, si, comme le rappelle Valère Maxime (VIII, 10, 2), Aesopus et Roscius assistaient à ses plaidoyers, dont ils se proposaient de reproduire les composantes théâtrales²⁹. Que cette caractérisation fût habituelle à

quam uerba prosunt, hoc erat memoria illa praestantior (§ 2). « Confronté à ce problème, Cicéron a donc d'abord pensé que le prologue [...] lui permettrait de donner au dialogue les couleurs de la vérité. Il faut croire que le procédé lui parut finalement peu convaincant ; en effet, il renonça très vite à la distribution initiale des rôles » (Lévy 1992, p. 154).

27 Ainsi, par exemple, *Quinct.* 35 : *faciam quod te saepe animaduerti facere, Hortensi; totam causae meae dictionem certas in partis diuidam.*

28 Une caractérisation semblable est déjà contenue dans une lettre à Atticus de l'automne 59, juste après le procès de Flaccus, dont la défense avait été assurée simultanément par Cicéron et Hortensius. Cicéron demande à son correspondant de faire part à Hortensius de son enthousiasme pour l'éloge que celui-ci avait fait de la répression de la conjuration de Catilina (*Att.* II, 25, 1) : *sic habeto, nec amantiùs nec honorificentius nec copiosius potuisse dici*. Sur la *copia* d'Hortensius cf. aussi *Rab. perd.* 18 ; *Mur.* 48 ; *Flacc.* 41 ; *Planc.* 37.

29 Comme le remarque Petrone 2004, p. 117, « La sua [sc. di Ortensio] è sì un'oratoria [...] avvicicabile al tipo Antonio, per così dire, ma mentre quella è al confine con la natura e non sente il bisogno di imparare nulla dagli attori, questa è invece molto istrionica, troppo compiaciuta dei suoi effetti teatrali ».

l'époque ancienne est prouvé par Aulu-Gelle, pour qui, par sa manière raffinée de s'habiller et par sa gestuelle, Hortensius était souvent victime des moqueries de ceux qui le tenaient pour un *histrion*, un acteur³⁰. En 62, pendant la défense de Sylla, le neveu du dictateur, l'accusateur Lucius Manlius Torquatus fils, s'adressa à lui comme à une actrice de pantomime (*gesticularia*), en l'appelant *Dionysia*, du nom d'une célèbre danseuse³¹. Hortensius répondit sans reprendre les allusions sexuelles de son adversaire, mais par un jeu de mots il ridiculisa l'affiliation de Torquatus à l'épicurisme, une philosophie critiquée dans les milieux conservateurs de Rome pour son prétendu refus de la culture et de l'éducation: ἄμουσος, ἀναφρόδιτος, ἀπροσδιόνυσος «étranger aux Muses, à Aphrodite, à Dionysos³²».

3 Une σύγκρισις implicite

L'analyse des qualités d'Hortensius est soudée à un certain nombre d'éléments historiques, notamment le déclenchement de la guerre sociale à laquelle celui-ci avait participé et la réduction des activités judiciaires aux seuls procès qui se déroulent en conformité avec la *lex Varia de maiestate* de 90. Cette ouverture à l'histoire permet à Cicéron d'insérer des références à sa formation³³: l'avidité avec laquelle il avait écouté les discours des orateurs non occupés par le conflit entre 90 et 87; l'intérêt très vif qui l'avait conduit à suivre les conférences sur la rhétorique de Molon de Rhodes (§ 307)³⁴, sur le droit des deux

30 Pour Zucchelli 1964, p. 41, «Il termine *histrion* fu sempre segnacolo d'una professione screditata [...] mentre *actor* poté essere riferito a chiunque si dedica all'*agere*. Sicché il primo termine anche nel suo uso più generico ove non v'è questione di rango, rimase, rispetto ad *actor*, su un piano evidentemente inferiore».

31 À propos de *Q. Rosc.* 8, Berry 1996, p. 26, remarque: «The exchange thus reflects the trial of Murena in the previous year: Cato had called Murena a dancer, while Cicero went on to mock Cato's philosophy. But Hortensius' reply was not in fact entirely appropriate. In reality, Torquatus was no stranger to the Muses but, like Hortensius himself, a writer of fashionable erotic verse».

32 *ORF* 39 *ap.* Aulu-Gelle 1, 5, 3. Le point de vue d'Hortensius est reproduit par Aulu-Gelle, qui considère Torquatus comme *subagresti homo ingenio et infestiuo* (1, 5, 3): cf. Holford-Strevens 2003², p. 104 n. 31 et 208; une évaluation opposée, hors polémique, chez Cicéron, *Brut.* 265. Sur l'épisode de Torquatus, cf. aussi Gunderson 2000, p. 127–131; Petrone 2004, p. 116–119; Guérin 2011, p. 297.

33 Sur cette section autobiographique, cf. notamment Calboli 1983.

34 Sur la possibilité de considérer cette référence à Molon comme une interpolation, par rapport aux deux références de *Brut.* 312 et 316, cf. Douglas 1966a, p. 221.

Scaevola, l'augure et le pontife (§ 306), mais aussi, et surtout, sur la philosophie de Philon de Larissa (§ 306), arrivé à Rome quand Athènes avait été occupée par les troupes de Mithridate. Cette multiplicité d'occupations, justifiée par l'incapacité de se contenter de la seule rhétorique (§ 305: *oratoriis tantum exercitationibus contentus non eram*), permet à Cicéron d'ajouter une remarque qui n'est pas sans malice: il se serait arrêté sur tous ces détails pour permettre à Brutus de connaître son itinéraire de formation et d'en apprécier la conformité avec celui d'Hortensius (§ 307: *ut nostrum cursum perspicere [...] Brute, possis [...] et uidere quem ad modum simus in spatio Q. Hortensium ipsius uestigiis persecuti*). Si les métaphores de *cursum* et *spatium* renvoient à la course de deux chevaux attelés en paire dans l'arène, la mise en parallèle des deux orateurs manifeste plutôt un écart, car rien n'atteste qu'Hortensius se soit consacré à l'étude du droit et de la philosophie, ou encore qu'il ait fréquenté des rhéteurs étrangers pendant leurs séjours à Rome.

Tout aussi malicieux paraît le préambule au souvenir des années 86–84 (§ 308–310): dans cette période de paix relative, où les plus illustres orateurs soit étaient décédés, soit se trouvaient en exil, soit avaient volontairement quitté Rome, Hortensius peut devenir le protagoniste du forum (§ 308: *primas in causis agebat Hortensius*). Entre-temps Cicéron continua ses études intenses sous la conduite du stoïcien Diodote, avec qui il se consacra notamment à la dialectique, une sorte de *contracta et astricta eloquentia*, dont le caractère argumentatif se révèle indispensable pour l'exercice de l'art oratoire, qualifiable à son tour de *dialectica dilatata* (§ 309)³⁵. Fort de cette formation théorique plus solide, Cicéron s'adonnait à des exercices quotidiens d'éloquence en latin et, *saepius*, en grec, car cette langue était plus riche en *ornamenta*, que l'on pouvait ensuite transférer dans n'importe quel autre idiome, et permettait aussi de communiquer avec les maîtres de l'époque, les écoles latines de rhétorique ouvertes sur l'impulsion d'intellectuels démocratiques proches de Marius ayant été interdites en 92³⁶.

Le début de l'activité d'avocat procure tout de suite une excellente réputation à Cicéron (§ 311–312), qui défend le droit à la succession de Publius Quinctius contre Hortensius dans un procès à l'issue incertaine (a. 81)³⁷ et Sextus

35 Ces définitions correspondent aux images du poing et de la main ouverte employées par Zénon (*SVF* 1, 75 = *FDS* 38 *ap. orat.* 113 et cf. *fin.* 11, 17): cf. Atherton 1988. L'importance de la dialectique est confirmée par la supériorité que Cicéron accorde à Servius Sulpicius Rufus (*cos.* 51) sur Scaevola le pontife en *Brut.* 151–153: cf. en dernier lieu Garcea 2012, p. 67; sur l'utilité de la dialectique pour l'orateur, cf. Rathofer 1986, p. 113–114.

36 Cf., entre autres, David 1992, p. 299–301; 369–370.

37 Ce procès s'avère particulièrement important non seulement pour les doutes sur la mora-

Roscius d'Amérie accusé de parricide (a. 80). Pourtant, ces succès ne le satisfirent pas complètement : le type d'éloquence qu'il pratiquait comportait un effort physique trop intense pour sa constitution ; l'attaque lancée contre le puissant affranchi Chrysofonus dans le *Pro Quinctio* pouvait déclencher les représailles des Syllaniens ; son style et ses habitudes en matière d'éloquence demandaient à être modifiés (§ 314 : *commutato genere dicendi et ut consuetudinem dicendi mutarem*). Ces facteurs conduisirent Cicéron à entreprendre un voyage d'instruction en Grèce et en Asie Mineure : pendant un long séjour à Athènes il fréquenta les cours de l'académicien Antiochus d'Ascalon, un *studium* [...] *philosophiae numquam intermissum a primaque adulescentia cultum et semper auctum* (§ 315) ; suivirent des déplacements le long de la côte asiatique pour connaître les écoles des plus célèbres rhéteurs, jusqu'à l'arrivée à Rhodes, où il retrouva Molon, qui lui apprit à modérer son exubérance dans l'*elocutio* et dans l'*actio* (§ 316)³⁸.

Même si Hortensius n'y est pas nommé, cette section paraît encore impliquer une sorte de mise en parallèle tendancieuse tant sur le plan de la formation que sur celui de la pratique. En effet, Hortensius n'éprouve pas le besoin d'approfondir sa connaissance de disciplines autres que la rhétorique ni ne semble nourrir des doutes sur l'excellence de son éloquence. En revanche, dès sa jeunesse, Cicéron se montre conscient de la nécessité de ne pas se contenter du consensus obtenu dans ses premiers procès et reconnaît que la surabondance du style et l'excès de ferveur et de tension dans l'*actio* sont des défauts qu'il doit corriger (§ 316). Une divergence encore plus nette concerne la philosophie, à laquelle Hortensius est plutôt indifférent, voire hostile³⁹.

lité de Sextus Naevius, qui remettent en question le rôle de *patronus* d'Hortensius (cf. Guérin 2009, p. 282–288), mais aussi parce que Cicéron a recours pour la première fois à la caractérisation de l'*artifex* (§ 77–78), appliquée parallèlement à l'acteur Roscius (cf. *ThLL* II, 699, 18–22 : « propre ... de scaenicis artificibus ») et à Hortensius (cf. *ThLL* II, 701, 12–15 : « translate : qui alicuius rei praecipue gnarus est »).

38 Sur le rôle de Molon dans la formation de Cicéron et César, cf. en dernier lieu Garcea 2012, p. 22–23.

39 C'est un point constamment réaffirmé par Cicéron. Il présente l'*Hortensius* comme une mise en parallèle de deux points de vue antithétiques (fr. 2 Straume-Zimmermann = test. 3 Grilli² *ap. fin.* 1, 2 : *a nobis philosophia defensa et collaudata est, cum esset accusata et uituperata ab Hortensio*) et quand il s'adresse à Hortensius par « Quel orateur est ou a jamais été plus serré que toi dans l'art de diviser la matière (*in partiundis rebus*), dans les définitions (*in definiundis*), dans les développements (*in explicandis*) ? » (fr. 55 Straume-Zimmermann = 27 Grilli² *ap. Non.* p. 364, 22–24 M.), il reprend des éléments déjà développés dans le *Brutus*, mais il semble aussi insinuer l'idée selon laquelle Hortensius ne saurait se passer de la dialectique, dont la technique des définitions constitue un outil fondamental. De même,

En dépit de ces réserves rétrospectives, une fois rentré à Rome *prope mutatus* après deux années d'absence, Cicéron constate qu'entre Hortensius et Cotta, les orateurs les plus célèbres de l'époque, c'est avec le premier qu'il doit se mesurer (§ 317). Non seulement son style avait une affinité plus étroite avec celui d'Hortensius, mais son aspiration à la gloire le poussait à affronter directement celui à qui il revenait de *priores [...] agere partis* (§ 317) même en binôme avec Cotta, formellement le chef du collège. L'expression *primas agere partes*, répétée et adaptée plusieurs fois dans cette section⁴⁰, si elle souligne l'inversion de la hiérarchie entre Hortensius et Cotta, correspond également à la désignation du protagoniste dans le langage théâtral⁴¹: le relief acquis par les interventions d'Hortensius s'inscrit donc dans la dimension pragmatique de l'éloquence et trouve une explication dans le caractère spectaculaire de l'action judiciaire (§ 317: *acrem enim oratorem, incensum et agentem et canorum concursus hominum forique strepitus desiderat*).

Un dernier parallélisme entre Cicéron et Hortensius concerne la carrière politique, le premier étant candidat à la questure l'année où le second se présentait à l'édilité. Après avoir été questeur à Lilybée en 75 et avoir plaidé dans de nombreux procès, Cicéron eut en 70 une nouvelle et plus importante occasion de confrontation avec Hortensius, qui alors *princeps erat et habebatur* (§ 318), car il prit la défense des Siciliens dans la cause contre Verrès, défendu par le même Hortensius. Toujours en 70, Cicéron fut candidat à l'édilité et Hortensius au consulat. La supériorité hiérarchique de ce dernier permet de compenser en quelque sorte le silence absolu sur le triomphe que Cicéron avait remporté en justice: *in patrocinio Siciliensi maxime in certamen ueni designatus aedilis cum designato consule Hortensio* (§ 319).

dans la complexe rédaction des *Academica*, Cicéron indique à Atticus comme raison pour éliminer les personnages de Catulus, de Lucullus et d'Hortensius moins leur manque d'instruction (*ἀπαιδευσία*) que le peu d'expérience (*ἀτριψία*) qu'ils ont dans la discussion de questions philosophiques très subtiles – ce défaut risquait en effet d'introduire dans le dialogue une dissymétrie entre les sujets retenus et les personnages qui les abordaient (*Att.* XIII, 16, 1: 26 juin 45). Les mêmes réserves sont confirmées après l'introduction de la *persona* de Varron selon les conseils d'Atticus: les personnages précédents auraient traité des problèmes gnoséologiques *λογικώτερα quam ut illi de iis somniasse umquam uiderentur* (*Att.* XIII, 19, 5: 29 juin 45). Cf. notamment Dugan 2005, p. 228; Dyck 2008, p. 168.

40 Cf. *Brut.* 308, cité *supra*, et 327: *facile primas tenebat adulescens*.

41 Cf. *ThLL* I, 1398, 66–72.

4 L'orateur et la culture

Parvenu au sommet de la carrière politique, Hortensius relâche l'exercice intensivement pratiqué depuis sa jeunesse et manifeste de premiers manques sur le plan de l'éloquence⁴². Cicéron en fournit deux explications psychologiques. Tout d'abord Hortensius était parfaitement conscient de l'infériorité des autres orateurs qui comme lui avaient été consuls et, en même temps, il considérait comme indigne de son prestige tout souci de ceux qui n'étaient pas encore parvenus à ce rôle politique (§ 320: *credo quod uideret ex consularibus neminem esse secum comparandum, neglegeret autem eos qui consules non fuissent*). Cette explication, présentée comme une réflexion personnelle issue de l'expérience, est suivie d'un autre argument, indiqué comme un fait objectif, connu de tous: l'aspiration à une vie remplie de plus d'aisance. Cet idéal – Cicéron lui-même semble l'insinuer avec une certaine malignité – ne doit pas pour autant être confondu avec la *uita beata* au sens philosophique (§ 320: *in omnium rerum abundantia uoluit beatius, ut ipse putabat, remissius certe uiuere*)⁴³. Sans entraînement, l'éloquence d'Hortensius s'était donc ternie comme les couleurs d'un tableau ancien⁴⁴, en subissant une métamorphose progressive, d'abord imperceptible aux profanes, puis manifeste à tous à cause de sa perte de fluidité dans la parole et d'habileté à forger des périodes équilibrées et harmonieuses (§ 320).

En opposition avec l'engagement moindre d'Hortensius, Cicéron insiste sur sa préparation assidue, sur son activité inlassable dans le forum, dont serait issue la préture de 66, sorte de reconnaissance publique favorisée par sa *dicendi nouitas*, par son *exquisitius et minime uolgare orationis genus* (§ 321). Cette définition rappelle celle qui avait déjà été employée pour Hortensius (§ 302: *minime uolgare genus dicendi*), mais si le style des deux orateurs se révèle en effet inhabituel et original, l'ajout d'*exquisitius* annonce ici une différence: l'*exercitatio* ininterrompue avait permis à Cicéron de sonder toutes

42 Pour Dyck 2008, p. 154, « A relaxation of energy after the consulate would not be unusual in a Roman politician; and Hortensius' cultivation of luxuries is well attested. Nonetheless the claimed decline in his powers seems a bit too schematic and for the sake of pointing a lesson and a contrast to Cicero's own behaviour during the same period ».

43 Le luxe et les habitudes recherchées d'Hortensius, souvent à la limite de l'extravagance, sont connus grâce à de nombreuses anecdotes: cf. par exemple Varron, *rust.* III, 6, 6; III, 13, 2–3; III, 17, 5; Macr., *sat.* III, 13, 1–5. Le silence de Cicéron à ce sujet, souligné par Dugan 2005, p. 122, est expliqué par Narducci 1997b, p. 152 comme un « lodevole senso di pietas », un « sobrio gusto classicistico ».

44 Sur ce type d'images dans la rhétorique et dans la critique littéraire antiques, cf. van Hook 1905, p. 42–44.

les options expressives, dans une recherche très minutieuse et une sélection très exigeante des possibilités du répertoire, qui conduisait à choisir les plus heureuses d'entre elles.

Pourtant, la raison profonde de la *nouitas* de Cicéron consiste moins dans des choix stylistiques que dans la culture qui la sous-tend. L'auteur feint de ne pas vouloir parler de lui-même et déclare qu'il se contente de signaler les défauts des autres, mais une série de périodes caractérisées par l'anaphore de *nemo qui* marque les composantes essentielles de la nouvelle éloquence (§ 322)⁴⁵. Celle-ci s'appuie pour la première fois sur une connaissance vaste et solide de la littérature (*nemo erat qui uideretur [...] studuisse litteris*), de la philosophie (*nemo qui philosophiam complexus esset*)⁴⁶, du droit (*nemo qui ius ciuile didicisset*), de l'histoire (*nemo qui memoriam rerum Romanarum teneret*), à savoir sur cette large formation dont la nécessité avait été mise en évidence depuis le *De oratore*. Ces compétences avaient permis à Cicéron, le premier, d'apaiser la tension des débats avec des anecdotes, des jeux d'esprit, des digressions (*nemo qui [...] laxaret iudicum animos [...] nemo qui [...] digredi parumper a causa*); de mettre en perspective les cas spécifiques abordés dans chaque procès et de parvenir au niveau général de l'intérêt commun (*nemo qui dilatare posset*)⁴⁷; de déclencher, chez les juges et le public, les sentiments et les passions qui correspondaient à ses intentions (*nemo qui ad iracundiam [...] nemo qui ad fletum posset adducere*). Et c'est précisément cette capacité de *mouere* qui représente, à ses yeux, la finalité la plus caractéristique de l'éloquence et la mesure la plus pertinente de la valeur du nouvel orateur (*nemo qui animum eius, quod unum est oratoris maxime proprium, quocumque res postularet, impellere*).

Sans doute la méfiance de Cicéron à l'égard des orateurs du passé et des contemporains est-elle tendancieuse et contredit-elle les compétences, dans l'un ou l'autre secteur, qui étaient reconnues à nombre d'entre eux. Particulièrement arbitraire s'avère l'affirmation qu'aucun orateur n'avait été en mesure

45 Pour une analyse du § 322, cf. en dernier lieu Rathofer 1986, p. 123–126.

46 La philosophie est considérée comme *mater omnium bene factorum beneque dictorum*, avec une adaptation à la dimension pragmatique de l'éloquence des formules *laudandarum artium omnium procreatrix quaedam et quasi parens* (*de orat.* 1, 9) et *omnium mater artium* (*Tusc.* 1, 64).

47 À deux reprises (*de orat.* II, 133; *orat.* 45) Cicéron critique la bipartition des *quaestiones* en *finitae* et *infinite* selon la tradition des manuels postérieurs à Hermagoras, car il estime que l'orateur a toujours la possibilité de développer des considérations d'ordre général à partir des coordonnées de la cause dont il s'occupe. Cf. Calboli 1965, p. 24–25.

de susciter les passions propres à corroborer sa position⁴⁸. Néanmoins, ces exagérations répondent à un objectif polémique bien précis : se situant, dans la fiction du dialogue, en 66, une quinzaine d'années avant la mort d'Hortensius, elles suggèrent de manière subreptice que déjà à cette époque-là Cicéron avait dépassé son collègue, dont d'ailleurs il apprécie l'*ingenium* et l'*ars*, mais dont il entend signaler contextuellement les limites. Le manque d'une culture solide ne permettait pas à Hortensius de cacher ou de ralentir le déclin produit par l'interruption de ses exercices, et de faire encore tomber ses auditeurs sous le charme de ses mots, en les conduisant à une forme irrationnelle d'assentiment. Rien n'aurait pu lui permettre de retrouver la gloire de jadis, confronté comme il l'était à un type d'éloquence dont le caractère exclusif la situait sur un plan complètement différent.

Pendant le consulat de Cicéron, à une époque où il était désormais sans éclat, Hortensius reprit son activité (§ 323 : *cum iam paene euanuisset [...] reuocare se ad industriam coepit*). Ce nouvel engagement est expliqué par les mêmes catégories psychologiques qui avaient été utilisées pour justifier son *otium* : alors que le consulat lui avait conféré la certitude de sa primauté, car ses rivaux en matière de l'éloquence lui étaient hiérarchiquement inférieurs, en 63 il craignait que Cicéron ne pût remettre en question son rôle. Cela étant, la tendance pro-sénatoriale de la politique cicéronienne finit par orienter Hortensius vers des formes de collaboration⁴⁹. Dans les nombreux procès où tous les deux prirent le rôle de la défense, leur virtuosité put se manifester pleinement, notamment après que la *lex Pompeia de ui* et la *lex Pompeia de ambitu* de 52 eurent limité le temps d'intervention des défenseurs à trois heures. Cette procédure frustrante, qui demandait une extraordinaire capacité de synthèse et le plus grand effort d'originalité dans la monotonie de nombreuses causes de manipulation et de concussion, poussa les deux orateurs à avoir recours

48 Un exemple représentatif de la primauté accordée à l'*officium* du *mouere animos*, et par conséquent au *genus dicendi* pathétique, est fourni par la σύγκρισις entre l'éloquence « éthique » de Laelius et la violence des discours de Servius Sulpicius Galba : cf. *Brut.* 85–94 et, en dernier lieu, Garcea 2012, p. 62 ; 71–72. Les limites implicites d'une éloquence pathétique dépourvue de culture sont remarquées non seulement dans le cas de Galba, dont les écrits étaient sans énergie (§ 94 : *uidetur Laeli mens spirare etiam in scriptis, Galbae autem uis occidisse*), mais aussi dans le cas d'Hortensius, qui *dicebat melius quam scripsit* (*orat.* 132). Cf. aussi Quintilien, *inst.* XI, 3, 8.

49 Cf. Cicéron, *Pro C. Rabirio perduellionis reo* (a. 63) et Hortensius, *ORF* 34–35 ; *Pro Murena* (a. 63) et *ORF* 36–37 ; *Pro Sulla* (a. 62) et *ORF* 38–39 ; *Pro Flacco* (a. 59) et *ORF* 41–42 ; *Pro Sestio* (a. 56) et *ORF* 43–45 ; *Pro Plancio* (a. 54) et *ORF* addenda ; *Pro Scauro* (a. 54) et *ORF* 48 ; *Pro Milone* (a. 52) et *ORF* 49–50 ; Dyck 2008, p. 156–159 ; 162 ; 164–165.

à toutes sortes de ressources rhétoriques pour se présenter *noui* [...] *cotidie* (§ 324), en évitant de se répéter.

Cela étant, aucune référence dans le texte ne permet de comprendre qu'Hortensius avait recouvré la fluidité et la sélectivité de son éloquence de jadis. En dépit de ses succès, qui seront couronnés par la collaboration avec Brutus dans la défense de son beau-père Appius Claudius Pulcher, en avril 50⁵⁰, Hortensius subit un déclin inexorable.

5 L'orateur et le *πρέπον*

Recherchant les *causae uerissimae* de ce déclin, outre le moindre engagement déjà évoqué (§ 327 et cf. 320), Cicéron insiste notamment sur l'adhésion d'Hortensius à l'éloquence asianiste, jugée de façon peut-être artificielle comme étant plus adaptée à un jeune homme qu'à un orateur âgé. La mention du *genus Asiaticum* ouvre alors un développement autonome et détaillé (§ 325) qui laisse en suspens le raisonnement précédent.

Le caractère exact de l'éloquence asianiste est très controversé à cause du manque de documentation littéraire et de renseignements précis⁵¹. Cicéron lui-même a abordé ce sujet à partir du *Brutus* (§ 51) et de l'*Orator* (§ 24–25), mais il n'y faisait pas référence dans le *De oratore*. Selon l'hypothèse la plus vraisemblable, la dénomination de *genus Asiaticum* semble remonter à une polémique avec les néo-atticistes romains, notamment Calvus, qui dut critiquer le style cicéronien dans les années 50, et Brutus, dont les opinions en

50 Cf. Hortensius, *ORF* 53–54; Brutus, *ORF* 22; Dyck 2008, p. 166. Comme le prouvent les échanges avec Claudius Pulcher de l'été 50 (*Jam.* III, 11–12), ce procès ne sera pas sans gêner Cicéron, qui venait tout juste de se réconcilier avec son correspondant après les divergences remontant à l'époque de son exil, mais qui allait avoir pour futur gendre Publius Cornelius Dolabella, porteur des accusations de *maiestate* et de *ambitu* contre Claudius Pulcher.

51 Même si le premier représentant du style qualifié d'asianiste est, aux yeux des Anciens, Hégésias de Magnésie (III^e s.), sur lequel Cicéron prononce des jugements dédaigneux (cf. *Brut.* 286–287; *orat.* 226; 230), les plus célèbres représentants de cette mouvance se situent entre les II^e et I^{er} siècles, quand ils ont pu entrer en contact avec des Romains illustres (pour Cicéron, cf. *Brut.* 315: *cum summis* [...] *oratoribus*). Il est probable que l'impulsion donnée à l'éloquence en Orient, avec l'intention de perpétuer la tradition attique, même dans le cadre de simples conférences, s'explique par la tentative des hellénophones provinciaux de procurer des élèves romains à leurs rhéteurs, afin d'exercer une influence indirecte sur le monde romain, où l'asianisme s'imposa en effet comme modèle unique ou principal pendant environ un siècle. Cf. Wooten 1975, p. 98–99; Calboli 1987.

matière d'éloquence ne coïncidaient pas avec celles de l'Arpinate⁵². C'est ainsi que, au dire de Quintilien,

*Quem [...] suorum homines temporum incessere audebant ut tumidiorem et Asianum et redundantem et in repetitionibus nimium et in salibus aliquando frigidum et in compositione fractum, exultantem ac paene, quod procul absit, uiro molliorem*⁵³.

Ses propres contemporains [...] osaient lui reprocher un peu trop d'enflure et un style asiatique, et de la redondance et de l'excès dans les répétitions, et de la froideur parfois dans les plaisanteries, et une structure de phrase brisée, sautillante et, ce qui est une critique à rejeter, presque trop molle pour un homme.

Les néo-atticistes durent donc, en bonne polémique, appliquer l'ethnique *Asiaticus* (ou *Asianus* selon Quintilien) à Cicéron, qui à son tour l'avait habilement détourné pour désigner des orateurs et des rhéteurs gréco-orientaux⁵⁴.

Aussi l'*excursus* sur l'éloquence asianiste remplit-il deux fonctions en même temps : d'une part, Cicéron peut montrer qu'il se démarque de cette mode, qu'il avait pourtant suivie pendant sa jeunesse, quand il avait pris Hortensius pour modèle, et à laquelle – aux yeux des néo-atticistes – il aurait continué de se conformer ; d'autre part, il associe explicitement le seul Hortensius au *genus Asiaticum*, dont il distingue deux sous-catégories uniquement quand il parle de lui⁵⁵. L'éloquence d'Hortensius était en effet caractérisée tant par la densité des concepts symétriquement disposés, certes séduisants mais parfois pléonastiques, propre au *genus sententiosum*, que par la fluidité copieuse et par la préciosité de la parole propre au *genus uolucris*. Elle ne recevait pas la faveur des gens âgés, qui réagissaient avec ironie et indignation, comme par exemple Lucius Marcius Philippus, un orateur illustre de la génération d'Antoine et Crassus, mais fort inférieur à ceux-ci ; son éloquence était caractérisée par la liberté de la parole, l'argutie parfois agressive, habileté dans

52 La correspondance polémique de Calvus (*ORF* 165) et Brutus (*ORF* 158) avec Cicéron est explicitement mentionnée par Quintilien, *inst.* XII, 1, 22 et Tacite, *dial.* 18, 5. Cf., notamment, Wisse 1995.

53 *Inst.* XII, 10, 12 ; trad. J. Cousin.

54 Cf. Delarue 1982, p. 174–175.

55 La première modalité est illustrée par des exemples puisés à l'historiographie (Timée) et à l'art oratoire (Hiéroclès et Ménélès d'Alabanda) ; la seconde par Eschyle de Cnide et Eschine de Milet.

l'*inuentio* et l'*argumentatio*, la compétence dans les doctrines grecques⁵⁶. En revanche la jeunesse était charmée par Hortensius, et les foules, emportées. Les réactions antithétiques d'un orateur compétent et du *uolgus*, notamment des jeunes gens, contredisent la théorie de la syntonie du jugement critique dont dépendraient les qualités d'un vrai orateur⁵⁷, mais permettent contextuellement à Cicéron de décréter qu'Hortensius disposait d'*aucloritat* [...] *parum* et d'expliquer que le style de celui-ci convenait plutôt à un *adulescens*, d'autant plus qu'on y voyait le talent perfectionné par l'exercice.

La manière orientale et asianiste de présenter un discours risquait donc d'apparaître ridicule si l'orateur n'était pas jeune et, plus généralement, elle était mieux tolérée par le public des années 80 que par celui des années 60. Le risque le plus grave consistait dans la perte d'*aucloritas*, un point sur lequel en 62, pendant son accusation contre Sylla, Torquatus devait avoir fondé son réquisitoire : d'abord, il avait critiqué Cicéron, autre avocat de Sylla, pour le fait d'avoir accepté ce rôle à côté d'Hortensius et des consulaires (cf. *Sull.* 2 et 35) ; puis, il avait interrompu le plaidoyer de son collègue par l'apostrophe déjà rappelée (*supra*, § 2). La réponse d'Hortensius ne dut pas sembler très efficace, dans la mesure où Cicéron, qui parlait juste après lui, s'efforça de donner du crédit à la parole de celui qui l'avait précédé, en dépit de son style emphatique et artificiel :

[...] *cuius in hoc crimine propulsando cum esset copiosissima atque ornatissima oratio, tamen non minus inerat aucloritat* in ea quam *facultat*⁵⁸.

[...] dans sa réfutation de l'accusation, le discours d'Hortensius, s'il était très riche et très orné (*copiosissima atque ornatissima oratio*), n'avait pas moins d'autorité que de talent expressif (*facultat*).

Cicéron désapprouvait donc la fidélité d'Hortensius au modèle asianiste à une époque où les charges que celui-ci avait obtenues et l'âge qui avançait demandaient une façon plus austère de s'exprimer. Cette erreur d'évaluation étant aggravée par le manque d'entraînement, son éloquence finissait par se réduire à une reproduction hésitante de l'asianisme. Parmi les caractéristiques qui avaient décidé de son succès, Hortensius avait conservé la densité des concepts

56 Cf. *Brut.* 173. Cicéron rappelle également la collaboration entre Hortensius *adulescens* (*ORF* 15) et Philippus *iam senex* (*ORF* 12) dans un procès de 86 où Pompée défendait son droit à l'héritage (*Brut.* 230).

57 Cf. *Brut.* 183–200 ; Schenkeveld 1988.

58 *Sull.* 12 ; trad. A. Boulanger. Cf. Berry 1996, p. 24–26 ; 131–135 ; 155.

et la *concinntas*, non la fluidité et l'*ornatus* habile. Il était resté indifférent à l'évolution des modèles rhétoriques, dont le néo-atticisme constituait un indice, et Cicéron – qui ne pouvait pas approuver la démarche de Calvus, mais qui en avait tenu compte sans pour autant renoncer au *πάθος* – présente l'obstination d'Hortensius comme une forme de négligence ou comme une incapacité d'adapter le *genus dicendi* à l'âge et à l'autorité. Cette interprétation, dont il essaie avec insistance de dissimuler le caractère tendancieux⁵⁹, se résout dans une accusation implicite beaucoup plus grave que toutes les explications psychologiques fournies auparavant : Hortensius contrevient au *πρέπον* ou *aptum*, c'est-à-dire à ce critère général qui transcende le style pour devenir la ligne directrice de tout comportement fondé sur la *sapientia*⁶⁰. Selon la théorisation de l'*Orator*,

*Est autem quid deceat oratori uidendum non in sententiis solum sed etiam in uerbis. Non enim omnis fortuna non omnis honos non omnis auctoritas non omnis aetas nec uero locus aut tempus aut auditor omnis eodem aut uerborum genere tractandus est aut sententiarum semperque in omni parte orationis ut uitae quid deceat est considerandum; quod et in re de qua agitur positum est et in personis et eorum qui dicunt et eorum qui audiunt*⁶¹.

L'orateur doit voir ce qui est séant non seulement dans les idées, mais aussi dans les mots. En effet ni toutes les conditions, ni toutes les dignités, ni toutes les autorités, ni tous les âges, ni même tous les lieux, les temps, les auditoires ne doivent être traités avec la même sorte de mots ou d'idées, et toujours dans chaque partie d'un discours comme de la vie il faut considérer ce qui est séant. Et ceci réside d'une part dans la chose dont

59 Par exemple, Cicéron n'avait pas émis les mêmes réserves dans le cas de Galba (cf. *supra*, § 4 n. 48), dont il n'avait pas jugé l'éloquence pathétique incompatible avec l'âge et le prestige.

60 Selon Guérin 2011, qui interprète le rapport de Cicéron aux néo-atticisme et asianisme comme une mise en question de sa *persona* (p. 339–354) « l'exigence générale du convenable » est « mentionnée à cette seule occasion [sc. *Brut.* 327] dans le traité » (p. 377). Sur le *πρέπον* dans le *De officiis*, comme ligne directrice qui règle les rapports interpersonnels des dirigeants et qui permet de forger l'image publique que chacun souhaite fournir de soi-même, cf. Narducci 1989, p. 156–188. Sur le plan esthétique, le *πρέπον* entre dans la quadripartition des *uirtutes elocutionis* avec Ἐλληνισμός / *Latinitas*, σαφήνεια / *perspicuitas*, κατασκευή / *ornatus* (cf. Théophraste fr. 684 F. avec Fortenbaugh 2005a, p. 266–273; *de orat.* I, 144; III, 37; *orat.* 79); Quintilien confirme que la quatrième *uirtus* donnée par Cicéron est *meo quidem iudicio maxime necessaria* (*inst.* XI, 1, 1).

61 *Orat.* 71; trad. A. Yon.

on traite et d'autre part dans les personnes de ceux qui parlent et de ceux qui écoutent.

Hortensius devait évidemment être toujours attentif au respect du *decorum* tant *in re* qu'*in personis eorum qui audiunt*, mais il l'avait enfreint *in personis eorum qui dicunt* quand, désormais âgé et au sommet des magistratures, il continuait d'utiliser un style exubérant et frivole, qui convenait à un conférencier, mieux qu'à un *patronus* et à un homme politique – ou aux jeunes gens et au discours d'apparat, mieux qu'à l'éloquence judiciaire et délibérative. Puisque c'est la sagesse, acquise notamment grâce à la culture, qui permet de reconnaître *quid deceat*, l'incapacité à s'adapter reprochée à Hortensius constitue un corollaire du caractère sectoriel de sa formation, qui était aussi profonde sur le plan technique⁶² que lacunaire dans tous les autres domaines, ainsi que l'avait insinué Cicéron en déplorant tendancieusement la pénurie de compétences juridiques, historiques, littéraires et philosophiques chez tous les orateurs des années 60 (*Brut.* 322, *supra*, § 4)⁶³.

S'ouvrant par la mort et se terminant par le déclin d'Hortensius, dont cependant Brutus admire les derniers plaidoyers⁶⁴, le *Brutus* signale la fin d'une génération d'orateurs, qui étaient compétents dans leur seul domaine, même s'ils étaient très doués, et prépare l'avènement d'une nouvelle figure, imprégnée d'une culture qui va bien au-delà de la rhétorique. Les espoirs formulés dans le *De oratore*, quand, dans la fiction du dialogue, le début de la carrière d'Hortensius se présentait comme très prometteur, finissent par être déçus

62 Il s'agit de la *doctrina* que Crassus lui attribue en *de orat.* III, 230 : voir *supra*, § 1. Quintilien (*inst.* II, 1, 11) mentionne le manuel sur les *loci communes* qu'Hortensius avait écrit en lien avec son activité d'avocat.

63 S'il avait dédié ses poèmes 65 et 66 à Hortensius, Catulle n'avait pas pour autant évité de critiquer la production poétique de cet orateur, qui se résume à des *annales* imitant Ennius (cf. Vell. II, 16, 2–3) et à des vers désengagés, composés dans des moments d'*otium* (cf. Gell. XIX, 9, 7). Plus particulièrement, les réserves que Cicéron émet sur l'*exercitatio* d'Hortensius concordent avec l'antithèse établie par Catulle (*carm.* 95) entre Gaius Helvius Cinna, qui consacre des années de travail intense à l'écriture d'un poème très court, la *Zmyrna*, et Hortensius, qui produit rapidement une quantité extraordinaire de vers. L'idée selon laquelle la grande éloquence demande une culture très vaste et très approfondie trouverait donc un parallèle dans l'éloge implicite de la doctrine recherchée dont la *Zmyrna* est un exemple illustre : le manque d'une formation culturelle adéquate permettrait alors d'expliquer aussi l'écart entre les poèmes néotériques et les vers improvisés d'Hortensius.

64 Cf. *Brut.* 328 = *ORF* 51 : *Hortensium magnum oratorem semper putavi maximeque probavi pro Messalla dicentem.*

dans le bilan du *Brutus*. En effet, Hortensius ne coïncide pas avec le *perfectus orator* dont Cicéron avait esquissé la physionomie et le programme. L'orateur non *disertus* mais *eloquens*, qu'Antoine n'a pas connu mais qu'il espère néanmoins *fore [...] aliquando* (*de orat.* 1, 94–95), devait posséder non seulement *natura, ars* et *exercitatio*, mais aussi, et peut-être surtout, une vaste et profonde culture, ainsi que la sensibilité nécessaire pour se rendre compte des changements des tendances esthético-littéraires. Les rapports multiples et de longue durée qui le liaient à Hortensius ont empêché Cicéron de formuler un jugement explicitement sévère sur l'activité de son illustre collègue, mais sa façon de motiver le déclin de celui-ci laisse clairement entrevoir les échos de polémiques doctrinales qui étaient en cours.

*Oratorum bonorum duo genera sunt.***La définition de l'excellence stylistique et ses conséquences théoriques dans le *Brutus****Charles Guérin*

Au début du livre II du *De divinatione*, Cicéron expose son projet de « latinisation » de la philosophie au moyen d'une liste raisonnée de ses différents ouvrages. On n'est évidemment pas surpris de retrouver dans cette liste le *corpus* de ses œuvres rhétoriques tant celles-ci, qu'il s'agisse du *De oratore* ou de l'*Orator*, font de la philosophie une composante essentielle de leur propos. Mais si cette mention mérite de retenir l'attention, c'est avant tout parce qu'elle présente ce *corpus* comme un tout cohérent, en cinq livres, les trois premiers formés par le *De oratore*, le quatrième par le *Brutus*, le cinquième et dernier par l'*Orator*¹. En plaçant sur le même plan ces *oratorii libri*, sans ressentir le besoin d'établir entre eux des différences de genre ou de méthode, Cicéron semble faire du *Brutus* un ouvrage rhétorique dont le propos serait comparable à celui du *De oratore* et de l'*Orator*. La démarche a de quoi surprendre, puisque qu'au *De oratore* et à l'*Orator*, textes ouvertement prescriptifs², l'on peut opposer un *Brutus* dont l'approche de l'art oratoire est, de par le projet même qu'il poursuit, essentiellement descriptive. Qualifié d'*historia* par le personnage d'Atticus³, le *Brutus* s'assigne pour but d'établir une chronologie⁴ où seront identifiés et décrits d'un point de vue technique l'ensemble des orateurs dont Rome a pu conserver la mémoire (*Brut.* 20). Il ne s'agit donc plus de bâtir une doctrine nouvelle, comme dans le *De oratore*, et pas encore de décrire l'orateur idéal comme

1 *Div.* II, 4: [...] *nostri quoque oratorii libri in eundem librorum numerum referendi uidentur. Ita tres erunt de oratore, quartus Brutus, quintus orator.* Sur cette cohérence, cf. Dugan 2005, p. 174sq.

2 On peut bien sûr établir des différences dans le mode de prescription adopté par chacun des deux textes, qui se distinguent d'abord par leur organisation générale, dialoguée pour le *De oratore*, traditionnellement didactique pour l'*Orator*. Sur les caractéristiques des préceptes du *De oratore*, cf. Guérin 2010, p. 107–132.

3 Cf. *Brut.* 292: [...] *historia, qua tu es usus in omni sermone, cum qualis quisque orator fuisset exponeres* [...].

4 Sur la structuration chronologique du *Brutus*, cf. *infra*, p. 172.

dans l'*Orator*, mais, si l'on s'en tient au projet énoncé au § 20, d'enregistrer de façon structurée les particularités des différents praticiens romains. Le *Brutus* s'éloigne ainsi du domaine de la norme rhétorique – quelle que soit la manière dont elle est présentée – pour aller observer, dans les pratiques réelles, les variations qui affectent la mise en œuvre de cette norme selon les époques et les individus.

On est plus tenté encore de séparer le *Brutus* des autres ouvrages rhétoriques cicéroniens dès que l'on touche au domaine du style proprement dit, tant la doctrine du *Brutus* semble irréductible au reste du *corpus*. Comment, en effet, concilier la structuration de la doctrine en trois styles telle qu'elle est esquissée dans le *De oratore* et pleinement théorisée dans l'*Orator*, et l'organisation générale des différents orateurs en deux types stylistiques telle qu'elle apparaît dans le *Brutus*? On peut considérer que la différence des projets (prescriptif dans un cas, descriptif dans l'autre) explique que l'organisation normative de la doctrine du style ne puisse tout simplement correspondre à la description des pratiques réelles. L'échappatoire, pourtant, est loin d'être satisfaisante. Elle ne permet pas d'expliquer pourquoi, quelques mois après la rédaction du *Brutus*, Cicéron reviendra à une organisation ternaire du style pour lui donner son expression achevée. Elle néglige de surcroît l'approche « continuiste » suggérée par Cicéron lui-même dans le *De divinatione*. Enfin, elle ne prend pas en compte le caractère évolutif de la stylistique cicéronienne, et tend à placer sur le même plan *De oratore* et *Orator*, en négligeant la place que tient le *Brutus* dans la progression théorique qui mène Cicéron d'un projet rhétorique à un autre.

C'est précisément dans cette optique « continuiste » que nous entendons situer notre propos, en nous interrogeant sur la relation qui s'établit entre la structuration de la doctrine stylistique dans le *Brutus* et la forme qu'elle prend dans le *De oratore* et l'*Orator*. Cette enquête consiste à se demander pour quelle raison la description des orateurs dans le *Brutus* a nécessité l'utilisation d'un système stylistique propre. Pourquoi, en effet, l'architecture des *χαρακτήρες λόγου* employée dans les deux autres traités majeurs de Cicéron ne pouvait-elle convenir⁵? Un tel questionnement impose de s'interroger sur l'évolution de la doctrine stylistique cicéronienne entre le *De oratore* et le *Brutus* et sur les raisons qui ont poussé Cicéron à adopter une opposition binaire entre deux – et non trois – principaux types d'orateurs dans son exposé. Il suppose ensuite que l'on étudie les conséquences de cette nouvelle formulation : quel impact cette description binaire a-t-elle sur la formulation de la norme stylistique

5 Sur la doctrine des *χαρακτήρες λόγου*, cf. *infra*, p. 164sq.

dans les traités suivants, et en particulier dans l'*Orator*? Bien qu'il constitue de façon évidente le « moment descriptif » de la rhétorique cicéronienne, nous voudrions montrer que le *Brutus* met en place des cadres de pensée qui modifieront les critères qu'utilise Cicéron pour juger de l'excellence oratoire, et que cette modification est précisément ce qui permettra la formalisation du système stylistique entièrement normatif qui, quelques mois plus tard, sera développé dans l'*Orator*. C'est ce paradoxe d'un ouvrage prétendant rendre compte de la diversité des pratiques oratoires mais débouchant sur un renforcement de la norme stylistique qui nous occupera avant tout.

1 L'évolution de la doctrine stylistique : du *De oratore* à l'*Orator*

Pour démontrer le rôle charnière que joue le *Brutus* dans l'évolution de la théorie cicéronienne du style, il nous faut tout d'abord rendre compte des transformations doctrinales qui séparent les deux points extrêmes de notre parcours, le *De oratore* (55 av. JC) et l'*Orator* (46 av. JC).

a De oratore

Le *De oratore* aborde la question de la qualité du style selon une quadripartition simple, énoncée par Crassus au livre III :

*Quinam igitur dicendi est modus melior [...] quam ut Latine, ut plane, ut ornate, ut ad id, quodcumque agetur, apte congruenterque dicamus*⁶ ?

En quoi consiste la meilleure manière de parler [...] sinon dans la correction, la clarté, l'ornement, l'adaptation et l'adéquation au sujet traité, quel qu'il soit ?

Ces quatre exigences – ensuite reprises par l'*Orator* qui les nommera *laudes orationis* (*orat.* 79) ou *dicendi quasi uirtutes* (*orat.* 139) – fournissent son armature et son plan à l'exposé de la doctrine⁷. Cicéron reprend ainsi la division théophrastique traditionnelle des ἀρεταὶ λέξεως⁸, et définit la qualité du

6 *De orat.* III, 37. En l'absence de mention contraire, les traductions sont les nôtres.

7 L'impératif du *Latine dicere* est exposé en *de orat.* III, 37–47, celui du *plane dicere* en *de orat.* III, 48–51, celui de l'ornement en *de orat.* II, 52–55, 96–108 et 148–209, l'exigence de convenance occupant quant à elle les paragraphes 210 à 212.

8 Le *De oratore* ne comporte pas d'allusion directe à l'origine théophrastique des vertus du

style au moyen de règles générales qui ne permettent pas de déterminer des traits particuliers qui viendraient caractériser le mode d'expression propre à un orateur. La correction, la clarté, l'élaboration et l'adaptation stylistiques constituent des impératifs qui doivent être respectés si l'on entend atteindre un niveau minimal de qualité oratoire. Ils ne peuvent par conséquent définir un comportement stylistique particulier: un écart par rapport à ces vertus ne peut valoir comme un trait distinctif, mais simplement comme un défaut⁹.

C'est l'impératif d'adaptation au sujet traité (*apte congruenterque dicere*) qui va introduire dans cette structure rigide l'indispensable variété permettant de penser l'usage de la parole. Sous cette catégorie, Cicéron récupère la doctrine des trois *χαρακτῆρες λόγου*¹⁰ et peut introduire la division du style en trois *genera orationis* distincts¹¹, adaptés chacun aux différents sujets à traiter,

style, mais l'*Orator* en fait mention au § 79. Le témoignage cicéronien ne contribue cependant pas à clarifier le rôle exact joué par Théophraste dans la définition et la fixation des ἀρεταὶ λέξεως. La question est complexe, et il n'est évidemment pas possible de la développer ici. Contentons nous de rappeler qu'Aristote présente la doctrine des ἀρεταὶ comme une théorie ancienne (*Rh.* 1414a19 sq., cf. Chiron 2001, p. 121) et qu'il défendait pour sa part (*Rh.* 1404b1–4) un système comprenant deux vertus, clarté – σαφήνεια – et convenance – πρέπειν, τὸ πρέπον (sur l'analyse fautive consistant à attribuer à Aristote une doctrine comprenant trois vertus, cf. Guérin 2009, p. 159 n. 9). Théophraste aurait alors divisé ces vertus pour atteindre une quadripartition (cf. Innes 1984, p. 255–259, Chiron 2001, p. 148–150 qui conclut (p. 150) au maintien d'une structure binaire sous-jacente, la doctrine théophrastique différenciant très probablement des ἀρεταὶ indispensables correspondant aux vertus aristotéliennes et d'autres contingentes issues d'un développement original à partir de la notion de πρέπον). De fait, cette hiérarchisation des vertus deviendra courante par la suite, en particulier chez Denys et Cicéron, quoique selon des modalités différentes (sur les particularités cicéroniennes de cette division, cf. Guérin 2011, p. 312 n. 8). Pour un autre témoignage sur cette quadripartition, cf. la division proposée par Simplicius, dans son commentaire aux *Catégories* d'Aristote, édité par Fortenbaugh *et al.* 1992, fr. 683, et le commentaire de Chiron 2001, p. 149.

- 9 Les ἀρεταὶ sont décrites par P. Chiron comme « des éléments positifs de caractérisation du style, éléments dégagés par l'analyse, reliés directement à l'emploi de plusieurs procédés spécifiques et faisant l'objet d'une prescription ». Ils ne peuvent néanmoins pas être eux-mêmes assimilés à des styles (*χαρακτῆρες*) qui « correspondent, eux, à une synthèse d'éléments – parmi lesquels éventuellement certaines de ces qualités – et ne sont liés, *a priori*, à aucun jugement de valeur » (Chiron 2001, p. 121).
- 10 Sur les trois *χαρακτῆρες λόγου* et l'évolution de la doctrine, cf. Hendrickson 1904, p. 125–146; Hendrickson 1905, p. 267–290; Schenkeveld 1964, p. 68–72; Chiron 2001, p. 151–154.
- 11 Le lexique employé par Cicéron dans le *De oratore* est fluctuant: *genus orationis* (*de orat.*

mais aussi aux circonstances, au public et à l'orateur lui-même¹². Parmi ces exigences, seule l'adaptation au sujet peut recevoir un traitement technique, Cicéron ne détaillant jamais de protocole permettant d'utiliser effectivement les autres critères de convenance¹³. Pour autant, Cicéron donne à la division en trois styles une plus grande cohérence, et l'intègre plus fermement à la doctrine que ne le faisait la *Rhétorique à Herennius*¹⁴. L'*Auctor* distinguait d'une part les trois styles (*Rhet. Her.* IV, 11–16), d'autre part les différentes vertus du style (*Rhet. Her.* IV, 17–18) mais sans établir de lien entre ces deux catégories¹⁵ comme le fait Cicéron en *de orat.* III, 210–212. En faisant de la variation stylistique une exigence des vertus du style – et donc en reliant la doctrine des χαρακτήρες λόγου et celle des ἀρεταὶ λέξεως –, le *De oratore* permet la prise en compte des particularités de chaque orateur et le développement d'une stylistique qui embrasse les réalités de la pratique. Car même si elle n'est finalement analysée qu'en termes de correspondance à un sujet, la vertu de l'*apte congruenterque dicere* laisse poindre d'autres possibilités d'adaptation :

*Id quidem perspicuum est, non omni causae nec auditori neque personae neque tempori congruere orationis unum genus*¹⁶.

Certes, qu'un seul type d'expression ne peut s'accorder à toutes les causes, à tous les auditeurs, à toutes les personnes et à toutes les circonstances, c'est là une chose évidente.

III, 10, 177, 199), *figura orationis* (*de orat.* III, 212) ou encore *habitus orationis* et *color orationis* (*de orat.* III, 199).

12 *De orat.* III, 210–211.

13 *De orat.* III, 212.

14 *Rhet. Her.* IV, 11, qui constitue la première mention identifiable de la tripartition des *genera* (sur cette division, cf. Calboli 1969, p. 287–288). On doit néanmoins rappeler que, d'après Aulu-Gelle (VI, 14, 8–10) – qui s'appuyait vraisemblablement sur Varron –, Rutilius et Polybe auraient considéré que les trois philosophes composant l'ambassade de 155 av. JC auraient chacun incarné l'un des trois styles. Mais le témoignage n'est pas sûr, Cicéron modifiant pour sa part l'attribution du style simple dans le récit qu'il fait de cette ambassade (*de orat.* II, 157), et rien ne garantissant que Varron et Aulu-Gelle n'aient pas adapté le témoignage aux structures stylistiques acceptées par tous à leurs époques respectives. Tout porte à croire qu'à l'origine, l'opposition stylistique entre les philosophes ait été perçue de façon binaire: cf. sur ce point Hendrickson 1905, p. 270–271; Chiron 2001, p. 165. Sur la présence des trois styles dans la rhétorique latine, cf. en particulier Quadlbauer 1958, p. 77–93.

15 *Rhet. Her.* IV, 10.

16 *De orat.* III, 210.

L'*apte congruenterque dicere* peut alors être conçu comme adaptation à soi, cette dernière étant simplement formalisée comme un usage différencié des *figurae*, ce qui revient, pour l'orateur, à favoriser l'un ou l'autre des trois styles dans sa pratique. De ce fait, aussi centrée qu'elle soit sur les trois types de styles conçus comme des formes de l'expression, la doctrine peut ménager une place à une conception du style entendue comme caractérisation individuelle, qui dépasse les trois styles préalablement définis. Le *De oratore* conçoit ainsi l'existence d'un style propre à chaque orateur alors même que la *Rhétorique à Herennius* ne parvenait pas à intégrer à son propos cette dimension du discours public: comme l'*Auctor* ne reliait pas efficacement le mécanisme de l'adaptation à la tripartition des *genera*, la possibilité d'un usage idiosyncrasique de ces styles ne pouvait pas être conçue.

En 55 av. JC, la doctrine stylistique du *De oratore* tente donc d'intégrer la diversité des comportements oratoires à son propos: le *genus dicendi* peut s'entendre dans ce cas comme une mise en œuvre individuelle du style, qui appartient en propre à un orateur¹⁷. Le texte peut alors insister sur ce qui fait la particularité de chacun (*de orat.* III, 28: *quis cuiusquam nisi sui similis?*) et faire porter sa réflexion sur la diversité des qualités oratoires et les difficultés qui se posent quand on cherche à évaluer ces dernières. Car de même que peintres et sculpteurs se distinguent chacun par leurs qualités propres, les orateurs présentent des talents divers et se recommandent par un aspect particulier de leur style. Cette variété propre à l'éloquence implique que l'on reconnaisse à chacun une forme d'excellence caractéristique du genre qui est le sien:

[...] (*oratio*) *summas habet dissimilitudines, non sic, ut alii uituperandi sint, sed ut ei, quos constet esse laudandos, in dispari tamen genere laudentur*¹⁸.

[...] l'éloquence montre les plus grandes dissemblances. Elles n'impliquent pas qu'il faille rabaisser certains orateurs, mais que ceux qui, à l'évidence, doivent être loués le soient néanmoins dans des genres différents.

Pour normative qu'elle soit, la doctrine en vient à intégrer la diversité des pratiques, et cette intégration permet de formuler un ensemble de règles qui

17 Cf. *de orat.* II, 89 (*Illud genus Crassi magnificum atque praeclarum*); *de orat.* II, 98 (C. Curio: *sua forma figuraque dicendi*); *de orat.* III, 30 (*Quid, noster hic Caesar nonne nouam quandam rationem attulit orationis et dicendi genus induxit prope singulare?*). Sur les autres valeurs du syntagme *genus dicendi*, cf. Fantham 1979, p. 441–459.

18 *De orat.* III, 26.

laisse à chaque style individuel la possibilité de se développer. Pourvu que le style choisi respecte les exigences minimales correspondant aux *laudes orationis*, l'orateur peut atteindre l'excellence dans le style qui est le sien. Le jugement est alors centré sur l'appréciation du talent (*facultas*) et non sur une évaluation absolue portant sur le type de style adopté par l'orateur (*genus*). L'on voit ainsi se développer un jugement stylistique relatif :

Quod si in nobis, qui adsumus, tantae dissimilitudines, tam certae res cuiusque propriae et in ea uarietate fere melius a deteriore facultate magis quam genere distinguuntur atque omne laudatur, quod in suo genere perfectum est, quid censeatis, si omnis, qui ubique sunt aut fuerunt oratores, amplecti uoluerimus, nonne fore ut, quot oratores, totidem paene reperiantur genera dicendi¹⁹ ?

Si l'on constate déjà chez nous qui sommes ici présents de telles différences et des qualités propres si distinctes, que l'on établit au sein de cette variété une hiérarchie fondée non sur le genre mais sur la compétence et qu'on loue tout ce qui est parfait en son genre, ne pensez-vous pas que, si nous voulons embrasser tout ceux qui sont ou furent orateurs, nous trouverons à peu près autant de styles que d'orateurs ?

Le talent de chacun est donc évalué indépendamment du genre d'éloquence adopté. Si l'art est un, l'excellence stylistique est nécessairement diverse et n'a pas à être hiérarchisée : le *De oratore* dessine un rapport souple entre la norme et sa mise en œuvre, et élargit de ce fait le champ des possibles stylistiques. Ainsi, en postulant l'infinité des *genera dicendi* individuels, Cicéron suggère l'existence de deux structures stylistiques parallèles au sein du *De oratore*. L'une, celle des *genera dicendi* généraux, met en place les grands cadres au sein desquels peut varier l'expression selon les sujets sur lesquels porte le discours. L'autre, détachée de cette première architecture, peu définie et privée de toute dimension prescriptive, recouvre les *genera dicendi* particuliers. On constate que la diversité des pratiques ne peut, dans le *De oratore*, être réduite aux structures canoniques de l'analyse du style. C'est précisément sur ce point que la doctrine cicéronienne évoluera de la manière la plus radicale.

19 *De orat.* III, 34 ; trad. E. Courbaud modifiée.

b Orator

Les deux derniers traités rédigés par Cicéron en 46 av. JC, le *De optimo genere oratorum*²⁰ et l'*Orator*, paraissent marquer une rupture brutale tant par rapport à l'architecture stylistique adoptée en 55 av. JC que par rapport à la manière dont Cicéron articulait les exigences générales de qualité stylistique (*dicendi quasi uirtutes*), les trois styles (*genera dicendi* généraux) et les particularités de chacun (*genera dicendi* propres). Dans le *De optimo genere oratorum*, Cicéron établit en effet une distinction tranchée entre l'ordre du constat (la diversité des styles) et celui de la norme (la définition de la qualité oratoire). En traitant de la diversité des styles et en distinguant des « genres » d'orateurs, on se contente de formuler, selon le Cicéron de 46 av. JC, un constat sur les hommes, sans traiter de l'éloquence en tant que telle :

*Oratorum genera esse dicuntur tamquam poetarum; id secus est, nam alterum est simplex, alterum multiplex. [...] Oratorum autem si quis ita numerat plura genera, ut alios grandis aut grauis aut copiosos, alios tenuis aut subtilis aut breuis, alios eis interiectos et tamquam medios putet, de hominibus dicit aliquid, de re parum. In re enim quid optimum sit quaeritur, in homine dicitur quod est. [...] Oratorem genere non diuido; perfectum enim quaero. Vnum est autem genus perfecti, a quo qui absunt, non genere differunt, ut Terentius ab Accio, sed in eodem genere non sunt pares. [...] Haec ut alius melius quam alius, concedendum est; uerum id fit non genere sed gradu*²¹.

On dit qu'il y a des « genres d'orateurs », comme il y en a de poètes. Il en va tout autrement, car l'éloquence est une et la poésie multiple. [...] Chez les orateurs, au contraire, si l'on veut dénombrer plusieurs genres en considérant les uns comme grands ou graves ou abondants, d'autres comme minces ou subtils ou brefs, d'autres comme intermédiaires et tenant le milieu entre eux, ce qu'on dit a un sens en ce qui concerne les individus, mais n'en a guère pour la chose. [...] L'orateur, je ne le divise pas en genres : je cherche celui qui est parfait. Or, le genre du parfait est un, et ceux qui s'en éloignent n'en diffèrent pas en genre, comme Térence

20 Des doutes subsistent au sujet de la datation du *De optimo genere oratorum*. Voir sur ce point Marinone 2004², p. 191–192 et les références bibliographiques fournies dans le Cd-Rom qui accompagne l'ouvrage. En tout état de cause, il apparaît que l'*Orator* et le *De optimo genere* appartiennent au même cheminement de pensée et ont très certainement été rédigés à des dates proches.

21 *Opt. gen.* 1–4; trad. A. Yon modifiée.

diffère d'Accius: ils ne sont pas au même niveau dans le même genre. [...] Que l'un accomplisse sa tâche mieux qu'un autre, il faut l'accorder: toutefois, il n'y a pas là une différence de genre, mais de degré.

Cette rupture entre les orateurs réels (*homines*) et l'éloquence elle-même (*res*) donne au regard cicéronien une orientation beaucoup plus normative²² qu'en 55 av. J.C. Deux changements majeurs rendent cette évolution possible. On remarque en premier lieu que l'infinité des *genera dicendi* propres se trouve désormais réduite à trois instances (*grandis, tenuis, medius*) qui, précisément, correspondent aux trois *genera orationis* du *De oratore*. La distinction entre des styles normatifs et des styles propres s'efface désormais, les variations de la pratique se trouvant réduites aux *χαρακτήρες λόγου*. Par ailleurs, l'excellence stylistique n'est plus conçue comme la faculté de porter au plus haut degré les caractéristiques d'un genre donné, mais comme une proximité plus ou moins grande à un idéal de style unique défini de façon intangible. Dans un cas comme dans l'autre, s'installe une rigidité conceptuelle qui nous éloigne de la conception qui prévalait dans le *De oratore*: le propos de Cicéron se fait ici doublement normatif.

Désormais, l'appréhension du style d'un orateur et l'évaluation qui en découle répondent à une logique de l'écart²³ fondée sur la grille des trois *genera orationis*, et la question stylistique prend une autre tournure. Cicéron ne cherche plus à bâtir une doctrine qui intègre toute la palette des possibilités d'expression, et à mettre ces possibilités en rapport avec des structures conceptuelles stables (*laudes orationis* et *genera dicendi*): il entend simplement fournir une définition du meilleur style²⁴. Car désormais, la diversité des styles n'appelle plus une simple prise en compte théorique. Sous l'effet de la querelle atticiste, qui met en question la valeur de son *elocutio*²⁵, Cicéron élabore une norme nouvelle permettant non plus d'analyser ces différents modes d'expression, mais bien de les hiérarchiser: à une excellence conçue de façon monolithique, s'oppose l'infinie variation des styles dégradés. Cette évolution entraîne avec elle deux conséquences.

22 Sur cette évolution de la doctrine cicéronienne vers une conception normative de l'éloquence, cf. Guérin 2011, p. 350–354 et 380–406.

23 Cf. *orat.* 4: *Optimum quidem unum est et proximum quod ei simillimum. Ex quo perspicuum est, quod optimo dissimillimum sit, id esse deterrimum.*

24 *Orat.* 12.

25 Sur la nature de ces attaques et de la polémique qu'elles entraînent, cf. entre autres Hendrickson 1926, p. 263, 242–245; Delarue 1982, p. 178–180; Dugan 2001, p. 409–413; Narducci 2002, p. 408–412; Dugan 2005, p. 215–217; Guérin 2011, p. 339–349.

Elle suscite, en premier lieu, une réorganisation de la doctrine. Malgré la reprise apparente de la structuration en trois styles présente dans le *De oratore*, la démarche de l'*Orator* est entièrement nouvelle. En effet, la structuration en trois styles s'y trouve présentée non plus comme une division dépendant de la quatrième vertu de l'*elocutio*, mais comme un donné s'imposant d'emblée : la distinction des trois *genera dicendi* se situe en amont de toute la théorie dont elle motive l'organisation, et n'est plus subsumée sous la catégorie de l'*apte dicere*. Les *laudes orationis* sont quant à elles évoquées comme un élément qui n'occupe pas une place centrale dans la doctrine, Cicéron n'y faisant allusion qu'au sein du développement consacré au style simple (*orat.* 79) : elles perdent par conséquent leur rôle structurant. En second lieu, cette division appliquée à l'*elocutio* permet également de distinguer des types d'orateurs. Aux orateurs *grandiloqui* sont opposés les orateurs *tenués* et le type de l'orateur moyen (*interiectus inter hos medius et quasi temperatus* ; *orat.* 20). Mais à l'inverse du *De oratore*²⁶, Cicéron entend ici limiter les possibilités de variations stylistiques et réduire les types individuels aux trois *figurae orationis*. Il peut ainsi démontrer l'insuffisance des orateurs qui se limitent à l'un de ces trois styles. En effet, si les orateurs ont développé leur talent dans l'un ou l'autre de ces types, ce travail ne peut mener aucun d'entre eux à l'excellence, puisque celle-ci consiste désormais en l'égalité maîtrise des trois genres, talent inatteignable peut-être²⁷, mais que Cicéron érige en idéal²⁸.

Cette exigence de polyvalence ne se comprend qu'en rapport avec la nouvelle organisation générale de la doctrine du style, qui associe, pour la première fois dans l'histoire de la rhétorique, un style à une fonction (*officium*). La qualité oratoire, en effet, est désormais conçue comme la triple capacité à prouver, à charmer et à émouvoir, chacune de ces tâches se trouvant reliée à un type de style :

*Erit igitur eloquens [...] is qui in foro causisque ciuilibus ita dicet, ut probet ut delectet ut flectat. Probare necessitatis est, delectare suauitatis, flectere uictoriae [...]. Sed quot officia oratoris tot sunt genera dicendi: subtile in probando, modicum in delectando, uehemens in flectendo [...]*²⁹.

Sera éloquent [...] celui qui, au forum comme dans les affaires civiles, s'exprimera de façon à prouver, à charmer et à émouvoir. Prouver s'im-

26 Cf. *de orat.* III, 34 ; texte cité *supra*, p. 167.

27 *Orat.* 7.

28 *Orat.* 20.

29 *Orat.* 69.

pose par nécessité, charmer pour l'agrément, émouvoir pour vaincre [...]. Mais il y a autant de devoirs qui s'imposent à l'orateur que de styles : précis quand il faut prouver, moyen quand il s'agit de charmer, véhément quand il convient d'émouvoir [...].

Un orateur qui ne parviendrait pas à maîtriser l'un des trois styles se priverait donc inmanquablement de l'une des fonctions du discours et, ainsi, de l'un des moyens de persuasion normalement à sa disposition. Tout en reconnaissant l'existence de différents styles et de différents types d'orateurs³⁰, Cicéron condamne la restriction à un type de style unique et, partant, les particularismes : si l'on peut distinguer plusieurs genres d'orateurs, chaque genre traduit une limitation et une incapacité à répondre à l'exigence de polyvalence et d'efficacité qui s'impose à chacun. Le particularisme stylistique n'a plus à être valorisé, mais apparaît désormais comme un défaut, ainsi que le laissait entendre le *De optimo genere*. Les idiosyncrasies ne dessinent plus des *genres individuels* : elles ne font que marquer des *différences de capacité*.

On perçoit bien sûr l'intérêt d'une telle posture dans le cadre de la querelle atticiste. En refusant de distinguer des genres d'orateurs, Cicéron supprime toute possibilité de polémique : on ne peut préférer un style à un autre, puisque tous les styles doivent être employés par l'orateur idéal. On mesure néanmoins le paradoxe que représente cette approche normative formulée quelques mois à peine après la rédaction du *Brutus*, l'ouvrage censé rendre compte des particularités de chaque orateur romain.

2 Le *Brutus*, une rupture dans la tradition stylistique ?

Parce qu'il répond à une démarche descriptive et non plus prescriptive, le *Brutus* ne peut évidemment aborder le style propre des orateurs comme le faisait le *De oratore* lorsqu'il postulait l'infinité des modes d'expression individuels. Le traité faisant porter son analyse proprement rhétorique sur une période s'étendant de Caton à Cicéron lui-même, s'impose la nécessité évidente de structurer l'exposé, de lui donner une organisation sérielle qui rende intelligible ce qui éloigne ou rapproche les différents orateurs les uns des autres. Contrairement au *De oratore* en effet, le *Brutus* ne traite pas de moyens stylistiques ou de niveaux de style, mais d'individus dont il faut parvenir à réduire la diversité afin de la rendre compréhensible.

30 *Orat.* 52–53.

La première structure d'intelligibilité utilisée par le *Brutus* est bien connue. Elle est chronologique et repose sur une organisation de l'exposé par génération (*aetas*) d'orateurs: chaque génération comportant un orateur dominant, ou tout au plus deux, l'exposé peut organiser chacune des *aetates* autour de ces figures³¹. S'exerce ici sur Cicéron l'influence diffuse du *Liber Annalis* d'Atticus³² et de l'intérêt croissant porté à la chronologie et aux études antiquaires³³. Mais cette organisation représente aussi l'aboutissement d'une réflexion déjà formulée dans le *De oratore* à propos de la diversité des styles et de l'influence stylistique telle qu'elle s'exerce dans la pratique oratoire. Selon Cicéron, chaque *aetas* présente un style qui lui est propre, ce style s'imposant par la voie de l'imitation³⁴: l'histoire du style doit donc nécessairement être chronologique, puisque le style connaît des développements par à-coups, selon que croît ou s'éteint l'influence d'un modèle donné³⁵. Conformément à ce modèle déjà présent – de manière non opératoire néanmoins – dans le *De oratore*, chaque génération est alors identifiée par son style caractéristique, celui-ci s'analysant par l'influence de la ou des figures dominantes de l'époque³⁶.

La seconde structure repose sur la construction de paires permettant de mettre en place un système d'opposition entre deux grands types d'orateurs:

-
- 31 *Brut.* 74, 333. Sur la structuration de l'exposé dans le *Brutus*, cf. Douglas 1966a, p. lii–liv; Douglas 1966b; Sumner 1973, p. 151–154 (cf. en particulier la présentation qu'il propose des différentes *aetates* p. 153–154); Fantham 1979, p. 447; Fantham 1989, p. 236; Narducci 2002, p. 403–404; Dugan 2005, p. 196–203 et, dans cet ouvrage, l'article de J.-M. David.
- 32 *Brut.* 13–16. Le regard porté par la tradition critique sur la structure chronologique du *Brutus* a beaucoup évolué. Si E. Badian considérait que Cicéron n'employait qu'une chronologie lâche dans son ouvrage (Badian 1964, p. 241), on reconnaît aujourd'hui que l'ouvrage répond à une organisation précise. Les divergences portent sur l'influence exercée par le *Liber Annalis* d'Atticus: si certains le considèrent comme la source directe de l'organisation du traité (Robinson 1951, p. 138; Douglas 1966b, p. 291; Narducci 2002, p. 403), il n'en demeure pas moins que *Brut.* 13–16 ne permet pas d'établir avec certitude une telle dépendance théorique (Rawson 1972, p. 42). Cicéron fait néanmoins une référence directe au *Liber Annalis* (*Brut.* 72) pour régler un point délicat de chronologie (cf. Drummond 1978, p. 556–557): sur les innovations méthodologiques introduites par le *Liber Annalis* d'Atticus, cf. Münzer 1905, p. 50–100.
- 33 Rawson 1972; Rawson 1985 p. 233–249; Narducci 2002, p. 402.
- 34 *De orat.* II, 92–94: *Quorum quamdiu mansit imitatio, tam diu genus illud dicendumque uixit [...]*. Sur le mécanisme d'*imitatio* tel qu'il conçu dans le *De oratore*, cf. Fantham 1978, p. 3–6.
- 35 Sur la postérité de cette approche, et sa reprise par le personnage d'Aper dans le *Dialogue des orateurs* de Tacite, cf. Levene 2004, p. 174–175. Cette influence repose sur l'émulation, qui joue un rôle « moteur » dans le *Brutus*: cf. *infra* p. 173, n. 40.
- 36 Fantham 1979, p. 447; Steel 2002–2003, p. 209.

d'une part des orateurs à l'éloquence contenue et simple, de l'autre des orateurs s'exprimant avec ampleur³⁷. Tous les orateurs mentionnés par le *Brutus* ne sont pas explicitement situés dans l'un ou l'autre de ces styles³⁸, mais l'opposition fournit un schème d'analyse permettant de subsumer les comportements oratoires sous deux grands modèles stables, et de dépasser ainsi le simple enregistrement de traits individuels. Dans ce qui fait son individualité stylistique, tout orateur se rapproche de l'un de ces deux *genera dicendi* qui viennent structurer l'histoire de l'éloquence romaine.

Toute époque se trouve dominée par un, mais plus souvent par deux orateurs³⁹. L'excellence ne se concevant que dans la rivalité⁴⁰, l'appariement des orateurs constitue un outil essentiel dans le *Brutus*. Ces couples d'orateurs dominants ne sont pourtant pas nécessairement les mêmes que les couples d'opposition stylistique⁴¹. Ces derniers représentent une seconde division, présentée de façon explicite à quatre reprises au sein de trois *aetates* différentes, comme pour marquer la permanence de cette opposition tout au long de la République⁴²:

	Style restreint	Style ample
<i>Brut.</i> 86–89	C. Laelius <i>accurate, eleganter, diligenter, studiose, subtiliter, elegantia</i>	Ser. Sulpicius Galba <i>asperior acriorque, grauius uehementiusque, uehemens, incensus, grauius, uis</i>

37 Fantham 1979, p. 448; Steel 2002–2003, p. 209–210.

38 Hendrickson 1905, p. 265.

39 Cf. la mention explicite de ce phénomène en *Brut.* 115 et 333.

40 Cf. sur ce point Steel 2002–2003, p. 210–211; Dugan 2005, p. 196–203 et 221.

41 Ainsi, il faut recevoir avec prudence l'interprétation de C. Steel (*art. cit.* p. 209) lorsqu'elle donne à l'opposition Antoine – Crassus une valeur essentiellement stylistique, alors que l'opposition entre genres d'orateurs fait intervenir, dans cette *aetas*, Crassus (style ample) et Scaevola (style simple). Les différents orateurs cités en *Brut.* 333 (Galba, Antoine, Crassus, Cotta, Sulpicius, Hortensius et, subsidiairement, Caton, Lepidus, Carbo et les Gracques) sont les orateurs qui ont dominé leur époque, et non les représentants des deux catégories de style (bien que les deux listes puissent évidemment se recouper).

42 Nous n'avons ici retenu que les oppositions explicites. À l'inverse, G. Hendrickson (*Hendrickson, loc. cit.*) inclut dans la liste *Brut.* 153 où il voit un balancement implicite opposant Servius Sulpicius et Cicéron, E. Narducci proposant quant à lui une liste plus étroite que la nôtre (Narducci 2002, p. 404–405).

(cont.)

	Style restreint	Style ample
<i>Brut.</i> 194–198	Q. Mucius Scaeuola <i>polite, eleganter, breuiter, presse, satis ornate, pereleganter</i>	L. Licinius Crassus <i>uberius genus atque ornatius</i>
<i>Brut.</i> 201–203	C. Aurelius Cotta <i>attenuate, presse, acute, pure, presse, sincerus, siccus, sanus</i>	P. Sulpicius Rufus <i>sublate, ample, splendidus, magnificentius, grandis, tragicus, incitata et uolubilis oratio</i>
<i>Brut.</i> 317	C. Aurelius Cotta <i>remissus, lenis, propriis uerbis comprehendens solute et facile sententiam</i>	Q. Hortensius Hortalus <i>ornatus, acer</i>

À ces oppositions explicites, on doit ajouter les descriptions de trois orateurs caractéristiques du style restreint ; Scaurus et Rutilius, tout d'abord, qui représentent le style simple dans sa version archaïque pour le premier et stoïcienne pour le second⁴³ ; Calidius ensuite, dont l'éloquence contenue fournit à Cicéron un argument de poids dans le procès de Quintus Gallius⁴⁴.

Deux courants sont ainsi construits tout au long de l'histoire du style⁴⁵, et sont présentés par Cicéron comme les cadres de compréhension par excellence de la pratique oratoire, et cela dès l'opposition tracée entre Laelius et Galba :

43 Scaurus : *Brut.* 112 ; Rutilius : *Brut.* 113–114. La distinction entre ces deux modalités stylistiques est faite par Cicéron en *Brut.* 116.

44 *Brut.* 277–278 = *Pro. Q. Gall.* F6 Crawford. Le discours a été probablement prononcé en 64 av. JC (Crawford 1994, p. 145–146). Malgré l'analyse proposée par Narducci 2002, p. 405–406, on ne peut véritablement inclure ce passage dans les oppositions explicites entre représentants des deux styles, Cicéron ne se proposant pas lui-même comme un modèle du style ample dans ce développement.

45 Du moins depuis la seconde moitié du II^e siècle jusqu'à la seconde moitié du I^{er} siècle. Ser. Sulpicius Galba atteint la préture en 151 (Broughton 1951 I, p. 455) et C. Laelius la préture en 145, puis le consulat en 140 (Broughton 1951 I, p. 469 et 479). À l'autre extrémité de la chronologie dessinée par le *Brutus*, on trouve C. Aurelius Cotta, qui fut consul en 75, et Q. Hortensius, le consul de 69. On voit ainsi se dessiner deux séquences d'orateurs, l'une

*Ex hac Rutili narratione suspicari licet, cum duae summae sint in oratore laudes, una subtiliter disputandi ad docendum, altera grauitur agendi ad animos audientium permouendos [...] elegantiam in Laelio, uim in Galba fuisse*⁴⁶.

Puisque deux qualités sont, chez l'orateur, dignes des plus grands éloges, d'une part la faculté d'exposer l'affaire avec minutie pour instruire l'auditoire, et, d'autre part, celle de prononcer le discours avec force pour remuer l'âme des auditeurs, on peut supposer, en s'appuyant sur le récit de Rutilius [...], que Laelius posséda la précision, Galba la force.

Le passage est trompeur, dans la mesure où il détourne le lexique habituellement employé. Les qualités de Laelius et Galba, désignées par le terme de *laudes*, ne doivent pas être rapprochées des *laudes dicendi* présentées dans le *De oratore* : malgré la similitude lexicale, ces *laudes* sont des qualités propres et non des exigences stylistiques générales. Plus délicat encore, ces deux *laudes* correspondent à des fonctions oratoires, l'une démonstrative, l'autre émotive. Enfin, elles représentent des caractérisations générales du style de chaque orateur, *elegantia* d'une part, *uis* de l'autre. On voit ainsi se dessiner une architecture théorique qui diffère à la fois du *De oratore* et de l'*Orator*. Comme dans le *De oratore*, les styles individuels ne se trouvent pas assimilés aux trois *genera dicendi* généraux. Mais comme dans l'*Orator*, le style est conçu en lien avec un mode de fonctionnement du discours (prouver, émouvoir). Le *Brutus* adopte donc une doctrine, originale dans le *corpus* cicéronien, qui aborde les orateurs de façon binaire, en les caractérisant au moyen de deux styles opposés associés à deux modalités discursives bien distinctes, et largement irréconciliables⁴⁷. La structure globalisante de l'*Orator*, qui assimile *genera* individuels et genres stylistiques, n'est pas encore en place, mais la diversité irréductible et la sépa-

regroupant les grandes figures d'orateurs amples (Galba, Lepidus, Crassus, Sulpicius, Hortensius), l'autre les grands noms du style simple (Lucilius, les Scaevolae, Rutilius, Catulus, Cotta, Macer, puis les Atticistes). Cf. sur ce point l'analyse proposée par Hendrickson 1905, p. 272–273.

46 *Brut.* 8g.

47 Il paraît difficile de voir dans le *Brutus* une préférence pour l'orateur capable de maîtriser tous les registres comme le voudrait E. Narducci (Narducci 2002, p. 404), qui replie de ce fait la doctrine de l'*Orator* sur celle du traité qui le précède. La structuration à deux styles crée un espace théorique distinct du reste du *corpus* cicéronien : à nos yeux, les questions théoriques qui surgissent dans le *Brutus* sont déclinées dans ce texte d'une manière originale.

ration d'avec les fonctions oratoires qui prévalait dans le *De oratore* ont déjà disparu.

Cette structuration en deux styles a parfois été analysée comme une échappée temporaire hors de la structure des trois *χαρακτῆρες*⁴⁸. On peut néanmoins formuler l'hypothèse que cette structuration en deux styles ne dépend nullement de la tradition des *χαρακτῆρες* et ne représente pas un simple écart passager au sein d'un modèle majoritairement organisé à partir des trois *genera*: nous entendons montrer qu'en exploitant une tradition parallèle à celle des trois styles, Cicéron met en place les outils qui permettront la clôture du système effectuée par l'*Orator*. En d'autres termes, le *Brutus* ne représenterait pas une *suspension*, mais bien une *avancée* dans l'évolution théorique menant du *De oratore* à l'*Orator*. Dans ce cas, l'on doit s'interroger à la fois sur la manière dont le *Brutus* s'inscrit dans cette tradition stylistique concurrente, et sur les raisons qui ont pu pousser Cicéron à choisir cette organisation.

Cette opposition entre deux grands types d'orateurs se rattache à une tradition ancienne associant un style que l'on peut qualifier d'« argumentatif » à un style que l'on définira comme « émotionnel ». Ainsi, on trouve dans un développement du *De inuentione* de Cicéron, consacré aux lieux de l'état conjectural, l'idée selon laquelle le style ample doit être employé pour l'amplification, le style plus restreint pour la démonstration :

*Hi et ceteri loci omnes communes ex iisdem praeceptis sumuntur, quibus ceterae argumentationes; sed illae tenuius et subtilius et acutius tractantur, hi autem grauius et ornatius et cum uerbis tum etiam sententiis excellentibus. In illis enim finis est, ut id, quod dicitur, uerum esse uideatur, in his, tametsi hoc quoque uideri oportet, tamen finis est amplitudo*⁴⁹.

Ces lieux communs et tous les autres se tirent des mêmes préceptes que toutes les autres argumentations, mais celles-ci se traitent avec plus de retenue, d'exactitude et de finesse; ceux-là avec plus de force, d'ornements et d'éclat tant dans le vocabulaire que dans les pensées. Car ces arguments visent à faire voir que ce que l'on dit est vrai, alors que ces lieux communs, même s'ils doivent tendre aussi à ce but, visent à amplifier.

On retrouve ici les caractéristiques venant définir les deux genres d'orateurs dans le *Brutus*, ainsi que le lien essentiel entre *elocutio* et fonctionnement

48 Fantham 1979, p. 450, qui s'appuie sur Quadlbauer 1958, *art. cit.*

49 *Inv.* II, 51; trad. G. Achard.

du discours. Cette division n'est évidemment pas créée par le jeune Cicéron. Elle peut être rapprochée en premier lieu d'Isocrate qui, dans le *Panegyrique*, oppose un style simple à un style travaillé⁵⁰ sans pour autant associer chacun de ces deux modes d'expression à une fonction argumentative ou pathétique. Denys d'Halicarnasse reprend la même organisation binaire à propos d'Isocrate en opposant les deux styles qu'il aurait employés soit en vue d'argumenter, soit pour agir sur l'esprit des auditeurs :

Καὶ εἰς μὲν τὸ διδάξαι τὸν ἀκροατὴν σαφέστατα, ὃ τι βούλοιο, τὴν ἀπλήν καὶ ἀκόσμητον ἔρμηνείαν ἐπιτηδεύει τὴν Λυσίου, εἰς δὲ τὸ καταπλήξασθαι τῷ κάλλει τῶν ὀνομάτων σεμνότητά τε καὶ μεγαλληγορίαν περιθεῖναι τοῖς πράγμασι τὴν ἐπίθετον καὶ κατεσκευασμένην φράσιν τῶν περὶ Γοργίαν ἐκμέμακται⁵¹.

Quand il s'agit d'instruire l'auditeur le plus clairement possible sur le sujet, Isocrate s'exprime dans le style direct et sans ornement de Lysias ; mais quand il veut le frapper par la beauté du vocabulaire et habiller le réel de solennité et de grandeur, il modèle son style sur le tour artificiel et recherché de Gorgias.

Aristote oppose lui aussi les composantes du discours concernant directement l'affaire à celles qui sont orientées vers l'auditeur (οὐ περὶ τοῦ πράγματός ἐστιν ἀλλὰ πρὸς τὸν δικαστήν⁵²). Bien qu'Aristote défende l'idée qu'il n'existe qu'un seul style oratoire, la distinction de ces deux composantes appelle naturellement le développement d'une théorie à deux styles, que l'on peut détecter à l'état sous-jacent⁵³ dans la *Rhétorique*, où un style précis et strictement argumentatif (πρὸς τὸ δηλώσαι⁵⁴) s'oppose à un style destiné à agir sur le public (πρὸς τὸν δικαστήν⁵⁵) en jouant directement sur ses émotions par le biais des effets stylistiques. Aux fonctions démonstrative et psychagogique définies par la *Rhétorique* correspondent donc des traitements stylistiques différenciés⁵⁶ : comme le souligne G. Hendrickson, « the two styles are the linguistic counterparts of the argument or proof conceived as two-fold in character⁵⁷ ».

50 *Paneg.* 11 : τοὺς μὲν ἀφελῶς, τοὺς δ' ἐπιδεικτικῶς ...

51 D.H., *Dem.* 4, 3 ; trad. G. Aujac.

52 *Rh.* 1354a17–18.

53 Cf. Innes 1984, p. 261 ; Chiron 2001, p. 144.

54 *Rh.* 1404a8.

55 *Rh.* 1404a11.

56 *Rh.* 1404a9–10. Cf. Hendrickson 1905, p. 252–254 ; Chiron 2001, p. 144.

57 Hendrickson 1905, p. 267.

Selon toute vraisemblance, cette division en deux styles associés à deux modes de fonctionnement du discours sera reprise par Théophraste. Le témoignage d'Ammonius⁵⁸ montre que Théophraste aurait distingué, sur le modèle d'Aristote, deux modes de fonctionnement du discours, l'un argumentatif et simple privilégiant la relation aux choses, l'autre émotionnel et orné privilégiant la relation aux auditeurs, et aurait rejeté le style simple hors du champ de la rhétorique⁵⁹. L'éloquence se voit alors assigner le seul style *πρὸς τοὺς ἀκροωμένους*, destiné à agir sur l'auditoire⁶⁰. La rhétorique théophrastéenne connaît donc, en un sens, un unique style, et c'est seulement sous l'influence de la doctrine stoïcienne que le style *πρὸς τὰ πράγματα* pourra être, par la suite, pleinement intégré à la théorie stylistique⁶¹. Il n'entre pas dans notre propos d'exposer ici le système de la stylistique stoïcienne et, par exemple, sa liste d'*ἀρεταί* bien distincte de celle retenue par le reste de la tradition. Contentons-nous simplement de souligner que, suite à de probables polémiques – impossibles à dater précisément – entre philosophe stoïciens et rhéteurs adeptes du grand style⁶², l'entrée du style simple dans le système rhétorique comme corollaire de l'argumentation marque le début véritable de l'opposition entre deux styles oratoires (et non plus entre un style travaillé et une absence de style), l'un simple et argumentatif, l'autre élaboré et psychagogique.

On peut ensuite relever de nombreuses occurrences de cette opposition entre un usage du discours dérivant de l'argumentation philosophique et un usage du discours issu de la tradition isocratique-aristotélécienne et visant à la psychagogie. L'opposition peut même être purement fonctionnelle, comme dans les *Partitiones oratoriae* de Cicéron qui ne font pas place à une analyse stylistique dans ce cas :

*Argumentandi autem duo sunt genera, quorum alterum ad fidem directo spectat, alterum se inflectit ad motum*⁶³.

58 Ammonius, *in Int.*, éd. Busse, Reimer, 1897, 4.5, p. 65, 31 (= fr. 78 Fort.) : Διττῆς γὰρ οὔσης τῆς τοῦ λόγου σχέσεως, καθὰ διώρισεν ὁ φιλόσοφος Θεόφραστος, τῆς τε πρὸς τοὺς ἀκροωμένους, οἷς καὶ σημαίνει τι, καὶ τῆς πρὸς τὰ πράγματα, ὑπὲρ ὧν ὁ λέγων πείσαι προτιθεται τοὺς ἀκροωμένους, περι μὲν τὴν σχέσιν αὐτοῦ τὴν πρὸς τοὺς ἀκροατὰς καταγίνονται ποιητικὴ καὶ ῥητορικὴ. Sur ce passage, cf. Fortenbaugh 2005a, p. 240–245.

59 Hendrickson 1905, p. 256–257 ; Innes 1984, p. 255 ; Chiron 2001, p. 147–149.

60 Denys d'Halicarnasse (*Isoc.* 3, 1) recense ainsi les qualités que Théophraste attribuait au grand style.

61 Hendrickson 1905, p. 257–259.

62 Hendrickson 1905, p. 260–261 ; Chiron 2001, p. 155–158.

63 *Part.* 46. Voir également *part.* 5.

L'argumentation a deux modes, dont l'un tend directement à convaincre, tandis que l'autre fait un détour et s'adresse à l'émotion.

Par la suite, Quintilien opposera cette division binaire des fonctions (*(ei) qui totum opus in res et adfectus partiuntur; inst. III, 5, 2⁶⁴*) à la division ternaire (*docere, conciliare / delectare, mouere⁶⁵*) qui prévaut habituellement chez Cicéron, témoignant ainsi de la vitalité de cette tradition concurrente dont on retrouve encore la trace, selon la recension faite par G. Hendrickson⁶⁶, chez Apsinès⁶⁷. Néanmoins, c'est bien avec le *De inuentione* que l'opposition entre deux modes de fonctionnement regroupant effectivement fonction et style semble apparaître dans la tradition latine⁶⁸, et avec le *Brutus* qu'elle devient une structuration majeure de la doctrine.

3 La transformation des protocoles d'évaluation

On doit d'emblée remarquer qu'en s'inscrivant dans cette division en deux styles, le *Brutus* adopte une logique entièrement différente de celle du *De oratore*, mais aussi des doctrines théorisant la division binaire du discours. Dans le traité de 55 av. JC, l'orateur devait choisir son style en l'adaptant à l'objet du discours, et passer de l'un à l'autre des trois niveaux stylistiques en se fondant sur divers critères de pertinence. Dans la *Rhétorique à Herennius*, les styles devaient être choisis selon la partie du discours concernée, et de la fonction qu'il convenait de mettre en œuvre. Dans ces deux cas, l'emploi des styles s'accompagnait nécessairement d'une variation, l'orateur devant user soit du style simple, soit du style moyen, soit du grand style au gré des circonstances et de ses discours. De la même manière, le *De inuentione* présentait les styles simple et élaboré

64 Cf. également *inst. v, pr. 1*.

65 Sur cette tripartition et son évolution dans la doctrine cicéronienne, cf. Guérin 2011, p. 16 sq.; 355 sq.; 383 sq. et la bibliographie fournie.

66 Hendrickson 1905, p. 260 qui adjoint à ces deux exemples les allusions de Denys à une division en deux fonctions (*Dem. 4 et 44*). L'inclusion de *Rhet. Her. II, 46* dans cette liste, proposée par Hendrickson, ne paraît cependant pas pertinente. On doit certes noter que le passage, comme chez Apsinès, porte sur l'épilogue, mais il n'atteint pas le même degré de généralité.

67 Aps., *Rh. 10, 2* Patillon (= 297, 2 sq. Spengel): Εἰς δύο γὰρ εἶδη ὁ πᾶς λόγος διαιρεῖται – λέγω δὲ νῦν λόγον τὸν δικανικὸν – τὸ τε πραγματικὸν καὶ τὸ παθητικὸν. Ὑποτάσσεται δὲ τῷ πραγματικῷ μὲν ἢ τε διήγησις καὶ ἢ ἀπόδειξις. τῷ δὲ παθητικῷ τὸ προοίμιον καὶ ὁ ἐπίλογος.

68 *Inv. II, 51*, cité *supra*, p. 176.

comme des variations, l'orateur devant adopter l'un ou l'autre en fonction des exigences démonstratives ou psychagogiques du moment. À l'inverse, le *Brutus* construit deux ensembles stylistiques parfaitement fixes, qui n'autorisent ni variation, ni glissement dans le domaine opposé : ils correspondent aux caractéristiques de tel ou tel orateur, non à des ensembles variables propres à se modeler sur les objets ou les situations qu'ils rencontrent. En opposant la division en deux styles telle que la conçoit le *Brutus* au reste de la tradition, on oppose en réalité une *norme de jugement*, centrée sur l'évaluation de l'orateur, à une *norme de production* fournissant les moyens d'accomplir le travail oratoire : le *Brutus*, comme nous l'avons souligné, ne fait pas se rencontrer les *genera* canoniques et les *genera* individuels, mais fabrique un cadre théorique adapté aux seuls styles propres. Tout en s'inscrivant dans une tradition ancienne, le *Brutus* en modifie le sens profond.

De fait, cette division n'est pas seulement utilisée par Cicéron pour structurer son exposé, un nouveau couple d'orateurs aux styles opposés venant régulièrement rythmer l'histoire de l'éloquence romaine : elle devient rapidement un outil de hiérarchisation des différents styles. À la faveur de la querelle atticisme, la description structurée des styles se mue en un argumentaire implicite, destiné à mettre en œuvre une nouvelle forme d'évaluation de la qualité oratoire. Certes, le *Brutus* semble tout d'abord reprendre la posture théorique du *De oratore* et reconnaître à chaque orateur la possibilité d'atteindre à l'excellence *dans son genre*, quel que soit le style qu'il adopte. Ainsi, Rutilius et Scaurus, qui sont décrits comme des adeptes d'une forme extrême du style simple, se voient reconnaître des qualités intrinsèques à leur *genus*. L'évaluation est ici relative, comme elle l'était dans le *De oratore* :

*Habemus igitur in Stoicis oratoribus Rutilium, Scaurum in antiquis; utrumque tamen laudemus, quoniam per illos ne haec quidem in ciuitate genera hac oratoria laude caruerunt*⁶⁹.

En somme, nous avons ici Rutilius qui appartient aux orateurs stoïciens, et Scaurus qui appartient aux orateurs anciens : donnons-leur pourtant des éloges à tous deux puisque, grâce à eux, même ces deux manières de parler n'ont pas été sans un certain mérite oratoire dans notre Cité.

Néanmoins, et bien que Cicéron souligne la qualité de chacun de ces deux styles (*in bonis <oratoribus> omnia quae summa sunt iure laudantur; Brut.* 201),

69 *Brut.* 116; trad. J. Martha modifiée.

l'affirmation est moins nette que dans le *De oratore*, et l'on sent poindre dans le propos une certaine réticence : malgré les protestations cicéroniennes, les deux modalités du *genus* simple ne sont pas situées au même niveau que le *genus* ample.

En effet, c'est en démontrant la supériorité de l'un des deux styles sur l'autre que Cicéron tente de répondre aux attaques des Atticistes qui, précisément, contestent la validité de ses propres choix stylistiques et son *elocutio* ample⁷⁰. Ainsi, L. Crassus et Q. Scaeuola, qui s'affrontent dans l'affaire d'héritage de Manius Curius – la célèbre *causa Curiana*⁷¹ –, atteignent chacun à une excellence relative dans des styles différents : Scaeuola fait usage d'un style soigné et élégant, quand Crassus emploie un style riche et travaillé⁷². C'est pourtant à ce dernier que revient la victoire – et donc l'approbation du peuple – ainsi que l'approbation du spécialiste, de l'*intellegens et doctus*⁷³. De la même manière, en opposant Cotta et Sulpicius, Cicéron exprime clairement, et pour la première fois, quelle hiérarchie il établit entre éloquence ample et éloquence restreinte :

*Quoniam ergo oratorum bonorum (hos enim quaerimus) duo genera sunt, unum attenuate pressequae, alterum sublata ampleque dicentium, etsi id melius est quod splendidius et magnificentius, tamen in bonis omnia quae summa sunt iure laudantur*⁷⁴.

Puisqu'il existe deux genres de bons orateurs (ce sont ceux, en effet, qui nous intéressent), les uns employant un style simple et précis, les autres un style élevé et ample, et bien que le style qui a le plus d'éclat et de magnificence soit le meilleur, on loue à bon droit tout ce qui atteint l'excellence chez ces bons orateurs.

70 Sur le lien du *Brutus* à la querelle atticiste, cf. la synthèse proposée par Narducci 2002, p. 404–406 et 408–411. Plus généralement, à propos de l'influence qu'exercent les critiques atticistes sur l'évolution de la doctrine cicéronienne, cf. Guérin 2011, p. 339–349.

71 *Brut.* 144, 193–198. Voir également la présentation qui est faite de la *causa Curiana* en *de orat.* I, 180, 243 ; II, 140–141. Sur l'objet de l'affaire et le traitement qui en a été proposé par Scaeuola et Crassus, cf. Vaughn 1985, p. 208–222.

72 Cf. notre tableau, *supra*, p. 173.

73 Le débat entre *Brutus* et Cicéron porte, en *Brut.* 193–200, sur ce qui sépare le peuple du spécialiste en matière de compétence dans le jugement oratoire : ainsi, le peuple est rempli d'admiration en entendant Scaeuola, alors même que le spécialiste sait qu'il existe un type d'expression plus riche et plus puissant. Sur l'analyse cicéronienne du jugement populaire en matière d'éloquence, cf. Schenkeveld 1988, p. 295–299 et 300–301.

74 *Brut.* 201.

Les orateurs peuvent ainsi être jugés selon une double approche, celle de l'excellence dans le genre qui est le leur, mais surtout celle de l'excellence absolue, laquelle appartient systématiquement au grand style. Il s'agit là d'une réponse évidente aux Atticistes, Cicéron opposant à leurs attaques sa propre définition du meilleur genre oratoire.

Loin d'être une simple pétition de principe, cette affirmation suppose la mise en place d'un protocole particulier d'évaluation des orateurs, distinct de celui utilisé dans le *De oratore*. Car pour établir la supériorité du style ample sur le style restreint, Cicéron refuse d'adopter le critère de l'esthétique et du goût utilisé par les Atticistes (et présent dans le *De oratore*) pour adopter une approche fonctionnelle qui, précisément, faisait défaut en 55 av. JC. À l'Atticisme que l'on peut définir, à la suite de G. Bowersock, comme un classicisme et donc comme une posture esthétique⁷⁵, Cicéron oppose une approche qu'il présente comme strictement pratique. Le passage de la nomenclature du *De oratore* à celle du *Brutus* tient donc au changement du point de référence utilisé dans l'évaluation. Dans un long développement, contenu dans les §184–193, Cicéron effectue une sorte de coup de force définitoire et transfère de l'expert au public la capacité véritable à apprécier la qualité d'un orateur. Car si l'expert peut analyser les raisons d'un succès, c'est le public qui, nécessairement, en reste l'arbitre⁷⁶. L'argument cicéronien, directement opposé à la posture atticiste qui critique le style ample au nom du goût – selon une analyse évidemment élitaire et esthétisante –, fait du public, et donc de l'efficacité, la pierre de touche ultime de la qualité oratoire⁷⁷. La définition proposée par Cicéron réduit alors l'excellence à la capacité d'agir sur l'esprit des auditeurs, cette capacité étant elle-même réduite, pour l'essentiel, à la fonction psychagogique du discours⁷⁸. L'efficacité est désormais appréciée *ex animorum motu* : la capacité émotive étant intrinsèquement liée au style ample, le *genus* des orateurs se trouve jugé à partir de son efficacité et non plus à partir de critères esthétiques, selon qu'il permet ou non d'agir sur les âmes. Les mentions de la supériorité du style ample sont dispersées tout au long du texte, permettant ainsi à Cicéron de mettre en place une axiologie fondée sur la seule efficacité et d'évacuer les reproches d'ordre moral et esthétique qui lui avaient été faits : le lien établi entre les deux styles et les fonctions argumentative et psychagogique du discours transforme entièrement les modes d'évaluation.

75 Bowersock 1979.

76 Cf. Schenkeveld 1988, p. 296–298.

77 *Brut.* 184, 188.

78 *Brut.* 199.

Ainsi le style dépouillé est-il toujours présenté comme moins adapté aux impératifs de l'éloquence. Le *genus* restreint de Scaurus ne convient pas aux tribunaux⁷⁹. Trop sèche, l'éloquence de Rutilius n'est pas efficace dans les assemblées⁸⁰. Le *genus* adopté par Mucius Scaeuola, dans sa défense du même Rutilius⁸¹, ne convient pas plus – malgré ses qualités intrinsèques – aux exigences d'un procès capital :

*Q. Mucius enucleate ille quidem et polite, ut solebat, nequaquam autem ea ui atque copia, quam genus illud iudici et magnitudo causae postulabat*⁸².

Q. Mucius parla avec sa sobriété et son raffinement accoutumés, mais sans la force et l'abondance que la nature du procès et l'importance de l'affaire exigeaient.

Privé de toute force psychagogique – puisqu'il ne peut servir qu'une argumentation sans passion –, le *genus enucleatum et politum* souffre d'un défaut consubstantiel qui lui interdit systématiquement d'emporter la victoire dans les affaires judiciaires ou de convaincre le peuple dans les *contiones*. La même affirmation se retrouve dans différents développements, à propos de Crassus et de Galba, dont le style, face à leurs concurrents à l'*elocutio* restreinte, reçoit l'assentiment du peuple (*Brut.* 89, 198). La supériorité du genre ample est même directement formulée, et devient de plus en plus nette à mesure que l'on avance vers la fin de l'ouvrage :

[...] *multoque plus profic[i]t is qui inflamm[a]t iudicem quam ille qui doc[e]t*⁸³.

[...] celui qui enflamme les juges obtient beaucoup plus que celui qui les instruit.

*Acrem enim oratorem, incensum et agentem et canorum concursus hominum forique strepitus desiderat*⁸⁴.

79 *Brut.* 112.

80 *Brut.* 114.

81 Sur le procès de Rutilius cf. Kallet-Marx 1990, p. 122–139.

82 *Brut.* 115.

83 *Brut.* 89.

84 *Brut.* 317.

L'affluence du public et le tumulte du forum réclament en effet un orateur vif, enflammé, doté d'une action puissante et d'une voix qui porte.

Ce lien entre style et fonction a une conséquence capitale sur la doctrine stylistique, dans la mesure où elle transforme le style, qui était la *marque d'une individualité*, en une *capacité*. Le *genus* individuel n'est dès lors plus simplement perçu comme la traduction d'une certaine *natura*, mais comme la traduction d'une compétence plus ou moins proche d'un idéal oratoire défini par un mode de persuasion – le *mouere* – supérieur aux autres. Le style propre d'un orateur qui n'aurait pas adopté le grand style doit alors être considéré comme une limitation et, partant, comme une forme d'incompétence : même si le style simple est devenu un style à part entière, prévaut l'idée que l'orateur simple n'est pas un orateur véritable.

Tout en insistant sur le lien entre style et nature à propos de Cotta et Sulpicius (*Brut.* 204), Cicéron souligne, à propos de Laelius et Galba (*Brut.* 84–89), que l'orateur au style simple n'a pas la capacité de remporter une victoire décisive et que c'est précisément parce qu'il ne parvenait pas à mener sa tâche à bien que Laelius céda la parole à Galba dans l'affaire du massacre de la forêt de Sila⁸⁵. De la même manière, lorsque Calidius accusa Gallius, il ne parvint pas à convaincre son public précisément parce que, alors qu'il reprochait au client de Cicéron d'avoir tenté de l'empoisonner et aurait dû s'indigner, il n'était pas capable d'user d'une éloquence émotive (*Brut.* 278). Enfin – et c'est l'exemple le plus net –, bien qu'il ne tarisse pas d'éloges au sujet de Cotta, Cicéron présente néanmoins le choix qu'il fit d'un style restreint comme une concession et une adaptation à la faiblesse physique qui était la sienne :

[...] *et ut ad infirmitatem laterum perscietur contentionem omnem remiserat, sic ad uirium imbecillitatem dicendi accommodabat genus*⁸⁶.

[...] s'étant très judicieusement interdit tout effort à cause de la mauvaise complexion de ses poumons, il adaptait son style à la faiblesse de ses forces.

85 L'affaire eut lieu et fut plaidée en 138 av. J.C. Laelius prit tout d'abord la défense des fermiers mis en cause mais, après deux renvois, conseilla à ses clients de s'adresser à Galba, plus à même, selon lui, d'assurer efficacement leur défense grâce à son style ample (*Brut.* 86). Galba remporta la victoire.

86 *Brut.* 202; trad. J. Martha modifiée.

Le passage, isolé dans un ensemble élogieux, est typique du fonctionnement argumentatif du *Brutus* qui distille ce type de jugements de manière masquée, mais qui utilise ces derniers pour justifier tout l'appareil d'évaluation qu'il met en place.

La limitation au style simple signale désormais une incapacité, liée à la nature même de l'orateur qui choisit ce style par défaut, incapable qu'il est d'embrasser l'ampleur stylistique pourtant indispensable à qui souhaite devenir un orateur accompli. La *natura* ne représente donc plus un critère d'adaptation à soi dans cette nouvelle conception, mais bien un critère de qualité qui détermine la possibilité d'atteindre ou non l'excellence. Bien qu'il prétende rendre compte des particularismes, le *Brutus* devient le point de rupture à partir duquel la conception stylistique cicéronienne devient une théorie normative. En rapprochant le *genus* individuel d'une catégorie générale d'orateurs, puis en liant les traits stylistiques de cette catégorie générale à une fonction oratoire, le *Brutus* fait de la capacité à utiliser la fonction émotive du discours le critère définitoire de l'excellence. Le *genus dicendi* équivaut désormais à une *facultas* évaluée de façon absolue, contrairement à la norme édictée en *de orat.* III, 34⁸⁷. Autrefois perçue comme un simple trait distinctif, l'idiosyncrasie peut désormais être jugée à partir d'un critère absolu. En liant étroitement la caractérisation des deux styles opposés aux fonctions qu'ils servent respectivement, et en faisant reposer l'appréciation de la qualité de l'orateur sur son efficacité, le *Brutus* marque une étape qui ouvre la voie à la stylistique entièrement normative de l'*Orator*.

4 Les deux styles, outil heuristique et outil polémique

Si le *Brutus* paraît bien proposer des cadres plus rigides que le *De oratore* et se rapprocher des choix présentés dans l'*Orator*, on peut néanmoins se demander pourquoi, dans ce cas, Cicéron a privilégié une structuration en deux styles et n'a pas d'emblée adopté la doctrine qu'il exposera quelques mois plus tard. Face à cette question, il est possible d'avancer deux hypothèses complémentaires, l'une portant sur la valeur heuristique de la doctrine des deux styles, l'autre sur sa valeur polémique.

On peut tout d'abord considérer que la structuration du *Brutus* est précisément l'outil qui a permis à Cicéron de formuler par la suite de façon achevée la théorie du lien entre fonction oratoire et mode d'expression. La tradition

87 Texte cité *supra*, p. 167.

isocratico-péripatéticienne des deux styles fournissait à notre auteur une première formulation efficace de ce lien, puisque l'opposition des deux styles dépendait tout entière de la distinction entre deux usages du discours, l'un πρὸς τοὺς ἀκρωμένους, l'autre πρὸς τὰ πράγματα: le lien entre mode de persuasion et mode d'expression était d'emblée présent. Or, la volonté de relier ces deux constituants de la parole oratoire n'apparaît pas avec le *Brutus*: dans le *De oratore*, déjà, Cicéron avait tenté d'abandonner les trois *χαρακτῆρες λόγου* dépendant de la seule logique du convenable pour proposer un lien entre une *elocutio*, une *actio* et une argumentation servant des fonctions émotives d'une part, et un ensemble du même type servant des fonctions de conciliation de l'autre⁸⁸. Le *De oratore* construisait alors deux ensembles théoriques, le *genus uehemens atque atrox* et le *genus lenitatis et mansuetudinis*⁸⁹, mais ne parvenait pas à intégrer cet ensemble à l'exposé stylistique du livre III: seule la doctrine de l'invention en portait témoignage.

Cette première tentative appelle plusieurs remarques. En premier lieu, ces *genera* présentés en *de orat.* II, 200 ne caractérisent pas des orateurs, mais des usages du discours: tout orateur peut donc les employer et les faire varier. Ils n'en fournissent pas moins un indice précieux, qui permet peut-être d'expliquer le caractère relativement marginal de la doctrine des *χαρακτῆρες λόγου* dans le *De oratore*⁹⁰, puisque ceux-ci ne structurent par l'exposé stylistique, cette fonction étant abandonnée aux ἀρεταὶ λέξεως⁹¹. Elle pourrait par conséquent donner à penser que Cicéron cherchait d'ores et déjà à échapper à un système qui ne lui paraissait pas entièrement satisfaisant, précisément parce qu'il ne s'accordait pas avec le nouveau point de doctrine qu'introduisait son traité et qui devait transformer l'ensemble de la rhétorique latine: la notion de fonctions du discours⁹², futurs *officia oratoris* pleinement théorisés par l'*Orator*. Ainsi le *genus uehemens* et le *genus lenitatis* offraient-ils à Cicéron la possibilité d'insister sur les deux fonctions psychagogiques qui occupaient le cœur du traité, mais le contraignaient à rejeter le *docere* dans le domaine du non-style, à la manière de Théophraste. Ces deux *genera* n'en jurèrent pas moins avec toute la tradition précédente, comme en témoigne le maintien des *χαρακτῆρες* dans la partie stylistique du *De oratore*. On peut alors supposer qu'en adoptant les deux styles traditionnels (argumentatif-psychagogique) dans le *Brutus*,

88 *De orat.* II, 200.

89 Cf. sur ce point Guérin 2011, p. 83–110.

90 Cf. la remarque de Fantham 1979, p. 449–450.

91 Cf. sur ce point notre développement *supra*, p. 163sq.

92 *De orat.* II, 115, 121, 128, 310; III, 104. Pour une synthèse sur la théorisation des fonctions du discours, cf. Guérin 2011, p. 16–45; 383–387.

Cicéron put établir un lien entre fonction et expression de façon plus satisfaisante, au prix, certes, d'un affaiblissement de la fonction du *conciliare-delectare* qui se trouvait intégrée au grand style et étroitement rapprochée du *mouere*⁹³. Le passage par les deux styles traditionnels aura permis à Cicéron de formaliser plus clairement le rapport entre *elocutio* et *officium* et, ainsi, de progresser vers une théorisation plus complète.

Une seconde interprétation, qui n'exclut nullement la première, consiste à donner une valeur polémique au choix des deux styles⁹⁴. Dans cette période de luttes civiles, où deux partis opposés ont été jetés l'un contre l'autre, on ne doit pas s'étonner de voir apparaître des modes de pensée favorisant les oppositions tranchées et, en l'espèce, binaires. Si le climat politique motive profondément l'écriture du *Brutus* et en définit certains objectifs – comme plusieurs articles de ce volume le démontrent⁹⁵ –, on peut penser que la rigidité de l'opposition stylistique transporte dans le champ proprement rhétorique un comportement intellectuel plus largement à l'œuvre dans le traité⁹⁶. De ce point de vue, l'opposition stylistique binaire exploitée par Cicéron offre un double intérêt. Elle répond tout d'abord aux besoins de l'argumentation contre les Atticistes, qui opposent eux-mêmes un style sain à un style boursouflé : en

93 La volonté d'établir un lien entre style et tripartition fonctionnelle n'est pas totalement absente du *Brutus*, le grand style étant explicitement présenté comme le corollaire d'un *mouere* qui n'est plus inscrit dans une simple opposition binaire avec l'argumentation, mais bien dans la tripartition des *officia* : les *officia*, qui ne sont jamais reliés aux trois styles, sont cités dans le *Brutus* aux § 185, 187–188, 276, 279, 322. Ainsi, la comparaison de Crassus et Scaeuola permet de faire le lien entre le *mouere*, tâche la plus importante pour l'orateur puisqu'elle permet d'agir sur ses émotions, et le genre ample, qui seul permet de mettre en œuvre la psychagogie (*Brut.* 198). Mais là encore, comme dans le *De oratore*, l'un des constituants fonctionnels fait défaut : le *conciliare / delectare* ne peut plus, dans ce cadre, recevoir de caractérisation stylistique précise et demeure, comme nous l'avons dit, intégré au grand style : une fois encore, la solution n'est pas pleinement satisfaisante.

94 Cicéron fait un large usage de la polémique et de la manipulation dans son traité. Cf. par exemple l'analyse de l'organisation même du dialogue que propose May 1990, p. 177–179.

95 Cf., *infra*, la quatrième partie de cet ouvrage, ainsi que l'introduction.

96 Pour autant, nous n'acceptons pas l'hypothèse d'une structuration strictement historique et politique des orateurs, qui opposerait le comportement des *optimates* à celui des *populares* : l'opposition est bien sûr pertinente, mais les couples que nous avons dessinés ne correspondent que rarement à cette opposition politique. De plus, l'opposition perd de sa validité dans le contexte de la dictature césarienne. Sur cette analyse politique appliquée au *Brutus*, cf. Narducci 2002, p. 407–408 et, plus généralement, sur l'opposition entre ces deux comportements oratoires (sans lien avec la théorie du *Brutus*), cf. David 1980, p. 171–211 ; David 1992, p. 441–452 et 607–641.

reprenant à son compte la structuration binaire traditionnelle, Cicéron dispose du moyen d'utiliser les termes dans lesquels est construite la critique qui lui est adressée, puis d'en renverser la signification en transformant la perspective esthétique des Atticistes en une perspective fonctionnelle. Le style sain devient ainsi style faible, le style boursofflé style efficace⁹⁷. À ce premier intérêt, s'en ajoute un second qui tient à l'origine philosophique du style simple tel qu'il est conçu dans le *Brutus*. Les couples dessinés dans le traité opposent en effet fréquemment des tenants du stoïcisme (Laelius, Cotta) à des orateurs s'inscrivant dans une tradition rhétorique favorable au grand style (Galba, Sulpicius, Hortensius). De surcroît, le lexique employé pour caractériser le style des orateurs restreints fait constamment signe vers la dialectique⁹⁸, manière, une fois encore, d'insister sur le caractère bien peu oratoire de leur éloquence. Le cadre offert par l'opposition *πρὸς τοὺς ἀκρωμένους / πρὸς τὰ πράγματα*, dont on se rappelle qu'elle excluait à l'origine le style simple du domaine rhétorique, fait alors la part belle à Cicéron en lui permettant d'insinuer que, malgré les éloges qu'il lui adresse lui-même, le style simple n'est qu'un non-style de dialecticien. Une fois acceptée la structuration historique en deux styles opposés, le piège polémique, immanquablement, se referme.

Quelle que soit l'interprétation que l'on souhaite privilégier, la notion même de *genus dicendi* se trouve largement modifiée. Le *Brutus*, en effet, met fermement en place un point de doctrine auquel l'*Orator* donnera toute sa portée : le lien entre style et fonction, qui entraînera à sa suite la fusion des types de styles et des traits stylistiques individuels. Ainsi, tout en cherchant à battre en brèche les critiques stylistiques qu'eut à subir Cicéron, le *Brutus*, sous les apparences d'un appareil descriptif, bâtit une doctrine de l'*elocutio* profondément normative, au prix d'une manipulation dans les termes de l'exposé qui prétend tout d'abord s'intéresser à *tous les orateurs*, et qui en vient à hiérarchiser les *bons orateurs* pour les limiter à deux classes de valeur inégale. La voie est alors ouverte à la réduction de l'excellence stylistique à un style unique : le passage du *Brutus* à l'*Orator* représentera une sorte d'aboutissement logique du nouveau mode d'évaluation mis en place par Cicéron en 46 av. J.C. Le *genus dicendi* individuel, abordé librement dans le *De oratore* et de façon normative dans le *Brutus*, disparaîtra dans le dernier grand traité cicéronien, conformément à une logique qui trouve précisément sa source dans les développements du *Brutus*.

97 E. Fantham formule par ailleurs l'hypothèse séduisante selon laquelle la structuration binaire évitait à Cicéron de faire apparaître le style moyen – qui correspondra au *delectare* dans l'*Orator* – qui aurait pu affaiblir son argumentaire : cf. Fantham 1979, p. 450.

98 Ainsi l'usage du terme *disputare* appliqué à Laelius.

On voit ainsi se dessiner trois étapes successives dans la théorisation cicéronienne du style individuel, celui-ci étant conçu de façon libre, indépendamment des *χαρακτήρες*, dans le *De oratore*, puis de façon normative en lien avec les fonctions argumentatives et psychagogiques du discours dans le *Brutus* pour, enfin, être totalement intégré au système style-fonction présenté dans l'*Orator*. Le *Brutus* aboutit ainsi au paradoxe d'une histoire du style ouvrant la voie à la condamnation de certains particularismes et, *in fine*, à leur élimination complète au profit de la polyvalence stylistique qui définira désormais la perfection oratoire.

QUATRIÈME PARTIE

*De la réflexion historique à
la défense de la Res publica*



De re publica esset silentium. Pensée politique et histoire de l'éloquence dans le *Brutus*

Mathieu Jacotot

Pour répondre à la demande de ses amis Atticus et Brutus, Cicéron accepte de poursuivre, dans le dialogue retranscrit dans le *Brutus*, l'histoire des orateurs qu'il avait commencée à Tusculum¹. Bien que l'Arpinate souhaite se concentrer sur la difficulté qu'il y a à exceller dans l'art oratoire², cette histoire de l'éloquence le conduit sur des terrains autres que celui de la technique rhétorique et de l'évolution des pratiques de discours. Il a en effet l'occasion d'aborder, entre autres, des questions de philosophie, d'histoire littéraire ou de stylistique³. On peut aussi imaginer, au vu du sujet choisi pour ce dialogue, que la politique sera l'un des objets de la conversation tant l'éloquence est à Rome inséparable de l'activité publique⁴. La fonction assignée à cette rétrospective (la consolation pour les malheurs présents de la *res publica*⁵), les espoirs politiques que Cicéron nourrit pour le jeune Brutus, protagoniste et dédicataire du dialogue, tout comme le contexte politique troublé de l'œuvre, composée au début de l'année 46, devraient concourir à laisser une place pour la réflexion politique. Or, dès le début du dialogue, Atticus demande que l'on ne parle pas de politique :

[...] *ad te animo uenimus, ut de re publica esset silentium* [...]⁶.

[...] nous sommes venus avec l'idée que l'on garderait le silence sur la république.

1 *Brut.* 20.

2 *Brut.* 25.

3 Philosophie: réflexion de Cicéron sur le stoïcisme (*Brut.* 116–121) et sur sa propre formation philosophique (*Brut.* 315–316). Histoire littéraire: chronologie des origines de la littérature romaine (*Brut.* 60 et 71–73). Stylistique: controverse avec les néo-attiques (*Brut.* 284–291).

4 A. Arweiler montre bien que Cicéron, dans un autre ouvrage de rhétorique, les *Partitiones oratoriae*, ne dissocie pas les questions rhétoriques et politiques (Arweiler 2003).

5 Voir ce qu'en dit Cicéron lui-même en *Brut.* 9.

6 *Brut.* 11. Sauf mention contraire, les traductions proposées sont les nôtres.

Un interdit est donc placé au seuil de l'œuvre et semble devoir écarter le discours sur l'actualité et la réflexion politique. Nous voudrions voir si cette dernière est réellement bannie du *Brutus*. Si c'est le cas, selon quelles modalités ? Sinon, comment resurgit-elle dans l'œuvre ? Il s'agit de savoir, en somme, si l'histoire culturelle projetée par Cicéron peut faire l'économie d'une réflexion politique, si l'histoire des orateurs peut être autre chose qu'une histoire des hommes d'État⁷.

Les enjeux d'une telle question sont multiples : nous pourrions examiner selon quelles modalités particulières la pensée politique de Cicéron se déploie dans une période troublée, alors que s'affirme la domination de César. Nous verrons également la singularité de la réflexion sur l'éloquence dans le *Brutus*. Après le *De oratore* et les *Partitiones oratoriae*, quel chemin la pensée de Cicéron va-t-elle emprunter en ce domaine ? L'une des originalités du *Brutus* semble être l'introduction, en filigrane, d'une lecture politique de l'éloquence, qui complète les théories du *De oratore* sur les fonctions de l'orateur. Nous pourrions voir également comment la pensée proprement politique de Cicéron continue de s'élaborer après les grands traités que sont le *De republica* et le *De legibus*.

1 L'interdit

Tout propos concernant l'actualité politique et toute réflexion sur la *res publica* en général semblent *a priori* exclus du dialogue par la décision prise initialement de garder le silence sur ce sujet. Se trouve ainsi posé un « interdit du politique ».

a *La formulation de l'interdit et ses ambiguïtés*

L'interdit qui pèse sur le politique est formulé à plusieurs reprises. On en trouve en tout quatre occurrences⁸. La première d'entre elles, qui est fondatrice, se trouve au paragraphe 11. À Cicéron qui demande des nouvelles à ses amis (*quid [...] noui?* – *Brut.* 10), Atticus déclare qu'ils sont venus lui rendre visite avec l'intention de ne pas parler de politique (*ad te animo uenimus ut de re publica*

7 Dans son examen du *Brutus*, K. Bringmann note que la place occupée à Rome par la rhétorique contraint celui qui fait l'histoire de cette pratique à aborder des questions politiques (Bringmann 1971, p. 16).

8 M. Gelzer relève l'existence de ce *Kunstgriff* mais note davantage de répétitions de l'interdit car il inclut dans son relevé les passages de l'épilogue que nous écartons (Gelzer 1938¹, p. 129).

esset silentium). Cicéron réagit de façon ambiguë : il ne répond pas à cette proposition, mais dit seulement que ses amis ne peuvent lui causer de chagrin. Le propos d'Atticus est clair : il s'agit d'éviter d'aborder un sujet pénible, celui de la *res publica*, principalement en raison de la situation politique et militaire au moment du dialogue, que l'on imagine pratiquement contemporain de celui de la rédaction⁹. L'action prend place deux ans après Pharsale et la mort de Pompée. César a déjà commencé d'asseoir son pouvoir¹⁰ et, après avoir accordé son pardon à Cicéron et Brutus, il est reparti en décembre 47 en Afrique pour affronter les pompéiens rassemblés autour de Caton et de Q. Caecilius Metellus Scipio¹¹.

La décision de ne pas parler de politique paraît respectée jusqu'au paragraphe 157. Brutus y déplore que Rome soit, à l'époque du dialogue, privée des lumières de Sulpicius et de Cicéron. Le rôle qu'ils remplissaient est tombé, dit-il, entre les mains d'individus peu recommandables¹². Atticus interrompt alors la critique de Brutus et rappelle l'interdit initial en reprenant les termes du prologue : *Dixeram [...] de re publica ut sileremus*. Atticus justifie ce silence par la volonté d'éviter la tristesse et l'affliction¹³.

L'interdit est pourtant violé une deuxième fois, au paragraphe 251. À propos de Marcellus, Brutus revient aux malheurs du temps présent, *nostro et quasi fatali malo* (*Brut.* 250). Cicéron, faisant écho à Brutus, déclare qu'il a plaisir à entendre parler de Marcellus mais que cela lui remémore les malheurs de la *res publica* qu'il préfère oublier :

*Etsi, inquam, de optimi uiri nobisque amicissimi laudibus libenter audio, tamen incurro in memoriam communium miseriarum, quarum obliuionem quaerens hunc ipsum sermonem produxi longius. Sed de Caesare cupio audire quid tandem Atticus iudicet*¹⁴.

-
- 9 Les spécialistes s'accordent en général pour dater la composition et la publication du *Brutus* entre janvier et avril 46, peu avant la rédaction des *Paradoxa Stoicorum*. En *Brut.* 118, Cicéron parle de Caton d'Utique comme d'un personnage encore vivant, ce qui situe le *terminus ante quem* du dialogue en avril 46. Voir la mise au point, avec bibliographie, de Marinone 2004².
- 10 Il a pris pour ce faire un certain nombre de mesures : annulation des condamnations prononcées par Pompée, programme de colonisation et de distribution agraire, allègement des dettes, manifestations de clémence.
- 11 Sur le contexte politique de la rédaction du *Brutus*, voir Rathofer 1986, p. 1–9.
- 12 *Brut.* 157 : *ad quos ista non translata sint, sed nescio quo pacto deuenerint*.
- 13 *Brut.* 157 : *Non modo querendi, sed ne lugendi quidem finem reperiemus*.
- 14 *Brut.* 251 ; trad. J. Martha.

D'un homme aussi parfait que Marcellus, repris-je, et qui m'est cher, j'ai plaisir évidemment à entendre faire l'éloge ; mais cela me ramène au souvenir des malheurs publics, et c'était justement pour les oublier que j'ai prolongé cet entretien. Mais venons à César : je suis curieux d'entendre ce qu'Atticus pense de lui.

Ici encore, le silence politique apparaît comme une règle que doit observer la conversation.

Une troisième et dernière infraction apparaît au paragraphe 266. C'est encore Brutus qui brave l'interdit en déplorant que l'intervention de Cicéron en faveur de la paix lors de la guerre civile ait été sans effet. La réaction de Cicéron ne se fait pas attendre :

*Sileamus, inquam, Brute, de istis, ne augeamus dolorem*¹⁵.

Gardons le silence, dis-je, Brutus, sur tout cela, pour ne pas augmenter notre douleur.

Avant même d'observer les effets de cet interdit dans le dialogue, on remarque que plusieurs éléments, dans sa formulation même, lui donnent une portée ambiguë. Son efficacité, d'abord, est douteuse, puisqu'il est régulièrement reformulé : il est difficile aux interlocuteurs de passer sous silence les problèmes politiques. La position de Cicéron, à la fois personnage et auteur du dialogue, est aussi ambiguë. Lors de la première formulation de l'interdit, il n'accepte pas explicitement la proposition d'Atticus de ne pas parler de la république. Et s'il affirme, lors de la deuxième infraction, que le rappel des malheurs présents est douloureux, il est pour le moins étrange que la recherche de l'*obliuio* soit suivie du désir de passer à l'examen du personnage de César, principal responsable des malheurs de l'éloquence¹⁶. Le rôle que donne Cicéron aux deux autres protagonistes du dialogue est aussi révélateur de ses intentions. Il n'est pas indifférent que l'interdit du politique soit placé dans la bouche d'Atticus qui, en bon épicurien, considère l'engagement en politique comme une entrave au bonheur. La *res publica* est pour lui un sujet qui provoque la *molestia* et qu'il faut éviter pour atteindre la paix de l'âme¹⁷. Le silence a donc des raisons philosophiques que Cicéron est susceptible de ne pas accepter en raison du

15 *Brut.* 266 ; trad. J. Martha, modifiée.

16 *Brut.* 251.

17 *Brut.* 157.

jugement sévère qu'il porte sur la doctrine épicurienne, malgré son affection pour Atticus¹⁸. Enfin, il est remarquable que ce soit à chaque fois Brutus qui rompe l'interdit posé par Atticus. C'est le personnage éponyme du dialogue, celui en qui Cicéron place tous ses espoirs, comme il le dit à la fin de l'œuvre, et qu'il essaie de gagner à sa cause¹⁹. La lucidité politique et le discours sur le temps présent donc le fait d'un personnage positif, en qui Cicéron aimerait pouvoir se reconnaître²⁰.

b *Les effets de l'interdit dans le dialogue*

Malgré ces infractions et ces ambiguïtés, l'interdit formulé par Atticus n'est pas sans effet. La décision de garder le silence sur la *res publica* est observée et conduit à certains choix stylistiques. La politique, d'abord, n'apparaît que dans les marges du dialogue. Les commentaires les plus consistants sur l'état de la république sont confinés dans le prologue et l'épilogue. La présence de ces derniers n'est certes pas unique dans l'œuvre de Cicéron, mais ils sont ici particulièrement denses en réflexions politiques²¹. Dès le début de

-
- 18 Voir par exemple le jugement qu'il donne de l'éthique épicurienne dans les livres I et II du *De finibus* et la façon dont il fait de l'épicurisme et de la recherche du plaisir une doctrine indigne. Dans les *Tusculanes*, l'interlocuteur de Cicéron déclare, pour les mêmes raisons, à propos de la théorie de la survie de l'âme, qu'il préfère « se tromper avec Platon plutôt que d'avoir raison avec Épicure » : *errare mehercule malo cum Platone, [...] quam cum istis uera sentire* (*Tusc.* I, 39–40). Il faut aussi souligner que, même si elle est critiquée, la doctrine épicurienne peut trouver une place dans les traités d'éthique de Cicéron. En revanche, le dernier ouvrage politique de Cicéron, le *De legibus*, ne lui donne même pas la parole : il y a, ici aussi, un silence révélateur.
- 19 *Brut.* 331–332. Sur le rapport de Cicéron à M. Brutus dans le *Brutus*, voir Rathofer 1986, p. 89 et 137–154.
- 20 Cicéron fait tenir à Brutus un discours critique sur le temps présent et espère le voir incarner un républicanisme intransigeant envers César (sur cette interprétation, cf. *infra* l'article de P.M. Martin). Pourtant, Brutus, après Pharsale, a demandé lui aussi son pardon à César et est ensuite devenu un de ses protégés : en 47, il est pontife et gouverneur de la Gaule cisalpine quand César part en Afrique. Il sera ultérieurement *praetor urbanus* en 44. Ce n'est que quand César deviendra dictateur à vie qu'il se retournera contre lui et prendra la tête de la conjuration des ides de Mars. Sur la distorsion entre le Brutus du dialogue et le personnage historique, voir Douglas 1966a, qui remarque que Brutus s'accommode mieux que Cicéron de la domination nouvelle de César.
- 21 Le *Laelius*, le *Cato maior*, le *De legibus*, le *De finibus*, entre autres, sont des dialogues pourvus d'un prologue, mais aucun n'a de contenu politique réel. Seul le *De oratore* se rapproche du *Brutus* par les réflexions prenant place, avant le début de la conversation, sur les malheurs qui touchent la cité (*de orat.* I, 1–3). Voir Rathofer 1986, p. 9–16 sur le jugement de Cicéron sur l'état de la République, fait de craintes mais aussi d'espoirs.

l'œuvre, la mention de la mort d'Hortensius est l'occasion de déplorer le manque d'hommes de valeur et la situation dramatique de l'État « au moment le plus critique pour la république » (*alienissimo rei publicae tempore*)²². Les paragraphes 7 à 9 sont remplis d'allusions à l'histoire récente et à l'actualité politique, comme celle qui fait référence à César :

[...] *tum arma sunt ea sumpta, quibus illi ipsi, qui didicerant eis uti gloriose, quem ad modum salutariter uterentur non reperiebant*²³.

[...] à ce moment j'ai vu prendre en mains des armes dont ceux mêmes qui avaient appris à faire un glorieux usage ne voyaient pas le moyen de faire un usage salutaire.

Pour Cicéron, César, après s'être couvert de gloire en Gaule (*uti gloriose*), a commis l'irréparable en franchissant le Rubicon et en s'attaquant à sa propre patrie *non salutariter*. Cette préoccupation pour la situation politique réapparaît dans l'épilogue, comme si la fin du dialogue signait aussi la fin de l'interdit et le retour de ce qui a été jusque-là refoulé. Par un effet de clôture, Cicéron répète que la mort d'Hortensius a été pour lui une chance car il n'a pas vu les malheurs de la *res publica*²⁴ ni la disparition de l'éloquence. Puis il regrette que Brutus ne puisse user de son éloquence pour s'engager en politique²⁵.

Au cœur même du dialogue, l'interdit d'Atticus conduit Cicéron à recourir à plusieurs reprises à l'ellipse. En effet, l'auteur est amené à traiter de personnages qui ont joué un rôle politique considérable mais il écarte leur carrière proprement politique. Cicéron s'étend par exemple sur les qualités et défauts d'orateur de Caton le Censeur mais ne dit presque rien sur son activité d'homme d'État²⁶. Cicéron ne consacre que quelques lignes à Pompée, dont la moitié à l'évaluation positive de son *elocutio* et de son *actio*. On ne trouve qu'une vague allusion à sa *cupiditas ad bellicas laudes*²⁷. Cette discrétion est remarquable si l'on songe au contexte de rédaction du *Brutus*, écrit deux ans après la mort de Pompée et alors que César affronte les pompéiens en Afrique, ainsi qu'aux liens de l'auteur avec Pompée²⁸.

22 *Brut.* 2.

23 *Brut.* 8; trad. J. Martha.

24 *Brut.* 329: [...] *sed fortunatus illius exitus, qui ea non uidit cum fierent, quae prouidit futura.*

25 *Brut.* 331.

26 Ce silence est d'ailleurs explicitement revendiqué: [...] *mitto ciuem aut senatorem aut imperatorem*, écrit-il (*Brut.* 65).

27 *Brut.* 239.

28 De même, quand Cicéron parle de lui-même, il n'évoque que brièvement son action

À ces ellipses s'ajoutent parfois de véritables silences, quand des hommes politiques importants sont occultés, comme Sylla, Catilina ou Clodius²⁹, alors même que ce sont aussi des orateurs : l'interdit du politique crée donc un biais sur l'histoire de l'éloquence³⁰. Il ne faut pas croire Cicéron quand il déclare qu'il ne laisse de côté, dans son histoire des orateurs, aucun des contemporains qu'il a entendus discourir³¹. Le silence qui s'exerce ici n'est pas du même ordre que les ellipses à propos de Caton car il porte un sens politique net. Il concerne en effet des personnages étroitement liés à des épisodes de crise au sein de la république, et notamment d'affrontements civils ou de sédition, et qui appartiennent à l'histoire récente³². Le silence placé sur les orateurs qui ont pris les armes contre leurs concitoyens ou sont impliqués dans des affaires révolutionnaires est éclairé par un autre interdit que s'impose cette fois Cicéron lui-même :

[...] *in hoc sermone nostro statui neminem eorum qui uiuerent nominare, ne uos curiosius eliceretis ex me quid de quoque iudicarem [...]*³³.

[...] j'ai résolu de ne nommer dans cet entretien aucun vivant, de peur que votre curiosité ne me force à dire ce que je pense de chacun [...].

Mais ce refus n'est pas seulement un effet de pudeur, une volonté de ne pas porter de jugement sur un contemporain, ce qui pourrait avoir des conséquences embarrassantes. Brutus le perçoit d'ailleurs très bien et fait remarquer

politique, pour indiquer le grand succès de son élection à la préture puis au consulat. Ces éléments sont bien peu de chose en comparaison de la manière dont il s'étend sur sa formation rhétorique et philosophique (*Brut.* 321 et 323).

29 Voir Steel 2002–2003, p. 205–206, et Narducci 1997b, p. 148.

30 L'omission des noms de Sylla et Marius nous semble un choix dont le sens est réel, plutôt que le simple signe d'une « connivence entre les interlocuteurs du dialogue, de l'auteur et de ses lecteurs aussi, qui avaient la période bien présente à l'esprit, d'un refus de commenter les événements ... » (Charrier 2003, p. 81–82).

31 Voir sa déclaration en *Brut.* 181: *De his autem, quos ipsi uidimus, neminem fere praetermissimus eorum quos aliquando dicentes audiuimus.*

32 On rencontre quelques exceptions à cette règle, qui n'est donc pas absolue : les personnages liés à des troubles civils plus anciens sont présents, comme les Gracques. Des contemporains turbulents comme Saturninus et Glaucia sont évoqués dans le dialogue, de même que la personne de César. Cf. Steel 2002–2003, p. 206: « If oratory, for Cicero, implies that a particular relationship should exist between the orator and the city, then it is not difficult to see why these four should not be part of this canon ».

33 *Brut.* 231.

à Cicéron que ce silence a un sens politique : Cicéron le choisit pour éviter de rencontrer « des Autronius et des Staienus »³⁴, qualifiés plus haut dans le texte de « lie de la république »³⁵. Cicéron essaie d'esquiver les orateurs violents, séditeux et négatifs. Il ne fait donc pas que subir l'interdit formulé par Atticus mais sait aussi en tirer parti.

c *Les contournements de l'interdit et l'insertion du politique*

Si l'on écarte les trois ruptures flagrantes de l'interdit d'Atticus, il y a en fait, au sein même du dialogue, des résurgences du politique et de l'actualité, mais de manière indirecte, voilée. Plus qu'une censure absolue de la parole sur les affaires publiques, il semble que le souhait initial d'Atticus, régulièrement reformulé, fonctionne plutôt comme un interdit portant sur une parole disant la vérité de manière trop directe, autrement dit sur ce que les Grecs nomment la *parrhèsia*³⁶. Ce qui est exclu, c'est une franchise excessive dans l'expression des opinions et un discours qui exprime sans détours la réalité des faits. Le *Brutus* ne garde pas un silence absolu sur les affaires publiques mais il évite de les évoquer de façon parfaitement transparente. Le renoncement à la *parrhèsia* se lit par exemple dans la manière dont Cicéron joue avec l'énonciation en développant des critiques politiques placées dans la bouche d'autres personnes. L'exemple le plus frappant est celui de Curion³⁷. Cicéron se fait complaisamment l'écho des réprimandes de ce dernier contre César mais sa posture reste subtile car il dénonce simultanément l'inconséquence de Curion, ce qui paraît annuler les jugements de ce dernier sur César. Mais le procédé le plus employé est celui de la projection de l'actualité sur le passé. Il arrive à plusieurs reprises à Cicéron de calquer sur les événements passés des faits politiques de son époque. L'élément le plus frappant de cette transposition est la récurrence des images d'affrontements civils. Cicéron, en effet, ne relève pas en général les grands événements politiques, militaires ou sociaux contemporains des orateurs qu'il décrit. On ne trouve ainsi presque rien dans le *Brutus* sur les guerres puniques ou sur la conquête du monde hellénique. En revanche, les épisodes où des Romains affrontent d'autres Romains sont nombreux : tribunat de la

34 *Brut.* 251. P. Autronius Paetus a été condamné pour *ambitus*, puis exilé en 62 pour sa participation aux conjurations contre l'État. C. Aelius Staienus a été condamné de *maiestate*.

35 *Brut.* 244.

36 Sur cette notion, étroitement liée à la démocratie athénienne, voir, entre autres publications, Scarpat 1964, Momigliano 1971, Spina 1986, Saxonhouse 2006 et les contributions contenues dans Sluiter et Rosen 2004.

37 *Brut.* 218–219.

plèbe de Tiberius Sempronius Gracchus³⁸, luttes entre des factions rivales à l'occasion des réformes judiciaires³⁹, Marius et Varro déclarés ennemis publics par le sénat⁴⁰, violences provoquées par Saturninus et Glaucia⁴¹, etc. Cicéron met en relief les événements qui font écho à celui qui l'a traumatisé récemment, la guerre civile entre Pompée et César. À propos de Metellus Scipion Nasica, qui se trouve, au moment du *Brutus*, en Afrique aux côtés de Caton, Brutus déclare :

*Et uero hic Scipio, collega meus, mihi sane bene et loqui uidetur et dicere. Recte, inquam, iudicas, Brute. Etenim istius genus est ex ipsius sapientiae stirpe generatum. Nam et de duobus auis iam diximus, Scipione et Crasso, et de tribus proavis, Q. Metello, cuius quattuor filii, P. Scipione, qui ex dominatu Ti. Gracchi priuatus in libertatem rem publicam uindicauit, Q. Scaeuola augure, qui peritissimus iuris idemque percomis est habitus*⁴².

– Quant à Scipion, mon collègue, il me paraît avoir un bon langage dans sa conversation et dans ses discours.

– Tu le juges bien, mon cher Brutus, repris-je. C'est qu'il est d'une race qui a ses racines dans la sagesse même. Nous avons déjà cité ses deux aïeuls, Scipion et Crassus, ainsi que ses trois bisaïeuls, Quintus Metellus, le père des quatre fils, Publius Scipio, qui simple citoyen arracha la république à la tyrannie de Tiberius Gracchus, enfin Quintus Scaevola l'augure, aussi renommé par son extrême politesse que par sa haute science juridique.

Cicéron ne fait aucune allusion à l'affrontement de Metellus Scipion Nasica et de César mais provoque la résurgence, parmi les ancêtres de l'orateur, de Publius Scipion Nasica, qui a guidé la répression menée contre Tiberius Gracchus. Cicéron parle du *dominatus* de l'aîné des Gracques et de la *libertas* rendue à la *res publica* lors de sa mort ; Cicéron accole ici à Metellus Scipion l'image de son ancêtre Scipion Nasica, ce qui conduit à rapprocher Tiberius Gracchus et César. Le discours politique de Cicéron sur le temps passé est donc susceptible de s'appliquer au monde contemporain⁴³.

38 *Brut.* 103.

39 *Brut.* 128.

40 *Brut.* 168.

41 *Brut.* 224.

42 *Brut.* 212 ; trad. J. Martha.

43 Par un procédé semblable, la description de la domination de Cinna et des marianistes à Rome est un moyen de comprendre, par anticipation, le règne de César : les deux

Ces multiples infractions à l'interdit initial et les différents procédés de contournement dessinent ainsi une place pour un discours sur la *res publica* dans le dialogue. Toutefois, ce discours doit renoncer à une *parrhèsia* qui serait douloureuse pour les protagonistes du *Brutus*, comme ils le rappellent eux-mêmes, mais aussi peut-être risquée à une époque où la domination de César se fait sentir. La *parrhèsia*, qui était un pilier de la démocratie athénienne, demande en effet pour se déployer une liberté politique⁴⁴ qui est mise à mal à la date du discours. De ce fait, et parce que ce n'est pas l'objet principal du *Brutus*, la réflexion sur les affaires publiques n'est pas organisée de manière systématique et n'apparaît qu'au second plan de l'œuvre. La pensée de Cicéron procède par touches successives, par la mise en série des différents orateurs. Il ne s'agit pas d'une réflexion théorique en bonne et due forme mais d'une pensée politique formulée plus librement. Après avoir vu quels obstacles elle rencontre, et par quels chemins elle émerge, il reste à en sonder le contenu. Plutôt que de nous intéresser aux prises de position politiques de Cicéron dans le dialogue et à son attitude ambiguë envers César, qui ont déjà fait l'objet d'études savantes⁴⁵, nous reviendrons sur la façon dont l'éloquence est intégrée à la réflexion politique de Cicéron. Elle emprunte deux voies complémentaires. La première relève de l'analyse politique objective : Cicéron étudie la place de l'éloquence dans la pratique politique romaine. La seconde voie est moins réflexive et idéologiquement plus marquée : Cicéron construit l'image d'une *res publica* dont le pilier est l'éloquence, unissant, à une heure extrêmement trouble pour Rome, pratique rhétorique et défense de la république.

personnages, *populares*, ont dominé Rome alors que leur ennemi, respectivement Sylla et Pompée, était absent (*Brut.* 227). Sur le rapprochement des périodes 90–80 et 49–46, cf. Charrier 2003, p. 89. Sur les échos de l'actualité dans l'œuvre, cf. Bellincioni 1985, notamment p. 50.

44 Sur le lien entre *parrhèsia* et liberté dans la cité, voir Pl., *R.*, 557b.

45 Pour Gelzer 1938¹, l'œuvre cherche à influencer César et constitue un « manifeste politique ». Une telle lecture a été jugée excessive par Büchner 1964, p. 326, pour qui l'ouvrage n'est qu'une déploration de la situation politique, mais elle a été reprise partiellement par Bringmann 1971, p. 15–21. Strasburger 1990 et Kytzler 1970 ont relevé les attaques indirectes contre César. Voir aussi l'analyse nuancée de Rathofer 1986 ainsi que Bellincioni 1985.

2 La réflexion sur la place de l'éloquence dans la pratique politique romaine

a *L'observation du lien entre éloquence et pratique du pouvoir*

La galerie des orateurs présentée dans le *Brutus* donne l'impression d'une nette convergence entre pratique de l'éloquence et exercice du pouvoir politique. Cela apparaît dès le passage en revue des orateurs du monde grec : Cicéron relève les noms de Solon, Pisistrate, Clisthène, Thémistocle, Périclès (*Brut.* 27), puis ceux de Cléon, Alcibiade, Critias, Thérémène (*Brut.* 28 et 29) qui ont tous joué un rôle important dans la vie politique athénienne. Il en va de même pour le monde romain. Quand il rencontre un nouveau personnage dans le cours du dialogue, il le qualifie en général en précisant les fonctions politiques qu'il a exercées et en caractérisant son éloquence. Il décrit ainsi Tiberius Gracchus le père :

*Erat eisdem temporibus Ti. Gracchus P. f., qui bis consul et censor fuit, cuius est oratio Graeca apud Rhodios; quem ciuem cum grauem tum etiam eloquentem constat fuisse*⁴⁶.

Il y avait à la même époque Tiberius Gracchus, le fils de Publius, qui fut consul deux fois et censeur, dont nous avons le discours en grec prononcé devant les Rhodiens ; on s'accorde à dire qu'il fut un citoyen plein d'autorité et d'éloquence.

De la même façon, Antoine et Crassus sont qualifiés, lors de leur première apparition, de *consulares eloquentissimi*⁴⁷. L'exercice du pouvoir est si bien uni à la maîtrise du discours que le sénat apparaît comme l'endroit où se retrouvent les hommes les plus éloquents⁴⁸. L'élite politique recoupe ainsi largement l'élite rhétorique⁴⁹. Cicéron ne se contente pas cependant de constater cette concordance. Le *Brutus* a ceci de singulier que son fil chronologique permet de faire l'histoire de cette relation entre exercice des responsabilités politiques

46 *Brut.* 79.

47 *Brut.* 115.

48 *Brut.* 205.

49 Une telle représentation est liée à l'idéal de *uera eloquentia* que développe le *Brutus* : Cicéron y met l'accent sur une éloquence pourvue d'une efficacité pratique, plus en phase avec les circonstances politiques. Cf. Rathofer 1986, p. 207 sq. Sur la dimension active de l'éloquence, dans la conception que s'en fait Cicéron, voir Schulte 1935, p. 38, qui montre le lien établi, notamment dans le *Brutus*, entre *uis dicendi* et autorité politique.

et usage de l'éloquence. Le recours à la rhétorique apparaît en effet comme une nécessité de plus en plus impérieuse. Au début de l'histoire de Rome, l'usage de l'éloquence par les hommes publics est, dans la reconstruction qu'en donne Cicéron, ponctuel et lié à des épisodes précis : Brutus a expulsé les rois à l'aide de sa parole persuasive, tout comme Appius Claudius Caecus a empêché le sénat de conclure la paix avec Pyrrhus⁵⁰. Puis, au II^e siècle, le recours à l'éloquence devient plus fréquent. Cicéron montre que Caton l'utilise de façon étendue au cours de sa vie. Pourtant, il est aussi un grand *ciuis, senator* et *imperator*, toutes activités qui n'impliquent pas nécessairement alors le recours à la rhétorique⁵¹. C'est dans le dernier tiers du II^e siècle, avec les Gracques, que la maîtrise de la parole devient une nécessité pour exercer le pouvoir, en raison de deux facteurs : la création de tribunaux permanents, les *quaestiones perpetuae* confiées à des jurys spécifiques et chargées notamment des affaires *de repetundis*, au contenu souvent hautement politique ; l'institution du vote à bulletin secret par les lois tabellaires qui implique que l'autorité des aristocrates pèse moins sur les suffrages⁵². Il est dès lors nécessaire de convaincre le peuple par le recours au discours. Cicéron analyse ici avec finesse l'influence de ces deux réformes sur la place de l'éloquence dans la cité⁵³.

Cette association intime entre exercice du pouvoir et pratique de l'éloquence a été brisée avec César. Si ce dernier est bien au sommet du pouvoir et maîtrise, simultanément, l'*ars dicendi*, comme le montre Atticus dans son portrait⁵⁴, il a cependant réduit au silence le forum, lieu de la vie politique et de l'éloquence. César n'est donc pas lui-même l'incarnation de la rupture entre rhétorique et exercice du pouvoir mais il la provoque et ses effets se font sen-

50 Respectivement, *Brut.* 53 et 55.

51 *Brut.* 65.

52 *Brut.* 106.

53 La nécessité du recours à l'éloquence pour l'exercice du pouvoir peut même se faire encore plus forte, quand il s'agit non plus de gagner un ascendant dans la cité mais de ne pas déchoir de son rang, de préserver son prestige et sa *dignitas*. L'exercice d'une charge comme le consulat oblige ainsi à avoir un certain degré d'éloquence. À plusieurs reprises, parlant de personnages consulaires, Cicéron indique qu'ils possédaient suffisamment d'éloquence pour tenir la *dignitas consularis*. Cette notion apparaît pour les années 120–110 (à propos de Metellus Numidicus et de Marcus Silanus ; *Brut.* 135), et on la retrouve ultérieurement pour Sulpicius le juriste (*Brut.* 155) et Caelius (*Brut.* 165). Le rang peut même imposer un certain type d'éloquence, comme on le voit à propos d'Hortensius, qui devrait employer un discours *gravior* maintenant qu'il est plus âgé et qu'il a progressé dans le *cursus honorum* (*Brut.* 327).

54 *Brut.* 252sq.

tir sur la personne de Brutus⁵⁵. Cela apparaît précocement dans le dialogue, quand Cicéron regrette que l'éloquence soit réduite au silence et que Brutus lui répond que ce qui l'intéresse, c'est l'étude même de la rhétorique, et non son usage politique :

*Dicendi autem me non tam fructus et gloria quam studium ipsum exercitatioque delectat; quod mihi nulla res eripiet, te praesertim tam studioso mei*⁵⁶.

Pour moi, ce n'est pas tant le fruit et la gloire qu'apporte l'éloquence qui me plaît que son étude elle-même et sa pratique ; et ce plaisir, rien ne me l'arrachera surtout avec l'attention dont tu fais preuve à mon égard.

Brutus, qui devrait être en quelque sorte le terme chronologique de l'histoire des orateurs et représente celui en qui Cicéron place ses espoirs, incarne donc aussi la dissociation inédite entre éloquence et politique⁵⁷.

b *L'analyse de l'éloquence comme source de pouvoir*

À cette histoire du rapport entre éloquence et pouvoir se surimprime, au cours du dialogue, une analyse de la nature de leur relation. Cicéron s'intéresse, de façon diachronique, à l'évolution du lien entre pouvoir et rhétorique, mais aussi, de manière plus analytique, à la façon dont la rhétorique peut procurer le pouvoir. Le *Brutus* est une démonstration de la légitimité et de l'utilité de l'éloquence dans le domaine des affaires publiques.

La maîtrise du discours est présentée par Cicéron comme un moyen d'accéder aux charges publiques. Il s'étonne ainsi que Curio n'ait pas obtenu le consulat alors qu'il remplissait toutes les conditions légales et associait à une naissance prestigieuse un certain art de la parole⁵⁸. Cicéron semble parfois établir un rapport direct entre la qualité de l'éloquence et le degré qu'il est possible d'atteindre sur l'échelle des magistratures : Lucius Cotta, qui ne fut que préteur, avait ainsi un talent certain pour parler, mais insuffisant pour sortir du rang des orateurs *mediocres*. Tout se passe comme si c'était l'imperfection de ses qualités rhétoriques qui l'avaient empêché d'obtenir le consulat⁵⁹. Mais

55 Sur la manière dont Cicéron analyse la crise de l'éloquence dans le *Brutus*, cf. Heldmann 1982, p. 207 sq.

56 *Brut.* 23.

57 Sur ces paroles de Brutus, voir Heldmann 1982, p. 212.

58 *Brut.* 124.

59 *Brut.* 137.

c'est surtout pour les *homines noui* que l'éloquence apparaît comme un moyen d'accéder au pouvoir. Celui qui n'appartient pas à la *nobilitas* ne peut se prévaloir de l'excellence de ses ancêtres et de leurs magistratures; l'éloquence vient suppléer, dans la pensée de Cicéron, à ce manque et remplace la *commendatio maiorum*. C'est un atout décisif pour la carrière de Quintus Pompeius :

*Q. enim Pompeius non contemptus orator temporibus illis fuit, qui summos honores per se cognitus sine ulla commendatione maiorum est adeptus*⁶⁰.

Quintus Pompeius, en ce temps-là, ne fut pas un orateur dédaigné et c'est ainsi qu'étant un homme nouveau, sans aïeux dont la gloire pût être une recommandation, il s'éleva jusqu'aux plus grands honneurs.

On retrouve là une idée chère à Cicéron, selon laquelle le prestige et le pouvoir doivent revenir à la *uirtus* véritable, qui ne se fonde pas sur la naissance mais sur le mérite, constitué, entre autres, des qualités oratoires⁶¹. Une telle analyse prend bien sûr un sens particulier pour Cicéron, qui, par sa vie même, en a fait l'expérience. Ses succès en tant qu'avocat et l'excellence de son éloquence ont largement contribué à lui ouvrir le *cursus honorum* et à en faire, tout *homo nouus* qu'il était, un consul. Conscient de cet état de fait, il met l'accent lorsqu'il retrace, à la fin du dialogue, les étapes de sa carrière politique, sur le rôle joué par ses facultés rhétoriques dans l'obtention des différentes charges. On voit ainsi qu'à l'augmentation de ses capacités techniques, Cicéron fait immédiatement correspondre son élection à la préture puis au consulat⁶².

Si l'éloquence permet d'obtenir des magistratures, elle ouvre aussi la voie à la détention d'un prestige étendu, d'un pouvoir non institutionnel mais efficace. Dans le prologue, l'*ars dicendi* est associée à deux reprises à l'*auctoritas*⁶³. L'éloquence est aussi source de *laus* et de *gratia*⁶⁴. C'est le talent propre à l'orateur qui lui donne cette notoriété assortie d'influence, et qui est susceptible de faire de lui un des grands hommes de l'histoire romaine; à propos de

60 *Brut.* 97; trad. J. Martha.

61 Le mérite des *homines noui* et leur droit à l'*honor* en raison de leur *uirtus* apparaissent déjà dans *Verr.* II, 4, 81, *Sest.* 136 et *Balb.* 19. Le rôle de l'éloquence pour accéder à l'*honor* est affiché, entre autres, dans *Mur.* 29. Sur les sources de l'*honor* à l'époque républicaine, voir Jacotot 2013 (chapitre 6).

62 *Brut.* 321.

63 *Brut.* 7 et 9.

64 *Brut.* 155.

Caius Gracchus, Cicéron observe qu'il aurait pu égaler le prestige de son père et de son grand-père, Scipion l'Africain :

*Vtinam non tam fratri pietatem quam patriae praestare uoluisset! Quam ille facile tali ingenio, diutius si uixisset, uel paternam esset uel auitam gloriam consecutus*⁶⁵!

Si seulement sa révérence pour son frère n'avait pas voulu l'emporter sur son respect pour la patrie! Comme il aurait facilement, avec un tel talent, s'il avait vécu plus longtemps, égalé la gloire de son père ou même de son grand-père!

C'est l'*ingenium* de l'orateur qui aurait pu faire de lui un grand homme. On rejoint ici les thèses du livre I du *De oratore* et la vision qu'a Crassus de l'orateur comme homme capable de guider l'État⁶⁶.

Le passage sur Caius Gracchus est intéressant, car il révèle que la mise en avant de l'éloquence comme moyen du pouvoir n'est pas dénuée d'intentions politiques. Cicéron affirme que Caius Gracchus aurait pu, par son éloquence, égaler l'Africain, qui incarne l'idéal abouti du chef militaire. La maîtrise de l'*ars dicendi*, associée à une volonté politique bien orientée, permet autant que la guerre, sinon plus, de parvenir à la gloire. Cette idée apparaît dès le prologue, quand Cicéron regrette que les armes dont on fait usage ne soient plus celles de l'éloquence et du talent, mais celles de la guerre⁶⁷. L'Arpinate prône dans le *Brutus* l'action politique par le combat légal et l'affrontement oratoire, aux dépens de la lutte armée. Une phrase fait d'ailleurs allusion à l'épisode qui est, pour Cicéron, le prototype de la bonne action politique :

*Quod si fuit in republica tempus ullum cum extorquere arma posset e manibus iratorum ciuium boni ciuis auctoritas et oratio [...]*⁶⁸.

S'il fut jamais une circonstance où, pour désarmer le bras de citoyens irrités il eût suffi de l'autorité et de l'éloquence d'un bon citoyen [...].

65 *Brut.* 126.

66 *De orat.* I, 202. Antoine conteste que le gouvernement de la *res publica* soit une des fonctions de l'orateur (I, 209–218).

67 *Brut.* 7.

68 *Brut.* 7; trad. J. Martha.

Ce *tempus* rêvé où l'éloquence permet de défaire des citoyens courroucés est sans doute une référence à la répression de la conjuration de Catilina, réussie sans recours à la force armée⁶⁹. Cicéron dessine l'image de l'homme politique idéal, qui n'est autre que l'*orator* accompli, idée qu'il résume ailleurs dans la célèbre formule *cedant arma togae*⁷⁰. La promotion de l'*orator* est en effet assortie d'une dévalorisation, connexe, de la figure de l'*imperator*, le chef militaire⁷¹. On ne peut s'empêcher de voir transparaitre, à travers cette comparaison des mérites respectifs de l'*orator* et de l'*imperator*, les figures de Cicéron lui-même et de César⁷².

Cette façon de faire permet aussi à l'Arpinate d'orienter sa pensée politique dans une autre direction. En effet, il ne s'agit pas seulement pour lui de décrire le lien entre éloquence et pouvoir politique, mais aussi de formuler ses opinions. On le voit quand Cicéron cherche à prouver que l'éloquence est le pilier du régime républicain, menacé à l'heure de la rédaction du *Brutus*. Cette œuvre ne se situe plus dès lors dans l'analyse mais dans l'expression d'un idéal politique.

3 La définition de l'éloquence comme pilier de la *res publica*

Cicéron établit un lien indéfectible entre éloquence et *res publica*, à l'échelle de l'État, et entre pratique oratoire et républicanisme, à l'échelle de l'individu.

69 Bellincioni 1985, p. 50–51.

70 *Cedant arma togae, concedat laurea laudi*. Il s'agit d'un vers de Cicéron sur son consulat, connu par *off.* I, 77 et *Phil.* II, 20. Sur cette formule, ses implications et son détournement par les ennemis de Cicéron, voir David 1992, p. 385–388.

71 Bellincioni 1985, p. 61; Schulte 1935, p. 40–41, donne d'autres passages de Cicéron où s'opposent *Krieger* et *Redner*. Le § 255 affirme, dans une mordante raillerie, que l'inventeur de la *copia dicendi*, de l'excellence en matière d'art oratoire, a été bien plus utile aux Romains que ceux qui se sont emparés de « bicoques liguriennes » et obtiennent pour cela des triomphes. Dans sa promotion des armes de l'éloquence au détriment des armes militaires, Cicéron va jusqu'à altérer quelque peu la réalité historique; il affirme ainsi, à propos de Paul-Émile, que c'est son éloquence qui lui permettait d'être le *princeps* de la cité, et passe totalement sous silence ses succès et son prestige militaires (*Brut.* 80).

72 Malgré le pardon que Cicéron a demandé à César, il ne manque donc pas de souligner combien sa pratique politique, fondée sur l'éloquence, reste préférable à celle du nouveau maître de Rome. Voir Gelzer 1938¹, p. 131. Comparer avec *off.* I, 74–78 qui évoque la supériorité de la gloire civile sur la gloire militaire. Pour Bellincioni 1985, Cicéron veut, par cette comparaison, amener César à aller au-delà de la pratique de la *clementia* et à respecter les principes de discussion et de libre parole de la république (p. 62).

a *Concordance entre éloquence et régime républicain*

Au niveau de l'État, Cicéron affirme, tout au long du *Brutus*, que l'existence de l'éloquence et celle du régime politique qu'est la *res publica* sont indissociables. Les deux sont organiquement liées et la disparition de la pratique oratoire est le signe d'une menace planant sur la république. Ces deux aspects sont réunis dans l'image du forum, lieu symbolique où se concentrent les activités politique, judiciaire et oratoire. La mention du forum désert, par la faute de César (*Brut.* 6), permet à Cicéron d'établir un lien entre la disparition de l'éloquence et la mauvaise santé de la république. Une telle situation n'est pas sans précédent, et le *Brutus* en recherche les prodromes. Il est remarquable que chaque mise en péril de la pratique oratoire coïncide avec une intense perturbation au sein de l'État. C'est le cas quand Rome est aux mains des marianistes, alors que Sylla est absent :

*Hic temporibus floruit eis quibus inter projectionem reditumque L. Sullae sine iure fuit et sine ulla dignitate res publica; hoc etiam magis probabatur, quod erat ab oratoribus quaedam in foro solitudo*⁷³.

Son beau temps fut dans la période comprise entre le départ et le retour de Sylla, où il n'y eut plus ni lois ni aucune dignité dans la république. Il avait d'autant plus de succès que le forum était à peu près vide d'orateurs.

Cicéron évoque le personnage d'Antistius qui connaît un certain succès en raison de l'absence d'autres orateurs. Cette période de l'histoire de Rome se caractérise par la disparition du droit et de la dignité de la république et par l'absence, simultanée, d'orateurs. L'éloquence a donc besoin, pour exister, des cadres républicains⁷⁴.

Il en va de même dans le récit que fait Cicéron des débuts de l'éloquence à Rome. Le passage est, d'un point de vue idéologique, particulièrement instructif car, comme le reconnaît l'auteur lui-même, c'est une reconstruction

73 *Brut.* 227; trad. J. Martha.

74 La même idée conduit Cicéron à donner une lecture politique de l'émergence de l'éloquence dans le monde grec : ce n'est que quand la paix fut installée et que la cité fut bien constituée (*ciuitas bene constituta*) que la rhétorique put prendre son véritable essor. Cicéron, qui suit Aristote sur ce sujet, indique que c'est un changement politique, la fin de la tyrannie en Sicile, qui a permis à Corax et Tisias de faire s'épanouir la technique du discours. Sur la théorie cicéronienne de l'émergence de l'éloquence dans le *Brutus*, voir Heldmann 1982, p. 202–203.

hypothétique⁷⁵, fondée sur ce qu'on peut raisonnablement supposer, *suspitari licet*⁷⁶. La pensée politique de Cicéron peut donc s'y exprimer plus librement⁷⁷. Or Cicéron n'évoque aucun orateur pour toute la période royale : Brutus est le premier à s'exprimer en public. Cette absence est provoquée par la volonté d'associer l'émergence de l'art de la parole à un régime précis, la *res publica*, et de dissocier fermement *regnum* et *ars dicendi*. Ce lien organique entre éloquence et *res publica* va, dans l'esprit de Cicéron, au-delà de la concordance temporelle. Éloquence et république sont articulées logiquement l'une à l'autre, au sens où l'*ars dicendi* est dans le *Brutus* un moyen de garantir le bon fonctionnement de l'État et l'intégrité de la *res publica*. L'éloquence permet en effet de résoudre nombre de crises internes⁷⁸. Malgré les images d'affrontements civils qui émaillent le texte, l'éloquence apparaît comme le moyen de dépasser ces luttes et de rétablir la *concordia*. Le passage sur les premiers orateurs romains est ici encore symptomatique. Après l'évocation de Brutus, Cicéron ne convoque, pour la période qui s'étend de la naissance de la République jusqu'au III^e siècle, que deux figures, celles de Marcus Valerius Maximus et de L. Valerius Potitus⁷⁹ qui ont en commun d'avoir, par leur éloquence, apaisé des dissensions⁸⁰. Valerius Maximus a pu « apaiser les discordes par un discours » (*dicendo sedauisse discordias*) lors de la première sécession de la plèbe⁸¹. Le second, restaurant la liberté républicaine après le règne violent des décemvirs, « a calmé la haine de la plèbe contre les pères par des lois et des harangues » (*inuidiam plebem in patres incitatam legibus et contionibus suis*

75 *Brut.* 56.

76 *Brut.* 52.

77 La sélection des orateurs obéit à des motivations idéologiques plus qu'elle n'est régie par une source que l'auteur suivrait fidèlement ; on avait pensé un temps que cette source unique était Valerius Antias (Douglas 1966a, p. xlviij).

78 Sur le rôle politique de l'orateur, « garant de la constitution romaine », voir Michel 1960, p. 616–630.

79 *Brut.* 54.

80 Cf. le commentaire de Douglas 1966a sur le sens politique du choix de ces deux figures (*ad loc.*).

81 Il s'agit bien de la première sécession, puisque Cicéron localise l'événement sur le Mont Sacré et considère qu'il a eu lieu peu après l'expulsion de Tarquin. Pourtant, Cicéron ne donne pas ici le nom d'Agrippa Menenius à qui la tradition historiographique attribue l'apaisement de la sédition, par un célèbre discours, l'apologue des membres et de l'estomac (Liv. II, 32, 8 sq., D.H. VI, 86, 1 sq.). Cicéron évoque ici à la place M. Valerius Maximus, frère de Publicola, dictateur qui a calmé la sédition (cf. *rep.* II, 58 ; *Plu., Pomp.* 13 ; *Val. Max.* VIII, 9, 1). Voir *RE* VIII A, 1, col. 116, n° 243.

mitigauerit)⁸². C'est donc à chaque fois par un discours que le calme et la concorde sont revenus. Quand l'orateur est disposé à maintenir la paix civile, l'éloquence apparaît donc, pour Cicéron, comme un moyen efficace d'y parvenir. Cette idée apparaît déjà dans le *De oratore*, dans la bouche de Crassus⁸³, mais elle reçoit ici une ampleur nouvelle en étant illustrée par des exemples empruntés à l'histoire de Rome⁸⁴.

b *Concordance entre éloquence et républicanisme*

La concordance entre éloquence et *res publica* s'observe aussi au niveau de l'individu. Le *Brutus* dessine en effet, à travers les différents jugements portés par Cicéron, une image de l'orateur idéal. Or, les éloges les plus vifs vont à ceux qui cumulent excellence oratoire et défense de la légalité républicaine. Peut-être faut-il voir là une des raisons pour lesquelles des personnages comme Catilina, un révolutionnaire, et Clodius, un tribun séditieux, sont écartés du *Brutus*. On rencontre bien dans l'ouvrage des orateurs qui sont, dans l'histoire de Rome, responsables de dissensions civiles, tels que les Gracques, que Cicéron peut difficilement passer sous silence. Mais son jugement à leur égard est sans appel : ils ont un talent oratoire mais n'ont jamais pu atteindre le plus grand prestige car à leur éloquence ne s'est pas joint le souci de gouverner convenablement la *res publica*. À propos de Tiberius, Cicéron déplore son recours à la violence et regrette qu'à son *bene dicere* n'ait pas correspondu un *bene gerere rem publicam*⁸⁵. La pratique de l'éloquence suppose la défense des intérêts de la république. Cicéron présente de la même façon Caius Gracchus. Il n'a pas voulu *patriae praestare*, ce qui l'a empêché de devenir un grand homme⁸⁶. Caius Staienus aurait pu parvenir aux plus grands honneurs, en raison de son éloquence, mais il s'est souillé d'un crime⁸⁷. Cicéron constitue donc l'orateur en gouvernant idéal, comme on l'a vu avec la supériorité de l'*orator*

82 L. Valerius Potitus, petit-fils de Publicola, a restauré la légalité républicaine mise à mal par la tyrannie des décemvirs, notamment par les *leges Valeriae Horatiae*. Cf. *rep.* II, 54; D.H. XI, 45. Voir *RE VIII A*, 1, col. 188, n° 304.

83 *De orat.* I, 34 : de l'éloquence dépend le salut de la *res publica*. Crassus maintient ensuite, contre Scaevola, que ce sont les orateurs qui ont fondé les cités, pas les *prudentes*. Le *De oratore* s'attache à définir l'orateur comme le citoyen idéal. Cf. David 1992, p. 376–379.

84 Dans le *De republica*, une partie du livre V était consacrée aux vertus que doit avoir le chef d'État, et notamment à son éloquence (*rep.* fr. XIII, 1–3 Bréguet).

85 *Brut.* 103.

86 *Brut.* 126.

87 *Brut.* 241.

sur l'*imperator*, mais à la condition qu'il soit respectueux des institutions républicaines.

Cette idée propre à Cicéron doit nous amener à accorder toute notre attention à deux figures importantes du *Brutus*. La première est celle de Démosthène, parce qu'il incarne l'idéal oratoire de Cicéron. La seconde est celle de Brutus l'Ancien, parce qu'il est pour Cicéron le premier orateur romain et revêt un sens particulier en raison du dédicataire du dialogue, Brutus le Jeune⁸⁸. Ces deux personnages ont la singularité d'unir, dans l'esprit de Cicéron, éloquence et combat politique contre la tyrannie, ce qui rapproche encore davantage pratique de l'art oratoire et défense de la liberté. Démosthène est l'orateur *perfectus* à qui rien ne manque⁸⁹. Et s'il occupe ce rang, c'est grâce à ses talents rhétoriques mais aussi à son combat politique pour la liberté des Grecs; on le perçoit dans la présentation qui est donnée, quelques lignes après, de Démétrius de Phalère qui est *eruditissimus* mais « moins formé par les armes que par la palestre » (*non tam armis institutus quam palaestra*)⁹⁰. Démosthène, lui, a fortifié son éloquence dans les luttes politiques de son temps, ce qui en fait pour Cicéron un modèle, sous l'égide duquel il se placera quelques années plus tard en donnant à ses discours contre Antoine le titre de *Philippiques*. L'association faite par Cicéron entre la lutte contre la tyrannie et la pratique de l'éloquence réapparaît avec Brutus l'Ancien. Dans le raisonnement de Cicéron, c'est le fait même qu'il soit un *exactor regni* qui est le signe indubitable de sa pratique de l'éloquence; l'expulsion de Tarquin le Superbe puis la mise à l'écart de son collègue au consulat, L. Tarquinius Collatin, n'auraient pu se faire, dit Cicéron, sans un discours :

*Qui potentissimum regem clarissimi regis filium expulerit ciuitatemque perpetuo dominatu liberatam magistratibus annuis, legibus iudiciisque deuinxerit; qui collegae suo imperium abrogauerit, ut e ciuitate regalis nominis memoriam tolleret; quod certe effici non potuisset, nisi esset oratione persuasum*⁹¹.

Lui qui sut chasser un roi très puissant, fils d'un roi très illustre, et, après avoir affranchi la cité de la domination perpétuelle d'un maître, sut lui

88 Sur le rôle de la figure de Brutus comme premier orateur dans le *Brutus*, cf. Heldmann 1982, p. 205–207 et Rathofer 1986, p. 132–135 qui insiste sur le paradigme de l'orateur que constitue L. Brutus pour M. Brutus.

89 *Brut.* 35: *quoi nihil admodum defecit.*

90 *Brut.* 37. Cf. sur ce point, *supra*, l'article de P. Chiron.

91 *Brut.* 53; trad. J. Martha.

imposer la contrainte de magistratures annuelles, de lois et de tribunaux; lui qui ôta le pouvoir à son collègue, pour faire disparaître de la cité le souvenir du nom des rois; et ce dernier résultat tout au moins n'aurait pas pu être obtenu sans l'action persuasive d'un discours.

Cicéron attribue de façon anachronique à Brutus la création des institutions fondamentales de la République, magistratures, lois et tribunaux. Mais le plus important est la façon dont l'action de Brutus est caractérisée: tout se passe comme si la république avait été créée par un discours⁹². En donnant un tel relief à Brutus, Cicéron ne peut manquer d'avoir à l'esprit celui qui apparaît comme son descendant, Marcus Iunius Brutus, dédicataire de l'œuvre. Présenter Brutus l'Ancien au début de l'histoire des orateurs romains, c'est mettre en relief le rôle que doit jouer, au terme de cette histoire, Brutus le Jeune. Cicéron lui enjoint ainsi de défendre la république et de s'opposer au tyran César, en lui rappelant la lutte contre le *regnum* menée par ses ancêtres⁹³. L'histoire de l'éloquence faite par Cicéron prend ainsi, à couvert, un tour hostile à César⁹⁴.

4 Conclusion

On trouve donc bien différents éléments de réflexion politique dans le *Brutus*: analyse du lien de l'éloquence avec le pouvoir et de sa place dans l'État, conception de l'orateur comme homme propre à gouverner, définition de l'éloquence comme pilier d'un régime républicain à défendre. Mais en raison de l'interdit posé par Atticus, toute la pensée politique de Cicéron passe au travers d'un filtre qui la dépouille d'une expression trop directe: la *parrhèsia* complète, mode de discours rendu possible quand la liberté politique est assurée, n'est plus de mise dans le contexte d'écriture du *Brutus*. Cicéron parvient cependant à utiliser à son profit cet interdit, notamment pour ne pas s'exprimer sur la personne de César. Outre à la formulation de la pensée, la singularité du

92 Tite-Live fait état d'un discours de Brutus par lequel il pousse la foule à destituer le roi mais insiste sur la manière dont l'*exactor regni* enrôle des volontaires et soulève l'armée stationnée à Ardée contre Tarquin (Liv. 1, 59, 3 et 12).

93 *Brut.* 330. Par les Iunii, Brutus descendrait du premier consul de Rome, *exactor regni*, et par sa mère Servilia de Servilius Ahala, qui s'était opposé à Spurius Maelius, un *adfectator regni*. Sur le sens politique de cette filiation rappelée par Cicéron et sur la fonction anti-césarienne de la figure de L. Brutus, cf. Strasburger 1990, p. 30, Rathofer 1986, p. 134–137 et, *infra*, l'article de P.M. Martin.

94 Sur l'aspect anti-césarien du *Brutus*, cf. Strasburger 1990 et Kytzler 1970, p. 269 et 279–300.

Brutus tient au fait que c'est l'éloquence qui fait l'objet d'une réflexion politique, et non les lois ou les institutions. Cicéron envisage ainsi l'art oratoire sous un angle inédit et complète les théories du *De oratore*. Les circonstances politiques lui interdisent cependant d'en rester précisément à la théorie et ce sont elles qui le poussent à faire l'éloge de la république à travers l'histoire de ses orateurs.

Entre prosopographie et politique : la figure et l'ascendance de Brutus dans le *Brutus*

Paul M. Martin

Le *Brutus* de Cicéron, communément, est considéré comme l'un des trois éléments du grand triptyque cicéronien des traités oratoires¹, les deux autres étant le *De oratore* et l'*Orator*. Et c'est surtout à ce titre qu'il a été généralement étudié², du moins jusqu'à aujourd'hui, où cet ouvrage tend à prendre en compte ses autres dimensions. C'est à l'une d'elles que nous souhaitons nous attacher aujourd'hui, en osant rouvrir le vieux débat sur les intentions politiques du *Brutus*³, mais par un angle d'attaque relativement nouveau. Et d'abord, il convient pour cela de pointer du doigt trois bizarreries à propos de ce traité.

La première est que cette vaste fresque des orateurs latins depuis les origines de la République jusqu'à l'époque contemporaine est en même temps une vaste interrogation, à la fois sombre⁴ et empreinte d'une amère ironie⁵, sur l'interaction entre rhétorique et histoire: impuissance de l'orateur face au pouvoir militaire⁶, rôle ambigu des *imagines* de la *nobilitas* dans la genèse de l'historiographie romaine⁷, constatation désabusée que les actes seuls, non les paroles, même écrites, constituent les véritables *monumenta* pour l'histoire⁸ – ce qui représente un immense recul par rapport aux *Catilinaires* et au *Pro Archia*⁹.

1 Cf. Narducci 2002. Les autres traités (*inv., de opt. gen ...*) n'ont pas l'ampleur des trois grands.

2 En dernier lieu par Guérin 2011, ch. III. Rawson 1972, p. 42 sq., y avait discerné l'unique ouvrage historique réussi de Cicéron, avant Marchese 2011, p. 14–17.

3 Cf. notamment Bellincioni 1985; Rathofer 1986, p. 24–32; Lintott 2008, p. 304–309; Hall 2009, p. 93–100. Bon résumé du problème dans Narducci 1997, p. 99, n. 8.

4 Steel 2002–2003, p. 207–211, décrit le traité comme « a suicide note »; cf. aussi Gowing 2000; Fox 2007, p. 34; 113; 319.

5 Soulignée par Fox 2007, p. 192–203.

6 *Brut.* 1–9; cf. Fox 2007, p. 178–185.

7 *Brut.* 42; 61–62; cf. Fox 2007, p. 146; 156 sq.; 164.

8 *Brut.* 52 sq.; 68 sq.; 117; 122 sq.; cf. Fox 2007, p. 185–192.

9 Cf. *Catil.* III, 26; IV, 2–3; *Arch.* 14 sq.; 28; 30 sq.

Étrange traité en vérité, où l'éloge de l'éloquence s'accompagne du constat présent de son impuissance et où l'évocation des orateurs défunts de la défunte République se transforme en *laudatio funebris*¹⁰, par le refus affiché de Cicéron de parler des vivants¹¹ ... sauf finalement de lui-même¹², tout en affirmant obstinément, avant et après l'évocation de sa jeunesse, qu'il refuse de parler de lui¹³ et inversement, tout en évitant de mettre son nom à la fin de la liste des orateurs récents¹⁴, comme s'il considérait, contrairement à ce qu'il affirme tout au long du discours, qu'il y a encore pour lui un avenir oratoire. Coquetterie? Autodérision¹⁵? Ou espoir véritable? Ce qui est sûr, c'est que cette autobiographie de sa formation et des débuts de sa carrière¹⁶ apparaît, en même temps, comme l'esquisse d'un *monumentum* à sa propre gloire. Bref, un tissu de contradictions plus ou moins latentes, du moins en apparence.

Ce refus de parler des vivants engendre une autre incertitude, sur la date où est supposé se tenir le dialogue – qui en constitue la deuxième étrangeté. Il semble en effet que les personnages (Atticus, Brutus et Cicéron) soient dans l'attente de l'issue de la bataille de Thapsus¹⁷ (8 avril 46). Mais le traité commence – hors dialogue – par un prologue (§1–9), apparemment hors d'actualité¹⁸, qui est une déploration de la mort d'Hortensius, survenue quatre ans auparavant, en juin 50¹⁹, sur le double thème, quelque peu contradictoire: « Ah! s'il avait vécu, peut-être les armes auraient-elles cédé à la toge »

10 Aspect repéré d'abord par Haenni 1905, p. 52; cf. aussi Narducci 1997b, p. 99, n. 8; Gowing 2000, p. 58sq.; Dugan 2005, p. 173sq.; Fox 2007, p. 34, 113, 319; Marchese 2011, p. 12sq.; Cavarzere 2012, p. 100sq.; Dugan 2012, p. 121.

11 Cf. *Brut.* 231; 251. Contrairement à ce qu'il prétend d'ailleurs (§251), tous les morts ne sont pas cités: manquent notamment, comme par hasard, Clodius et Catilina, qui n'étaient pas de piètres orateurs. Quant aux vivants, les seules exceptions sont Marcellus et César (§248–255), loués par Atticus et Brutus, non par Cicéron, et Sulpicius Rufus, dont Cicéron consent à dire quelques mots (§151).

12 *Brut.* 304–321.

13 *Brut.* 151 (*de me, inquam, dicere nihil est necesse*); 322 (*nihil de me dicam*).

14 *Brut.* 333.

15 Cf. Steel 2002–2003, p. 211; Cavarzere 2012, p. 109–110.

16 La première de l'Antiquité qui nous soit parvenue. Elle est remarquablement analysée par Charrier 2003. Cf. également, dans ce volume, l'article de F. Prost.

17 *Brut.* 10.

18 Mais qui s'explique par la volonté de mettre à la fois en continuité et en contraste le *Brutus* avec le *De oratore*, où Hortensius était présenté à l'orée de sa carrière: cf. Marchese 2011, p. 10sq.

19 Le chagrin de Cicéron fut alors vif (cf. *Att.* vi, 6, 2). Sur l'immensité de la perte que représentait pour Cicéron la mort d'Hortensius, voir Marchese 2011, p. 18sq.

et «Quelle chance il a eu de mourir avant la guerre civile!». En outre, on a remarqué depuis longtemps²⁰ que certains des orateurs évoqués, à la date où est censée avoir eu lieu la conversation, avant Thapsus, étaient encore vivants; en stricte chronologie, ils n'auraient pas dû être mentionnés. Cela ne signifie d'ailleurs pas que le dialogue a été écrit après Thapsus, mais seulement qu'il a été *achevé* après. Divers indices laissent en effet penser qu'il était en chantier dès l'hiver 47²¹. S'il en est bien ainsi, cela signifie que la rédaction, commencée peu après le départ de César pour l'Afrique, s'est poursuivie jusqu'après l'annonce de sa victoire finale, donnant une coloration de plus en plus sombre²² au traité où, malgré l'annonce formelle, et réitérée, d'Atticus qu'il ne serait pas question de politique (§ 11, 157, 251, 266), il en est en fait question de manière récurrente.

Troisième bizarrerie: le titre et l'absence de dédicace explicite. Certes, si l'on s'en tient au titre, on peut penser qu'il est dédié à Brutus et, dans ce cas, ce ne serait pas le seul traité de Cicéron qui a été ou qui sera dédié à son jeune ami²³, ni le seul qui ait pour titre un nom de personne; mais les autres portent le nom de personnages défunts: Hortensius, Laelius, Caton l'Ancien. Ici, nous avons un traité dont le titre est un *unicum* dans l'œuvre cicéronienne, puisqu'il porte le nom d'un personnage à la fois vivant et interlocuteur du dialogue. En outre, Brutus n'apparaîtra plus comme personnage dans les traités postérieurs à celui qui porte son nom²⁴. Enfin l'importance de Brutus comme interlocuteur dans le traité, à ne s'en tenir qu'à la longueur et au nombre de ses interventions, est inférieure à celle d'Atticus, dont l'ouvrage historique, le *Liber Annalis*, en plus, donna le branle à la réflexion cicéronienne²⁵; le *Brutus*, qui s'avoue un contre-don au livre d'Atticus (§ 15), aurait donc dû s'intituler: *Atticus*, ou, à la rigueur, si l'on songe à son *proemium*, *Hortensius*²⁶. Il est vrai

20 Hendrickson 1962, p. 4–7; Douglas 1966a, p. ix–x.

21 Cf. Schmidt 1893¹, p. 38–39; 242–243; Groebe 1920, p. 107; Robinson 1951; Douglas 1966a, p. iv–x; Habicht 1990, p. 87; Gowing 2000, p. 62–64.

22 Malcovati 1975.

23 Les *Paradoxa Stoicorum*, le *De finibus*, le *De natura deorum* et les *Tusculanes*, ainsi que l'*Orator*, lui sont aussi dédiés.

24 On sait que Cicéron envisagera de le mettre en scène de nouveau, avec Caton, dans les *Académiques*, mais que, sur la recommandation d'Atticus, il renoncera bien vite à cette idée qu'il défendait d'ailleurs mollement: cf. *Att.* XIII, 12, 1; 13–14, 1; 16, 1–2; 19, 3; *fam.* IX, 8. Certes, à part dans le livre V des *Académiques*, où il aurait pu parler à la place de Pison, on ne voit guère où sa présence eût été pertinente. Reste le paradoxe d'un Brutus qui, tout philosophe qu'il est, n'apparaît dans aucun des traités philosophiques de Cicéron.

25 *Brut.* 13 sq.; cf. Cavarzere 1998; Marchese 2011, p. 24–31; 239 sq.

26 M. Ledentu, dans cet ouvrage, le suggère aussi. Mais pourquoi alors cette dichotomie entre le dédicataire et le titre?

qu'il est aussi question, plusieurs fois, et dès le début, d'une « lettre » de Brutus, envoyée d'Asie, qui a littéralement réveillé Cicéron de son apathie dépressive²⁷, et qui doit probablement être identifiée avec le *De uirtute* de Brutus²⁸. Mais cela suffit-il à justifier le titre ?

Cela dit, si Cicéron a choisi d'appeler son traité *Brutus*, c'est qu'il avait une idée derrière la tête. C'est sur cette idée que nous voudrions formuler une hypothèse.

1 La figure de Brutus dans le *Brutus*

Pour cela il convient d'abord d'examiner quelle image de Brutus ressort du *Brutus*.

Rappelons que les relations amicales entre les deux hommes, nonobstant leur différence d'âge d'une vingtaine d'années et la distance sociologique qui sépare le rejeton de la plus ancienne noblesse républicaine et l'*homo nouus*, sont anciennes et étroites, entremêlées d'un mélange de déférence et de condescendance de la part de Cicéron, de respect et d'agacement de la part de Brutus²⁹. Dès la candidature de Cicéron au consulat, Brutus faisait partie, avec Pompée, Hortensius, Lucullus, Manlius Torquatus et Caton, des hommes dont Cicéron cherchait l'appui³⁰. Malgré le froid provoqué par l'affaire de la dette réclamée aux Salaminiens par Brutus durant le proconsulat de Cicéron en Cilicie³¹ – qui pourrait bien être subrepticement rappelée ici quand Cicéron prête malicieusement à Brutus un langage de créancier (§ 17–19) –, malgré l'énervement croissant de Cicéron devant le « césarisme » de Brutus, qui lui a fait accepter le poste de gouverneur en Gaule (§ 171) et qui rend passablement surprenante l'affirmation de Brutus qu'il « connaît peu César »³², leur intimité

27 *Brut.* 11–13; 330; cf. 249–250.

28 Comme le propose Hendrickson 1939 et, à sa suite, Douglas 1966a, p. XI; Fox 2007, p. 184–185 et 205; Dugan 2005, p. 176 et 234–243; Lintott 2008, p. 305; Marchese 2011, p. 23 sq.; Baraz 2012, p. 205; Garcea 2013, p. 26, 79. *Contra*: Bardon 1952, p. 210–211; Garbarino 2003, p. 92.

29 Les pages de Boissier 1865 n'ont pas pris une ride sur ce point. On pourra utilement les compléter avec l'analyse des relations entre les deux hommes faite par Boes 1990, p. 240–262. Voir aussi Douglas 1966a, p. XVIII–XIX; Baraz 2012, p. 205–207.

30 Cf. *Att.* I, 18, 6; 19, 6; II, 25, 1; *Nep., Att.* 5, 1; 15, 3; 16, 1.

31 Cf. *Att.* V, 21, 7–13; VI, 1, 3–5; 2, 5–9 ...

32 *Brut.* 248 (*Caesar autem parum*). Certes la remarque pourrait ne viser que les qualités oratoires de César, mais elle s'inscrit bien dans une sorte de décalage, de présence-absence

est manifestement très grande³³, puisque Cicéron rappelle dès le début que Brutus a l'habitude de lui rendre souvent visite (§ 10). Tout laisserait donc penser que le *Brutus* est un éclatant hommage à Brutus. Or force est de constater qu'il n'en est rien.

À peine Brutus entre-t-il en scène qu'il marque sa distance d'avec Cicéron : à celui-ci qui lui demande s'il y a du nouveau (sous-entendu : en provenance du front africain), Brutus réplique :

*Nihil sane [...] quod quidem aut tu audire uelis aut ego pro certo dicere audeam*³⁴.

Absolument rien [...], du moins rien que toi tu veuilles entendre ou que moi j'ose certifier.

Autrement dit, « Je ne peux faire état que de rumeurs, et elles ne te feraient pas plaisir à entendre. » On ne peut dire plus clairement qu'il dispose d'informations, mais que celles-ci, favorables – sous réserve de confirmation – au camp césarien, ne pourraient, s'il les divulguait, que faire de la peine à Cicéron et – l'opposition *tu / ego* le souligne – à Cicéron seul. D'emblée, Brutus se place donc plutôt « du côté » de César, même si, comme Cicéron, il déplore un peu plus loin (§ 23)³⁵ la guerre civile. Mais, après tout, César aussi était le premier à la déplorer, du moins si l'on en croit le *Bellum ciuile*.

Deuxième mise à distance : Cicéron, voyant sous César les tribunaux déserts³⁶, s'inquiète pour la carrière d'orateur de Brutus, qui a pourtant si bien commencé par son plaidoyer en faveur de Déjotarus (§ 21–22)³⁷. La réponse de Brutus est déconcertante :

de César, ostensiblement mentionné seulement d'un point de vue littéraire, jamais politique : voir à ce sujet Lowrie 2008 ; Marchese 2011, p. 37–39.

33 Elle subira une profonde dégradation après les Ides de mars, quand les deux hommes s'opposent sur l'attitude à avoir vis-à-vis d'Antoine d'abord, puis d'Octave – du moins si l'on en croit les lettres échangées conservées entre les deux hommes – mais certaines, peut-être toutes, sont jugées apocryphes.

34 *Brut.* 10. Nos traductions sont originales.

35 Cf. aussi *Brut.* 266. Noter qu'en ces deux occasions, c'est Brutus qui rompt le tabou de ne pas parler politique. Sur ce tabou, cf., dans ce volume, *supra* p. 193 sq., la contribution de M. Jacotot.

36 Comme, soulignera-t-il plus loin, déjà sous la dictature syllanienne : *Brut.* 227.

37 Cf. *Att.* XIV, 1 2 ; *Tac., dial.* 21, 6. Il était accusé d'avoir voulu assassiner César en 47.

*Dicendi autem me non tam fructus et gloria quam studium ipsum exercitatioque delectat. [...] Dicere enim bene nemo potest, nisi qui prudenter intellegit. Quare qui eloquentiae uerae dat operam dat prudentiae, qua ne maximis quidem in bellis aequo animo carere quisquam potest*³⁸.

Quant au bénéfice et à la gloire que procure l'éloquence, j'y prends moins de goût qu'à l'étude elle-même et à l'exercice de l'art. [...] Car bien parler, nul ne le peut s'il ne pense avec sagesse. Aussi qui s'adonne à la vraie éloquence s'adonne à la sagesse, dont nul ne peut se passer avec indifférence, fût-ce dans les plus grandes guerres.

La réponse a beau être adoucie, semble-t-il, par un éloge de Cicéron « si attentif pour lui »³⁹, elle n'en est pas moins roide et conforme à ce que nous savons du caractère et des goûts de Brutus : la pratique de l'éloquence ne l'intéresse qu'au second degré ; ce qui le passionne, c'est la théorie et la philosophie. Il faut rapprocher cette réplique du lien qui venait d'être établi par Atticus entre le *De republica* et le *Brutus* :

Nam ut illos de re publica libros edidisti, nihil a te sane postea accepimus : eisque nosmet ipsi ad rerum nostrarum memoriam comprehendendam impulsus atque incensi sumus. [...] Nunc uero, inquit, si es animo uacuo, expone nobis quod quaerimus.

Quidnam est id ? inquam.

*Quod mihi nuper in Tusculano inchoauisti de oratoribus, quando esse coepissent, qui etiam et quales fuissent*⁴⁰.

– Depuis que tu as publié tes livres *Sur la République*, nous n'avons rien eu du tout de toi, et ce sont justement ces livres qui, pour ma part, m'ont incité avec ardeur à rassembler la mémoire des vieilles annales [ou de notre passé]. [...] Pour l'heure, dit-il, si tu en as la disposition d'esprit, expose-nous ce que nous réclamons.

– À savoir ? dis-je.

38 *Brut.* 23.

39 *Brut.* (*tam studioso mei*). Nous adoptons la correction de Margraff. On trouve ailleurs dans le traité d'autres flatteries appuyées de Brutus à Cicéron, c'est-à-dire, en fait, de Cicéron à lui-même : *Brut.* 123, 156–157, 162, 190, 232. Ce qui pose la question suivante : Brutus aurait-il, dans la réalité, fait de Cicéron pareils éloges ?

40 *Brut.* 19–20.

– Ce que tu as commencé pour moi récemment à Tusculum à propos des orateurs: quand il a commencé à y en avoir, qui ils sont et quelle fut leur valeur.

Dans cette interaction entre les œuvres de Cicéron et d'Atticus, où chacun a inspiré l'autre, le traité sur l'histoire des orateurs de la République est vu comme la suite logique, attendue, de la réflexion sur les institutions de la République et sur la nécessité de s'y impliquer. Dans le *De republica*, où – rappelons-le – la légitimité du tyrannicide est pour la première fois affirmée par Cicéron⁴¹, le sage, le savant détaché du monde était explicitement condamné⁴². Or Brutus exprime ici un point de vue exactement opposé⁴³, à la fois à celui exposé dans le *De republica*, mais aussi à celui développé par Crassus dans le *De oratore*: la philosophie n'est pas un but en soi, elle doit servir au perfectionnement de l'orateur, qui, pour atteindre la perfection, a besoin d'une bonne République⁴⁴. Si, sur le moment, Cicéron fait semblant de croire que Brutus a abondé dans son sens (§ 24), la véritable réplique viendra quand Cicéron, renchérissant sur l'éloge que vient de faire Brutus de son oncle Caton (§ 118), fera remarquer:

[...] *habet a Stoicis id quod ab illis petendum fuit; sed dicere didicit a dicendi magistris eorumque more se exercuit*⁴⁵.

[...] il possède, des Stoïciens, ce qu'il fallait y chercher; mais il a appris à parler auprès des maîtres de la parole, et c'est en suivant leurs usages qu'il s'est formé.

Désaccord profond, donc, entre Cicéron et Brutus sur la place de la théorie et de la philosophie dans la formation de l'orateur. Il y a plus: on ne peut qu'être frappé, dans la suite du dialogue, par le nombre de fois où Brutus avoue son ignorance en matière d'histoire de l'art oratoire à Rome.

41 *Rep.* II, 42.

42 Cf. *rep.* I, 8–11.

43 On ne saurait dire, comme Marchese 2011, p. 250, que Brutus expose ici une idée très proche de la pensée cicéronienne, sur la philosophie comme nécessaire à la formation de l'orateur. Brutus dit très exactement le contraire: qu'il se passe plus volontiers de l'éloquence que de la philosophie.

44 *De orat.* III, 56–80.

45 *Brut.* 119.

C'est ainsi qu'après l'évocation par Cicéron de la vigueur oratoire de Galba, Brutus fait une réflexion stupéfiante :

*Quid igitur [...] est causae [...] si tanta uirtus in oratore Galba fuit, cur ea nulla in orationibus eius appareat? Quod mirari non possum in eis, qui nihil omnino scripti reliquerunt*⁴⁶.

Comment [...] se fait-il donc [...], si Galba fut d'une telle vigueur oratoire, que celle-ci n'apparaisse nullement dans ses discours? Ce dont je ne saurais m'étonner chez ceux qui n'ont pas laissé le moindre écrit.

Si la question est légitime – et appellera d'ailleurs de la part de Cicéron une réponse circonstanciée – le commentaire qui l'accompagne est déconcertant de naïveté: comment pourrait-on en effet s'étonner de ne pas trouver trace de vigueur oratoire chez les orateurs ... qui n'ont laissé aucune trace?

Vient ensuite un aveu d'ignorance de Brutus. Comme Cicéron regrette – en toute modestie! – que ses discours aient éclipsé ceux de ses prédécesseurs, qui, malgré leurs mérites, sont ignorés de la plupart des gens, Brutus renchérit :

*Me numera, inquit, in plerisque; quamquam uideo mihi multa legenda iam te auctore quae antea contemnebam*⁴⁷.

Compte-moi dans «la plupart»; mais je vois bien que je dois lire, à ton instigation, bien des ouvrages que je dédaignais jusqu'ici.

Deuxième aveu d'ignorance. À Cicéron qui rappelle que la gloire littéraire de Catulus ne se limite pas à ses discours, mais qu'elle englobe aussi les récits de son consulat et de ses exploits, malheureusement aussi peu connus que la biographie en trois livres de Scaurus, Brutus répond :

*Mihi quidem [...] nec iste notus nec illi; sed haec mea culpa est, numquam enim in manus inciderunt; nunc autem et a te sumam et conquiram ista posthac curiosius*⁴⁸.

46 Brut. 91.

47 Brut. 123.

48 Brut. 133.

Pour ma part [...], je ne connais ni ce dernier ni les autres; mais c'est ma faute: ils ne sont jamais tombés entre mes mains; mais maintenant je vais te les emprunter et désormais je chercherai avec plus de curiosité ce type d'ouvrages.

L'étonnant ici est moins l'excuse qu'il se donne, et qui témoigne d'une absence totale de méthode dans ses lectures, que l'ignorance qu'il manifeste: passe encore qu'il ait ignoré les œuvres historiques de Catulus, mais la biographie de Scaurus était, aux dires de Cicéron lui-même ailleurs, suffisamment connue⁴⁹, et elle devrait l'être d'autant plus de Brutus que l'ouvrage de Scaurus était une réplique à l'accusation de concussion lancée contre lui par un membre de la famille de Brutus: M. Brutus, dont nous parlerons *infra*!

Il arrive aussi que Cicéron mette dans la bouche de Brutus un aveu d'ignorance historique: Scaevola ne fut pas collègue de Crassus au tribunat, contrairement à ce que déclare Brutus, puisqu'il fut tribun un an après, comme le lui fait remarquer Cicéron⁵⁰. Il ne reste plus à Brutus qu'à demander à Cicéron que celui-ci, un jour, lui fasse un exposé sur les *orationes ueteres*⁵¹ pour que soit achevée la peinture d'un élève de bonne volonté certes, mais profondément ignorant de la pratique de l'art oratoire et de l'épistémologie de cette discipline.

Si bien que, lorsque Cicéron ne cèle pas que les choix oratoires de Brutus ne sont pas les siens⁵², le lecteur ne peut s'empêcher de penser que ceux de Cicéron, à s'en tenir à leurs compétences respectives, paraissent plus pertinents que les choix de Brutus. Bref, si le rêve de Cicéron est bien que Brutus lui succède comme premier orateur de Rome, il y a encore du chemin à faire avant qu'un tel vœu se réalise. Pour l'instant, Brutus apparaît plutôt comme ... un *brutus*! En cela, il est semblable à son illustre ancêtre – ou plutôt à l'apparence que celui-ci se donna jusqu'à l'*exactio regum*. Pourtant, c'est à lui que Cicéron, jouant le rôle du vieux tuteur, va confier « la jeune vierge Éloquence » pour qu'il la prenne désormais sous sa protection⁵³. C'est donc bien qu'il lui fait confiance.

49 *Font.* 38; cf. Malcovati 1955², p. 115–116; Ledentu 2004, p. 110–111. Cf. aussi *Brut.* 112, où Brutus était resté silencieux.

50 *Brut.* 161.

51 *Brut.* 300.

52 Cf. *Brut.* 284sq.; 309; 328; Tac. *loc. cit.*

53 *Brut.* 330. L'idée de Heldmann 1982, p. 211–213, reprise souvent depuis (cf. par exemple Narducci 1997b, p. 117; Stroup 2003), que Cicéron confie à Brutus le soin de développer désormais, dans la Rome bâillonnée par César, une éloquence écrite, donc sans danger, nous paraît à la fois anachronique (c'est celle de Tacite) et contradictoire avec la mise

Il y a là comme une aporie : un Brutus mal dégrossi chargé de préserver la fleur fragile de l'éloquence ! Comment en sortir⁵⁴ ?

2 Les ancêtres de Brutus dans le *Brutus*

Apparemment, le rappel des ancêtres de Brutus s'inscrit dans la démarche de persuasion auprès de Brutus pour qu'il se montre digne d'eux en entrant de plain-pied à son tour dans la carrière oratoire. Ce à quoi nous voudrions nous attacher à présent, c'est à montrer qu'au-delà de ce dessein avoué, il en est un autre : celui d'engager Brutus à se montrer digne de ses ancêtres dans un autre domaine que celui de l'art oratoire.

Cicéron commence son panorama des orateurs romains par L. Brutus :

Quis enim putet celeritatem ingeni L. Bruto illi nobilitatis uestrae principi defuisse ? Qui de matre sauianda ex oraculo Apollinis tam acute arguteque coniecerit ; qui summam prudentiam simulatione stultitiae texerit ; qui potentissimum regem clarissimi regis filium expulerit ciuitatemque perpetuo dominatu liberatam magistratibus annuis, legibus iudiciisque deuinxerit ; qui collegae suo imperium abrogauerit, ut e ciuitate regalis nominis memoriam tolleret – quod certe effici non potuisset, nisi esset oratione persuasum⁵⁵.

Qui pourrait croire que la vivacité d'esprit ait manqué à L. Brutus, qui est à l'origine de votre noblesse ? Lui qui trouva avec tant d'acuité et de finesse le sens à donner à l'oracle d'Apollon enjoignant d'embrasser sa mère ; qui dissimula sous l'apparence de la stupidité la plus haute sagesse ; qui chassa un roi très puissant, fils d'un très illustre roi et qui enferma la cité, libérée d'une domination perpétuelle, dans le cadre de

en garde de Cicéron d'avoir à la protéger contre les séducteurs et avec le souhait que l'éloquence de Brutus puisse prendre un jour son essor dans une nouvelle forme de République, différente de l'actuelle (§ 331). Cf. dans le même sens que nous, Cavarzere 2012, p. 112–113, qui renvoie notamment à *fam.* VII, 33, 1.

54 L'idée de Guérin 2013, p. 12–13 d'un Cicéron reconnaissant que son *aetas* est dépassée et que, « malgré ses choix stylistiques contestables », Brutus est appelé à le dépasser dans le futur, extrapole quelque peu à partir de *Brut.* 333. Au demeurant, si elle est exacte, elle n'est pas en contradiction avec notre démarche : pour que Brutus dépasse Cicéron, encore faut-il que la République sorte de l'impasse césarienne.

55 *Brut.* 53.

magistratures annuelles, de lois et de tribunaux; qui abrogea la charge de son collègue, pour abolir de la cité la mémoire du nom royal – ce qui n’aurait assurément pas pu être accompli s’il n’y avait eu persuasion par la parole.

L’artifice du propos est manifeste : rien n’imposait de commencer par L. Brutus la liste des grands orateurs de Rome. Mais il est impossible, bien qu’on n’ait aucune preuve, dit Cicéron pour se justifier, qu’un homme dont les *monumenta* historiques sont si importants et si connus n’ait pas été éloquent, ne serait-ce que pour persuader aux Romains de chasser du consulat l’autre héros de la Révolution, victime de la tyrannie de Tarquin le Superbe, Tarquin Collatin : pour faire accepter au peuple un pareil déni de justice, il fallait en effet être bien éloquent ! Tite-Live et Denys d’Halicarnasse sauront s’en souvenir, qui placeront à cette occasion dans la bouche de L. Brutus un magnifique discours⁵⁶.

Deux points⁵⁷ méritent attention dans ce passage : 1. l’affirmation, souvent répétée par Cicéron ailleurs, avant et après le meurtre de César, de la filiation directe entre les deux Brutus⁵⁸; 2. l’alliance entre les actes – l’expulsion des rois – et les paroles – le discours qui engagea les Romains à éradiquer le *regale nomen*⁵⁹. Ce passage, renforcé par les fameux paragraphes 331–332 – sur lesquels nous reviendrons –, a été unanimement jugé par la critique comme un appel feutré, lancé à Brutus, à se montrer digne de son ancêtre⁶⁰.

À propos de ces deux passages, on a fait remarquer aussi, à juste titre, que ce double langage cicéronien était rendu nécessaire par la prudence de mise sous la monarchie césarienne et qu’il annonçait la pratique semblable, devenue courante, sous l’Empire⁶¹. Et de fait, incidemment, vers cette époque, Cicéron avoue que la *potestas* de César lui fait peur⁶². On pourrait donc penser que ces deux passages sont les seuls qui contiennent un contenu politique destiné à Brutus. Nous allons montrer qu’il n’en est rien.

Car la prudence de Cicéron ne l’a pas empêché de multiplier, hors de ces deux passages, les allusions au devoir d’*odium regni*. Préoccupée surtout par

56 Cf. Liv. II, 2, 5–7; D.H. V, 10.

57 Le lien entre les deux points est souligné par Gowing 2000, p. 50.

58 Cf. Martin 2010 et Martin 2011.

59 Nous ne sommes pas d’accord ici avec Fox 2007, p. 188–189, qui considère que les *monumenta*, selon Cicéron, ne peuvent être que des actes, non des paroles.

60 Cf. Schmidt 1893¹; Gelzer 1938¹; Balsdon 1958, p. 91; Douglas 1966a, p. 233; Strasburger 1990, p. 29–31; Wassmann 1996, p. 160–172.

61 Dugan 2005, p. 245; Dugan, 2012.

62 *Fam.* IV, 7, 4.

le contenu rhétorique du traité, la critique n'a pas assez perçu à quel point ce traité est un véritable « matraquage psychologique » en direction de Brutus pour le persuader d'être digne de ses ancêtres en débarrassant Rome, d'une manière ou d'une autre, de la tyrannie. Plus précisément, nous voudrions montrer que Cicéron n'y a jamais manqué une occasion, fût-ce en les suscitant, de souligner que l'*odium regni* fait en quelque sorte partie du « capital génétique » de Brutus. Le *Brutus* pointe ainsi de manière systématique, fût-ce au prix d'artifices, dans le diaporama des orateurs latins, tous les ancêtres de Brutus qui se sont illustrés par la parole, mais qui, en plus, à quelque degré, ont partie liée avec la lutte incessante des héros de la République contre toutes les formes de *regnum*. Cicéron était sans doute aidé dans son entreprise, non seulement par le *Liber Annalis* d'Atticus, comme il le dit, mais aussi par l'arbre généalogique que le même Atticus, expert en la matière⁶³, avait réalisé pour mettre en évidence l'ascendance directe de M. Brutus avec L. Brutus⁶⁴.

Après L. Brutus, le premier d'entre eux auquel Cicéron fait allusion est D. Brutus Gallaeus (*cos.* 138)⁶⁵:

*Vester etiam D. Brutus, M. filius, ut ex familiari eius L. Accio poeta sum audire solitus, et dicere non inculte solebat et erat cum litteris Latinis tum etiam Graecis, ut temporibus illis, eruditus; quae tribuebat idem Accius etiam Q. Maximo, L. Pauli nepoti; et uero ante Maximum illum Scipionem, quo duce priuato Ti. Gracchus occisus esset, cum in omnibus rebus uehementem tum acrem aiebat in dicendo fuisse*⁶⁶.

Ton parent D. Brutus aussi, fils de Marcus, comme je l'ai souvent entendu dire de son ami le poète L. Accius, s'exprimait d'ordinaire non sans élégance, tout en étant d'une grande érudition, pour son temps, dans les lettres latines, mais aussi grecques; ce dont le même Accius créditait aussi Q. Maximus, petit-fils de L. Paulus; et, avant Maximus, aussi ce fameux Scipion, qui prit à titre privé l'initiative du mouvement où fut tué Ti. Gracchus et qui, disait-il, était passionné dans tous les domaines, y compris l'éloquence, où il était d'une grande énergie.

63 Cf. *Nep., Att.* 18, 3.

64 La première allusion à cet arbre, qui se trouvait dans une des villas de Brutus, date d'avant 45 (*Att.* XIII, 40, 1), mais il avait certainement été dressé depuis un certain temps, puisque Cicéron se demande à cette date ce qu'il est devenu.

65 Voir Broughton 1951–1952, I, p. 483; 487; cf. *Plu., TG* 21, 2; *Eutr.* IV, 19; *Fasti Capit.* Anno 138; *Str.* III, 3, 8; *Vell.* II, 5, 1; *Plin., Nat.* xxxvi, 26.

66 *Brut.* 107.

On voit que, sous couleur de porter un jugement littéraire, Cicéron rappelle des moments-clés de la vie politique romaine. Le témoignage attribué à Accius est construit de telle sorte que le lien est établi, par le simple trait d'union sans importance de Q. Maximus, entre D. Brutus et Scipion Nasica, sans nécessité autre que de remettre en mémoire que Nasica fut le « tombeur » de Ti. Gracchus. Qui plus est, les interlocuteurs – et les lecteurs – de Cicéron ne pouvaient rater l'allusion au fait que c'est ce Brutus Gallaeus à qui, probablement à l'occasion de son triomphe en 133⁶⁷, le poète⁶⁸ dédia la *fabula praetexta* intitulée *Brutus*, qui racontait l'*exactio regum*, dans le contexte troublé de l'opposition entre les conservateurs et Ti. Gracchus, accusé par eux d'aspirer au *regnum*⁶⁹. Ajoutons qu'au témoignage de Cornelius Nepos, D. Brutus Gallaeus était parent de Ti. Gracchus⁷⁰ – ce qui ne l'empêcha pas, comme Scipion Émilien⁷¹, de désapprouver l'action de Ti. Gracchus.

Comme incidemment d'ailleurs, Cicéron reviendra plus loin sur l'élimination de Ti. Gracchus par Nasica, dans un passage qui mérite d'être cité :

Et uero hic Scipio, collega meus, mihi sane bene et loqui uidetur et dicere. Recte, inquam, iudicas, Brute. Etenim istius genus est ex ipsius sapientiae stirpe generatum. Nam [...] iam diximus de [...] P. Scipione, qui ex dominatu Ti. Gracchi priuatus in libertatem rem publicam uindicauit [...]. O generosam, inquit, stirpem et tamquam in unam arborem plura genera, sic in istam domum multorum insitam atque † inluminatam sapientiam.

Brutus : « Quant à Scipion, mon collègue, à mon avis, il parle bien, que ce soit dans la conversation ou dans ses discours.

– Fort bien jugé, Brutus, dis-je. Le fait est que sa race a pris ses racines dans la sagesse même. [...] Nous avons parlé [...] de P. Scipion, qui, simple particulier, se fit le vengeur de la liberté républicaine contre la tyrannie de Ti. Gracchus [...].

67 La date de 133 est généralement retenue par la critique pour son triomphe : cf. Degrassi 1947, p. 558 ; Broughton 1951–1952, I, p. 487 ; Lana 1958–1959, p. 351 ; 381sq. ; Dangel 1995, p. 18–21 ; Coarelli 1997, p. 504sq. ; Dangel 2001, p. 33–34 ; seul Keaveney 1998 propose 136/135. Noter l'hésitation de Bastien 2007, qui, après avoir déclaré retenir la datation de Keaveney 1998 (p. 81, n. 106 ; cf. p. 371, n. 42), en revient, avec un point d'interrogation (p. 335), à celle de 133.

68 Sur les liens entre les deux hommes, cf. *Brut.* 107 ; *leg.* II, 45 ; *Arch.* 27.

69 Cf. Bilinski 1958, p. 45sq. ; Martin 1994, p. 118sq. ; Migliorati 2000 ; Castagna 2002 ; Dangel 2002 ; Montanari 2009, p. 159–164.

70 *Ap. Plu.*, *TC* 21, 3, il aurait été le beau-père de C. Gracchus (père de sa seconde femme ?).

71 Cf. *Plu.*, *TC* 21, 7–8 ; *Vell.* II, 4, 4 ; *Val. Max.* VI, 2, 3.

– Oh! dit Brutus, noble souche! Comme sur un arbre unique plusieurs rejetons, ainsi sur cette maison de nombreux † une sagesse rare et brillante⁷²».

Pour être corrompu à la fin, le texte n'en est pas moins clair. Prenant prétexte d'un jugement littéraire, il tourne vite au contenu politique. Cette race des Scipions – autre que celle des Iunii, mais comparable sur le plan politique à elle – a produit, entre autres, P. Scipion Nasica, dont l'exploit est rappelé, et un autre Scipion, Q. Caecilius Metellus Pius Scipio (*cos.* 52), le « collègue » de Brutus, qui, au moment où sont supposées être prononcées ces paroles, combat dans les troupes pompéiennes en Afrique aux côtés de Caton contre César⁷³. Comment douter de la volonté de Cicéron d'insister sur le devoir de liberté – forme suprême de *sapientia* – comme devoir familial commun aux Scipions et aux Iunii? Et quelle habileté d'avoir placé l'éloge des Scipions dans la bouche de Brutus!

Revenons au déroulement du traité. Aussitôt après Brutus Gallaecus, voici mentionné M. Iunius Pennus :

*Tuus etiam gentilis, Brute, M. Pennus facete agitavit in tribunatu C. Gracchum, paulum aetate antecedens*⁷⁴.

Et puis, de ta famille, Brutus, il y a M. Pennus, qui déstabilisa par ses railleries, durant son tribunat, C. Gracchus, dont il était de peu l'aîné.

Là encore, sous prétexte de rappeler quel bon orateur il a été, Cicéron souligne qu'il fut adversaire de C. Gracchus : comme tribun de la plèbe, il s'opposa en effet en 126 à C. Gracchus, alors questeur, en proposant une loi visant à empêcher les non-citoyens de s'installer dans les villes romaines⁷⁵. On pourrait juger que le rappel de la passe d'armes oratoire entre les deux hommes ne constitue pas une allusion politique si l'on ne rapprochait pas ce passage, qui crédite un parent de Brutus d'avoir le premier attaqué C. Gracchus, d'un autre, situé un peu plus loin, où Cicéron évoque C. Gracchus en tant qu'orateur et homme politique :

72 *Brut.* 212–213.

73 Cf. *Ps.-Caes., B. Af.* I, 4; IV, 4 ...

74 *Brut.* 109.

75 Cf. *off.* III, 47; *Fest.* 362 L; Broughton 1951, I, p. 508.

Sed ecce in manibus uir et praestantissimo ingenio et flagranti studio et doctus a puero C. Gracchus. Noli enim putare quemquam, Brute, pleniorum aut uberiores ad dicendum fuisse.

Et ille: Sic prorsus, inquit, existimo atque istum de superioribus paene solum lego.

Immo plane, inquam, Brute, legas censeo. Damnum enim illius immature interitu res Romanae Latinaeque litterae fecerunt. Vtinam non tam fratri pietatem quam patriae praestare uoluisset⁷⁶!

Mais voici que nous abordons l'examen d'un homme doté tout ensemble de la plus prestigieuse intelligence, d'une activité brillante, et d'une éducation savante: C. Gracchus. Ne va pas croire, Brutus, que quiconque fut jamais doué d'une parole plus pleine, plus débordante.

Et Brutus: – Je le pense tout à fait, dit-il, et c'est à peu près le seul, de tous ceux dont on a parlé, que je lis.

– Ah oui! Brutus, dis-je, à mon avis, tu as bien raison de le lire. C'est un grand dommage que subirent l'État romain et les lettres latines du fait de sa mort prématurée. Ah! s'il avait consenti à faire passer la piété envers la patrie avant celle envers son frère!

Le jugement porté par Cicéron sur C. Gracchus est sans appel: excellent orateur (et donc Brutus a raison de le lire), et homme politique doué, mais dévoyé par la dévotion portée à son frère. Le discours est sans ambiguïté: aucune affection humaine, si légitime soit-elle, ne saurait l'emporter sur le devoir patriotique. C'était déjà peut-être la leçon contenue en filigrane dans l'évocation de Brutus Gallaecus. De nouveau, l'allusion est facile à comprendre: les liens qui l'unissent à César ne sauraient faire oublier à Brutus où se trouve son devoir.

Après l'anathème jeté sur «la honte de la famille»⁷⁷, M. Brutus, *accusator* professionnel qui sévit dans la génération entre les Gracques et Sylla, Cicéron cite un nouveau Iunius, D. Brutus:

Multum etiam in causis uersabatur isdem fere temporibus D. Brutus, is qui consul cum Mamerco fuit, homo et Graecis doctus litteris et Latinis⁷⁸.

76 *Brut.* 125–126.

77 *Brut.* 130: *dedecus generi uestro*.

78 *Brut.* 175.

Fort assidu aussi à plaider vers cette époque-là, D. Brutus, celui qui fut consul avec Mamercus ; c' était un homme savant dans les lettres grecques et latines.

Piètre titre de gloire apparemment, si la précision qu' il fut « consul avec Mamercus » ne faisait dresser l' oreille : le lecteur romain devait aussitôt reconnaître en lui l' homme qui, en 77, marcha avec L. Philippus et Ap. Claudius contre la sédition de Lépide⁷⁹, donc un défenseur de la liberté – un de plus de la gens Iunia⁸⁰.

Peu après, Cicéron semble revenir à la génération précédente pour parler du grand jurisconsulte M. Brutus, père du dévoyé ; malheureusement, le texte est mutilé à cet endroit⁸¹ et l' on ne saura donc jamais s' il s' agit bien de lui et comment Cicéron le rattachait à sa démonstration. Mais il existe une autre hypothèse : que Cicéron fasse ici allusion à M. Brutus, préteur marianiste en 88, qui, inscrit par Sylla sur la liste des *hostes publici*, fut contraint au suicide en 82⁸² ; en ce cas, on voit bien comment il pouvait entrer sans difficulté dans la galerie des défenseurs de la liberté.

Enfin, deux autres parents de Brutus sont rapidement évoqués. Le premier est D. Iunius Silanus, second mari de la mère de Brutus :

*Noster item aequalis D. Silanus, uiricus tuus, studi ille quidem habuit non multum, sed acuminis et orationis satis*⁸³.

Un autre de ma génération, D. Silanus, ton beau-père, avait, quant à lui, peu de savoir certes, mais passablement de finesse et de disposition à la parole.

L' éloge, à tout le moins, est mesuré. Pourquoi le citer, alors ? Parce que son principal titre de gloire est, consul désigné en 63, de s' être le premier prononcé pour la peine de mort contre les Catiliniens, dans la fameuse séance du 5

79 Cf. Sall., *hist.* I, 77, 22 M ; III, 48, 9 M ; Broughton 1951–1952, II, p. 89.

80 Ajoutons qu' il était le père du futur Césaricide D. Brutus.

81 *Brut.* 175 ; cf. 130 ; sur le grand jurisconsulte et son œuvre, voir Ledentu 2004, p. 80–82. La dégénérescence filiale est d' autant plus douloureuse que c' est son fils à qui le jurisconsulte s' adressait dans son ouvrage en forme de dialogue.

82 App., *BC* I, 253 ; 271 ; Liv., *perioch.* 89 ; Plu. *Sull.* 9, 3 ; Gran. Lic. 35, 7 Criniti (= 16, 5–6 Flemisch) ; pour l' identification, cf. Hinard 1985, p. 360. *Contra* Marchese 2011, p. 341.

83 *Brut.* 240.

décembre⁸⁴. À ce titre, il pouvait être compté au nombre de ceux qui s'étaient opposés à César en défendant la République en péril. L'autre opposant à César cité est Ap. Claudius Pulcher (*cos.* 54)⁸⁵, frère de Clodius et beau-père de Brutus. Cicéron se contente de dire que ce grand orateur et jurisconsulte périt à Pharsale – dans les rangs pompéiens, faut-il préciser. Son action contre César et les Césariens – Curion, Caelius, Salluste – était suffisamment connue pour qu'il soit inutile d'insister.

La conclusion de cette revue s'impose au lecteur : à une exception près, chaque fois qu'un ancêtre ou un parent de Brutus s'est distingué par la parole, il s'est en même temps illustré dans la défense de la liberté républicaine. Il est impossible que Brutus et, plus largement, les lecteurs du traité n'aient pas perçu cette donnée, dont on s'étonne qu'elle soit, à notre connaissance, passée inaperçue de la critique.

Est-ce tout ? Pas tout à fait. Un leitmotiv de Cicéron dans son œuvre consiste dans l'association permanente entre L. Brutus et Ahala, toujours dans un contexte politique⁸⁶. On est donc en droit d'attendre une allusion à un autre ancêtre célèbre de Brutus, du côté maternel⁸⁷ : Servilius Ahala, qui tua l'*adfectator regni* Sp. Maelius⁸⁸. Le problème qui se posait à Cicéron était de trouver le biais par lequel citer son nom dans un traité sur l'histoire des orateurs romains, l'intéressé n'étant jamais dit avoir brillé dans ce domaine. Cicéron réussira cependant cette nouvelle gageure, après le couplet sur L. Brutus, de placer, à un instant crucial, une allusion à ce personnage. Elle arrive, au moment le plus pathétique, vers la fin du *Brutus*. Après avoir déploré l'arrêt brutal de la carrière oratoire de Brutus « par le misérable destin de la République »⁸⁹, Cicéron ajoute :

*Tibi fauemus, te tua frui uirtute cupimus, tibi optamus eam rem publicam in qua duorum generum amplissimorum renouare memoriam atque augere possis*⁹⁰.

84 Cf. *Att.* XII, 21, 1; *Sall., Catil.* 50, 4; *Plu., Cic.* 20, 4; *Cat. Mi.* 22, 4; *App., BC* II, 5, 18.

85 *Brut.* 267.

86 Cf. *Catil.* I, 3; *dom.* 86; *Mur.* 8; *Phil.* II, 26; *Att.* II, 24, 3; XIII, 40, 1. Cf. Martin 2010.

87 D'autant plus qu'ayant été adopté par son oncle maternel Q. Servilius Caepio, Brutus s'appelait officiellement Q. Servilius Caepio Brutus.

88 Cf. *Liv.* IV, 13–16; *D.S.* XII, 37; *D.H.* XII, 1sq.

89 *Brut.* 331: *misera fortuna rei publicae*; cf. 330: *in hanc rei publicae noctem*; 332: *haec importuna clades ciuitatis*. Convenons qu'il est difficile d'être plus lourdement insistant.

90 *Brut.* 331.

C'est à toi que nous pensons avec ferveur, toi que nous désirons voir profiter de ta vertu, pour toi que nous souhaitons une république dans laquelle tu puisses faire revivre et augmenter la gloire de tes deux illustres maisons.

Il s'agit évidemment des Iunii et des Seruili. Nous l'avons dit ailleurs⁹¹, en commentant ce passage : « Dans un écrit public, théoriquement consacré à l'art oratoire, il est difficile, sous la dictature de César, d'être plus explicite. »

L'allusion cicéronienne est plus riche encore qu'il y paraît. Au milieu du désastre général de la République, Cicéron a eu, dit-il,

*ea consolatione [...] quam tu mihi, Brute, adhibuisti tuis suavissimis litteris, quibus me forti animo esse oportere censebas, quod ea gessissem quae de me etiam me tacente ipsa loquerentur uiuerentque me mortuo, quae, si recte esset, salute rei publicae, sin secus, interitu ipso testimonium meorum de re publica consiliorum darent*⁹².

[...] une consolation : celle que tu m'as envoyée, Brutus, dans cette lettre si douce où, à ton avis, disais-tu, je devais avoir du courage en pensant que les actes que j'avais réalisés parleraient de moi-même sans que j'ouvre la bouche, et qu'ils vivraient après ma mort ; ces actes, si tout va bien, grâce au salut de la république, si cela tourne mal, par sa perte même, porteront témoignage de tout ce que m'a inspiré le souci de la république.

Manifestement, Cicéron fait ici allusion à la même lettre qu'au début du traité, celle qui l'a sorti de son abattement. Qu'il s'agisse ou non du *De uirtute*⁹³, il est certain que Cicéron a été sensible, comme toujours, à la manière flatteuse dont on y parlait de lui et de son action politique. Mais, à notre avis, autre chose a dû contribuer à lui remonter le moral : il est probable qu'à tort ou à raison – probablement à tort d'ailleurs – il a cru – ou voulu – déceler entre les lignes de l'écrit de Brutus une détermination de celui-ci à « faire quelque chose » pour sortir la république de l'impasse où elle se trouvait. C'est sans doute ce que sous-entendent les expressions « si tout va bien » et « si cela tourne mal », qui

91 Cf. Martin 2011.

92 *Brut.* 330.

93 L'allusion, au paragraphe suivant, à la *uirtus* de Brutus, est peut-être un indice en faveur de cette hypothèse, la plus plausible.

probablement résultent d'une surinterprétation – volontaire? – du texte de Brutus⁹⁴.

3 Brutus invité à « faire quelque chose » pour la République

Tout se passe donc comme si Cicéron voulait forcer la main à Brutus. Mais qu'est-ce qui pouvait bien conduire Cicéron à penser qu'il pouvait infléchir la conduite de Brutus dans le sens d'une action en faveur de la liberté politique? La réponse se situe à deux niveaux. Le premier est de rappeler l'attachement de Brutus, perceptible dans tous les témoignages sur ses discours, aux idéaux de la vieille République : *libertas, odium regni, uirtus, iustitia, honestas*⁹⁵. Le second consiste à se demander s'il y a un précédent dans la vie de Brutus qui pouvait faire penser cela à Cicéron. En fait, à y regarder de près, on pourrait en trouver deux.

Rappelons d'abord ce qui est certain. En 54, Brutus, monétaire, avait fait figurer, au droit d'un denier célèbre, l'effigie de *Libertas* et, au revers, en alternance, les représentations de L. Iunius Brutus encadré de licteurs et de Servilius Ahala⁹⁶. La monnaie, à coup sûr, était dirigée contre l'homme fort du moment, Pompée, considéré alors, plus que César empêtré dans la guerre des Gaules, comme la principale menace sur la liberté républicaine⁹⁷, lui dont la rumeur prétendait qu'il voulait se faire octroyer la dictature⁹⁸. Brutus, en plus, détestait Pompée, qui avait été responsable de la mort de son père dans des circonstances particulièrement cruelles lors de la guerre civile entre Marius et Sylla⁹⁹. Le *Brutus* ne fait brièvement mention de lui que pour ses qualités oratoires (§ 222), mais il faudrait ajouter son nom à la liste des parents de Brutus défenseurs de la *libertas*. Rappelons que Brutus avait, en 55, prononcé contre la dictature de Pompée un discours où il déclarait :

94 Cavarzere 2012, p. 112, souligne à juste titre le contraste entre le ton optimiste de ce passage et celui, désespéré, du § 22.

95 Cf. en dernier lieu Balbo 2013, p. 316–324.

96 Crawford 1975, p. 433, fig. 1 et 2. Noter que, deux ans après, il approuvait Milon, dans un plaidoyer fictif, d'avoir assassiné Clodius : cf. Ascon., 41 C ; *inst.* III, 6, 93 ; X, 1, 23.

97 Cf. *ad Q. fr.* III, 2, 2 ; 4, 1–2 ; 5, 4 ; *Att.* IV, 18, 2.

98 Cf. *Att.* IV, 18, 3 ; 19, 1 ; *ad Q. fr.* II, 13, 5 ; III, 8, 4 ; 9, 3 ; *fam.* VIII, 4, 3 ; Plu., *Pomp.* 54, 3–4 ; *Caes.* 28, 6 ; D.C. XL, 45, 5. Voir Carsana 2007, p. 97.

99 Cf. App., *BC* I, 502–504 ; Plu., *Pomp.* 2, 7. Voir Hinard 1985, p. 361–363.

*Praestat enim nemini imperare quam alicui seruire: sine ullo enim uiuere honeste licet, cum hoc uiuendi nulla condicio est*¹⁰⁰.

Mieux vaut ne commander à personne que d'être esclave de quelqu'un : sans commandement, on peut vivre dans l'honneur ; dans la servitude, il n'y a pas moyen de vivre.

Peut-on aller plus loin ? La haine de Brutus l'avait-elle conduit, quelques années plus tôt, jusqu'à comploter d'assassiner Pompée ? Il faut ici évoquer l'obscur affaire Vettius. Ce chevalier romain, qui avait rencontré Cicéron alors qu'ils servaient tous deux durant la guerre sociale, lui avait servi d'informateur au moment de la conjuration de Catilina¹⁰¹ et il avait tenté alors, probablement non sans raison, d'impliquer César dans la conjuration¹⁰². Ce personnage, peu clair, mais bien informé, refait surface en 59, accusé d'avoir voulu tuer Pompée, dans un complot dont aurait fait partie, entre autres, Q. Caepio Brutus, notre Brutus¹⁰³ ; il ajouta ensuite, sans le nommer autrement, qu'un « consulaire beau parleur », autrement dit Cicéron, avait déclaré qu'il fallait trouver un Servilius Ahala ou un Brutus pour tuer ou expulser les tyrans¹⁰⁴. Quelle que soit la valeur des affirmations de Vettius¹⁰⁵, qui mourut fort opportunément en prison avant son procès¹⁰⁶, elles avaient paru suffisamment plausibles pour que Pompée ait prêté une oreille complaisante aux bruits selon lesquels Cicéron projetait sa mort¹⁰⁷. De même, il paraissait plausible que Brutus ait eu le même dessein.

Dans ces conditions, on comprend qu'une phrase ou un passage de la « lettre » de Brutus aient pu être interprétés par Cicéron – de bonne foi ou non – comme indiquant que Brutus avait l'intention de « faire quelque chose » pour la République. Ce « quelque chose » n'était pas forcément ce qui advint : l'assassinat de César. Sans doute sommes-nous, à ce propos, influencés par les Ides de

100 M. Brut., F 16 Malcovati.

101 Cf. *Att.* II, 24, 2 ; D.C. XXXVII, 41, 2 ; Ps. Sall., *Cic.* 3.

102 Cf. *off.* II, 84 ; Suet., *Iul.* 17 ; Plu., *Cic.* 20, 6–7 ; *Caes.* 7, 7 ; 8, 4 ; App., *BC* II, 20.

103 Cf. *Att.* II, 24, 2–4 ; *Vatin.* 24–25 ; *Sest.* 132. Voir Lintott 1999², p. 109 ; p. 119–120. Rappels qu'orphelin de père, Brutus avait été adopté par son oncle maternel, célibataire et sans enfants, Q. Servilius Caepio : cf. *supra*, p. 231, n. 87.

104 Cf. Suet., *Iul.* 17 ; Cic., *Sull.* 2–4 ; 9–10 ; *Pis.* 76 ; *dom.* 28 ; *Sest.* 41 ; App., *BC* II, 11, 40–41 ; D.C. XXXVII, 41, 1–4 ; XXXVIII, 9, 2 ; 17, 3.

105 En tout cas, les propos qu'il dit avoir été tenus par Cicéron sonnent juste : l'association de Brutus et d'Ahala est une scie du discours cicéronien (cf. *supra* n. 86). Sur cette affaire, voir la récente mise au point de Carsana 2007, p. 71–73.

106 D.C. XXXVIII, 9, 4.

107 *Sull.* 2–4 ; 9–10 ; *Pis.* 76 ; *dom.* 28 ; *Sest.* 41 ; D.C. XXXVIII, 17, 3.

mars, qui poussent à cette interprétation¹⁰⁸. Dans le *Brutus*, écrit sous la dictature de César, Cicéron, prudemment, pratique – nous l'avons dit – une forme de double langage, ou de langage crypté, qui annonce certains aspects de la littérature impériale et laisse ouverte la voie aux interprétations¹⁰⁹. Peut-être, simplement, a-t-il voulu suggérer, par exemple, que Brutus, étant assez proche de César, pouvait inciter celui-ci à infléchir sa ligne politique vers un retour progressif à la légalité républicaine. Cicéron lui-même montrera bientôt qu'il caresse cet espoir dans le *Pro Marcello* parce qu'alors, pour la première fois, César demandera au sénat son avis pour gracier Marcellus¹¹⁰. Ce qui est sûr en tout cas, c'est que, sous des formes et avec des finalités diverses, la campagne d'action psychologique de Cicéron en direction de Brutus ne va dès lors plus cesser jusqu'aux Ides de mars¹¹¹. Le *Brutus* en marque le coup d'envoi, bien au-delà des deux passages communément relevés par la critique.

Qu'il nous soit permis, *in fine*, de faire deux suggestions. La première est de nous demander si le titre, dont nous avons souligné l'étrangeté, ne jouerait pas sur une « surimpression » entre le premier Brutus et le second¹¹² – ce qui lèverait en partie la bizarrerie que nous avons remarquée en introduction, tout en soulignant le lien entre les deux Brutus. La seconde touche au fait que, comme nous l'avons remarqué, plus aucun traité de Cicéron ne mettra en scène Brutus. Est-ce Cicéron qui ne l'a pas souhaité, ou bien plutôt Brutus ? On a pensé en effet que Brutus n'avait peut-être pas goûté le traité de Cicéron, pour des raisons, croit-on, à la fois philosophiques et esthétiques¹¹³. Il est aussi loisible de penser que Brutus, à cette date très lié avec son bienfaiteur César, n'a peut-être pas apprécié non plus d'être peint en *brutus* dont on attend qu'il se révèle, en plus, un *uindex libertatis*.

108 Comme le soulignait déjà Balsdon 1958, p. 91.

109 Cf. *supra* p. 225 n. 61.

110 Cf. *fam.* IV, 4, 4 ; *Marcell.* 1–3. Nous suivons l'interprétation du discours par Tedeschi 2005, même si Dugan 2013 a raison de souligner l'ambiguïté délibérée dont use Cicéron, par prudence.

111 Elle s'accroît à partir de 45 : cf. Martin 1988, p. 81–86.

112 Stroh 2008, p. 84, n'est pas loin de cette idée, mais ne la formule pas. Nous avons analysé ce phénomène de surimpression dans Martin 2011.

113 L'idée est de Steel 2005, p. 139–140.

Bibliographie

- Aceti C., Leuzzi D., Pagani L. 2008, *Eroi nell'Iliade. Personaggi e strutture narrative*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura.
- Arweiler A. 2003, Cicero rhetor. *Die Partitiones oratoriae und das Konzept des gelehrten Politikers*, Berlin, De Gruyter.
- Arweiler A., Möller M. éd. 2008, *Vom Selbst-Verständnis in Antike und Neuzeit. Notions of the Self in Antiquity and Beyond*, Berlin, De Gruyter.
- Atherton C. 1988, «Hand over Fist: The Failure of Stoic Rhetoric», *Classical Quarterly*, 38, p. 392–427.
- Aubert S. 2008, «Cicéron et la parole stoïcienne: polémique autour de la dialectique», *Revue de Métaphysique et de Morale*, 1, p. 61–91.
- 2010, «La polémique cicéronienne contre Atticistes et Stoïciens autour de la santé du style», in P. Chiron, C. Lévy éd., *Les Noms du style dans l'Antiquité gréco-latine*, Louvain, Peeters, p. 87–111.
- Badian E. 1964, *Studies in Republican History*, Oxford, Blackwell.
- Balbo A. 2013, «Marcus Junius Brutus the Orator», in C.E.W. Steel, H. van der Blom éd., *Community and Communication. Oratory and Politics in Republican Rome*, Oxford, Oxford University Press, p. 315–328.
- Balsdon J.P.V. 1958, «The Ides of March», *Historia*, 7, p. 80–94.
- Baraz Y. 2012, *A Written Republic: Cicero's Philosophical Politics*, Princeton, Princeton University Press.
- Bardon H. 1952, *La Littérature latine inconnue, I. L'époque républicaine*, Paris, Klincksieck.
- Bastien J.L. 2007, *Le Triomphe romain et son utilisation politique à Rome aux trois derniers siècles de la République*, CEFR 392, Rome, École Française de Rome.
- Beck H., Walter U. éd. 2004, *Die frühen römischen Historiker. Von Coelius Antipater bis Pomponius Atticus*, II, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft.
- Bellincioni M. 1985, «Ancora sulle intenzioni politiche del *Brutus*», in A. Scivoletto éd., *Sapienza antica, Studi in onore di Domenico Pesce*, Milan, F. Angeli, p. 49–67.
- Berry D.H. éd. 1996, *Cicero, Pro Sulla Oratio*, Cambridge Classical Texts and Commentaries, 30, Cambridge, Cambridge University Press.
- Bilinski B. 1958, *Accio ed I Gracchi. Contributo alla storia della plebe e della tragedia romana*, Rome, Signorelli.
- Blösel W. 2000, «Die Geschichte des Begriffes *mos maiorum* von den Anfängen bis zu Cicero», in B. Linke, M. Stemmler éd., *Mos maiorum. Untersuchungen zu den Formen der Identitätsstiftung und Stabilisierung in der römischen Republik*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, p. 25–97.
- Boes J. 1990, *La Philosophie et l'action dans la correspondance de Cicéron*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy.

- Boissier G. 1865, *Cicéron et ses amis: étude sur la société romaine du temps de César*, Paris, Hachette.
- Bowersock G.W. 1979, «Historical Problems in Late Republican and Augustan Classicism», in H. Flashar éd., *Le Classicisme à Rome aux premiers siècles avant et après J.-C.*, Vandoeuvres, Fondation Hardt, p. 57–75.
- Bringmann K. 1971, *Untersuchungen zum späten Cicero*, Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht.
- Brittain C. 2001, *Philo of Larissa. The Last of the Academic Sceptics*, Oxford, Oxford University Press.
- Broughton T.R.S. 1951–1952, *The Magistrates of the Roman Republic*, I–II, New York, American Philological Association.
- Büchner K. 1964, *Cicero. Bestand und Wandel seiner geistigen Welt*, Heidelberg, C. Winter.
- Calboli G. 1965, «La formazione oratoria di Cicerone», *Vichiana*, 2, p. 3–30.
- éd. 1969, *Cornifici «Rhetorica ad Herennium»*, Bologne, Pàtron.
- 1983, «Oratore senza microfono», in *Ars rhetorica antica e nuova. XI^e Giornate filologiche genovesi, 21–23 febbraio 1983*, Gênes, Istituto di filologia classica et medievale, p. 23–56.
- 1987, «Asianesimo e atticismo. Retorica, letteratura e linguistica», in A. Penacini éd., *Studi di retorica oggi in Italia*, Bologne, Pitagora Editrice, p. 31–53.
- Carsana C. 2007, *Commento storico al libro II delle Guerre civili di Appiano (parte I)*, Pise, Edizioni ETS.
- Castagna L. 2002, «Osservazioni sul *Brutus* di Accio», in S. Faller, G. Manuwald éd., *Accius und seine Zeit*, Würzburg, Ergon Verlag, p. 79–104.
- Cavarzere A. 1998, «La funzione di Ortensio nel prologo del *Brutus*», *Lexis*, 16, p. 149–162.
- 2012, «Coscienza del progresso e consapevolezza del presente: Cicerone, *Brutus* 22–23», in M. Citroni éd., *Letteratura e civitas. Transizioni dalla Repubblica all'Impero*, Pise, Edizioni ETS, p. 99–115.
- Celentano M.S. 2004, «Il fascino discreto della brevità», in R. Pretagostini, E. Dettori éd., *La cultura ellenistica. L'opera letteraria e l'esegesi antiqua. Atti del Convegno COFIN 2001, Università di Roma – Tor Vergata, 22–24 settembre 2003*, Rome, Edizioni Quasar, p. 261–275.
- 2006, «Sparta: la leggenda, l'elogio», in M. Vetta, C. Catenacci éd., *I luoghi e la poesia nella Grecia antica. Atti del Convegno, Università G. d'Annunzio di Chieti-Pescara, 20–22 aprile 2004*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, p. 359–372.
- 2007, «L'elogio, la brevità: questioni di stile», in R. Pretagostini †, E. Dettori éd., *La cultura letteraria ellenistica. Persistenza, innovazione, trasmissione. Atti del Convegno COFIN 2003, Università di Roma – Tor Vergata, 19–21 settembre 2005*, Rome, Edizioni Quasar, p. 197–207.

- 2008, «Archetipi di eloquenza e matrici culturali: il caso di Menelao (*Brut.* 50)», *Aevum Antiquum*, 8, p. 267–277.
- 2012, «Archetypes of Eloquence and Cultural Matrices: the case of Menelaus (*Cic. Brut.* 50)», in AaVv, *International Rhetoric Studies*, Pékin, Higher Education Press, p. 124–136.
- Charrier S. 2003, «Les années 90–80 dans le *Brutus* de Cicéron (§§ 304–312): la formation d'un orateur au temps des guerres civiles», *Revue des études latines*, 81, p. 79–96.
- Chassignet M. 2003, «La naissance de l'autobiographie à Rome: *Laus sui* ou *Apologia de uita sua*?», *Revue des études latines*, 81, p. 65–78.
- Chassignet M. éd. 2004, *L'Annalistique romaine. Tome III – L'annalistique récente. L'autobiographie politique*, Paris, C.U.F.
- Chiron P. éd. 1993, *Démétrios, Du style*, Paris, C.U.F.
- 2001, *Un rhéteur méconnu: Démétrios (Pseudo-Démétrios de Phalère). Essai sur les mutations de la théorie du style de l'époque hellénistique*, Paris, Vrin.
- Ciani M.G., Avezzù E. éd. 1992, *Omero. Iliade. Introduzione e traduzione di M.G. Ciani, Commento di E. Avezzù*, Venise, Marsilio.
- Coarelli F. 1997, *Il Campo Marzio: dalle origini alla fine della repubblica*, Rome, Edizioni Quasar.
- Cole T. 1991, *The Origins of Rhetoric in Ancient Greece*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- Connolly J. 2007, «The New World Order: Greek Rhetoric in Rome», in I. Worthington éd., *A Companion to Greek Rhetoric*, Malden, Blackwell, p. 139–165.
- Crawford J.W. éd. 1994, *M. Tullius Cicero. The Fragmentary Speeches*, 2^e éd., Atlanta, Scholars Press.
- Crawford M.H. 1975, *Roman Republican Coinage*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Dangel J. éd. 1995, *Accius. Œuvres*, Paris, C.U.F.
- 2001, «Les tragédies mythologiques et prétextes de l'époque républicaine: politique en texte caché?», in S. Faller éd., *Studien zu antike Identitäten*, Würzburg, Ergon Verlag, p. 11–37.
- 2002, «Accius et l'altérité de l'œuvre: théâtre idéologique et manifeste littéraire», in S. Faller, G. Manuwald éd., *Accius und seine Zeit*, Würzburg, Ergon Verlag, p. 105–125.
- David J.-M. 1980, «*Eloquentia popularis* et conduites symboliques des orateurs de la fin de la République: problèmes d'efficacité», *Quaderni di Storia*, 12, p. 171–211.
- 1992, *Le Patronat judiciaire au dernier siècle de la République romaine*, BEFAR 277, Rome, École française de Rome.
- Degrassi A. 1947, *Fasti consulares et triumphales*, Inscr. It. XIII, fasc. I, Rome, Libreria dello Stato.
- Delarue F. 1982, «L'asianisme à Rome», *Revue des études latines*, 60, p. 166–185.

- Dentice Di Accadia S. 2005, «Nestore oratore deliberativo o encomiastico? L'orazione di Nestore del I libro dell'*Iliade* nella critica antica», *Atene e Roma*, 50, p. 145–161.
- Douglas A.E. éd. 1966a, *M. Tulli Ciceronis Brutus*, Oxford, Clarendon Press.
- 1966b, «*Oratorum Aetates*», *American Journal of Philology*, 87, p. 290–306.
- 1968, *Cicero*, Oxford, Clarendon Press.
- Drummond A. 1978, «The Dictator Years», *Historia*, 27, p. 550–572.
- Dugan J. 2001, «Preventing Ciceronianism: C. Licinius Calvus' Regimens for Sexual and Oratorical Self-Mastery», *Classical Philology*, 96, p. 400–428.
- 2005, *Making a New Man. Ciceronian Self-fashioning in the Rhetorical Works*, Oxford, Oxford University Press.
- 2012, «*Scriptum* and *Voluntas* in Cicero's *Brutus*», in M. Citroni éd., *Letteratura e civitas. Transizioni dalla Repubblica all'Impero*, Pise, Edizioni ETS, p. 117–128.
- 2013, «Cicero and the Politics of Ambiguity: Interpreting the *Pro Marcello*», in C.E.W. Steel, H. van der Blom éd., *Community and Communication. Oratory and Politics in Republican Rome*, Oxford, Oxford University Press, p. 211–225.
- Dumont J.-C., François-Garelli M.-H. 1998, *Le théâtre à Rome*, Paris, Librairie Générale Française.
- Dupont F. 2000, *L'Orateur sans visage. Essai sur l'orateur romain et son masque*, Paris, P.U.F.
- Dyck A.R. 2008, «Rivals into Partners: Hortensius and Cicero», *Historia*, 57, p. 142–173.
- Fantham E. 1978, «Imitation and Evolution: The Discussion of Rhetorical Imitation in Cicero *De oratore* 2. 87–97 and Some Related Problems of Ciceronian Theory», *Classical Philology*, 73, p. 1–16.
- 1979, «On the Use of *Genus*-Terminology in Cicero's Rhetorical Works», *Hermes*, 107, p. 441–459.
- 1989, «The Growth of Literature and Criticism at Rome», in G.A. Kennedy éd., *The Cambridge History of Literary Criticism. Volume 1: Classical Criticism*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 220–244.
- 1996, *Roman Literary Culture: from Cicero to Apuleius*, Baltimore, Johns Hopkins University Press.
- 2004, *The Roman World of Cicero's De oratore*, Oxford, Oxford University Press.
- Feldherr A. 2003, «Cicero and the Invention of 'Literary' History», in U. Eigler, U. Gotter, N. Luraghi, U. Walter éd., *Formen römischer Geschichtsschreibung von den Anfängen bis Livius. Gattungen, Autoren, Kontexte*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, p. 196–212.
- Flower H.I. 1996, *Ancestor Masks and Aristocratic Power in Roman Culture*, Oxford, Clarendon Press.
- Fortenbaugh W.W. 1989, «Cicero's Knowledge of the Rhetorical Treatises of Aristotle and Theophrastus», in W.W. Fortenbaugh, P. Steinmetz éd., *Cicero's Knowledge of the Peripatos*, New Brunswick, Transaction Publishers, p. 23–60.

- 2005a, *Theophrastus of Eresus. Sources for His Life, Writings, Thought and Influence, Commentary, volume 8: Sources on Rhetoric and Poetics (Texts 666–713)*, Leyde, Brill.
- 2005b, «Cicero as a Reporter of Aristotelian and Theophrasteian Rhetorical Doctrine», *Rhetorica*, 23, p. 37–64.
- Fortenbaugh W.W., Huby P., Sharples R., Gutas D. éd. 1992, *Theophrastus of Eresus. Sources for his Life, Writings, Thought and Influence*, vol. I–II, Leyde, Brill.
- Fortenbaugh W.W., Schütrumpf E.E. éd. 2000, *Demetrius of Phalerum: Text, Translation and Discussion*, New Brunswick, Transaction Publishers.
- Fox M. 2007, *Cicero's Philosophy of History*, Oxford, Oxford University Press.
- Gagarin M. 2007, «Background and Origins: Oratory and Rhetoric before the Sophists», in I. Worthington éd., *A Companion to Greek Rhetoric*, Malden, Blackwell, p. 27–36.
- Garbarino G. éd. 2003, *Philosophorum Romanorum fragmenta usque ad L. Annaei Senecae aetatem*, Bologne, Pàtron.
- Garcea A. 2005, *Cicerone in esilio. L'epistolario e le passioni*, 'Spudasmata', Band 103, Hildesheim, G. Olms.
- éd. 2012, *Caesar's De Analogia. Edition, Translation and Commentary*, Oxford, Oxford University Press.
- Gelzer M. 1938¹, «Ciceros *Brutus* als politische Kundgebung», *Philologus*, 93, p. 128–131 [= 1963², *Kleine Schriften*, II, Wiesbaden, Steiner, p. 248–250].
- Gildenhard I. 2003, «The 'Annalist' before the Annalists: Ennius and his *Annales*», in U. Eigler, U. Gotter, N. Luraghi, U. Walter éd., *Formen römischer Geschichtsschreibung von den Anfängen bis Livius. Gattungen, Autoren, Kontexte*, Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, p. 93–114.
- 2007, «Virgil vs. Ennius, or: the undoing of the Annalist», in W. Fitzgerald, E. Gowers éd., *Ennius Perennis. The 'Annals' and beyond*, Cambridge, Cambridge Philological Society, p. 73–102.
- Gowing A.M. 2000, «Memory and Silence in Cicero's *Brutus*», *Eranos*, 98, p. 39–64.
- 2005, *Empire and Memory: The Representation of the Roman Republic in Imperial Culture*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Griffin J. 2004, «The Speeches», in R. Fowler éd., *The Cambridge Companion to Homer*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 156–167.
- Groebe P. 1920, «Die Abfassungszeit des *Brutus* und der *Paradoxa* Ciceros», *Hermes*, 55, p. 105–107.
- Guérin C. 2009, *Persona. L'élaboration d'une notion rhétorique au 1^{er} siècle av. J.C. Volume 1: antécédents grecs et première rhétorique latine*, Paris, Vrin.
- 2010, «Formes et fonctions du précepte rhétorique des manuels latins au *De oratore*», in L. Brisson, P. Chiron éd., *Rhetorica philosophans. Mélanges offerts à M. Patillon*, Paris, Vrin, p. 107–132.

- 2011, *Persona. L'élaboration d'une notion rhétorique au 1^{er} siècle av. J.C. Volume II: théorisation cicéronienne de la persona oratoire*, Paris, Vrin.
- 2013, «Entre continuité, discontinuité et rupture: vivre, dire et penser la nouveauté», in L. Echalié, C. Guérin, S. Luciani, B. Pérez-Jean éd., *Quid novi? Vivre, penser et dire la nouveauté*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, p. 11–22.
- Guillemin A.-M. éd. 1992, *Cornelius Nepos, Œuvres*, Paris, C.U.F.
- Gunderson E. 2000, *Staging Masculinity: The Rhetoric of Performance in the Roman World*, Ann Arbor, University of Michigan Press.
- Gurd S. 2012, *Work in Progress. Literary Revision as Social Performance in Ancient Rome*, Oxford, Oxford University Press.
- Guttilla G. 1968–1969, «La *consolatio* politica di Cicerone», *Annali del Liceo classico G. Garibaldi di Palermo*, 5/6, p. 294–348.
- Habicht C. 1990, *Cicero der Politiker*, Munich, C.H. Beck.
- Habinek T.N. 1994, «Ideology for an Empire in the Prefaces to Cicero's Dialogues», *Ramus*, 23, p. 55–67.
- 1998, *The Politics of Latin Literature: Writing, Identity and Empire in Ancient Rome*, Princeton, Princeton University Press.
- Haenni T. 1905, *Die litterarische Kritik in Ciceros Brutus*, diss., Sarnen, Buchdruckerei Jos. Müller.
- Hall J. 2009, «Serving the Times: Cicero and Caesar the Dictator», in W.J. Dominik, J. Garthwaite, P.A. Roche éd., *Writing Politics in Imperial Rome*, Leyde, Brill, p. 89–110.
- Heldmann K. 1982, *Antike Theorien über Entwicklung und Verfall der Redekunst*, Munich, C.H. Beck.
- Hellegouarc'h J. 1963¹, *Le Vocabulaire latin des relations et des partis politiques sous la République*, Paris, Les Belles Lettres [= 1972², Paris, Les Belles Lettres].
- Hendrickson G.L. 1904, «The Peripatetic Mean of Style and the Three Stylistic Characters», *American Journal of Philology*, 25, p. 125–146.
- 1905, «The Origin and Meaning of the Ancient Characters of Style», *American Journal of Philology*, 26, p. 249–290.
- 1906, «Literary Sources in Cicero's *Brutus* and the Technique of Citation in Dialogue», *American Journal of Philology*, 27, p. 184–199.
- 1926, «Cicero's Correspondence with Brutus and Calvus on Oratorical Style», *American Journal of Philology*, 47, p. 234–258.
- 1939, «*Brutus De Virtute*», *American Journal of Philology*, 60, p. 401–413.
- éd. 1962, *Cicero, Brutus*, Cambridge, Loeb Classical Library.
- Henry G.K. 1916, «The meaning of *Stataria* as Applied to the Comedies of Terence», *Studies in Philology*, 13, p. 72–80.
- Hinard F. 1985, *Les Proscriptions de la Rome républicaine*, CEFR 83, Rome, École Française de Rome.

- Hölkeskamp K.-J. 1996, «*Exempla* und *Mos maiorum*. Überlegungen zum kollektiven Gedächtnis der Nobilität», in H.J. Gehrke, A. Müller éd., *Vergangenheit und Lebenswelt. Soziale Kommunikation, Traditionsbildung und historisches Bewusstsein*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, p. 301–338.
- Holford-Strevens L. 2003², *Aulus Gellius. An Antonine Scholar and His Achievement*, Oxford, Oxford University Press [= 1988¹, Londres, Duckworth].
- Innes D. 1984, «Theophrastus and the Theory of Style», in P.M. Huby, A.A. Long éd., *Theophrastus of Eresus, On his Life and Work*, Rutgers University Studies in Classical Humanities II, New Brunswick, Transaction Publishers, p. 251–267.
- Jacotot M. 2013, *Question d'honneur. Les notions d'honos, honestum et honestas dans la République romaine antique*, CEFR 479, Rome, École française de Rome.
- Kallet-Marx R. 1990, «The Trial of Rutilius Rufus», *Phoenix*, 44, p. 122–139.
- Keaveney A. 1998, «Three Roman Chronological Problems (141–132 B.C.)», *Klio*, 80, p. 66–90.
- Kennedy G.A. 1959, «The Earliest Rhetorical Handbooks», *American Journal of Philology*, 80, p. 169–178.
- 1963, *The Art of Persuasion in Greece*, Princeton, Princeton University Press.
- 1994, *A New History of Classical Rhetoric*, Princeton, Princeton University Press.
- Kytzler B. éd. 1970, *Cicero, Brutus*, Munich, Heimeran.
- Lana I. 1958–1959, «L'Atreo di Accio e la leggenda di Atreo e Tieste nel teatro tragico repubblicano», *Atti della Accademia delle Scienze di Torino*, 93, p. 293–385.
- Ledentu M. 2004, *Studium scribendi. Recherches sur les statuts de l'écrivain et de l'écriture à Rome à la fin de la République*, Louvain, Peeters.
- 2013 (2009), «Les *Vies* de Cornélius Népos: une nouvelle manière d'écrire l'histoire à Rome?», *Historia / persona, Interférences*, 5, publication en ligne (<http://interferences.revues.org/886>).
- Leeman A.D. 1963, *Orationis Ratio. The Stylistic Theories and Practice of the Roman Orators, Historians and Philosophers*, Amsterdam, Hakkert [= Leeman A.D. 1974, *Orationis ratio. Teoria e pratica stilistica degli oratori, storici e filosofi latini*, trad. ital., Bologne, Il Mulino].
- Leeman A.D., Pinkster H. 1968, «Notes on Cicero, *De Oratore* I», *Mnemosyne*, 21, p. 386–393.
- 1981, *M. Tullius Cicero De oratore Libri III, Kommentar, 1: Buch I, 1–165*, Heidelberg, Winter.
- Levene D.S. 2004, «Tacitus' *Dialogus* as Literary History», *Transactions of the American Philological Association*, 134, p. 157–200.
- Levine P. 1958, «Cicero and the Literary Dialogue», *Classical Journal*, 53, p. 146–151.
- Lévy C. 1992, *Cicero Academicus. Recherches sur les Académiques et sur la philosophie cicéronienne*, CEFR 162, Rome, École française de Rome.
- 2000, «Cicéron critique de l'éloquence stoïcienne», in L. Calboli Montefusco éd., *Papers on Rhetoric III*, Bologne, CLUEB, p. 127–144.

- 2002, « Philosophie et rhétorique à Rome : à propos de la dialectique de Fronton », *Euphrosyne*, 30, p. 101–114.
- Lintott A.W. 1968¹, *Violence in Republican Rome*, Oxford, Clarendon Press [= 1999², Oxford, Clarendon Press].
- 2008, *Cicero as Evidence: A Historian's Companion*, Oxford-New York, Oxford University Press.
- Livingstone N. 2007, « Writing Politics: Isocrates' Rhetoric of Philosophy », *Rhetorica*, 25, p. 15–34.
- Lowrie M. 2008, « Cicero on Caesar or *Exemplum* and Inability in the *Brutus* », in A. Arweiler, M. Möller éd., *Vom Selbst-Verständnis in Antike und Neuzeit. Notions of the Self in Antiquity and Beyond*, Berlin, De Gruyter, p. 131–154.
- Malcovati E. éd. 1930¹, *Oratorum Romanorum Fragmenta liberae rei publicae* [= ORF], Turin, Paravia [= 1976⁴, Turin, Paravia].
- éd. 1965¹, *M. Tulli Ciceronis scripta quae manserunt omnia. Fasc. 4 – Brutus*, Leipzig, Teubner [= 1970², Leipzig, Teubner].
- 1975, « Rileggendo il *Brutus* », in A. Michel, R. Verdière éd., *Ciceroniana. Hommage à Kazimierz Kumaniecki*, Leyde, Brill, 1975, p. 160–166.
- Marchese R.R. 2011, *Cicerone, Bruto. Introduzione, traduzione e commento di Rosa Rita Marchese*, Rome, Carocci.
- Marini N. éd. 2007, *Demetrio, Lo Stile*, Rome, Edizioni di Storia e Letteratura.
- Marinone N. 1997¹, *Cronologia Ciceroniana*, Rome, Centro di Studi Ciceroniani [= 2004², Bologne, Pàtron].
- Marr J. 1995, « The Death of Themistocles », *Greece and Rome*, 42, p. 159–167.
- Martha J. éd. 1923¹, *Cicéron. Brutus*, Paris, C.U.F. [= 1973⁵, Paris, C.U.F.].
- Martin P.M. 1988, *Tuer César!*, Bruxelles, Éditions Complexes.
- 1994, *L'idée de royauté à Rome – II. Haine de la royauté et séductions monarchiques (du IV^e siècle avant JC au principat augustéen)*, Clermont-Ferrand, Adosa.
- 2010, « Chute de la royauté et *adfectationes regni* dans les *Philippiques* de Cicéron », in P.-L. Malosse, M.-P. Noël, B. Schouler éd., *Cléo sous le regard d'Hermès, ou l'utilisation de l'Histoire dans la rhétorique ancienne de l'époque hellénistique à l'Antiquité tardive. Actes du colloque international de Montpellier (octobre 2007)*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, p. 81–92.
- 2011, « D'un Brutus à l'autre: de la construction d'un mythe de liberté à sa confusion », in M. Blandenet, C. Chillet, C. Courrier éd., *Figures de l'identité. Naissance et destin des modèles communautaires dans le monde romain*, Lyon, ENS Éditions, p. 33–49.
- Martin R.P. 1989, *The Language of Heroes: Speech and Performance in the Iliad*, Ithaca, Cornell University Press.
- May J. 1990, « The Monologicistic Dialogue as a Method of Literary Criticism. Cicero, *Brutus* 285–289 and Horace, *Epistle* 2.1.34–39 », *Athenaeum*, 78, p. 177–180.

- Mencacci F. 2001, « Genealogia metaforica e *maiores* collettivi. Prospettive antropologiche sulla costruzione dei *Viri illustres* », in M. Coudry, T. Späth éd., *L'invention des grands hommes de la Rome antique. Die Konstruktion der grossen Männer Altroms*, Paris, De Boccard, p. 421–437.
- Michel A. 1960, *Rhétorique et philosophie chez Cicéron. Essai sur les fondements philosophiques de l'art de persuader*, Paris, P.U.F. [= 2003², *Les Rapports de la rhétorique et de la philosophie dans l'œuvre de Cicéron. Recherches sur les fondements philosophiques de l'art de persuader*, Louvain-Paris, Peeters].
- Migliorati G. 2000, « Il *Brutus* di Accio e l'opposizione ai Gracchi », in M. Sordi éd., *L'opposizione nel mondo antico*, Milan, Vita et Pensiero, p. 155–180.
- Momigliano A. 1971, « La libertà di parola nel mondo antico », *Rivista Storica Italiana*, 83, p. 499–524.
- Montanari E. 2009, *Fumosae imagines. Identità e memoria nell'aristocrazia repubblicana*, Rome, Bulzoni Editore.
- Moretti G. 1995, *Acutum dicendi genus. Brevità, oscurità, sottigliezze e paradossi nelle tradizioni retoriche degli Stoici*, Bologne, Pàtron.
- 2002, « Suscitare o no le passioni? Il ruolo di Publio Rutilio Rufo », in L. Calboli Montefusco éd., *Papers on Rhetoric IV*, Rome, Herder, p. 205–222.
- Münzer F. 1905, « Atticus als Geschichtschreiber », *Hermes*, 40, p. 50–100.
- Mutschler F.-H. 2000, « Norm und Erinnerung: Anmerkungen zur sozialen Funktion von historischem Epos und Geschichtsschreibung im 2. Jh. v. Chr. », in M. Braun, A. Haltenhoff, F.-H. Mutschler éd., *Moribus antiquis res stat Romana: römische Werte und römische Literatur im 3. und 2. Jh. v. Chr.*, Munich, K.G. Saur, p. 87–124.
- Narducci E. 1989, *Modelli etici e società. Un'idea di Cicerone*, Pise, Giardini.
- 1992¹, *Introduzione a Cicerone*, Rome-Bari, Laterza [= 2005² et 2009^{3a}, Rome-Bari, Laterza].
- éd. 1995, *Cicerone, Bruto. Introduzione, traduzione e note di Emanuele Narducci*, Milan, Rizzoli [= 1997^{2a}].
- 1997b, *Cicerone e l'eloquenza romana: retorica e progetto culturale*, Rome-Bari, Laterza.
- 2002, « *Brutus*. The History of Roman Eloquence », in J.M. May éd., *Brill's Companion to Cicero: Oratory and Rhetoric*, Leyde, Brill, p. 401–425.
- 2009b, *Cicerone. La parola e la politica*, Rome-Bari, Laterza.
- Neuhauser W. 1958, *Patronus und Orator. Eine Geschichte der Begriffe von ihren Anfängen bis in die augusteische Zeit*, Innsbruck, Wagner.
- Noël M.-P. 2002, « Aristote et les 'débutés' de la rhétorique: recherches sur la *Συναγωγὴ τεχνῶν* et sur sa fonction », in L. Calboli Montefusco éd., *Papers on Rhetoric IV*, Rome, Herder, p. 223–244.
- 2003, « La *Συναγωγὴ τεχνῶν* d'Aristote et la polémique sur les débuts de la rhétorique chez Cicéron », in C. Lévy, B. Besnier, A. Gigandet éd., *Ars et ratio*:

- sciences, art et métiers dans la philosophie hellénistique et romaine : actes du colloque international organisé à Créteil, Fontenay et Paris du 16 au 18 octobre 1997*, Bruxelles, Latomus, p. 113–125.
- 2010, « Rhétorique ou philosophie ? La structure du *Contre les Sophistes* et la polémique d'Isocrate contre Gorgias », in L. Brisson, P. Chiron éd., *Rhetorica philosophans. Mélanges offerts à M. Patillon*, Paris, Vrin, p. 49–65.
- Patillon M. éd. 2005, *Anonyme de Séguier, Art du discours politique*, Paris, C.U.F.
- Pernot L. 2000, *La rhétorique dans l'Antiquité*, Paris, Librairie générale française [=Pernot L. 2006, *La retorica dei Greci e dei Romani*, trad. ital., Palerme, Palumbo].
- Petrone G. 2004, *La parola agitata. Teatralità della retorica latina*, Palerme, Flaccovio.
- Powell J.G.F. éd. 2006, *M. Tulli Ciceronis De Re Publica, De Legibus, Cato Maior de Senectute, Laelius de Amicitia*, Oxford Classical Texts, Oxford, Clarendon Press.
- Prost F. 2001, « La psychologie de Panétius : réflexions sur l'évolution du stoïcisme à Rome et la valeur du témoignage de Cicéron », *Revue des études latines*, 79, p. 37–53.
- Puccioni G. 1961, « Il *Brutus* ciceroniano come fonte biografica e storico-letteraria, per quanto riguarda, in particolare, gli annalisti e il *Liber Annalis* di Pomponio Attico », in *Atti del Congresso internazionale di studi ciceroniani*, 1, Rome, Centro di Studi Ciceroniani, p. 245–251.
- Quadlbauer F. 1958, « Die *Genera Dicendi* bei Plinius d. J. », *Wiener Studien*, 71, p. 55–111.
- Radermacher L. éd. 1951, *Artium Scriptores (Reste der voraristotelischen Rhetorik)*, Vienne, Österreichische Akademie der Wissenschaften.
- Rimbaud M. 1953, *Cicéron et l'histoire romaine*, Paris, Les Belles Lettres.
- Rathofer C. 1986, *Ciceros Brutus als literarisches Paradigma eines Auctoritas-Verhältnisses*, Francfort-sur-le-Main, A. Hain.
- Rawson E. 1972, « Cicero the Historian and Cicero the Antiquarian », *Journal of Roman Studies*, 62, p. 33–45 (repris in E. Rawson, *Roman Culture and Society. Collected Papers*, Oxford, Clarendon Press, 1991, p. 58–79).
- 1985, *Intellectual Life in the Late Roman Republic*, Londres, Duckworth.
- Robinson E.A. 1951, « The Date of Cicero's *Brutus* », *Harvard Studies in Classical Philology*, 60, p. 137–146.
- Roisman H.A. 2007, « Right Rhetoric in Homer », in I. Worthington éd., *A Companion to Greek Rhetoric*, Malden, Blackwell, p. 429–446.
- Ruch M. 1958a, *Le préambule dans les œuvres philosophiques de Cicéron. Essai sur la genèse et l'art du dialogue*, Paris, Les Belles Lettres.
- 1958b, *L'Hortensius de Cicéron. Histoire et reconstitution*, Paris, Les Belles Lettres.
- Salamon G. 2013 (2009), « Cicéron entre histoire et biographie », *Historia / Persona, Interférences*, 5, publication en ligne (<http://interferences.revues.org/899>).
- Saxonhouse A.W. 2006, *Free Speech and Democracy in Ancient Athens*, Cambridge, Cambridge University Press.

- Scarpata G. 1964, *Parrhesia. Storia del termine e delle sue traduzioni in latino*, Brescia, Paideia.
- Schanz M., Hosius C. 1927, *Geschichte der römischen Literatur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian*, I: *Die römische Literatur in der Zeit der Republik*, Munich, C.H. Beck.
- 1935, *Geschichte der römischen Literatur bis zum Gesetzgebungswerk des Kaisers Justinian*, II: *Die römische Literatur in der Zeit der Monarchie bis auf Hadrian*, Munich, C.H. Beck.
- Schenkeveld D.M. 1964, *Studies in Demetrius On Style*, Amsterdam, Hakkert.
- 1988, «*Judicia vulgi: Cicero, De oratore 3, 195 ff. and Brutus 183 ff.*», *Rhetorica*, 6, p. 291–305.
- Schiappa E. 1999, *The Beginnings of Rhetorical Theory in Classical Greece*, New Haven, Yale University Press.
- Schmidt O.E. 1893¹, *Der Briefwechsel des M. Tullius Cicero von seinem Prokonsulat in Cilicien bis zu Caesars Ermordung*, Leipzig, Teubner [= 1987², Hildesheim-Zürich, G. Olms].
- Schulte H.K. 1935, *Orator. Untersuchungen über das ciceronianische Bildungsideal*, Francfort-sur-le-Main, Klostermann.
- Sedley D. 1997, «The Ethics of Brutus and Cassius», *The Journal of Roman Studies*, 87, p. 41–53.
- Sedley D. éd. 2012, *The Philosophy of Antiochus*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Sluiter I., Rosen R.M. éd. 2004, *Free Speech in Classical Antiquity*, Leyde, Brill.
- Soubiran J. éd. 1972, *Cicéron, Aratea, fragments poétiques*, Paris, C.U.F.
- Spina L. 1986, *Il cittadino alla tribuna. Diritto e libertà di parola nell'Atene democratica*, Naples, Liguori.
- Steel C.E.W. 2002–2003, «Cicero's *Brutus*: The End of Oratory and the Beginning of History?», *Bulletin of the Institute of Classical Studies of the University of London*, 46, p. 195–211.
- 2005, *Reading Cicero. Genre and Performance in Late Republican Rome*, Londres, Duckworth.
- Strasburger H. 1990, *Ciceros philosophisches Spätwerk als Aufruf gegen die Herrschaft Caesars*, Hildesheim, G. Olms, p. 407–498 [= 1982, *Studien zur Alten Geschichte*, Hildesheim, G. Olms].
- Stroh W. 2008, *Cicero: Redner, Staatsmann, Philosoph*, Munich, C.H. Beck.
- Stroup S.C. 2003, «*Adulta virgo*. The Personification of Textual Eloquence in Cicero's *Brutus*», *Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici*, 50, p. 115–140.
- 2010, *Catullus, Cicero and a Society of Patrons: The Generation of the Text*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Sumner G.V. 1973, *The Orators in Cicero's Brutus: Prosopography and Chronology*, Toronto, University of Toronto Press.

- Tedeschi A. 2005, *Lezione di buon governo per un dittatore: Cicerone, Pro Marcello. Saggio di commento*, Bari, Edipuglia.
- Thély L. 2005, *Le dème antique de Phalère: étude de géographie historique*, mémoire de Master 1, sous la direction de M.-F. Baslez, É. Fouache, Université Paris Est-Créteil Val de Marne.
- Thesaurus Linguae Latinae* 1900–, Leipzig, Teubner [= TLL].
- Toohy P. 1994, «Epic and Rhetoric», in I. Worthington éd., *Persuasion: Greek Rhetoric in Action*, Londres, Routledge, p. 153–175.
- Van der Blom H. 1995, *Cicero's Role Models. The Political Strategy of a Newcomer*, Oxford, Oxford University Press.
- Van Hook L. 1905, *The Metaphorical Terminology of Greek Rhetoric and Literary Criticism*, Chicago, University of Chicago Press.
- Vaughn J.W. 1985, «Law and Rhetoric in the *Causa Curiana*», *Classical Antiquity*, 4, p. 208–222.
- Velardi R. éd. 2006, *Platone, Fedro. Introduzione, traduzione e note*, Milan, Rizzoli.
- Vesperini P. 2012, *La philosophia et ses pratiques d'Ennius à Cicéron*, BEFAR 348, Rome, École Française de Rome.
- Vogt-Spira G. 2000, «Rednergeschichte als Literaturgeschichte: Ciceros *Brutus* und die Tradition der Rede in Rom», in C. Neumeister, W. Raeck éd., *Rede und Redner: Bewertung und Darstellung in den antiken Kulturen: Kolloquium, Frankfurt a. M., 14.-16. Oktober 1998*, Möhnesee, Bibliopolis, p. 207–225.
- Walter U. 2004, *Memoria und res publica. Zur Geschichtskultur im republikanischen Rom. Studien zur Alten Geschichte, Band 1*, Francfort-sur-le-Main, Verlag Antike.
- Wassmann H. 1996, *Ciceros Widerstand gegen Caesars Tyrannis. Untersuchungen zur politischen Bedeutung der philosophischen Spätschriften*, Bonn, Habelt.
- Wiseman T.P. 1971, *New Men in the Roman Senate, 139 B.C.–A.D. 14*, Oxford, Oxford University Press.
- Wisse J., Winterbottom M., Fantham E. 2008, *M. Tullius Cicero De oratore libri III. A Commentary*, 5: *Book III, 96–230*, Heidelberg, Winter Verlag.
- Wisse J. 1995, «Greeks, Romans and the Rise of Atticism», in J.G.J. Abbenes, S.R. Slings, I. Sluiter éd., *Greek Literary Theory after Aristotle. A Collection of Papers in Honour of D.M. Schenkeveld*, Amsterdam, Vrije University Press, p. 65–82.
- Wooten C.W. 1975, «Le développement du style asiatique pendant l'époque hellénistique», *Revue des études grecques*, 88, p. 94–104.
- Zanker P. 1987, *Augustus und die Macht der Bilder*, Munich, C.H. Beck.
- Zucchelli B. 1964, Ὑποκρίτης. *Origine e storia del termine*, Gênes, Istituto di Filologia Classica.

Index locorum

Ammonius		IV, 4	228n73
<i>Comment. in Arist. De interpretatione</i> , 4,5, p. 65, 31 (Busse)	178n58		
Appien		Cicéron	
<i>Bellum civile</i>		<i>Brutus</i>	
I, 253	230n82	1–6	2n5
I, 271	230n82	1–9	215n6
I, 502–504	233n99	1	62n23, 144n16, 145
II, 5, 18	231n84	2	90, 144n16, 145, 198n22
II, 11, 40–41	234n104	6	19n3, 145, 209
II, 20	234n102	7	2n6, 115n30, 206n63, 207n67, 207n68
Apsinès		8	198n23
<i>Art rhétorique</i>		9	102n35, 193n5, 206n63
10, 2 Patillon	179n67	10	194, 216n17, 219n34
Aristophane		11–13	218n27
<i>Nuées</i>		11	193n6
1057–1058	83n14	13 sq.	217n25
Aristote		13–14	1n3
<i>Rhétorique</i>		13–16	24n30, 172n32
1354a17–18	177n52	13	78n5
1404a8	177n54	14	54, 79n6
1404a9–10	177n56	15	54
1404a11	177n55	18	72n50
1404b1–4	164n8	19–20	220n40
1414a19 sq.	164n8	19	1n4, 2n7, 28n48, 103n40
<i>Sunagôgè technôn</i>	89n5, 93	20–21	79n7
Aulu-Gelle		20	19n1, 20n6, 102, 161, 193n1
<i>Nuits attiques</i>		22	8, 63n27
VI, 14, 7	86n21	23	205n56, 220n38, 220n39
Caton		25–26	79n8
<i>Origines</i> 57, 58, 65		25	193n2
<i>Pro Rhodiensibus</i> 55, 65		26–28	91n10
Catulle		26–38	89
<i>Carmina</i>		26–52	79
95	159n63	26	89, 90
Ps.-César		27	89, 109n13, 203
<i>Bellum Africanum</i>		28	117, 203
I, 4	228n73	29	117, 203
		31	131n35
		32	109n15
		35	109n13, 212n89
		36–38	105–106

Brutus (cont.)

36	109n14	80	21n12, 208n71
37	109, 212n90	82	23n18, 29n50
38	91, 92n11, 94, 94n18, 109n13, 110n17, 120	84–89	184
39	63n26	84	30n62
40	75n2	85–94	154n48
41–42	69n39	86–89	173
42	95, 215n7	86	184n85
43	97n26	89	183, 175n46, 183n83
44–46	92n12	89–90	25n36
44	103	91	222n46
48	93	94	154n48
49	90n8	96	23n19, 23n20
50	75, 75n1, 84n16	97	206n60
51	90n9, 155	98	31n65
52 sq.	215n8	99–101	131n34
52	70n43, 210n76	103	201n38, 211n85
53–56	32n74	104	23n21
53	67, 204n50, 212n91, 224n55	105	23n21
54	210n79	106	29n52, 204n52
55	71n43, 204n50	107	67n37, 226n66, 227n68
56	71n43, 71n44, 210n75	109	67n37, 228n74
57–58	56n10	110–116	124n6
57–59	27n43	110	128n20, 128n22, 128n24
57	71n47, 96	111–112	128n21
58	22n16, 96	111	132n37, 134n50
59	96, 96n23	112	44n12, 65n33, 174n43, 183n79, 223n49
60	66n34, 96n22, 193n3	113–114	174n43
61–62	56–57	113	33n76, 133n41, 133n47, 134n48
61–73	5	114	124n8, 125n9, 129n30, 131n36, 183n80
61	5n15, 66n34	115	173n39, 183n82, 203n47
62	68	116–121	193n3
63	7n19, 22n17	116	124n8, 128n23, 129n28, 129n29, 134n53, 136n58, 137n59, 174n43, 180n69
65	3n11, 6n17, 44n12, 198n26, 204n51	117	36n84, 215n8
68	5	118–120	123n3
68 sq.	215n8	118	123n2, 124n8, 131n33, 195n9
69	5	119	67n37, 130n32, 221n45
71–73	193n3	121	113
71	27n43	122	44n12
72	172n32		
74	4n14, 5n16, 54n6, 172n31		
75–76	27n43		
77	21n10		
78	21n11, 31n65		
79	203n46		

122sq.	215n8	194–198	174
123	220n39, 222n47	197–198	30n61
124	33n76, 205n58	198	32n73, 183, 187n93
125–126	229n76	199	182n78
125	23n21	201–203	174
126	23n21, 207n65, 211n86	201	180, 181n74
128	201n39	202	24n27, 184n86
130	44n12, 67n37, 229n77	203	24n28, 31n64
133	222n48	204	29n55, 184
134	33n76, 33n78	205	203n48
135	204n53	207	29n56, 31n64, 33n78,
136	33n76		34n80
137	24n31, 26n38, 205n59	210	29n60
138	23n25	212–213	228n72
139	23n22	212	201n42
140	23n22	213	31n64
141	23n22	218–219	200n37
143	23n23	221	31n65
144	181n71	222	67n37
145	30n61	224–225	22n14
148	30n61	224	201n41
151–153	149n35	226	20n8, 35n81
151	216n13	227	202n43, 209n73,
153	173n42		219n36
155	204n53, 206n64	228	20n9, 58n14
156–157	220n39	229	33n76
157	195n12, 195n13, 196n17	230	29n57, 157n56
161–162	26n37	231	199n33, 216n11
161	25n32, 66n35, 223n50	232	40n3, 40n4, 64, 64n31,
162	25n32, 220n39		220n39
165	204n53	233	32n71, 33n76, 33n78,
168	201n40		40n4, 64n32, 145
169–172	22n15	237	35n82
173	29n59, 157n56	238	33n76
175	229n78, 230n81	239	135n54, 198n27
176	26n39	240	67n37, 230n83
177	24n26, 29n53	241	36n83, 211n87
181–182	28n49	243	33n76
181	31n64, 199n31	244	71n46, 200n35
182	6n18	248	218n32
183–200	32n69, 157n57	249–250	218n27
183	29n54	250	195
184	32n70, 182n77	251	33n77, 195n14, 196n16,
188	32n71, 182n77		200n34, 216n11
189	33n78, 34n79	252sq.	204n54
190	220n39	253	25n34
191	32n72	254	25n35
193–198	181n71	255	25n35
193–200	181n73	256	77n4

Brutus (cont.)

259	31n64	324	40, 43, 155
263	33n76	326	31n68
264	31n66	327	29n58, 43, 151n40,
265	31n64, 148n32	328	204n53
266	6n18, 196n15, 219n35	329	159n64, 223n52
267	6n18, 67, 231n85	330	198n24
277-278	174n44		19n3, 62n25, 63n28,
278	184		102, 213n93, 218n27,
283	37n86	331-332	223n53, 232n92
284sq.	223n52	331-333	197n19
284-291	193n3	331	38n89
285	106-107, 110		198n25, 231n89,
286-287	155n51	332	231n90
289-290	37n87	333	33n77
290	97n24		4n14, 21n13, 172n31,
291	103n38		173n39, 173n41,
292	2n9, 71n48, 161n3	<i>De inuentione</i>	216n14, 224n54
295	29n51	I, 61	7n21
300	223n51	II, 51	176n49, 179n68
302	24n29, 147, 152	<i>De optimo genere oratorum</i>	
303	24n29, 41, 147	I-4	168n21
304-305	31n64	<i>Orator</i>	
304-321	216n12	4	169n23
305	149	7-10	104n41
306	47n25	7	170n27
307	39, 41, 149	12	169n24
308	149, 151n40	14-15	94n16
309	51, 149, 223n52	20	170, 170n28
311	47n26	24-25	155
312	148n34	41	143, 144
313	40, 41, 46, 46n19,	42	128n26, 143n13
	46n22	45	153n47
314	41, 46n20, 46n21, 150	52-53	171n30
315-316	193n3	64	128n27
315	150, 155n51	69	170n29
316	46n22, 49n30, 62n24,	71	158-159n61
	148n34	77	128n27
317	42, 44n13, 151, 174,	79	158n60, 163, 170
	183n84	91-92	108
318	40n5, 42, 151	92	113n25, 128n25
319	33n76, 33n78, 36n85, 151	97	23n24
320	31n67, 42, 44n14, 152	113	149n35
321	42, 152, 199n28,	120	24n30
	206n62	130-131	132n39
322	25n33, 153, 153n46,	132	45n16, 154n48
	159, 216n13	139	163
323	30n63, 42, 144n18, 154,	226	155n51
	199n28	230	155n51

De oratore

I, 1–3	197n21	II, 157	165n14
I, 2–3	61n22	II, 159–160	123n4, 130n32
I, 9sq.	100n33	II, 160sq.	7n21
I, 9	153n46	II, 200	186, 186n88
I, 23	7n23, 100, 100n33	II, 211	132n39
I, 28–30	143	II, 220–221	30n61
I, 33	20n5	II, 310	186n92
I, 34	211n83	III, 5–6	46
I, 46	125n12	III, 8–12	142
I, 50	23n24	III, 10	164n11
I, 59	23n24	III, 12	142
I, 94–95	160	III, 26	166n18
I, 113–159	143n9	III, 28	166
I, 144	158n60	III, 30	166n17
I, 180	30n61, 181n71	III, 34	167n19, 170n26, 185
I, 202	207n66	III, 36	7n21
I, 224	125n11	III, 37–47	163n7
I, 227–228	25n36	III, 37	158n60, 163n6
I, 227–230	124n8	III, 48–51	163n7
I, 227	139n69	III, 56–80	221n44
I, 228–229	137n60	III, 59–60	98n29
I, 228	134n52	III, 59	7n21
I, 231	125n10, 126n14, 127n18	III, 66	123n4, 130n32
I, 233	126n15	III, 71	99
I, 242–243	30n61	III, 78–95	100n33
I, 243	181n71	III, 104	23n24, 186n92
II, 17–18	125n13	III, 137–138	99n31
II, 36	56	III, 139–141	7n21
II, 51–58	55	III, 143	100n33
II, 52–53	55n9	III, 177	164n11
II, 52–55	163n7	III, 184	128n26
II, 57	7n21	III, 199	164n11, 165n11
II, 62	53, 71n45	III, 210–211	165n12
II, 63	60n19	III, 210–212	165
II, 89	166n17	III, 210	165n16
II, 92–94	172n34	III, 212	165n11, 165n13
II, 93–95	7n21	III, 228–230	44n10
II, 93	98, 98n28	III, 229–230	142
II, 95	108	III, 230	159n62
II, 96–108	163n7	<i>Partitiones oratoriae</i>	
II, 98	166n17	5	178n63
II, 115	186n92	46	178n63
II, 120	23n24	56–58	132n39
II, 121	186n92	<i>De amicitia</i>	
II, 128	186n92	66	133n44
II, 133	153n47	<i>De diuinatione</i>	
II, 140–141	181n71	II, 4	101n34, 161n1
II, 148–209	163n7	II, 96	108n7

- De finibus*
 I, 8 50n34
 II, 17 149n35
 IV, 79 133n42
 V, 53–54 107
- Hortensius* (Straume-Zimmermann)
 fr. 2 150n39
 fr. 55 150n39
- De legibus*
 I, 5 53, 72n52
 I, 8 53n4
 II, 45 227n68
 II, 62sq. 108
 III, 14 108, 108n9
 III, 36 48n29
- Lucullus*
 2 146n26
- De natura deorum* 217n23
- De officiis*
 I, 3 116
 I, 74–78 208n72
 I, 77 208n70
 I, 108 133n45
 I, 116 145n20
 II, 60 108
 II, 84 234n102
 III, 10 124n8
 III, 47 228n75
- Paradoxa Stoicorum* 195n9, 217n23
- De Republica*
 I, 1–2 28n48
 I, 8–11 221n42
 II, 2–63 28n48
 II, 2 108
 II, 22 28n48
 II, 30 28n48
 II, 33 28n48
 II, 42 221n41
 II, 51 28n48
 II, 54 211n82
 II, 55 28n48
 II, 58 210n81
 III, 4–7 28n48
 v, *fragmentum ex prooemio*, 2 (Powell)
 44n15
- Tusculanae disputationes*
 I, 39–40 197n18
 I, 59 146n26
 I, 64 153n46
- Pro Archia*
 14sq. 215n9
 27 227n68
 28 215n9
 30sq. 215n9
- Pro Balbo*
 19 206n61
- In Catilinam*
 I, 3 231n86
 III, 26 215n9
 IV, 2–3 215n9
 23, 5–6 144n18
- De domo sua*
 28 234n104, 234n107
 86 231n86
- Pro Flacco*
 41 147n28
- Pro Fonteio*
 38 223n49
- Pro Q. Gallio*
 F6 Crawford 174n44
- Pro Marcello*
 1–3 235n110
- Pro Murena*
 8 231n86
 18 136n58
 29 206n61
 48 147n28
- Philippicae*
 II, 20 208n70
 II, 26 231n86
- In Pisonem*
 76 234n104, 234n107
- Pro Plancio*
 37 147n28
- Pro C. Rabirio perduellionis reo*
 18 147n28
- Pro C. Rabirio Postumo*
 23 108
- Pro Q. Roscio*
 8 148n31
- Pro Quinctio*
 35 147n27
- Pro Sestio*
 41 234n104, 234n107
 132 234n103
 136 206n61
- Pro Sulla*
 2–4 234n104, 234n107

2	157	III, 4, 1-2	233n97
9-10	234n104, 234n107	III, 5, 4	233n97
12	157n58	III, 8, 4	233n98
35	157	III, 9, 3	233n98
<i>In Vatininium</i>			
24-25	234m03		
<i>In Verrem</i>			
II, 4, 81	206n61		
<i>Ad Atticum</i>			
I, 17, 5	48, 48n28		
I, 18, 6	218n30		
I, 19, 6	218n30		
II, 24, 2-4	234m03		
II, 24, 2	234m101		
II, 24, 3	231n86		
II, 25, 1	147n28, 218n30		
III, 9, 2	144n19		
IV, 18, 2	233n97		
IV, 18, 3	233n98		
IV, 19, 1	233n98		
V, 21, 7-13	218n31		
VI, 1, 3-5	218n31		
VI, 2, 5-9	218n31		
VI, 6, 2	144, 216n19		
XII, 21, 1	231n84		
XIII, 12, 1	217n24		
XIII, 13-14, 1	217n24		
XIII, 16, 1-2	217n24		
XIII, 16, 1	151n39		
XIII, 19, 3	217n24		
XIII, 19, 5	151n39		
XIII, 40, 1	226n64, 231n86		
XIV, 1 2	219n37		
<i>Ad Familiares</i>			
III, 11-12	155n50		
IV, 4, 4	235n110		
IV, 7, 4	225n62		
V, 12	53		
V, 12, 2	59n17		
V, 12, 4	60n18, 69n40		
V, 12, 8	63n29		
VI, 21, 2	142n6		
VII, 33, 1	224n53		
VIII, 4, 3	233n98		
IX, 8	217n24		
<i>Ad Quintum fratrem</i>			
I, 3, 8	144n19		
II, 13, 5	233n98		
III, 2, 2	233n97		
		Cornélius Nepos	
		<i>Atticus</i>	
		5, 1	218n30
		15, 3	218n30
		16, 1	218n30
		18, 2-4	67n36
		18, 3	226n63
		<i>Vitae</i>	
		fr. 3	53n5
		Dion Cassius	
		XXXVII, 41, 1-4	234n104
		XXXVII, 41, 2	234n101
		XXXVIII, 9, 2	234n104
		XXXVIII, 9, 4	234n106
		XXXVIII, 17, 3	234n104, 234n107
		XL, 45, 5	233n98
		Denys d'Halicarnasse	
		<i>Antiquités romaines</i>	
		V, 10	225n56
		VI, 86, 1sq.	210n81
		XI, 45	211n82
		XII, 1sq.	231n88
		<i>Démosthène</i>	
		4, 3	177n51
		4	179n66
		44	179n66
		<i>Isocrate</i>	
		3, 1	178n60
		Diogène Laërce	
		<i>Vies et doctrines des philosophes illustres</i>	
		II, 40-41	139n68
		V, 75	118n35, 119n39
		V, 77	119n40
		V, 82	111n19, 111n20
		VII, 59	139n67
		VII, 117	133n43
		Diodore de Sicile	
		<i>Bibliothèque historique</i>	
		XII, 37	231n88
		XIX, 68, 2sq.	118n37

Démétrios*Du style*

36	113n24
289	112n21

Élien*Histoire variée*

XII, 43	118n36
---------	--------

Ennius*Annales*

fr. 16	57n12
--------	-------

Eupolis

fr. 102, 5–7 (Kassel-Austin)	94n18
------------------------------	-------

Eustathe*Com. ad Hom. Il.*

I, 640, 25–27	85n18
---------------	-------

Com. ad Il.

II, 820, 21821, 1	85n19
-------------------	-------

Eutrope

IV, 19	226n65
--------	--------

Fragmente zur Dialektik der Stoiker

38	149n35
322	139n64

Fragmentes des orateurs romains (Malcovati)

12	157n56
15	157n56
16	234n100
22	155n50
29–30	144n17
34–35	154n49
36–37	154n49
38–39	154n49
39	148n32
41–42	154n49
43–45	154n49
48	154n49
49–50	154n49
51	159n64
53–54	155n50
92	142n5
158	156n52
165	156n52

Fronton*De eloquentia*

II, 14	139n66
--------	--------

Granius Licinianus

35, 7 Criniti (= 16, 5–6 Flemisch)	230n82
------------------------------------	--------

Hermogène*De ideis*

II, 9 (= Patillon <i>CR IV</i> , p. 390–391)	84n14
--	-------

Isocrate*Panegyrique*

II	177n50
----	--------

M. Iunius Brutus

<i>De uirtute</i> 38n89, 50, 50n34, 68, 218, 232	
--	--

Jérôme*Interpretatio Chronicorum Eusebii*

<i>ad Ol.</i> , 115, 1	112n23
------------------------	--------

Homère*Iliade*

I, 245–253	83, 84
I, 247–249	76n2
II, 13–15	84n15
II, 369–374	83n12
II, 398	84n15
III, 205–224	80
III, 213–215	75n1, 86
III, 216–224	75n1
III, 221–224	82, 84
IX, 621sq.	85

Odyssée 81n10**Macrobe***Saturnales*

III, 13, 1–5	152n43
--------------	--------

Platon*Apologie*

17b–c	138n61
35c	127n19
38d	126n16

<i>Banquet</i>	101		
<i>Cratyle</i>			
398d5sq.		83n13	
<i>Gorgias</i>	100, 101		
522c–d		126n17	
<i>Phèdre</i>			
229a–230b		143	
261b6sq.		83, 83n13	
269d–270a		93, 99, 102	
269d		143n9	
279a–b		94	
279a		100	
<i>République</i>			
557b		202n44	
Pline l'ancien			
<i>Histoire naturelle</i>			
XXVI, 26		226n65	
XXXIV, 12, 27		119n39	
Pline le Jeune			
<i>Epistulae</i>			
I, 20		86n21	
I, 20, 22		83n14	
Plutarque			
<i>Moralia</i>			
1055f		139n65	
1057a		139n65	
<i>Caton le Jeune</i>			
22, 4		231n84	
<i>César</i>			
7, 7		234n102	
8, 4		234n102	
28, 6		233n98	
<i>Cicéron</i>			
3, 4–7		47	
20, 4		231n84	
20, 6–7		234n102	
41, 1		52n1, 52n2	
<i>Demetrios</i>			
8, 4		119n38	
9, 3		119n41	
10, 2		119n38	
<i>Pompée</i>			
2, 7		233n99	
13		210n81	
54, 3–4		233n98	
<i>Sylla</i>			
9, 3		230n82	
<i>Tiberius Gracchus</i>			
21, 2		226n65	
21, 3		227n70	
21, 7–8		227n71	
Polybe			
<i>Histoires</i>			
VI, 54, 1–2		57n13	
Porphyryon			
<i>Hor. Ep.</i>			
II, 2, 98		135n55	
<i>Prolegomenon sylloge</i>			
IV, 9–10 (22,14–23,16 Rabe)		86n21	
Quintilien			
<i>Institution oratoire</i>			
II, 1, 11		159n62	
II, 15, 8		25n36	
II, 16, 4		127n17	
III, 1, 8		89n4	
III, 1, 12		88n2	
III, 5, 2		179	
III, 6, 93		233n96	
V, <i>pr.</i> 1		179n64	
VI, 1, 7		127n17, 132n40	
VI, 1, 23–55		132n39	
X, 1, 23		233n96	
X, 6, 4		146n26	
XI, 1, 1		158n60	
XI, 1, 11		139n68	
XI, 1, 12–13		125n10	
XI, 2, 24		146n26	
XI, 3, 8		154n48	
XI, 3, 171		132n39	
XI, 3, 181		136n58	
XI, 3, 182–183		136n58	
XI, 3, 183		136n58	
XII, 1, 22		156n52	
XII, 10, 64–65		86n21	
XII, 10, 12–13		110n18	
XII, 10, 12		156n53	

Rhétorique à Herennius

I, 1	7n20
II, 46	179n66
II, 50	132n39
IV, 1–2	7n20
IV, 10	165n15
IV, 11–16	165
IV, 11	165n14
IV, 17–18	165

Salluste*Conjuratión de Catilina*

50, 4	231n84
<i>Histoires</i> (éd. Maurenbrecher)	
I, 77, 22	230n79
III, 48, 9	230n79

Ps.-Salluste*In M. Tullium Ciceronem*

3	234n101
---	---------

Scholia vetera ad Homeri Iliadem

III, 212 (I, 398, 11–12 Erbse)	86n20
--------------------------------	-------

Sextus Empiricus*Hypotyposes pyrrhoniennes*

II, 81–83	139n64
-----------	--------

Sénèque*Epistulae*

40	86n21
40, 2	83n14

Sénèque le Père*Controversiae*

I praef. 19	146n26
-------------	--------

Stobée*Eclogae*

II, 7, 118	133n43
------------	--------

Stoicorum veterum fragmenta

I, 5	133n43
I, 75	149n35
II, 27	139n66
II, 994	139n65
III, 177	139n65
III, 638	133n43
III Diog. 24	139n67

Strabon*Géographie*

III, 3, 8	226n65
-----------	--------

Suétone*Divus Iulius*

17	234n102, 234n104
55	116n31

De Poetis

fr. 11	136n57
--------	--------

Tacite 223n52*Annales*

XIII, 3, 2	116n31
------------	--------

Dialogue des orateurs

18, 5	156n52
21, 6	219n37
30, 3	60n20

Térence*Héautontimoroumenos*

pr., v. 40	136n58
v. 35–47	135n57

Thucydide*Guerre du Péloponnèse*

II, 65, 9	93, 93n13, 97n25, 99
-----------	----------------------

Tite Live*Ab urbe condita*

II, 2, 5–7	225n56
II, 32, 8 sq.	210n81
IV, 13–16	231n88

Periochiae

49	25n36
89	230n82

Valère Maxime*Faits et dits mémorables*

III, 7, 8	132n37
VI, 2, 3	227n71
VIII, 1 abs. 2	25n36
VIII, 9, 1	210n81

Varron*Hebdomades* 27*Imagines* 27

Res rusticae

III, 6, 6	152n43
III, 13, 2-3	152n43
III, 17, 5	152n43

Velleius Paterculus*Faits et dits mémorables*

II, 4, 4	227n71
II, 5, 1	226n65
II, 16, 2-3	159n63

Xénophon*Mémorables*

IV, 4, 4	126n17
----------	--------

Index rerum

- Académie 49, 129, 150
accusation 67n37, 132n37, 150n39, 157, 158, 223, 229
actio 23, 23n22, 24, 42, 128, 134, 134n51, 135n54, 136n58, 137, 146, 147, 150, 186, 198
stataria 128, 134, 135, 135n55, 135n56, 136n57, 137
aetas 4, 6, 10, 20–22, 29, 32, 34–37, 43, 48, 54, 57n12, 58, 61, 67, 68, 77, 78, 83, 92, 105, 109n14, 172, 172n31, 173, 173n41, 224n54, 228
voir aussi généalogie
annalistique 27, 53, 55, 55n9, 56, 56n11, 66, 69, 70, 72, 159n63, 220
liber annalis 27
archaïsme 124, 127–129, 131, 132n37, 134, 174
Aristote 89n5, 92, 93, 93n15, 94, 94n17, 113, 114, 133n42, 164n8, 177, 178, 209n74
Lycée 129
Peripatos 7n21, 85, 186
asianisme 49, 51, 90, 145, 146n23, 155, 155n51, 156, 157, 158n60
atticisme 49–51, 90–91, 94, 97, 98, 102, 103, 106, 107, 110, 114, 120, 145, 146n23, 155, 155n51, 156, 158, 158n60, 169, 171, 180, 181n70, 182
Calvus 37, 49, 50, 69n41, 97, 103, 107, 145, 146n23, 155, 156n52, 158
Lysias 7, 85, 89, 91, 93, 94, 94n17, 97, 98, 100, 103, 106, 107, 143, 177
auctoritas 37, 63, 65, 86, 96, 101, 102, 120, 125, 128, 132, 132n37, 157, 158, 203, 203n49, 204, 206, 207
autobiographie 10, 11, 39–41, 43, 44, 44n12, 45–46, 48–50, 55, 59–61, 63, 65, 66, 69n41, 72, 145, 148n33, 216
biographie 11, 27, 52, 59n16, 60, 65, 66, 68, 69n41, 70n41, 72, 77n3, 118, 222, 223
César (Caius Iulius Caesar) 2, 9, 20, 22, 25, 25n35, 37, 38, 43, 50, 52, 58, 63, 69n41, 72n51, 115, 115n31, 117, 118, 120, 136n57, 142, 142n6, 150n38, 166, 187n96, 194–196, 197n20, 198, 199n32, 200, 201, 201n43, 202, 202n45, 204, 208, 208n72, 209, 213, 213n93, 213n94, 216n11, 217, 218, 218n32, 219, 219n32, 219n37, 223n53, 224n54, 225, 228, 229, 230n80, 231–235
classicisme 182
comparatio 152
synkrisis 124, 127, 131
compositio 24n29, 147, 156
conciliare 179, 186, 187, 187n93
contentio 46, 46n22, 49n30, 62n24, 117, 184
contio 21, 183, 210
copia 23, 23n23, 24, 24n29, 25, 25n35, 79n8, 91, 92, 94n16, 103, 106, 147n28, 157, 168, 183, 208n71
déclin 12, 13, 19, 31, 38, 41, 42, 44, 45, 51, 109, 110, 114, 118n34, 120, 154, 155, 159, 160, 169, 219n33, 230n81
Démosthène 86, 90, 91, 94n16, 97, 99, 100, 106–109, 113, 115, 118n34, 119, 212
delectare 4, 23n18, 56, 86, 92, 92n11, 94n18, 105, 106, 170, 179, 187, 187n93, 188n97, 205, 220
dialectique 13, 49, 51, 83n13, 84, 110, 113, 114, 116, 117, 123, 124, 129, 130, 130n32, 131n35, 149, 149n35, 150n39, 188
dictature 9, 43, 47, 61, 72n51, 120, 148, 187n96, 197n20, 210n81, 219n36, 232, 233, 235
tyrannie 14, 92, 93, 108, 201, 209n74, 211n82, 212, 213, 225–227, 234
dignitas 25n35, 36, 133, 137n58, 138–140, 158, 204n53, 209
dispositio 24, 146, 147
docere 23n17, 86, 175, 179, 186
elocutio 24, 128, 146, 147, 150, 158n60, 169, 170, 176, 181, 183, 186–188, 198
eloquentia 8, 21, 22, 26n39, 28–30, 37, 40n5, 51, 53n5, 56, 60, 63n26, 63n27, 75, 79n8, 88, 91, 92, 94n16, 99, 100n34, 131n33, 149, 160, 170, 203, 203n49, 220
émotion 23, 78, 93, 127n17, 132, 134, 136n58, 170, 171, 175–179, 187n93
épicurisme 48, 148, 196, 197, 197n18
esthétique 6, 8, 78, 111, 113n24, 158n60, 160, 182, 188, 235
ethos 82, 85, 132–134, 139, 143

- exercitatio* 23n21, 49n30, 62n24, 143n9, 146, 149, 152, 159n63, 160, 205, 220
- figura orationis* 165n11, 166, 166n17, 170
- généalogie 11, 57, 66–68, 72, 226
voir aussi *aetas*
- genus dicendi* 12, 21, 33, 85, 86, 98, 99, 116, 117, 133, 147, 150, 152, 154n48, 158, 163, 166, 166n17, 167–170, 172n34, 173, 175, 184, 185, 188, 203n49
- accuratus* 173
- acer* 23n17, 23n21, 42, 133, 151, 174, 226
- acutus* 7, 22n17, 31n65, 35, 92, 98, 130n32, 174, 176
- amplitudo* 5, 176, 181
- asper* 133n42, 173
- attenuatus* 37, 174, 181
- breuis* 7, 22n17, 98, 168, 174
- elegantia* 7, 22n17, 23, 24n29, 106, 147, 173–175
- enucleatus* 183
- grandis* 23n21, 24n28, 168–170, 174
- incensus* 151, 173, 183
- incitatus* 174
- lenis* 135n57, 174, 186
- medius* 168–170
- modicus* 170
- mollis* 51, 91, 94, 106, 110, 112, 119, 120, 156
- politus* 5, 174, 183
- pressus* 174, 181
- remissus* 174
- sanus* 174
- siccus* 103, 106, 107, 114, 129, 130, 130n32, 174
- simplex* 134, 168
- splendidus* 24n29, 147, 174, 181
- suavis* 22n16, 24n26, 75, 76n2, 91, 92, 96, 103, 106, 120, 128, 170, 232
- sublatus* 174, 181
- subtilis* 23n17, 98, 130n32, 168, 170, 173, 175, 176
- tenuis* 168–170, 176
- tristis* 133, 133n42
- uber* 23n21, 92, 94n16, 103, 104, 113, 174, 229
- uehemens* 23n21, 46, 116, 133, 170, 173, 186, 226
- χαρακτήρ* 111, 162, 162n5, 164, 164n9, 164n10, 165, 169, 176, 186, 189
- grauitas* 23, 23n17, 23n21, 23n23, 106, 120, 128, 132, 132n37, 140, 168, 173, 175, 176, 203, 204n53
- hiérarchie 6, 10, 13, 29, 33, 146, 151, 154, 164n8, 167, 169, 180, 181, 188
- historia* 1, 2, 2n9, 3n9, 6–11, 13–15, 25n32, 52, 53, 53n5, 54, 54n6, 55, 55n9, 56, 56n11, 57–59, 69, 70, 70n41, 71, 71n45, 71n48, 72, 156n55, 161, 161n3, 210n81, 215
- honos* 30, 36, 48n28, 67, 158, 206, 206n61
- imitation 68, 77, 102, 103, 136n58, 172, 172n34
- archétype 8, 75, 86, 107
- exemplarité 26, 59, 69, 83, 95
- héritage 7, 11, 13, 50
- idéal 10, 24, 25, 78, 84, 91–93, 98, 99, 100n34, 101–103, 103n40, 104, 109n13, 113, 114, 144, 152, 160, 161, 167–171, 184, 189, 203n49, 207, 208, 211, 211n83, 212, 221
- modèle 6, 7, 10, 11, 19, 22, 26, 29, 31, 34, 69n41, 77, 81n10, 86, 90, 95, 95n21, 97–100, 102–104, 107, 114, 119, 155n51, 156–158, 172, 173, 174n44, 176–178, 212, 212n88
- ingenium* 19, 30, 35, 40n4, 40n5, 45, 64, 71n43, 128, 135n57, 142, 143n9, 145, 146, 148n32, 154, 207, 224, 229
- Isocrate 7n21, 55, 85, 91, 93, 94, 94n17, 100, 100n33, 101n34, 109n15, 115, 118, 143, 143n14, 144, 177, 178, 186
- laconisme 84, 84n15, 85, 85n17, 85n19, 86
- laudatio* 13, 56, 57, 72
- laudatio funebris* 11, 14, 27, 55, 57, 57n12, 58, 71, 77, 141, 144n16, 216
- lenitas* 75, 76, 94, 133n42
- γλυκύτης 76n2, 83
- libertas* 37, 38, 156, 201, 202, 202n44, 210, 212, 213, 224, 227, 228, 230, 231, 233, 235
- littérature 1, 8, 20n6, 30, 38, 41, 45, 53n5, 54, 55n9, 58, 77, 111, 152n44, 153, 155, 193, 193n3, 219n32, 222, 227, 228, 235
- magistratures 3, 7, 26, 27, 36, 37, 159, 205, 206, 212, 213, 224, 225

- mémoire* 23, 23n22, 24, 27, 53n4, 54, 55n9,
 56, 62, 68, 71n46, 72, 72n51, 79n6, 82, 96, 101,
 102, 102n37, 104, 106, 142, 143n9, 146, 146n26,
 147n26, 153, 161, 195, 212, 220, 224, 225, 227,
 231
mos 27, 30, 40n4, 43, 64
mouere 31, 86, 153, 154n48, 178, 179, 182, 184,
 187, 187n93
miseratio 23, 23n18, 25, 132, 132n39

nobilitas 67, 206, 215, 224
norme 27, 84, 87, 162, 163, 166–169, 169n22,
 171, 180, 185, 188, 189
précepte 60, 92, 93, 161n2, 176

optimates 144, 187n96
oratorum genera 4, 5, 168, 168n20, 181

patronus 3, 29, 33, 33n75, 34, 36, 150n37, 159
patrocinium 33, 35, 36, 132, 151
période (style périodique) 147, 152, 153
persona 61, 66, 140, 151n39, 158n60, 165
philosophia 25n32, 53n5, 94n16, 101n34, 144,
 150, 150n39, 153
placere 97n25
poeta 67n37, 71, 75, 76, 81n10, 82, 85, 96,
 159n63, 168, 226, 227
populares 22, 32n72, 92, 99, 132, 140, 187n96,
 202n43
tribunat 35, 67n37, 132n37, 200, 211, 223,
 228
preuve 90, 170, 171, 175
prosopographie 2, 14, 215
psychagogie 130, 139, 177, 178, 180, 182, 183,
 186, 187n93, 189

regnum 52, 70, 119n38, 210, 212, 213, 224–
 227
rhéteur 84, 85n19, 95, 100, 111, 143, 149, 150,
 155n51, 156, 178
Rhodes 41, 62, 142, 148, 150
rythme 5, 82, 128, 136n58

seueritas 133
similitudo 7, 23n23
sophiste 89, 93, 118
stoïcisme 125, 139, 188, 193n3
Portique 123, 124, 127, 129–131, 131n33, 133,
 138–140

téléologie 11, 44, 48, 50, 97n28
Théophraste 85, 105–107, 108n9, 113, 116,
 117, 133n42, 158n60, 163, 163n8, 164n8, 178,
 178n60, 186
tirocinium fori 23, 47

ὑπόκρισις 134, 134n51
uetustas 44, 96n22, 96n23

vertu (du style) 6, 23n17, 40n4, 57, 64, 91, 139,
 158n60, 163, 164n8, 164n9, 165, 167–170, 175,
 178, 186
breuitas 75, 76, 84, 85n17, 86, 132n37
ἐλληνισμός 158n60
Latinitas 158n60
ornatus 75, 88, 89, 91, 103, 106, 113, 113n25,
 137, 138, 149, 157, 158, 158n60, 163, 163n7,
 174, 176, 177
perspicuitas 158n60, 164n8